

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

Face au vent

Jim Lynch

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



FACE AU VENT

roman

Jim Lynch

Gallmeister



Jim Lynch

FACE
AU VENT

Roman

Traduit de l'américain
par Jean Esch

Gallmeister 

Collection
AMERICANA

Titre original : *Before the Wind*

Copyright © 2016 by Jim Lynch
All rights reserved

Translation published by arrangement
with Alfred A. Knopf, New York.

© Éditions Gallmeister, 2018,
pour la traduction française

e-ISBN 978-2-404-00617-8
ISSN 1956-0982

Crédits photos © Plainpicture/Rui Camilo
Photo de l'auteur © Shelby Payne
Conception graphique : Valérie Renaud

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
Les Grandes Marées, totem n°93

À mon père

Naviguer comme Einstein

EINSTEIN n'était pas un grand navigateur, et peut-être même pas un navigateur médiocre. Il ne faisait ni courses ni croisières, mais il comprenait cet agréable mélange d'action et d'inaction, le frisson qu'il y a à glisser dans la béatitude scintillante au coucher du soleil. Beaucoup d'entre nous y ont succombé. Sur l'eau, nous nous sentons compétents, exaltés, et le bonheur dure jusqu'au moment où nous débarquons, quand nous trébuchons sur le trottoir, que nous ne trouvons plus nos clés de voiture, que nous nous souvenons que notre jardin est envahi de mauvaises herbes, qu'il y a cinq centimètres de mousse sur le toit, qu'il faut changer les piles des détecteurs de fumée, qu'un rat est mort à l'intérieur du mur et que notre mère aimerait qu'on habite plus près d'elle. Au moins, quelqu'un a envie de nous voir plus souvent. Mais nous, nous aimerions nous voir plus souvent sur un bateau aux lignes pures, avec une coque bien propre et des voiles neuves gonflées par le vent.

Suis-je en train de nous comparer à Einstein ? Oui. Les voiliers attirent les cinglés et les génies, les romantiques auxquels leurs bateaux offrent une image rebelle. Nous succombons à tout cela, mais ce que nous avons du mal à saisir, c'est qu'il ne s'agit pas des bateaux en eux-mêmes, mais plutôt de ces moments inexplicables, sur l'eau, quand le temps ralentit. Toute cette industrie repose sur une sensation, une émotion. C'est rarement le cas, non ?

Quoi qu'il en soit, les plaisanciers sont des pigeons. Ils dépensent en droits de port et en réparations bien plus que le prix de leurs embarcations, et ils comprennent rarement à quelle vitesse la pluie et l'eau de mer se liguent pour les corroder et les pourrir ; et les frais s'envolent à mesure que la valeur du bateau dégringole. Et ne me lancez pas sur le sujet des régatiers qui claquent des milliers de dollars pour que leur sloop avance un brin plus vite afin de terminer huitième et non onzième dans des régates si confidentielles qu'elles n'ont pas droit au moindre entrefilet dans la rubrique sportive. Un fanatique du coin a ainsi dépensé onze mille dollars pour des toilettes en fibre de carbone afin de gagner huit kilos. Sur les murs de Capital City Boatworks, des skippers ont apposé des plaques pour nous remercier des travaux de peinture hors de prix que nous avons effectués et qui – ils en sont convaincus – les ont aidés à gagner. Tout ça, c'est dans leur tête. Alors, oui, il existe dans tous les asiles pour les fous de la voile une aile réservée aux régatiers, mais ils sont *tous* cinglés. Moi y compris. Et ce sont également des pêcheurs. La colère est apparue sur

les bateaux, me disait mon grand-père, affirmant que Noé lui-même était célèbre pour ses jurons. Mais la paresse, la jalousie, la luxure, l'orgueil, la cupidité et la gourmandise prospèrent également dans ce milieu, comme la naïveté, l'agressivité et autres défauts de seconde catégorie. Prenez l'exemple du nouveau propriétaire de ce hors-bord de sept mètres éventré, amarré contre la clôture là-bas. Il a percuté si violemment le quai de ravitaillement la semaine dernière qu'il a fait un trou à l'avant de son bateau, car il ne trouvait pas le *frein*. Ou bien, prenez une chaise de jardin et installez-vous pour regarder les pontons par un samedi ensoleillé. C'est parti pour le bêtisier. Comme dit le proverbe : pour devenir un plaisancier, il suffit d'avoir de l'argent, mais même cela n'est pas toujours nécessaire. Si vous attendez assez longtemps, quelqu'un vous paiera pour faire naviguer son bateau.

Et puis, évidemment, il y a ceux qui refusent de lâcher l'affaire quoi qu'il arrive. Ce Pearson 36 balafré qui pointe son nez à l'extérieur du premier quai de réparation a heurté un rocher au cours d'un grain phénoménal, en mars dernier. Il a perdu sa quille et son gouvernail. Mais le propriétaire a insisté – avant de passer sur le billard pour se faire poser trois stents coronariens – pour que l'on fasse *tout ce qu'il fallait* afin que le *Sophia* soit prêt pour les régates d'été.

— Monsieur Stanton, lui avons-nous gentiment expliqué, les réparations dépasseraient de loin le prix auquel vous pourriez revendre votre bateau.

— Qui a parlé de le vendre ? s'est-il étranglé. Je. Veux. Continuer. À. Voguer. Sur. Le. *Sophia*.

Les bateaux ont-ils une âme ? Apparemment. Du moins, leur essence se mêle-t-elle à celle de leur propriétaire. Et de même que les gens finissent par ressembler à leur chien, ils finissent par ressembler à leur bateau. Je pourrais me balader dans les marinas et les chantiers maritimes du monde entier et identifier chaque propriétaire de bateaux, puis redresser leurs mâts, réparer leurs moteurs, repeindre leurs coques et les remettre à l'eau, jusqu'à ce qu'un autre élément fuie, se coince ou casse. À l'instar de la plupart des "boat doctors", j'essaie de garder mes distances avec mes clients, mais si ce sont des inconnus au départ, j'apprends vite à les connaître. Beaucoup deviennent des amis, certains appartiennent à ma famille.

Ce matin, c'est Père qui m'a réveillé pour m'annoncer qu'il allait m'apporter un bateau à *réparer*. Sans me préciser de quoi il s'agissait, ni me demander si j'avais le temps et de la place dans mon atelier. Il a simplement dit qu'il l'amenait de Seattle et qu'il n'arriverait sans doute pas avant cinq heures de l'après-midi, alors j'avais intérêt à m'arranger pour que le connard de la grue l'attende. C'était tout. Père se servait du téléphone comme d'un porte-voix : pour faire des annonces et distribuer des ordres.

En me préparant à son arrivée, j'ai fait un dernier tour d'inspection devant les plaisanciers transis d'amour qui reluquaient les coques nues posées sur des parpaings et des tréteaux. Comme toujours, le chantier était envahi de bateaux, des épaves abandonnées aux yachts étincelants qui ne valaient rien ou alors un million de dollars. Vous voyez ce rafirot décoloré avec ses cordages sectionnés et sa barbe de vase sous la ligne de flottaison ? Les Catalina 27 sont aussi nombreux que les mouettes, par ici, mais aux yeux de ces doux rêveurs de Rex et Marcy, cet orphelin délaissé est un voilier exotique prêt à affronter l'océan.

Âgés d'à peine vingt ans, ils ont quitté Saint-Louis pour travailler dans un élevage de poulets bio au sud de la ville, et ils ont découvert leur élixir spirituel quand leur patron hippie les a emmenés sur son bateau, juste une fois. Dès le week-end suivant ils écumaient les marinas en quête de bateaux abandonnés, comme ce huit mètres complètement usé qu'ils ont arraché aux enchères pour huit cent soixante-quinze dollars.

— Vous allez le retaper pour faire le tour des îles cet été ? leur ai-je demandé en guettant l'arrivée de mâts dans le port.

Ils souriaient tellement qu'ils ne pouvaient plus parler, se regardant pour savoir lequel des deux passerait aux aveux.

— On démissionne en mai et on part, a finalement déclaré Rex.

— Combien de temps ?

— Indéfiniment.

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

— Vous avez déjà navigué avec ?

— Non. (Grand sourire.) On a hâte.

— Vous avez déjà passé une nuit à bord ?

— Ici seulement, dans le port.

Les verres épais des lunettes de Marcy lui faisaient des yeux trop gros pour son visage. Et ses dents débordaient de sa bouche également.

— C'est très confortable, a-t-elle dit.

Tandis que je les gratifiais de mon hochement de tête le plus rassurant, j'ai vu un grand mât noir contourner la bouée à l'entrée de la marina et foncer vers nous dans le chenal.

— On ira d'abord en Alaska, m'a confié Marcy, en observant Rex pour s'assurer qu'elle ne trahissait pas un secret.

— Super, ai-je répondu.

En pensant : Vous êtes complètement cinglés.

Diriger un chantier maritime, c'est comme travailler dans un hôpital psychiatrique. Nous compatissons à coups de hochements de tête et de grimaces. Nous faisons de la figuration dans des fantasmes et des illusions.

— Après, on ira en Chine, a ajouté Marcy en enlaçant les hanches osseuses de Rex et en glissant son pouce dans sa poche avant.

— Magnifique, ai-je répondu.

En pensant : Vous allez mourir tous les deux.

Ou peut-être pas. J'essayais de les imaginer en train d'échanger des sourires enamourés dans des creux de dix mètres, après dix-neuf jours sans avoir vu la terre ferme. C'était *possible*. Peut-être vogueraient-ils vers la transcendance. Mon problème était que Rex et Marcy du Missouri se confondaient déjà dans mon esprit avec Chet et Laura du Nebraska, Jen et Osler du Texas et une douzaine d'autres couples aux yeux exorbités, habités par une destinée manifeste, que j'avais vus débarquer sur ce chantier. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais en Amérique, les gens filent rarement vers l'est. Ils fuient vers l'ouest, pour se réinventer à Las Vegas ou à Hollywood, ou plus au nord, vers nos eaux profondes où les ères glaciaires ont sculpté ce merveilleux paradis des navigateurs.

Je repère ces migrants de l'aventure au premier coup d'œil, car le virus de cette folie douce affecte ma famille, comme le diabète ou l'alcoolisme en affectent d'autres. Pendant des années, la voile nous a unis. Nous étions régatiers, constructeurs et plaisanciers. C'était à la fois notre entreprise familiale, notre sport et notre drogue favorite. Et puis, la voile a fini par nous séparer.

— Vous auriez une autre bière ? ai-je demandé.

Rex et Marcy se sont cognés en plongeant vers la glacière pour prendre une Pabst glacée, dont j'avais bien besoin pour me donner du courage, étant donné que le bateau au mât noir qui passait devant les quais en esquivant tous les panneaux RALENTIR était probablement réquisitionné par mon père. Quand il n'a plus été qu'à deux cents mètres, j'ai distingué la forme familière d'un vieux Joho 39 et la large silhouette à la barre.

Il arrivait trop vite. Il a enclenché la marche arrière au tout dernier moment, puis il a sauté sur le quai avec une corde, en criant à Tommy le tatoué :

— Mets les élingues à l'avant et derrière le toit de la cabine !

Comme Tommy ignorait ses instructions, il les a répétées.

— J'avais entendu, a dit Tommy, assis sur son siège au sommet de la grue.

— Pourquoi tu n'as pas réagi, alors ? Ça sert à quoi de parler la même langue ? À communiquer ! Et attache les élingues ensemble pour que le bateau ne glisse pas quand tu vas le soulever. Tu as compris ou je dois répéter ?

C'est alors que son regard s'est posé sur moi et il a braillé mon nom.

Quand on a rencontré mon père, on ne l'oublie pas. Gueulard, grand et massif, il envahit votre espace et exige le droit de passage. Chez lui,

il n'y a rien de mesuré. Chef naturel, rustre, gentleman et parfait imbécile, il n'admet jamais la moindre faiblesse, ne reconnaît jamais qu'il est malade et n'avoue jamais qu'il aime quelqu'un. En revanche, quand vous lui plaisez, vous sentez la température de votre corps grimper d'un ou deux degrés. Et aujourd'hui, il retrouvait son élément. Anonyme dans les rues, il demeure une légende sur les quais. Des marins continuent à faire la queue pour lui serrer la main, et s'il accepte de boire un verre, ils trouveront peut-être le courage de lui demander ce qu'il a soi-disant fait faire à ses enfants ou à son équipage pour réussir à gagner, ou de vérifier l'authenticité de la légende et des rumeurs concernant mon frère ou, plus certainement, ma sœur.

Toujours agacé, à l'évidence, Tommy s'est empressé de hisser ce voilier cabossé pour le laisser se balancer dans les élingues, une chose qu'il faisait uniquement quand il voulait rappeler aux propriétaires qu'il pouvait laisser tomber leur jouet s'ils ne se montraient pas suffisamment courtois.

— Hé ! s'est écrié Père en gravissant la passerelle d'une démarche bondissante, tandis que Tommy, feignant encore une fois la surdité, coinçait une cigarette entre ses lèvres. Qu'est-ce qu'il a, cet abruti ?

— Heureux de te voir, ai-je répondu.

Il m'a toisé de ses yeux bleus brillants qui semblaient toujours implorer le pardon.

— Comment tu peux le savoir ?

Dans un silence gêné, nous avons regardé Tommy manœuvrer la grue pendant que je cherchais ce que signifiait la visite de mon père. Ce vieux bateau était un des premiers et des plus rapides Joho de douze mètres conçus et construits par ma famille. Nul doute qu'il l'avait acheté à bas prix et voulait maintenant que je le révise pour pas cher afin de le revendre ou de participer à une course.

— Allez, viens, maigrichon, je t'invite à dîner, a-t-il dit, et il m'a harcelé pendant les quatre cents mètres qui nous séparaient du restaurant. Dis-moi que tu as enfin une voiture en état de marche, a-t-il attaqué d'emblée.

— Non.

— Comment ça se fait qu'un magicien de la bricole comme toi n'a toujours pas de bagnole ?

— En cas de besoin, j'en emprunte une. Et puis, j'ai un vélo.

— Tu n'as plus douze ans, Josh. Il te faut une voiture. Tu pourrais venir travailler pour nous. On a encore besoin de toi, plus que jamais à vrai dire. Tu le sais, hein ? Tu gagnerais beaucoup plus qu'ici.

— Il me semble qu'on en a déjà parlé plusieurs fois. Comment va Maman ?

Il a ôté brusquement sa casquette et secoué la tête comme un chien

qui s'ébroue en sortant de l'eau.

— J'aimerais bien le savoir.

— Elle progresse ?

Il a sorti un mouchoir et s'est mouché bruyamment.

— Elle travaille nuit et jour. Si je ne lui mettais pas une assiette sous le nez, elle ne mangerait pas. À vrai dire, je ne sais même plus sur quoi elle travaille maintenant.

Il m'a toisé.

— Tu vas continuer longtemps à vivre comme un moine ?

— Tu connais beaucoup de moines qui travaillent sur un chantier naval et draguent sur Internet ?

— D'ailleurs, comment on fait pour rencontrer des filles avec un ordinateur ?

J'ai failli lui parler de mon dernier rancard avec une femme dont la liste des critères rédhibitoires ressemblait à ça : *Hommes de moins de 1,55 m, buveurs et fumeurs, Lions ou Verseaux, mal rasés, âgés de plus de 37 ans, portant des chaussures bizarres ou amateurs de NASCAR s'abstenir*. Après notre seul et unique rendez-vous, elle avait ajouté une autre condition : *Ne doit pas vivre sur un voilier*.

— Comment va Christy ? a demandé Père.

— *Kirsten*. Et je te l'ai déjà dit la dernière fois : je ne l'ai pas vue depuis des années.

— Je l'aimais bien.

— Si tu le dis.

— Ça va être comme ça toute la soirée ?

— Je pourrais te retourner la question.

Ce que Père m'a demandé au cours du repas m'a rappelé que c'était un tricheur. Si vous n'étiez pas attentif, il déplaçait la bille blanche. Si on ne le surveillait pas, il trichait aux cartes et au Monopoly, comme pour les régimes et les impôts. Il était également radin. Il sous-estimait largement le coût de la rénovation de son vieux bateau tout en essayant de me faire culpabiliser au cas où je refuserais de l'aider.

— Ton grand-père serait outré s'il savait qu'on trafique ses plans d'origine, ajouta-t-il, ce qui signifiait : *le cercle des conspirateurs doit être aussi réduit que possible*.

En fait, il ne le formulait pas réellement, il s'exprimait surtout par des grognements et des clins d'œil. En tournant la tête pour échapper à ses mensonges et à ses attentes, j'ai vu une sterne plonger en piqué dans la baie, en poussant des cris aigus, puis refaire surface avec un éperlan argenté dans son bec. Je me sentais proche de ce poisson.

— Il y a quelqu'un pour servir ici ? s'est écrié Père dans tout le restaurant. On a quelque chose à fêter !

Quand la serveuse boudeuse est venue à notre table, il s'est penché vers elle, comme pour lui faire une confidence.

— Combien nous coûteraient deux verres de votre meilleur vin rouge ?

La fille a cligné des yeux en rougissant et lui a tendu la carte des vins.

Il a poussé un grognement.

— Oh, nom de Dieu ! Neuf dollars le verre ?

— Le rouge ordinaire est à six, a-t-elle dit tout bas.

Ses narines percées se sont dilatées et elle a jeté un regard en direction de l'hôtesse d'accueil, pour s'assurer de la présence d'un témoin.

— C'est censé m'enthousiasmer ? a demandé Père. Et arrêtez de nous regarder du haut de votre nez décoratif. Tout le monde sait bien que vous n'avez pas les moyens de manger ici, vous non plus. Alors, allez nous chercher deux verres de votre grand cru facturés six dollars, et on verra ensuite s'il nous reste assez d'argent pour manger.

La serveuse est partie furieuse, mais je savais qu'il la mettrait dans sa poche avant qu'on s'en aille et laisserait un pourboire minuscule qui resterait gravé dans les mémoires. Ah, être Bobo Johannssen Jr. Maintenant, cela ressemblait davantage à un rôle qu'il maîtrisait qu'à sa véritable personnalité. Il m'a adressé un sourire satisfait comme si on venait de réaliser un gros coup, puis il a lâché :

— C'est notre année, Josh. Ça y est. C'est notre année, nom de Dieu !

Des fanfaronnades ordinaires, évidemment, mais je me suis senti ému. Il se trouve que 2012 a été une sacrée année, qui m'a amené à aider ma famille à tricher, à éviter la honte, à refourguer de la marchandise de contrebande et peut-être même à expliquer une chose à propos de l'univers, qui, bizarrement, avait échappé à tout le monde. Ajoutez à cela mes rancards désastreux – sept nouveaux espoirs m'attendaient chez moi dans ma boîte de réception – et les conseils que je délivrais quotidiennement à des propriétaires de bateaux névrosés, et vous obtiendrez une liste rébarbative de choses à faire pour un homme qui manquait, paraît-il, d'ambition dans un monde apparemment en train de se désagréger. Les Mayas préoyaient que le temps s'arrêterait avant Noël. Un prédicateur de l'Oregon affirmait plus ou moins la même chose, mais pour lui, le jour du Jugement dernier surviendrait six mois plus tôt.

— Si tu n'es pas fou de joie à l'idée de m'aider, fais-le pour ton grand-père, a-t-il suggéré après qu'on nous avait apporté le vin. Ou pour Ruby, bordel !

Voilà les paroles qui ont été prononcées, en lieu et place d'un débat éthique sur ce que tous les régatiers véritablement animés par l'esprit de compétition font subir en douce à leurs bateaux.

— L'idée vient uniquement d'elle, a-t-il ajouté, paume levée comme

s'il témoignait.

Puis il a éternué si bruyamment que tous les gens l'ont regardé, surpris que sa tête soit encore sur ses épaules. C'était génétique. Un jour, son père s'était fait une entorse au cou en éternuant. J'attendais les deux bombes suivantes. Cela venait toujours par trois.

— En fait, elle a appelé, a-t-il avoué entre deux reniflements. Pour dire qu'il était grand temps que la famille participe à une dernière Swiftsure. Demande à ton grand-père. Elle a fini par appeler !

Il savait comment me manipuler, il savait ce que j'éprouvais pour grand-père – qui avait encore fait une syncope – et que je connaissais le talent magique de ma sœur pour barrer la plus belle réalisation de la famille dans la plus grande course de voiliers du Nord-Ouest. Autrefois du moins. Laminé par son optimisme, je me sentais vanné, comme si je venais de traverser la baie à la nage.

— Ta sœur est partante à cent pour cent, a-t-il ajouté pour enfoncer l'hameçon. C'est son idée à elle.

Je ne pouvais plus réprimer mon sourire. Les nigauds de mon espèce ne sont pas les seuls qui deviennent gagas à l'idée de naviguer avec leurs sœurs. Pour Einstein, un été idéal consistait à faire du bateau chaque jour avec sa petite sœur Maja. Dans une lettre de 1929, il écrivait qu'il avait hâte de l'emmener sur son *Tümmler* adoré. *Tu vas t'extasier quand tu viendras me voir (je l'espère) l'an prochain.*

L'extase, en effet.

Einstein a osé imaginer une nouvelle grille flexible de l'espace et du temps, mais il n'a jamais appris à nager ni à conduire, et il fréquentait à son insu une espionne soviétique. Aussi, l'été, il se baladait avec une corde en guise de ceinture, des sandales de femme, et il adorait faire du bateau avec sa petite sœur. Sans rien savoir d'elle, je peux malgré tout vous assurer qu'elle n'était pas une aussi bonne navigatrice que la mienne. Mais je suis injuste, car personne n'est jamais arrivé à la cheville de Ruby Johannssen.

DEUXIÈME des trois enfants Johannssen, coincé entre un frère aîné incontrôlable et une petite sœur qui n'allait pas tarder à devenir célèbre, j'étais le fils calme, une teinte de gris indéfinie dans une maison en noir et blanc. En partie à cause de mon manque de courage relatif dans une famille qui clamait haut et fort ses objectifs et ses sources d'inspiration. Ruby et Bernard possédaient cet éclat de certitude, ils donnaient toujours l'impression de savoir ce qu'ils allaient devenir : Bernard, un astronaute ou un boxeur ; Ruby, une acrobate ou une danseuse. "Qu'est-ce que je serai plus tard ?" ressemblait pour moi à une question piège. Comment pourrais-je être autre chose que moi-même ?

Ma famille allait rarement à l'église, mais nous avions nos croyances et nos rituels. Pendant des années, le dimanche a été synonyme de sortie en mer, par tous les temps ; parfois avec notre gros bateau, mais le plus souvent sur des dériveurs, suivis de près par notre père à bord d'un skiff. *D'où vient le vent ?* criait-il, plus fort que n'importe quel prédicateur. *Non ! Ces vagues c'est de l'histoire ancienne. D'où vient le vent ?* Il martelait ses maximes : *On lofe, on se met au rappel, on borde !* Et son sempiternel mantra : *Vitesse ! Vitesse ! Vitesse !*

Dès que j'ai eu dix ans, Bernard douze et Ruby huit, impossible d'échapper à la sortie du dimanche, à moins d'une forte fièvre. Quand il y avait trop de vent pour les dériveurs, nous servions d'équipage aux deux Bobo, Senior et Junior, sur notre gros bateau, contre des adversaires imaginaires. Mais généralement, ils se contentaient de fixer deux bouées en guise de ligne de départ et deux autres pour symboliser les marques au vent et sous le vent dans les eaux peu profondes de la baie, à l'est du Husky Stadium. Ensuite, ils nous suivaient à bord du canot pneumatique et notre père nous criait des ordres, tandis que Grumps¹ (surnom ironique donné par Bernard) nous encourageait inlassablement. Nous exécutions trente virements de bord, vingt empannages et dix tours de bouées avant même de pouvoir nous entraîner au départ. Puis ils arrêtaient la course dès qu'il était évident que l'un de nous avait pris le meilleur départ, et nous recommencions, avec des comptes à rebours compris entre une et trois minutes.

Nous nous entraînions aux empannages et aux virements bascules, puis nous repartions, accélérions et nous arrêtions aux ordres. Tels des enfants gymnastes à qui on apprend à réaliser des flips avant qu'ils soient en âge d'avoir peur, nous naviguions pendant les orages, dans

le brouillard et de nuit. Je n'avais pas conscience d'appartenir à une famille hors du commun, jusqu'au jour où, alors que nous traversions le détroit de Juan de Fuca en survolant des creux de quatre mètres, j'ai constaté qu'il n'y avait personne d'autre sur l'eau, et encore moins sous un spi violet. Quand nous nous sommes glissés derrière l'imposante digue de Port Townsend au cours de cette nuit glaciale, il est apparu qu'aucun bateau n'avait quitté les quais. J'ai vu des hommes regarder Père – de la vapeur s'échappait de son T-shirt – avec l'admiration mêlée d'effroi que l'on réserve aux champions et aux malades mentaux.

Bien que nous ayons appris les bases depuis longtemps, il nous les répétait sans cesse : comment lire l'eau et les voiles, comment voir et anticiper la géométrie changeante des zigzags les plus rapides sur le parcours. La plupart des tiroirs de sa vie étaient en désordre, mais c'était un perfectionniste de la voile. Si nous négligions nos tâches domestiques ou nos devoirs, il râlait rarement, mais si nous manquions un changement de vent de dix degrés, il se mettait à brailler. Si les drisses étaient mal enroulées ou – pire que tout – si les voiles claquaient inutilement ou étaient mal hissées, ajustées, affalées ou pliées, nous en payions les conséquences. Mais surtout, il nous implorait d'avancer *plus vite*, tout simplement. Course ou pas, il considérait que le fait d'aller moins vite que nécessaire était une insulte faite au bateau, au vent et au nom de notre famille. Mener un bateau aussi vite que possible vous apportait une chose essentielle – il appelait ça l'honneur – qui compensait la plupart des autres péchés. Le fait de bien naviguer nous offrait une chance de connaître la perfection interne, tel était son principe d'éducation. Ou, comme le disait notre mère, de comprendre une force invisible.

La voile débutait par un lexique déroutant, et il n'y avait aucune pitié pour les erreurs d'identification. Certains mots ressemblaient à ce qu'ils désignaient : *Mât*, OK. *Quille*, évidemment. Et bien sûr, la si bien nommée *bôme*, l'objet le plus mortel si, *boum*, vous ne vous baissiez pas au bon moment. Très bien. Mais gauche, c'était *bâbord*, et droite, *tribord*. Pourquoi ? Qui avait décidé ça ? Même le jargon élémentaire semblait délibérément déconcertant. Les cordes étaient des *bouts* (prononcer "boutes"), mais elles devenaient des *drisses* quand elles servaient à hisser les voiles, et des *écoutes* quand elles servaient à les ajuster. Les nœuds étaient des nœuds, sauf quand ils étaient des *nœuds*, l'équivalent des milles marins (un peu plus de 1,8 km), le terme déroutant qui servait à indiquer la vitesse sur les bateaux, comme si le fait de flotter sur l'eau modifiait le temps et les distances.

Mais c'était le jargon, et personne ne s'en écartait. Quand on orientait la proue face au vent et que les voiles se balançaient du côté opposé, on *virait de bord*. Mais on disait aussi *louvoyer*, un terme qui

évoquait davantage une promenade que les virages à angle droit qu'il était censé décrire. *Paré à virer !* est ce qu'on devait crier avant de virer de bord, même s'il n'y avait pas grand-chose à parer alors que le vent soufflait à peine et que le plus difficile était de trouver assez d'air pour faire basculer la voile.

Depuis des millénaires, personne n'a inventé, apparemment, une expression appropriée pour décrire le fait de naviguer de travers, face au vent, mais pas totalement. Les options : *naviguer au près* (près de quoi ?), *au bon plein* (plein ? de quoi ?) ou *au travers* (au travers de quoi ?). Et si vous étiez trop face au vent, si votre voile se mettait à claquer, on disait qu'elle *faseyait*, ce qui évoquait une tout autre image. Les motifs de perplexité étaient infinis. Quand vos voiles étaient à bâbord, vous étiez *tribord amures* et vous aviez la priorité. Il y avait même *deux* vents à surveiller, le *réel* et l'*apparent*.

Pour Grumps, tout ce jargon participait d'un complot, afin que le simple fait de naviguer paraisse intimidant. Pour ma part, je pense que le glossaire nautique a été inventé par des individus qui avaient du mal à s'exprimer, puis perpétué par leurs successeurs au langage inarticulé, qui s'y sont accrochés comme une tribu s'accroche à une langue agonisante. Mais notre tâche consistait à maîtriser le sujet et non à réfléchir au vocabulaire. Néanmoins, tous ces termes tournoyaient dans ma tête. Une expression qui avait toujours un sens était *naviguer vent arrière*. N'importe qui pouvait visualiser le plus ancien et le plus simple des moyens de navigation : hisser une peau de bête au-dessus du radeau et laisser le vent vous pousser sur l'eau. Depuis, cet art a été perfectionné à coups de spis gonflés et de coques bondissantes, mais *naviguer vent arrière* est devenu *filer vent arrière* ou, mieux encore, *au portant*, une expression qui ressemblait à une phrase tirée du mythe d'Atlas ou aux premiers mots d'une fable menaçante. J'avais tendance à m'attarder un peu trop sur ce genre de choses, je l'avoue. Père me traitait d'*intellectuel*, ce qui n'était pas un compliment dans sa bouche. Il me classait dans le camp de Mère, en guerre contre lui et tous ceux qui *agissaient*. Les intellectuels, m'avait-il dit, ne remportent pas de régates.

Il nous critiquait au déjeuner, en jouant le rôle du Capitaine Chicaneur. Ou bien, il demandait à notre mère de nous expliquer, encore une fois, les principes du vent ou de la voile. Elle participait rarement aux courses et ne s'extasiait jamais devant les bateaux, mais pas une seule fois je ne l'ai entendue remettre en cause le cœur même de notre existence, comme si elle avait posé une équation qui prouvait que sa résistance ne pouvait rivaliser avec la gravité génétique de plusieurs générations de marins islandais, distillée dans le seul et unique Bobo Johannssen Jr. À moins que l'attitude de défi qu'elle s'était forgée n'ait fini par succomber lorsque la médaille de notre père

s'était trouvée suspendue à un clou dans le garage. Quand vous remportez une médaille d'argent aux Jeux olympiques de 1976, vos excentricités, vos obsessions et votre culot sont acclamés comme autant d'éléments indispensables à votre génie particulier.

Je le répète, ma famille se rendait rarement à l'église et n'évoquait pas souvent Dieu, à l'exception de Grumps. *Dieu soit loué pour ce vent ou ce départ ou ce changement de vent.* Cette vénération désinvolte était un tic hérité de sa mère luthérienne, mais il louait également les dieux païens quand il rentrait au port, remerciant entre autres Odin, Thor et Poséidon. Comme l'avait dit Ruby à sa cheftaine scout : "Dans notre famille, faire du bateau c'est comme prier." C'était à l'époque où elle récitait spontanément notre histoire familiale devant des visiteurs, avec un méli-mélo de faits authentiques et de fiction.

— Le père de Grumps, Leif Johannssen, était parent avec le grand explorateur islandais Leif Eriksson ! affirmait-elle tout d'abord, avant que Bernard, inévitablement, ne souligne que ces deux hommes n'avaient absolument aucun lien.

Je ne pense pas que Ruby avait l'intention de raconter des histoires invraisemblables. Simplement, elle partait du principe que les faits et les chiffres intéressants renforçaient les bonnes histoires, sans songer qu'ils devaient également être vrais. Ces enjolivements lui correspondaient. Avec elle, les choses n'avaient jamais aucun sens, alors pourquoi ses histoires en auraient-elles ? Le seul qui pinaillait, c'était Bernard, dont les clarifications, les précisions et les rectifications transformaient les prestations de Ruby en duos.

— Notre arrière-grand-père, proclamait Ruby, a bravé les icebergs et les pirates entre l'Islande et Seattle avec son épouse, Dora, à bord d'un petit ketch en acier, en 1903.

— En fait, rectifiait Bernard, ils ont émigré en 1914, sur un paquebot à destination du Canada, avant de voyager jusqu'ici par voie de terre.

— Le père de Grumps, poursuivait-elle gaiement, construisait des bateaux, c'est pour ça qu'il a créé les Chantiers Johannssen dans un entrepôt pourri acheté onze cents dollars sur le Ship Canal. Grumps s'appelait Robert, ou Bobby, et ce diminutif est finalement devenu, sans que personne ne sache pourquoi, Bobo.

"Quand Grumps a repris le chantier au début des années 1950, continuait-elle, sa spécialité, c'était de dessiner des voiliers rapides et magnifiques baptisés Joho. Hourra ! Sa femme et lui n'avaient qu'un seul fils, notre père désormais célèbre dans le monde entier, Robert Jr, ou Little Bobo comme on l'appelait au départ, Bobo Jr ensuite, qui s'est pris de passion pour la construction de bateaux, comme un chien se prend d'affection pour l'eau (Ruby n'était pas très douée pour les clichés) et, pour une raison inexpliquée, il est devenu plus grand que

son père de presque trente centimètres !

— En fait, précisait Bernard, la différence était de vingt centimètres, et elle s'expliquait aisément, étant donné que certains de nos ancêtres islandais étaient des géants.

Nous nous étions extasiés devant une photo surexposée de notre grand-oncle Petur, torse nu : les hommes normaux lui arrivaient à la hauteur des tétons.

— À l'époque où Papa a obtenu son diplôme de fin d'études, reprenait Ruby (en fonction de son humeur et de son courage, Bernard faisait parfois remarquer que notre père avait laissé tomber le lycée à seize ans), il construisait des voiliers en bois avec Grumps, à temps plein. Et en 1967, la société a été rebaptisée Johannssen et Fils, un fils qui allait bientôt partir et devenir un héros de guerre. Et plus tard, ils ont dessiné et fabriqué les voiliers en fibre de verre les plus beaux et les plus rapides au monde !

— Du Puget Sound ? peut-être, marmonnait Bernard traîtreusement.

— Il y a d'abord eu le Joho 32, puis le Joho 39, rapide comme un guépard. Hourra ! Un yacht très apprécié, qui a également remporté un grand nombre de courses, quoique généralement avec un Johannssen à la barre. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On est doués !

“Grumps vendait des bateaux, mais aussi *une expérience que vous ne pourrez jamais vivre sur terre*. Son amour des bateaux donnait aux autres marins l'impression de faire une bonne affaire et de ne pas devenir cinglés, même si, pour beaucoup d'entre eux, les deux étaient vrais. Et si on est aussi doués pour les bateaux dans la famille, il y a une raison : on a un taux de sel plus important dans le sang !

— Cette affirmation, expliquait patiemment Bernard, repose sur un examen sanguin trompeur qui révélait que Grumps avait un taux de sodium élevé.

— Et certaines personnes ont suggéré, concluait Ruby (elle adorait les fins théâtrales), que si les Joho ont été aussi populaires et les Johannssen imbattables en course, c'était parce qu'on possédait le gène de la voile depuis Leif Eriksson, le plus grand explorateur de tous les temps !

— Ce n'est toujours pas vrai, rétorquait Bernard. Il n'y a aucun lien de parenté !

Si Ruby faisait son numéro et Bernard la contredisait, mon rôle était beaucoup plus subtil. Je regardais par-dessus les épaules des Bobo qui venaient de dérouler des dessins sur la table de salle à manger et d'en fixer les coins avec des bouteilles de bière et des verres à vin. Tous les trois, nous examinions les lignes en silence, jusqu'à ce que Père me demande ce que j'en pensais. Beaucoup de belles choses me passaient au-dessus de la tête, mais pas celles-ci.

— J'aime bien la façon dont il repose sur l'eau, répondais-je en suivant l'arc du bastingage avec mon petit doigt. J'aime bien le franc-bord simple et surbaissé. Il a un grand mât et une quille profonde. Il m'a l'air rapide et équilibré.

Si je répondais bien, la grosse lèvre inférieure de Père dessinait un sourire, et il faisait glisser son regard vers Grumps. À cette époque, ils voyaient en moi leur doublure.

Il existe tellement de façons de décevoir sa famille.

Notre mère était immunisée contre ce sport, même si elle contribuait à notre obsession en nous abreuvant de données scientifiques liées à la voile et à la vie. Professeur de physique au lycée de Ballard, elle nous faisait partager son amour de la table périodique des éléments, quand elle ne nous rappelait pas que tout, y compris l'eau de mer, les rochers et les pommes, était composé essentiellement de vide. Les gens aussi, ajoutait-elle avec un mouvement de tête en direction de notre père qui somnolait et gémissait dans le fauteuil inclinable. Ou bien, elle nous assénait des vérités insolites du genre : la Terre est une sphère imparfaite, plus large que haute de 42,6 kilomètres. Elle nous faisait remarquer que chaque chose dans cette pièce – la radio, le réfrigérateur et la télé – existait grâce aux maths. Aucun de nos camarades n'entendait parler aussi souvent de la deuxième loi de Newton ou du principe de Bernoulli qui expliquaient que les voiles et la quille fonctionnaient comme des ailes et créaient deux forces de levage différentes qui propulsaient un bateau vers l'avant, à la manière d'un pépin de pastèque que l'on presse entre ses doigts. Nous avions compris Bernoulli bien avant de savoir d'où venaient les bébés. Notre mère nous parlait beaucoup d'Einstein également. (Ruby est le seul bambin que j'aie entendu s'écrier : Œufs s'étalent même chez eux !) Qu'Einstein ait été un fanatique de voile tout au long de sa vie permettait de combler le vide entre nos parents, entre la science et la navigation. De plus, insistait Mère, le simple fait d'essayer de le comprendre nous rendait plus intelligents. Moi seul ai relevé ce défi, prenant conscience bien des années plus tard que si j'étudiais Einstein c'était pour mieux comprendre ma mère.

Au début, j'étais suffisamment bon en maths pour lui faire croire que je comprenais tout ou presque. Un soir, alors qu'elle me bordait dans mon lit, elle me murmura :

— Parfois, les mathématiques se développent en nous, et c'est comme escalader une montagne, quand on découvre un magnifique paysage que seuls d'autres mathématiciens comme nous peuvent voir.

Je ne pus que hocher la tête, mais j'avais des picotements dans le cuir chevelu.

Ce même été, elle griffonna deux formules d'Isaac Newton au dos

d'un reçu, le plia et me le tendit en douce. Il ne s'agissait pas seulement de l'explication mathématique des orbites elliptiques des planètes. C'était comme si je transportais désormais dans ma poche les deux plus grands secrets de l'univers.

Mère délivrait ses informations et ses idées avec un accent français perçant qui déroutait encore un peu plus les gens qui tentaient de deviner nos racines. Elle était encore Marcelle Gillette, une étudiante suisse innocente participant à un programme d'échange, lorsqu'elle était tombée sous le charme de notre père – à en croire le récit que faisait Ruby de leur première rencontre – à bord d'un vieux Joho 26 en bois, avec Père qui s'était moqué de ses *h* muets, de sa façon de dire que nous étions des êtres *umains*, de parler du temps *umide* ou de critiquer ce pervers du magazine *Playboy* Ugh Efner.

Mais si notre mère nous apprenait énormément de choses, nous savions bien qui était notre vrai professeur. Notre père nous gavait de voile et, très tôt, Bernard et moi avalâmes tout sans en perdre une miette. Nous nous entraînions à manœuvrer jusqu'à avoir les mains en sang, alors que Ruby écoutait à peine, non pas par manque d'intérêt, mais comme si elle avait fait son apparition dans ce monde en comprenant déjà ce que nous ne saurions jamais.

¹ Ronchon. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Quelques moments à la Ruby

DEUX souvenirs, parmi les plus anciens, de Ruby navigatrice.

Un dimanche de 1995, après Thanksgiving. Sous une pluie battante, notre père nous poussa à bord de nos trois Laser. Par grand vent, il fallait quatre-vingts kilos pour stabiliser ces dériveurs aérodynamiques et vifs. Bernard en pesait soixante-quinze. Moi peut-être soixante et Ruby avait récemment dépassé les cinquante. Nous étions donc tous condamnés à chavirer, surtout elle. Nos shortys ne rendaient pas la chose plus confortable ni moins intimidante.

Quand les deux Bobo eurent fixé les bouées gonflables et donné le signal des trois minutes d'un coup de corne de brume, nous franchîmes une ligne de départ invisible jonchée de canettes de bière en nous efforçant de maintenir nos bateaux à plat sur l'eau, soit en affrontant les bourrasques directement et en laissant les voiles claquer soit en lofant si près du vent qu'elles ne se gonflaient jamais entièrement, tandis que, les tibias coincés sous les sangles de rappel, nous nous penchions à l'horizontale au-dessus de l'eau. Je chavirai au moment où retentissait le signal des deux minutes, mais je m'étais redressé à celui de la dernière minute, grelottant déjà, affolé et agacé de voir que Ruby n'avait pas encore dessalé. Nous avions le même équipement tous les trois, seuls l'âge, le poids et le savoir-faire nous différenciaient. Alors que j'approchais de la véritable ligne de départ en tirant des bords, Ruby vit ma détresse craintive et elle éclata de rire.

Pendant qu'elle et moi coupions la ligne à travers l'écume, Bernard prit le risque de gonfler sa voile et il fit un bond en avant, tanguant furieusement, avant de basculer le poids de son corps vers l'arrière, à l'extérieur du bateau, jusqu'à ce que sa bôme frappe une vague et qu'il chavire brutalement. Vous pouviez compter sur mon frère pour toujours choisir la méthode violente.

Plus prudent que jamais, je continuai à lofer, mais ma concentration faiblit et je me déportai ; une bourrasque tendit ma voile avant que je puisse la soulager. Lorsque mon mât heurta la surface de l'eau, j'étais déjà en train d'escalader le côté surélevé du bateau pour monter sur la dérive en essayant de ne pas paniquer, mais je me sentais paralysé, impuissant, j'entendais à peine les ordres que braillait mon père. Le temps que je redresse mon voilier, Bernard avait viré de bord et dépassé Ruby en avançant deux fois plus vite qu'elle, et il approchait à toute vitesse de la marque au vent sous un angle délicat, espérant qu'un changement de vent favorable lui permettrait de la contourner

sans avoir à virer deux fois de bord. Je tergiversais, essayant désespérément de ne pas chavirer de nouveau, je dérivais de travers et constatai que Ruby gagnait du terrain, elle se rapprochait petit à petit de la marque en suivant une meilleure trajectoire ; son bateau tanguait moins, il avançait de manière plus régulière, comme si elle avait trouvé un passage protégé. Grumps était si fier d'elle qu'il se mit à crier : "Dieu est fier de toi, Ruby !", au moment où Bernard manquait la marque au vent, virait de bord et se retrouvait projeté au tapis comme si une énorme main invisible lui avait flanqué une gifle. Étonnamment, je fus le premier à contourner la marque et je virai vers la bouée sous le vent qui ballottait sur les flots à un demi-mille de là, suivi de Ruby qui se trouvait toujours à quelques longueurs de bateau. Aussitôt que je relâchai ma voile et fis passer la bôme, je me mis à surfer furieusement sur les vagues, à tel point que j'hésitais à relever entièrement la dérive de crainte de perdre un peu plus de contrôle. Je n'avais pas envie de finir trempé encore une fois. De plus, on aurait dit que quelque chose allait se briser, même si cette éventualité – la casse et la réparation – m'enthousiasmait de plus en plus.

C'était l'année où j'avais créé mon petit atelier de mécanique, "Chez Josh – Réparations de moteurs". Je réparais les moteurs hors-bord, les tronçonneuses et autres engins deux temps que la plupart des gens méprisaient et n'arrivaient pas à faire marcher. À peu près à la même époque, Grumps m'avait donné son bus Volkswagen de 1974, orange et totalement mort, pour m'exercer. Le dimanche en question, j'avais déjà sorti et démonté le moteur, et je m'apprêtais à le remonter, un an avant d'être en âge de conduire. Alors, les dégâts et la reconstruction me fascinaient, mais les orages m'effrayaient.

C'était une journée pour Bernard. Il l'abordait comme un combat et mettait le vent au défi de décocher ses meilleurs coups. Il était néanmoins distrait par le fait que sa petite sœur n'ait pas chaviré. Alors, pendant que j'étais pétrifié par la peur, lui marqua un temps d'arrêt sous l'effet de l'incrédulité. Quoi qu'il en soit, nous hésitâmes, et Ruby profita de ces quelques secondes pour relever sa dérive, osciller au sommet d'une vague, se pencher en avant et donner deux grandes claques sur la proue du bateau comme si elle lançait un cheval au triple galop, puis nous dépasser à toute vitesse, volant presque, la poupe laissant dans son sillage un éventail d'écume comme le font les hors-bord. J'étais suffisamment près pour voir son air décontracté et amusé quand elle me dépassa en avançant deux fois plus vite que moi. Suivant son exemple, Bernard leva sa dérive et accéléra aussitôt en tanguant dangereusement, sans parvenir à gagner du terrain pour autant. Ma stratégie consista à conserver ma dérive à moitié enfoncée, sacrifiant ainsi la vitesse à la maîtrise, dans l'espoir qu'ils chavirent tous les deux et que la tortue se montre plus

intelligente que les lièvres. Mais Ruby continuait à s'éloigner en déviant de plus en plus du cap ; elle ne contrôlait plus rien et fonçait vers la côte. Quand notre père prit son porte-voix pour lui ordonner de remettre la dérive et d'empanner, soit elle ne l'entendit pas, soit elle était incapable de modifier sa trajectoire, et elle continua à filer vers les quais et les murs de pierre. Durant ce moment qui s'étirait, je m'en voulus d'avoir souhaité qu'elle chavire, je reprochai aux deux Bobo de l'avoir forcée à sortir en mer à son âge, aussi douée fût-elle, et je haïs Bernard d'avoir attisé notre esprit de compétition. Je me préparais déjà à vivre sans sœur quand elle remit sa dérive et se prépara à empanner, dangereusement près des quais, dans l'unique parcelle de mer calme de la baie.

Comment avait-elle trouvé cette ouverture tranquille au milieu de ce bouillonnement frénétique, voilà qui défiait la logique – alors peut-être était-ce cette ouverture qui l'avait trouvée –, mais il y avait encore trop de vent pour empanner sans risquer de chavirer. C'est l'inconvénient des dériveurs. Une fois que le centre de la masse dépasse le centre de carène, pour reprendre les termes de notre mère, il ne reste que le poids du corps pour s'opposer au couple de chavirage et vous maintenir droit. Ruby était donc condamnée à s'écraser contre l'eau ou contre les quais. Néanmoins, elle avait dû évaluer les angles et constata qu'elle pouvait virer de bord sans danger pendant que sa voile était brièvement protégée du vent par la coque presque renversée, car soudain son Laser se dressa à la verticale, elle bondit du côté opposé et se mit au rappel, pour emprunter une trajectoire plus large, plus sûre, vers la marque sous le vent, allant jusqu'à lancer un grand rire moqueur, en agitant le bras, avant de virer autour de la bouée pour filer vers la ligne d'arrivée avec plusieurs années-lumière d'avance sur nous. Ce jour-là, tandis que le vent faiblissait, nous fîmes trois autres courses, Ruby les remporta toutes et, plus incroyable encore, elle ne chavira pas une seule fois.

Après cela, Grumps n'en avait plus que pour sa *petite Ruby*. Il remercia Dieu, Odin, et même Athéna. Le rôle joué par la déesse de la guerre n'était pas très clair, et il s'empressa de saluer ensuite le dieu nordique du vent :

— Merci, Njörd !

N'oubliez jamais que ces histoires varient en fonction de la personne qui les raconte et qu'aucun récit des premiers exploits de Ruby sur l'eau n'échappe aux contestations. Le problème vient en partie du fait qu'un grand nombre de ses prouesses n'étaient pas crédibles. En outre, Ruby était elle-même, comme je l'ai déjà signalé, une narratrice peu fiable. Et ainsi que l'ont prouvé les pêcheurs et les marins à travers les siècles, avec l'aide des reflets, des mirages et du rhum, le curseur de la vérité est situé plus bas quand on est sur l'eau.

Voici un autre dimanche typique : un milieu de matinée à la mi-août, l'été suivant, des vagues de chaleur se déversant sur le lac. Nous avions tous les trois envie d'être ailleurs, alors que les Bobo avaient organisé une petite régata, nous promettant que nous pourrions arrêter après le premier tour ou au bout de quatre-vingt-dix minutes si ce n'était pas fini. Ainsi débuta notre lente et épique dérive brûlante dans la baie immobile.

Bernard et moi tentions de produire notre propre vent en faisant tanguer nos Laser pour tromper nos voiles et les gonfler d'une illusion. Et donc, nous nous dandinions sur l'eau, avançant de peu notre sœur qui faisait face à la direction opposée et contemplait le ciel au bout de son mât.

Nous étions à environ un tiers de la marque au vent, une dizaine de mètres devant elle, lorsque je vis soudain Ruby glisser sur l'eau sans godiller ni faire tanguer son bateau. L'air, l'eau et le temps étaient immobiles, et pourtant, notre sœur avançait clairement, sans quitter des yeux le haut de son mât, comme si elle voyait ou voulait faire apparaître quelque chose. Je sifflai Bernard et la montrai du doigt.

— Regarde-la !

— Oh, merde, gémit-il.

Hélas, nous étions de plus en plus habitués à ces moments à la Ruby. Une partie de notre entraînement consistait à étudier les plus infimes vaguelettes pour guetter les changements de vent à venir. Une lecture correcte compensait d'autres erreurs en vous offrant un virage plus serré autour des bouées : un changement favorable vous rapprochait de la ligne d'arrivée, un changement indésirable vous en éloignait. C'était là que Ruby possédait une sorte de sixième sens : elle voyait de minuscules ondulations qui nous avaient échappé, elle avait la peau plus sensible ou bien – c'était la théorie de Bernard – elle était ridiculement chanceuse. En tout cas, elle anticipait systématiquement les conséquences bien avant nous. Mais je le répète, le vent ne pouvait pas changer de direction, car il n'y en avait pas ce matin-là.

Elle continuait à regarder le ciel, le poids du corps vers l'avant, penchée vers le côté du bateau où la voile pendait mollement. Puis ça devint encore plus étrange : les seules rides visibles sur le lac apparurent soudain devant sa proue. Bernard et moi nous agitâmes furieusement, mais nous étions trop loin pour profiter de sa bouffée d'air privée, qui disparut de toute façon rapidement. Toujours est-il que cela lui avait permis de nous doubler et de contourner la marque au vent, où sa magie se manifesta de nouveau sous forme d'ondulations qui apparurent cette fois *derrière* elle. Elle fit alors pivoter sa bôme et bascula tout son poids vers l'avant pour alléger l'arrière du dériveur et limiter la résistance en barrant avec ses orteils désormais, sans se soucier apparemment de son cap, les yeux toujours

fixés sur le haut du mât, tandis que ces mini zéphyrs se levaient et mouraient juste dans son dos pour la pousser vers la ligne d'arrivée. De loin, son bateau ressemblait à une embarcation sans marin ni moteur qui glissait sur l'eau dans un calme absolu, tandis que, de guerre lasse, Bernard et moi contournions la marque au vent en pataugeant. Sans dire un mot. Grumps lui-même demeura muet.

Le vent aime notre sœur

LE temps que nous rentrions à la maison, elle était partie faire du roller depuis plus d'une heure. Alors, nous essayâmes tant bien que mal de comprendre. Personne ne fut choqué quand un coup de téléphone, plus tard dans l'après-midi, nous apprit que Ruby s'était cassé le poignet en patinant. Elle était aussi maladroite sur terre que surnaturelle sur l'eau. À treize ans, elle s'était déjà cassé deux doigts, une cheville, le nez, une côte, une dent, et maintenant un poignet.

En attendant qu'elle revienne de l'hôpital avec notre mère, nous liquidâmes le reste du pain de viande et des pommes de terre réchauffées en regardant une rediffusion du *Mary Tyler Moore Show* suffisamment fort pour que Grumps entende. Pendant les pubs, il prenait un roman de Steinbeck, changeait de lunettes et relisait un paragraphe ou deux avant que l'émission ne recommence, tandis que notre père, profitant de ce que Mère n'était pas dans les parages, se nettoyait les dents au fil dentaire devant la télé. Quant à Bernard, fidèle à son habitude, il critiquait les pubs à coups de plaisanteries sarcastiques, tandis que nos deux labradors noirs, Isaac et Albert, restaient blottis sous mon fauteuil, convaincus, à juste titre, que je leur donnerais des petits morceaux en douce. Grumps avait déjà vu cet épisode de nombreuses fois, ce qui ne l'empêchait pas de rire plus bruyamment que les rires enregistrés. Isaac lâcha sur mes genoux une balle de tennis dégoulinante de bave, qui tomba par terre et roula vers les fenêtres.

Avec le temps, le manoir des Johannssen, assis sur ses fondations fissurées, penchait de plus en plus vers la colline de mûres, la scierie et, de l'autre côté de l'eau, la Space Needle¹ et le reste du mirage urbain que nous voyions de nos fenêtres. Nous vivions près du Ship Canal, un boulevard d'eau douce créé par l'homme qui s'incurvait vers l'ouest, entre le lac Washington, Ballard Locks et le Puget Sound. Tout semblait figé dans le temps, jusqu'à ce que les maisons voisines commencent à se vendre pour être démolies et remplacées par de belles propriétés, si bien que les chiens n'avaient plus d'endroit où chier, à part dans notre propre jardin envahi de mauvaises herbes. Des vagues d'agents immobiliers énergiques ne cessaient de venir frapper à la porte, tels des témoins de Jéhovah, pour nous informer de la valeur de notre "ruine".

Les visiteurs étaient souvent surpris de voir où nous vivions, et comment, persuadés que des marins et des constructeurs de bateaux aussi célèbres vivaient dans le luxe. Mais les Bobo ressemblaient

davantage aux artistes sans le sou qui vendaient des sculptures aux riches ; un point de friction pour Grumps, qui se targuait de fabriquer des bateaux accessibles aux gens normaux. Même quand les affaires marchaient fort, il y avait peu d'améliorations dans la maison et jamais d'argent qui traînait. Moins on est riches, aimaient dire les Bobo, moins on attire les procès. Ils emportaient leur déjeuner dans des sacs en papier et ne payaient jamais leur stationnement. À l'école, nous étions les seuls enfants qui ne portaient pas d'appareils dentaires ; les orthodontistes, nous avait-on appris, étaient tous des escrocs. Si nous sortions au restaurant en famille, c'était pour manger des *fish and chips* chez Ivar, un snack. Nous n'allions jamais à Disneyland, ni à Hawaï, ni à Paris. Nos vacances se passaient uniquement sur des bateaux. Et quand notre grand-mère était morte, tuée par Benson & Hedges, comme l'avait résumé Ruby, Grumps avait emménagé dans la "ruine", ce qui voulait dire que Bernard et moi devions dormir dans des lits superposés venant de l'Armée du salut.

Après *Mary Tyler*, nous regardâmes le duel entre deux pubs attaquant respectivement Dole et Clinton, tandis que Bernard en rajoutait en se moquant des deux. Quand je demandai quelle était la différence entre les républicains et les démocrates, Grumps se moucha une narine après l'autre, puis replia soigneusement son mouchoir comme si c'était un trésor.

— Les démocrates font de la voile, répondit-il. Les républicains font du bateau à moteur.

— Clinton fait de la voile ? demandai-je, dubitatif.

Grumps hésita, il s'en remit finalement à Père, qui se coupait maintenant les ongles de pied.

— Non, dit-il, mais il s'y mettrait bien plus vite que Dole.

Ça se tenait, même si Clinton ne donnait pas l'impression qu'il serait très utile sur un voilier.

— Les républicains boivent du matin au soir et ils se contentent de transporter leurs rafiots puants d'une marina à l'autre, développa Grumps. Les démocrates, eux, ont la décence d'attendre d'avoir baissé les voiles et jeté l'ancre avant de se soûler.

L'ironie de la situation apparaîtrait en temps voulu, évidemment, quand Grumps se déplacerait à bord d'un confortable rafiote puant et que Père serait devenu conservateur. Mais dans l'immédiat, mon grand-père était en train d'étayer sa théorie en débitant la liste des célèbres marins démocrates – "J.F.K. et F.D.R., nom d'un chien !" – quand Ruby se faufila dans la maison et dut immédiatement faire face à Bernard.

— Comment tu as fait ça ? lui demanda-t-il.

— Je suis tombée, voilà tout, répondit-elle en regardant son avant-bras enveloppé d'un plâtre éclatant. Stephanie est partie comme une

fusée, et j'essayais de la rattraper quand...

— Non ! la coupa-t-il. Ce matin, pendant la course. Comment tu as fait ça ?

À cet âge, les traits de Bernard offraient un saisissant mélange entre les lèvres épaisses et les longs cils de notre mère et les grosses narines et le front massif de notre père. Mais en regardant la colère monter chez mon frère et chez mon père, on voyait exactement la même chose, leurs yeux sortaient de leurs orbites et leur jugulaire se gonflait pour laisser passer le sang qui se ruait vers leur cerveau. Néanmoins, l'un et l'autre souriaient souvent quand ils étaient furieux, faisant ainsi étalage de leurs bizarreries. Plus tard, au cours de cet automne, Bernard serait renvoyé de l'équipe de football de Ballard pour avoir plaqué trop durement un autre joueur à l'entraînement, le même mois où je le vis libérer des araignées aussi grosses que des petites tortues et lire, puis relire des guides sur les papillons, à tel point que les feuilles s'en détachaient.

— Comment j'ai fait quoi ? demanda Ruby, dont le petit sourire indiquait qu'elle connaissait la réponse.

Quand Mère déposa un bol de minestrone en boîte devant elle, notre sœur se mit à manger bruyamment tout en se déshabillant ; ses mèches couleur rouille collaient à son front luisant de sueur et on l'entendait respirer par le nez. Tout ce qu'elle faisait semblait produire de la chaleur. Mère demeurant également une énigme pour moi, à ce stade, j'en concluais que toutes les femmes étaient mystérieuses.

Ruby n'avait pas pleuré quand elle s'était cassé le poignet, mais le spectacle d'une étoile de mer violette ou le vol exubérant d'une hirondelle pouvait lui faire venir les larmes aux yeux. Mère appelait ça les hormones, mais Grumps avait le même problème de gorge nouée devant la beauté ou la drôlerie des choses. Il regardait les rediffusions de *MASH* avec un mouchoir à la main.

— Où est ta veste ? demanda notre mère, qui était restée plantée là pour l'observer.

Ruby rougit.

— Je l'ai donnée à Stephanie. Elle ne me va plus.

— Bien sûr que si. Tu vas récupérer ta veste, trésor.

C'était un problème récurrent. Ruby aimait donner des choses : l'argent de son déjeuner, ses tennis, des bonbons d'Halloween, mon cerf-volant.

— Alors, comment tu as fait ça ? insista Bernard.

Elle haussa les épaules de manière peu convaincante.

— Quoi donc ?

Bernard quêtait notre aide du regard.

— Comment-tu-as-trouvé-du-vent-alors-qu'il-n'y-en-avait-pas ?

Grumps s'arrêta de décortiquer des pistaches et se pencha en avant

pour ne pas manquer une syllabe de la réponse. Père finit son verre de vin en déglutissant bruyamment, sans voir le froncement de sourcils de Mère quand elle fit glisser les rognures d'ongles de pied sur un magazine de voile pour les mettre dans la poubelle avant de s'emparer d'une bière. (Il y avait toujours une confusion genre/boisson chaque fois que les gens tendaient par erreur un verre à ma mère et une bouteille à mon père.)

— Je vais là où je pense que le vent sera, lâcha finalement Ruby.

— Ne raconte pas de conneries ! s'exclama Bernard, dont les yeux lançaient des éclairs.

— Bernard, le réprimanda Mère, sans grande conviction car elle avait renoncé depuis longtemps à policer son langage.

— Il n'y avait pas un poil de vent ! (Sa voix était devenue plus grave dernièrement, et j'eus soudain l'impression de voir un adulte difficile de plus dans notre maison qui rétrécissait.) Rien. Que dalle.

— Il était très léger, concéda Ruby, son sourcil légèrement dressé m'indiquant à quel point elle aimait torturer notre frère.

— Non, corrigea-t-il, il n'y en avait pas *du tout*, sauf celui qui gonflait ta voile.

— Peut-être qu'elle est juste plus attentive, suggéra Père. Tu as pensé à ça ?

— Non, parce que c'est bidon.

— On a tous assez d'expérience, intervint Mère, pour savoir qu'il peut y avoir des poches et des coups de vent à n'importe quel moment et n'importe où.

Elle coinça ses longs cheveux de hippie derrière ses oreilles. C'était la dernière année qu'elle les portait jusqu'à la taille, avant qu'ils deviennent brusquement tout raides, gris et courts. Et comme son accent disparaissait, elle allait bientôt, chose incroyable, se fondre parmi les autres mères.

— Il suffit d'un peu d'air en expansion, nous rappela-t-elle. Peut-être que Ruby créait plus de vent apparent que vous, et ça a produit un effet boule de neige. Plus vous en générez, plus vous êtes porté et plus vous allez vite, non ? Ce qui crée plus de vent apparent et vous fait avancer plus vite, et ainsi de suite. Voilà pourquoi les brise-glace peuvent avancer quatre fois plus vite que la véritable vitesse du vent, vous vous souvenez ?

— Eh bien, c'est absolument génial tout ça, rétorqua Bernard. Sauf que quatre fois zéro, ça fait toujours zéro.

— Des fois, je vois le vent, expliqua Ruby. C'est comme des couleurs sur l'eau.

— Bien essayé. (Bernard semblait s'ennuyer maintenant.) Ça te donne un côté super cool, mais ça n'explique pas pourquoi tu as toujours le nez en l'air.

— J'ai comme un pressentiment... Je sens où le vent va souffler. Ici d'abord, là-bas ensuite.

— Tu entends des voix, alors, ricana Bernard.

— Uniquement celle de papa. (Ruby ne pouvait plus cacher sa délectation.) Mais même toi tu l'entends, je parie.

Notre frère attendit que les rires cessent.

— Pourquoi tu regardes tout le temps en l'air ? Il n'y a pas de girouette là-haut. Alors, qu'est-ce que tu regardes ?

Après un long silence, notre sœur répondit :

— Uniquement la voile et l'air, je pense. Maman dit toujours que par vent faible, il faut maintenir les molécules d'air en contact avec la voile, non ?

— Personne ne peut observer ces foutues molécules, grogna Bernard.

— Si vous le dites, capitaine Traînard.

Quand les rires se furent éteints, tous les regards se posèrent sur la petite Ruby, avachie sous un sourire espiègle et son nez brûlé par le soleil. À cette époque, elle était encore douce comme un bébé et plate comme un garçon sous un T-shirt Madonna qui provoquerait sa consternation plus tard quand elle se verrait sur les photos. Ses mains, en revanche, laissaient deviner quelque chose d'inhabituel ; ses doigts étaient plus longs que les miens et ceux de Bernard, étrangement. On les remarquait quand elle s'exaltait, quand elle faisait l'idiote sur un piano ou racontait des histoires. Et elle possédait ce sourcil gauche sensationnel qu'elle pouvait baisser, lever ou incurver indépendamment de l'autre. Ses pupilles aussi étaient étranges, minuscules, nous laissant perdus dans ses grands iris verts.

Nous tuions le temps en attendant ce qu'elle allait dire ensuite. Mère griffonnait des chiffres au dos d'un ticket d'épicerie. Père se servait discrètement un autre verre de vin. Grumps avalait une autre petite pilule blanche et caressait sa moustache. Bernard faisait craquer ses jointures, méthodiquement, puis ses vertèbres, *clac-clac-clac*. Et moi, j'ouvrais le congélateur pour attraper une glace à l'eau au raisin.

Ce que j'avais envie de demander à Ruby, c'était à quel endroit son poignet s'était brisé précisément, ce que montrait la radio, si elle avait mal, combien de temps son poignet mettrait à guérir et s'il risquait de se briser de nouveau au même endroit, ou s'il serait plus fort au contraire, comme un joint qu'on a soudé.

— En fait, dit-elle lentement pour capter l'attention, je regarde là où veut aller le vent.

Bernard eut un reniflement de mépris.

— Très drôle, mais le vent ne pense pas. Il souffle ou il ne souffle pas.

Déchirant l'emballage de la glace avec mes dents, je séparai les deux

bâtonnets de la glace violette et en donnait la moitié à Ruby.

— Va donc dire ça au vent, rétorqua-t-elle, avant de glisser la glace dans son sourire.

— Pourquoi ça n'arrive qu'à elle ? se lamenta notre frère.

Les deux Bobo partirent d'un éclat de rire tonitruant. Faisant comme si sa glace était un micro, Ruby entama une chanson des B-52's, sous le regard pensif de notre mère. Celle-ci était la dernière à admettre qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la façon de naviguer de Ruby.

Il y a tellement de variables, nous rappelait-elle. Sur sa suggestion, nous avons échangé nos bateaux et nos voiles. Nous avons fixé quinze kilos de lest sur le cockpit de Ruby. Nous avons pris le départ à des extrémités différentes de la ligne et sommes partis sur les deux côtés opposés du plan d'eau. Malgré cela, notre sœur gagnait presque à chaque fois, et Mère se sentait finalement aussi émue par les prouesses de navigatrice de sa fille qu'elle était attirée par les mystères et les problèmes non résolus.

Elle apportait toutefois rarement des réponses satisfaisantes dès lors qu'il s'agissait de Ruby. En cette soirée d'août, elle soupira, se pencha en arrière et déclara :

— Einstein adorait naviguer quand il y avait peu ou pas de vent, comme ça il pouvait noter ses idées.

Bernard émit un rire amer.

— Ça m'étonnerait que ça réfléchisse beaucoup sur le bateau de Ruby.

— Alors, peut-être que cela doit rester un mystère, conclut Mère. Comme aimait à le répéter Albert : "Le mystère est la source de tout art et de toute science véritables."

— Ouah, c'est tellement pertinent que j'en ai les larmes aux yeux. Mais la voile n'est ni un art ni une science.

— Tu as raison, approuva Ruby. C'est les deux à la fois. Et vous n'avez jamais pensé que, si ça se trouve, le vent m'aime plus que vous ?

Son sourcil gauche se dressa, puis son gloussement se transforma en un rire proche du grognement quand sa glace à l'eau tomba sur le tapis vert citron et blanc que Mère avait juré de remplacer quelques années plus tôt.

— C'est bien notre chance, grommela Bernard, avant de quitter la maison d'un pas décidé. Le vent aime notre petite sœur.

1 Tour futuriste, construite à Seattle pour l'Exposition universelle de 1962.

Géométrie satanique

La plupart du temps, au cours de ce printemps historique de 2012, nous étions neuf sur le chantier, plus deux ronds-de-cuir et quelques saisonniers chargés de repeindre les coques. Parfois, vous pouviez croiser un érudit qui épluchait les manuels, mais dans l'ensemble, nous étions des improvisateurs avec des talents de bricoleurs. De manière générale, ce que nous avions en commun, outre l'air fanfaron du type capable de tout réparer, c'était une certaine tolérance à l'inconfort et le don de manier perceuses, clés à molette, colles et chalumeaux. La plupart d'entre nous – Lorraine comprise – grimacions toute la journée sous nos casquettes de base-ball en engloutissant de la mauvaise bière jusqu'à minuit, et après un rinçage, nous recommencions. Nos corps ressemblaient à des sapins de Noël ornés de coupures et de bleus. Quand il nous arrivait d'avoir une petite amie – avec Lorraine, impossible de savoir –, ça ne durait pas. Mais ne nous plaignez pas, surtout si vous possédez un bateau auquel vous tenez beaucoup. Nous sommes les médecins et les chirurgiens de votre monde inanimé.

Le lendemain du guet-apens de mon père, j'ai débarqué au chantier le matin, tellement obnubilé par mon frère que j'avais presque l'impression de le sentir marcher à côté de moi d'un pas bondissant. Il avait écrit ! Une simple carte postale, brève et énigmatique, dans une enveloppe appuyée innocemment contre la paroi de mon casier à la poste, mais c'était bien son écriture. J'ignorais combien j'avais craint qu'il soit mort, jusqu'à ce que je reçoive la preuve qu'il ne l'était pas. Cela faisait des années qu'il ne m'avait pas envoyé de manifeste contre l'hypocrisie américaine et les pollueurs des océans. Toute son irrévérence fougueuse s'était ensuite réduite à des cartes postales laconiques, et puis plus rien au cours des vingt-huit derniers mois. Et aujourd'hui, apparemment, voilà qu'il revenait à la maison !

Aurai besoin nouveau bateau et nouvel acheteur. Dis à Yoshito, yoshito999@mail.com, que Minke traitera seulement avec lui.

Dix-sept mots seulement, mais je les avais lus plusieurs fois en espérant leur arracher un surplus d'informations. *Aurai besoin*, cela dénotait un sentiment d'urgence, non ? Pour Bernard, cela devait sembler dangereusement précis. La dernière fois qu'il avait pris le risque de revenir ici – pour une seule nuit –, je lui avais demandé ce que ça lui faisait d'être de retour à la maison. Il avait réfléchi, à croire

qu'il s'agissait d'une question philosophique, puis il avait passé sa langue sur sa lèvre fendue, et dit : "Pour moi, la terre ferme, quelle qu'elle soit, est une *intrusion*." Cette remarque était restée gravée en moi, à l'instar de ses yeux devenus d'un bleu laiteux, comme si à force de regarder le soleil ils s'étaient délavés telle une peinture de coque. Néanmoins, les indices sous-jacents étaient clairs. Le cachet de la poste de Manille, daté du 3 avril – il y a juste sept jours –, suggérait qu'il projetait une traversée du Pacifique au printemps. Un *nouveau* bateau signifiait un bateau *différent*, certainement plus grand, plus spacieux et plus véloce, mais pouvant être manœuvré en solitaire, entre onze et quatorze mètres donc, capable d'effectuer des traversées plus rapides. S'il voulait que je lui trouve un bateau, cela voulait dire qu'il avait de l'argent ou qu'il avait l'intention d'en *libérer* un. Quant au *nouvel acheteur*, il comptait clairement sur moi pour l'aider encore une fois à faire du trafic, et Minke devait être son nouveau pseudo. En outre, il avait suffisamment besoin de ce bateau et de cet acheteur, semblait-il, pour prendre le risque de revenir. Voilà du moins ce que je déduisais de ces quelques mots griffonnés d'une écriture penchée en arrière et familière, au dos d'une carte postale froissée représentant une Philippine maigrette en bikini à fleurs.

À cette heure matinale, les seuls clients présents sur le chantier étaient Rex et Marcy, occupés à appliquer maladroitement une seconde couche de peinture pour coque bon marché.

— Alors, comment vous le trouvez ? m'a demandé Marcy en abaissant son masque anti-poussière sale pour dévoiler ses dents.

— Super, ai-je répondu comme si je n'avais jamais vu de laque lisse et élégant.

— Avec deux couches, ça tiendra quatre ans, annonça Rex.

— Peut-être trois, ai-je dit. Mais il faudra quand même plonger pour gratter la coque tous les six mois, ou sinon, les patelles vont vous ralentir.

Ils ont acquiescé avec ferveur, puis m'ont montré les guides d'entretien et de navigation par gros temps qu'ils avaient rassemblés, comme si se préparer à explorer le plus grand océan du monde à bord d'un petit sloop en piteux état était la même chose que plancher sur n'importe quel examen.

J'ai balayé du regard le chantier à contre-jour et les silhouettes des coques qui se dressaient, menaçantes, telles des baleines en fibre de verre sur cales. Mes yeux sautillaient entre un Ingrid 38 sans gouvernail et un Valiant 40 cloqué. Grées pour la navigation en solitaire, l'un et l'autre seraient parfaits pour Bernard. En faisant le tour du Valiant, j'imaginai mon frère chevauchant les vagues en toute sécurité à l'intérieur de ce bateau arrondi, quand Noah arriva d'un pas énergique, vêtu de son bleu de travail maculé de taches d'huile, en

tirant sur une Camel jusqu'au filtre, tenant dans son autre main une canette de Red Bull.

— Je pourrais t'emmener sur Pluton et retour avec ce petit salopard, a-t-il déclaré en montrant le Valiant avec son auriculaire. Le grand Robert Perry l'a conçu pour durer, jusque dans ses tripes ! (J'ai détourné le regard en le voyant empoigner ses parties intimes.) Oh, ne fais pas le dégoûté avec moi, Josh. On se situe tous quelque part sur le spectre homo-hétéro, c'est juste une question de degrés, prédéterminés peu après la conception dans les premières cellules intrépides qui s'accrochent aux parois utérines de nos mères. Pas vrai ?

— Noah, ai-je dit en reculant. Tu crois que je pourrais savourer mon café en paix ?

— Aucune chance. (Il s'est rapproché.) Tout ce que tu peux espérer dans ce monde de fou, mon pote, c'est effleurer une chose dont tu puisses être certain. Et tu sais ce que c'est ?

Il a allumé une cigarette avec le mégot de la précédente et craché la fumée par les narines tel un dragon.

— Si tu ne remplaces pas le zinc, les hélices vont se corroder.

Aucun de nous ne savait jamais ce qu'allait dire Noah. Serait-ce profond ou absurde, insultant ou hilarant ? Parfois, il sautait dans le vide en plein jacassement ou bien, au beau milieu d'une phrase, il bifurquait vers la politique, la religion ou une fille avec laquelle j'étais sorti des mois plus tôt. "Pas mal, mais prétentieuse, non ?". Nous nous efforcions de le maintenir à l'écart des clients, mais ce n'était pas facile, car c'était notre expert ès moteurs diesel ; il possédait une mémoire étonnamment précise des références de pièces détachées et il participait à la plupart des projets. Fils d'un prédicateur, il se lançait dans des diatribes mélodieuses puis, sans prévenir, il se livrait à des imitations. Si son Obama était correct, son Morgan Freeman atteignait la perfection : *Et ils marcheront comme ils le font depuis des siècles, depuis que le manchot empereur a décidé d'habiter, vivre et aimer dans l'endroit le plus hostile de la planète.*

L'autre raison pour laquelle nous essayions de le cacher, c'était qu'il clamait haut et fort avoir grandi dans une maison dont le jardin de devant était orné d'une crèche d'un bout de l'année à l'autre. Le simple fait de prononcer le nom de sa ville natale – Boring¹, dans l'Oregon – pouvait provoquer une harangue, comme toute allusion à son père depuis que son programme de radio évangéliste était diffusé dans tout le pays. En février, celui-ci avait profité de la forte hausse de son audience pour prédire la fin du monde. De notre monde. Ce monde. *Encore.* Il l'avait déjà annoncée en 1998, reconnaissant par la suite avoir commis une erreur mathématique vite rectifiée. Cette fois, aucun doute n'était permis. Le ravissement se produirait le 24 juin, soit dans deux mois et quatorze jours. Noah affirmait qu'il y pensait

rarement, mais les effets secondaires se multipliaient. Dernier tic en date ? Deux ou trois mouvements involontaires de la tête, comme un boxeur qui évite des jabs.

À ce moment-là, Big Alex est venu vers nous d'un pas bondissant, alors j'ai posé ma tasse de café sur la grosse poubelle et j'ai encaissé le choc tandis qu'il comprimait ma cage thoracique et frottait sa moustache contre ma joue, avant de se tourner vers Noah, qui a levé les yeux au ciel en signe de reddition. Alcoolique en sevrage, Alex avait ajouté une treizième étape de son invention au programme des Alcooliques anonymes : étreindre ses amis et les inconnus, ce qui faisait de lui un autre employé à éloigner des clients.

— Quelle magnifique journée ! s'est-il exclamé.

Cerise sur le gâteau, Mick s'est avancé sur ses jambes arquées pour son étreinte du matin. Petit, jeune et sanguin, il désigna le Joho 39 cabossé de mon père, dans un coin du chantier.

— C'est quoi, ça ?

Parmi trente et un bateaux de tous prix, toutes tailles, toutes formes, plus ou moins en bon état, Mick avait réussi à flairer un indésirable.

— Tu vas le repeindre ? a-t-il demandé.

— Tôt ou tard, dis-je.

— Quoi d'autre ?

— Il va lui faire une Frankenstein, a dit Noah. C'est un vieux Joho 39, comme on les appelle affectueusement, une légende en plastique construite par son papa et son grand-papa à l'ère de la fibre de verre, au Pléistocène. Et notre cher Josh va lui faire une Frankenstein pour la Swiftsure ou une autre régate ridicule.

Comment pouvait-il le savoir, alors que je ne me l'étais pas encore totalement avoué à moi-même ?

— Et tu veux qu'on s'éclate dessus, nous aussi, a poursuivi Noah. Allez, dis-le, mon pote. Tu te sentiras mieux. (Il m'a regardé fixement.) Avoue.

— Tu es cinglé.

— Exact, mais reconnais au moins que tu vas réclamer mon aide. "Oh, Noah, mon vieil ami, tu ne voudrais pas alléger le gréement, fixer un mini-beaupré et me recommander un gouvernail avec moins de résistance ?" Autant de choses que je ferai avec plaisir si tu acceptes de répondre à cette foutue question, la seule à laquelle aucun marin s'est jamais intéressé comme il convient : comment est-ce que tu peux être aussi excité par le fait d'avancer un tout petit peu plus vite que quelqu'un d'autre, alors que vous vous traînez lamentablement sur l'eau tous les deux ?

— C'est difficile à expliquer.

— Essaie.

— C'est une question de formation et d'intuition. Et si tu comprends

l'hydrodynamique et l'aérodynamique, c'est encore mieux. Réfléchis, dis-je. Pour la plupart des propriétaires de bateaux à moteur, le vent est un obstacle, alors que c'est notre carburant. On exploite une force invisible. Il y a de la magie là-dedans.

Noah a éclaté de rire.

— Tu fais de la marche à pied ! Si tu vas un peu plus vite que le crétin d'à côté, qu'est-ce que ça change ?

J'ai fini mon café froid.

— Tu trouves que les varappeurs les plus rapides sont exaspérants de lenteur ? Pourquoi se donner tout ce mal, alors que tu pourrais sauter sur une moto et gravir la même falaise par-derrière en cinq minutes ?

— C'est exactement ce que je dis. Maintenant, explique-moi la Swiftsure. À vous voir, on a l'impression que vous partez pour le Lollapalooza ou le Burning Man². À croire que vous ne pouvez pas vous considérer comme des vrais marins tant que vous n'avez pas déchiré votre hymen Swiftsure.

J'ai haussé les épaules.

— C'est la plus grande course de la région. Une course de jour et de nuit avec des centaines de bateaux canadiens et américains. Tu t'enfonces un peu dans l'océan, puis tu chevauches les vagues pour regagner Victoria dans le noir. Ça peut être assez violent.

— Ouah. (Noah m'a fait sa tête de zombie.) Quel courage.

Je me suis éclipsé en voyant des clients débarquer et commencer à tourner en orbites serrées autour de leurs bateaux, légèrement impatients de parler avec Jack, le *nain estropié* – comme il s'appelait lui-même – et grassouillet qui dirigeait notre chantier.

Autrefois, Jack travaillait à nos côtés, jusqu'à ce que la chute d'un mât lui broie trois disques. Maintenant, il passait ses journées derrière le comptoir aux questions, et cela n'aurait pas pu arriver à un homme plus adaptable. Mi-diagnosticien, mi-psychiatre, il prenait le parti de tout le monde. Avec nous, il se moquait des propriétaires de bateaux délirants et maniaques. Avec eux, il se lamentait sur les coûts qui explosaient, les taxes et les honoraires scandaleux.

Présentement, il se tenait à l'entrée du chantier, dans le brouillard – qui se levait ou tombait, comment savoir ? –, sous la casquette de base-ball rouge qu'il n'ôtait jamais, pas même pour se gratter la tête.

— Ce qu'il faut bien comprendre, disait-il à un type corpulent vêtu d'un costume en lin, c'est qu'ils construisent ces machins sans le plancher, ils fourrent tout à l'intérieur, le câblage et la plomberie, et ensuite ils collent et vissent le dessus, si bien qu'on n'a plus accès aux trucs importants. Résultat, quand il y a un problème, on doit découper la cabine pour ramper sous ce foutu plancher. Sans oublier, évidemment, la géométrie satanique des compartiments moteur des

voiliers. Tous mes mécanos descendent avec des portables pour pouvoir nous appeler s'ils sont coincés. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai dû libérer Big Alex avec une grue. (Il a levé la tête et s'est écrié :) Josh ! (Comme s'il ne m'avait pas vu depuis des mois.) Faut que je te présente quelqu'un.

Obéissant, j'ai serré la grosse main soyeuse de Randall P. Dodd, qui était en fait le propriétaire du Carver de seize mètres fracassé, amarré près de la clôture. Comme je n'allais pas tarder à l'apprendre, la crise de la cinquantaine de Dodd l'avait poussé à se mettre au *yachting* et à engloutir tout son argent dans ce mastodonte qu'il avait modestement baptisé *Goliath*. Cadre technique, il avait commandé tous les gadgets électroniques existants, jusqu'à ce que son skipper informatisé puisse pratiquement piloter son yacht d'une marina à l'autre. Mais lors de sa troisième sortie – durant une poussée d'orgueil postcoïtal alimentée au single malt – Dodd avait débranché le pilote automatique et tenu la barre pour de bon, jouissant de son sillage impérial et du vrombissement de son moteur twin 450 qui sniffait 180 dollars de gas-oil à l'heure, et il fonçait presque à plein régime, debout sur son fly-bridge tel Zeus, quand le sonar s'était mis à sonner. Je l'emmerde, s'était-il dit. Il voyait sacrément bien où il allait, au moment où son joujou de vingt-trois tonnes avait percuté le pourtant bien signalé mais immergé Wyckoff Shoal à une vitesse de dix-sept nœuds, éventrant la transmission et projetant Candi – sa maîtresse – à l'autre bout de la cabine en dessous, lui brisant la clavicule gauche.

— Remettez mon bateau en état le plus vite possible, nous a-t-il dit, même après que Jack l'avait informé que le montant des réparations atteindrait probablement les soixante-dix mille dollars. Je commençais juste à prendre le coup de main. Ça fait partie de moi maintenant, vous comprenez ? Je suis capitaine de bateau.

Après l'avoir assuré que nous pouvions reconstruire son jouet, je suis ressorti en douce pour rejoindre les adeptes de la pause-cigarette qui écoutaient Noah imiter le type de la pub Dos Equis, jusqu'à ce qu'il m'aperçoive et exige d'être mis au courant de mes dernières mésaventures sentimentales.

Les gars raffolaient de ces histoires. Pour certains, elles ravivaient les souvenirs embellis par le temps de leurs premiers rancards. Pour d'autres, c'étaient des blagues comiques. Même quand je prenais un air sérieux ou maussade, ils affichaient des sourires narquois. *Et ensuite ?* me demandaient-ils.

— La Numéro 13 était la plus jeune, ai-je dit. Elle n'arrêtait pas de regarder son portable comme si c'était un miroir. Finalement, elle m'a avoué qu'elle avait espéré que je ferais plus jeune que mon âge, un peu comme Brad Pitt. "Mais pas du tout, m'a-t-elle dit. Tu fais assez vieux."

Les gars se sont esclaffés.

Je ne leur ai dit pas que j'avais les probabilités de Mère de mon côté. À Thanksgiving, elle avait ébauché le schéma directeur de mes rancards après que Père se soit demandé à voix haute, au cours du dîner, comment j'avais pu atteindre l'âge de trente et un ans sans trouver une épouse potentielle. Au dernier recensement, estimait-elle, il y avait sept mille femmes célibataires de cinq ans de plus ou de moins que moi, dans un rayon de cinquante kilomètres. Dix pour cent, au moins, faisaient des rencontres sur Internet, estimait-elle là encore, dont la moitié sur Match.com. Donc, si je donnais rendez-vous à trente-cinq femmes inscrites sur ce site, soit 5 % du groupe disponible (plus que la marge d'erreur standard), les probabilités indiquaient que j'allais trouver le véritable amour. D'après ses calculs, du moins. L'hypothèse non formulée étant que le jour où Miss Parfaite se présenterait, je le saurais. À ce stade, j'en étais à vingt-trois rancards, largement au-delà de la moitié de l'expérience, et toujours aucune histoire d'amour en vue.

— La seule fois où j'ai eu l'impression d'avoir une petite amie, ai-je expliqué aux gars, c'est avec la Numéro 21. Je croyais vraiment qu'on était faits l'un pour l'autre. Je l'ai invitée quatre fois au restau, avant qu'elle m'annonce qu'elle n'arrêtait pas de rêver que je sortais avec sa sœur. Je lui rappelle que je n'ai jamais vu sa sœur. Et là, elle me sort : "Désolée, mais je n'arrive pas à te pardonner."

Éclats de rire des gars.

— La Numéro 23 m'a largué parce que je buvais du café dans un gobelet en polystyrène.

— Quoi ?

— Elle est venue me chercher au chantier et je lui ai demandé de m'arrêter au bureau du port pour prendre un café à emporter. Ils avaient des gobelets en carton et en polystyrène, mais j'ai fait le mauvais choix. Ça a été la goutte d'eau.

— Quelle goutte d'eau ? demanda Leo, un poseur de fibre de verre grassouillet, célèbre pour avoir tagué CHICHE ? sur la passerelle d'une autoroute un jour où il était complètement défoncé. Son point d'exclamation bâclé ressemblait davantage à un point d'interrogation, et des milliers d'automobilistes durent se demander quel était le défi qu'on leur lançait.

— Apparemment, ai-je dit, le polystyrène dégage des produits chimiques. Et elle affirme qu'on peut en mourir. Je me suis renseigné. Le styrène est interdit en Californie. C'est le même truc qu'ils utilisaient pour les Lego.

— Moi, je suçais mes Lego, dit Noah. Et j'ai survécu.

— Pour l'instant, ai-je fait remarquer. Ça ne la gêne pas que je n'aie pas de diplôme et que je sente l'huile de vidange, dit-elle, mais elle ne

peut pas *tolérer*, c'est le mot qu'elle a employé, que je boive dans des gobelets en polystyrène. C'est le signe, selon elle, qu'on ne sera jamais compatibles.

— Ou le signe qu'elle est complètement cinglée, suggéra Mick.

— Ils ont des ailes, mais ne peuvent pas voler, a entamé Noah. Ce sont des oiseaux, mais ils se prennent pour des poissons. Et chaque année, ils entreprennent un voyage presque impossible pour trouver une compagne.

— Hein ? a fait un des nouveaux.

— C'est *la marche de ce putain d'empereur*, a murmuré Mick, alors que nous nous dispersions.

Le restant de ma journée a été une succession bredouillante de projets inachevés, dont aucun ne concernait le bateau de mon père, bien que celui-ci ait appelé trois fois sans laisser de message.

À l'heure de la fermeture, Jack m'a appelé pour une téléconférence avec Blaine Stanton, le propriétaire hospitalisé du voilier de dix mètres quasiment détruit que nous avons stupidement commencé à réparer.

Les stents n'avaient servi à rien. Son aorte s'était rompue et il nous appelait avant une nouvelle opération pour nous annoncer, dans un murmure, qu'il allait recevoir les derniers sacrements.

— Quand je me réveille, je pense à lui, a-t-il dit d'une voix éraillée. Je ne peux pas envisager de le laisser dans cet état, c'est trop dur. (Nous avons laissé passer un raclement de gorge douloureux.) Je parle sérieusement, Jack.

— Je sais, a répondu ce dernier.

— Je veux qu'on sauve le *Sophia*, peu importe ce qu'il m'arrive, a chuchoté Blaine. Vous entendez ? Je vous ai transféré vingt mille dollars de plus.

— Ne vous inquiétez pas pour votre bateau, Blaine. (Jack a levé les yeux au plafond pour empêcher les larmes de couler.) Il est entre de bonnes mains, mon ami. On fera tout ce qu'il faut pour votre *Sophia*, quoi qu'il arrive.

¹ Ennuyeux.

² Festivals artistiques "underground", itinérant dans le cas du premier, le second se déroulant dans le désert de Black Rock au Nevada.

Une douce vulnérabilité

DE tous les gars, j'étais le seul à faire du bateau. Dans le temps, ils en avaient tous fait, évidemment, mais de nos jours ils ressemblaient à ces barmen qui ne boivent plus. *Moi, posséder un bateau ? Putain, est-ce que j'ai l'air cinglé ?*

Alors que moi, j'en avais deux : un vieux Star en bois et un Joho 32 plus vieux encore, ma maison flottante. L'un et l'autre étaient serrés comme des sardines dans mon double emplacement au rabais sur le quai A de Sunrise Marina, un assemblage miteux de pontons, de cabanes et de bateaux accroché à la côte ouest de la baie, à dix minutes de vélo du chantier.

Ces quais faisaient office d'aimant pour toutes les mauvaises idées et les projets foireux qu'on peut trouver sur l'eau, toutes les bourdes en bois, en acier et en ferrociment : une jonque chinoise en teck si lourde qu'il fallait un typhon pour la déplacer, des Chris-Crafts en décomposition et autres reliques des années 1960 et 1970, et parfois un sloop bichonné, un sept mètres tellement aimé de son propriétaire que les bateaux voisins, jaloux, ne lui adressaient pas la parole. Mais il y avait surtout des temples dédiés aux merdes de mouettes, délaissés, couverts de mousse, proue collée au quai tels des ivrognes qui s'appuient contre un mur, mâts inclinés vers l'avant, voiles en lambeaux et cordes d'amarrage raides, éparpillées autour des cabines moisies, semblables à des serpents morts. Pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, quelqu'un, quelque part, continuait à payer le droit de mouillage, par culpabilité, ignorance ou sénilité.

Les bateaux abandonnés racontent des histoires. Des gens ont la tête ailleurs, ils sont licenciés, ils tombent malades ou divorcent et leurs bateaux évoquent des vies tristes et compliquées ; les bâches bleues masquent temporairement le déclin, jusqu'à ce que le vent change de direction et que l'odeur parvienne aux narines du capitaine du port.

Une goélette de dix-neuf mètres, fine comme un barracuda, n'avait pas quitté le quai depuis vingt-deux ans. Son propriétaire, un psychologue, avait tenté de la vendre à une époque en réclamant deux fois sa valeur réelle, convaincu que les gens lui attribueraient un côté exotique. Erreur. Elle était maintenant envahie de rats gros comme des ratons laveurs. Cet adorable petit remorqueur violet, au quai C, était à vendre pour quatorze mille dollars, contre dix-sept mille le mois dernier. Les prix baissaient d'une semaine à l'autre, et certains bateaux se revendaient deux ou trois fois l'an, victimes des offensives d'acheteurs mégalomanes trop confiants dans leurs talents de

bricoleur, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à sec ou découvrent, en une illumination alarmante, l'ampleur de la tâche. Ils partaient alors à la recherche de ce type qui savait tout faire, qui vivait sur son bateau, et dont ils avaient entendu dire qu'il les conseillerait gratuitement, peut-être même qu'il ferait le travail à leur place. Voilà pourquoi, certains soirs, je me faufilais à bord de mon Joho, sans allumer les lumières et restais allongé dans le noir, car sinon : *Toc toc. Josh ? Vous avez une minute ?*

Peu d'endroits deviennent plus hétéroclites qu'une marina qui accueille des résidents. Il y avait là quelques travailleurs indépendants, une poignée de fonctionnaires, un globe-trotteur occasionnel et un grand nombre de rêveurs, d'excentriques, de mordus et d'anciens taulards comme Trent. Personne ne savait si c'était son prénom, son nom de famille ou un faux nom, et la typographie élégante de sa carte de visite proclamait qu'il dispensait des cours payants dans différents domaines : *tree climbing*, nage en eau libre, planche à voile et disc golf. Ajoutez à tout ce beau monde deux lesbiennes, plusieurs camés, un couple de nudistes du troisième âge, un narcoleptique que nous surnommions Rem, une ancienne religieuse prénommée Georgia qui vivait sur un grand catamaran noir, et vous aviez mon quartier.

Sunrise dégageait une impression de douce vulnérabilité, l'herbe et les fougères qui sortaient des appontements pourris nous rappelaient que notre temps ici-bas était compté. Des gens continuaient néanmoins à aller et venir, leurs bateaux abandonnés étaient mis aux enchères et détruits. Mon problème était que j'avais envie de tous les sauver. Sloops, ketchs, hors-bord, je ne pouvais résister. Tout aussi peu sélectif avec les femmes, je les aimais petites et grandes, maigres et potelées, discrètes et effrontées, intelligentes et simplettes, saines d'esprit et cinglées. Je n'étais pas obsédé par les culs, les nichons ou les coudes. J'étais plutôt attiré par un rire, ou peut-être une voix, car je savais qu'elle pouvait devenir la bande-son de mon existence. Les femmes les plus intelligentes semblaient percevoir presque immédiatement mon manque de discernement et de suite dans les idées.

Sunrise possédait le wifi, voyez-vous, et mon pas de deux galant commençait généralement par un dîner à la taverne de la marina, avec ses serveuses impertinentes et sa soupe de palourdes addictive. Elles voulaient aussi toutes voir ma maison. J'avais beau la leur décrire le plus honnêtement possible, elles imaginaient un yacht chic et non pas un taudis humide, rempli d'outils et de bouquins, avec une table pliante, un lit triangulaire et des toilettes dans un placard. Pas du tout la maison d'un futur mari. Or c'était ce que la plupart d'entre elles recherchaient, consciemment ou pas.

Obtenir des rancards n'était pas le plus difficile. Comme l'avait dit Ruby un jour, mes traits anguleux, mes cheveux en bataille et mon regard de cocker me rendaient séduisant aux yeux de toutes les filles qui craquaient pour les chiens perdus. S'il y avait un second rendez-vous, je les emmenais en mer et j'observais leurs réactions pendant que le bateau tanguait et que les assiettes, les casseroles et les gilets de sauvetage dégringolaient, comme si les objets inanimés en dessous dans la cabine s'envoyaient en l'air furieusement, tandis que nous faisions connaissance au-dessus. Elles n'étaient pas obligées d'aimer immédiatement la navigation, mais elles ne pouvaient pas donner l'impression qu'elles aimeraient mieux être dans un centre commercial.

De nouvelles perspectives arrivaient chaque jour dans ma boîte de réception et je m'installais confortablement pour examiner leurs photos, à la recherche d'une beauté que moi seul pouvais voir, puis je passais aux livres qu'elles avaient lus récemment. La Numéro 23 mentionnait *Le Choix de Sophie*. Je n'avais pas pu résister à l'envie de la rencontrer, même si ses photos étaient sous-exposées et si elle se décrivait comme "une jolie péquenaude".

En louvoyant pour sortir de la marina, j'ai senti l'odeur du yacht de vingt-cinq mètres de Grady Rollins. En plissant les yeux, vous pouviez apercevoir sa grandeur passée, la proue élancée, la dunette arrière et les vitres incurvées du poste de pilotage. Mais maintenant ? Vous pouviez enfoncer la coque d'un coup de pied sans vous froisser un muscle. Et si vous pénétriez à l'intérieur, la puanteur de la moisissure était comme un direct en pleine face.

— J'ai des vilaines fuites sur le pont, avait reconnu Grady après avoir réussi à m'attirer à bord, la première fois. Surtout au-dessus des chambres. Mais je me contente de pousser les matelas.

À contrecœur, j'avais fait le tour de ce yacht qui tombait en ruine, calculant d'un œil le coût colossal des réparations, consultant de l'autre ma check-list du plaisancier fou.

Expérience minimale de la navigation. Oui.

Aveuglement amoureux d'un bateau irrécupérable. Oui.

Sous-estime grandement les coûts d'entretien. Oui.

Regard fiévreux du fanatique. Oui.

Il était pourtant impossible de détester Grady. Son accent nasillard et joyeux s'accordait à ses Wrangler bien repassés et à ses chemises western, avec leurs empiècements et leurs boutons-pression. Il était représentant, mais personne ne savait ce qu'il avait à vendre, à part de l'optimisme. Et si sa posture raide comme un piquet et ses manières courtoises indiquaient qu'il avait été dans l'armée, personne ne savait où ni quand. Peut-être était-ce uniquement sa sensibilité d'un gars de l'Oklahoma. Car voyez-vous, Grady faisait partie de ces aventuriers

migrants qui avaient échoué ici.

Vu de l'intérieur de la timonerie, son bateau ne paraissait même pas menacé. Et une fois que nous étions descendus dans la salle à manger rénovée, j'avais perçu un peu de cette élégance décontractée qu'il avait manifestement générée autrefois, et je m'étais pris de sympathie pour Grady.

Sur la table basse, à côté d'un canapé marron, se trouvait un exemplaire relié de *Yachting* de 1975.

— Allez-y, jetez un coup d'œil, m'avait-il encouragé.

Avant même que je le feuillette, le magazine était tombé et s'était ouvert sur une double page représentant son bateau, restauré afin de retrouver temporairement sa splendeur de 1915. Il m'avait raconté l'histoire du yacht, les saisies, les batailles autour du titre de propriété et l'accumulation des procès, jusqu'à ce qu'il finisse par l'arracher pour ce qui *ressemblait* à une bouchée de pain, à condition de ne pas regarder de trop près. Tout cela signifiait, bien évidemment, que je me faisais manipuler. Comme les autres, Grady cherchait à obtenir un coup de main gratuit, car il avait sans doute entendu parler de ma philanthropie hors du commun.

— Les gens me répètent que je devrais abrégier les souffrances de ce vieux rafiot. Ils disent que je devrais le couler ou le démolir, et passer à autre chose. "Tirer un trait !" Vous voyez ce que je veux dire ?

— La plupart des gens ne comprennent rien à l'amour, m'étais-je entendu répondre.

— Merci ! C'est exactement ça ! C'est comme s'ils me disaient : "Pourquoi tu continues à baiser cette vieille peau, alors que tu pourrais te taper une jeune ?"

— L'amour, avais-je répété.

En bas, il m'avait montré les énormes moteurs diesel, qui semblaient étrangement propres, presque neufs. Il avait proposé de les mettre en marche et, croyez-le si vous voulez, j'avais envie de les entendre gronder, mais je sentais une fois de plus la pression du travail gratuit, et j'avais décliné sa proposition. Je l'avais suivi ensuite jusqu'à la cabine arrière – cent dix mètres carrés en tout, avait-il précisé, tel un agent immobilier qui fait l'article – puis dans un escalier en colimaçon si étroit qu'il en devenait comique, pour accéder à trois chambres en désordre où l'odeur de moisi empestait trois fois plus. Toutefois, le cabinet de toilette, carrelé et lambrissé de teck, à l'allure sportive, était un petit bijou qui aurait paru somptueux n'importe où ailleurs.

— Ma petite amie adore ce bateau, m'avait-il déclaré. Si elle ne l'aimait pas, je serais obligé de la larguer, car je mourrai sur ce machin.

Il me l'avait répété et j'avais hoché la tête pour éviter qu'il le dise une troisième fois.

De retour sur le pont, nous en avions fait le tour en examinant sans rien dire la coque ramollie par la pourriture.

— Je vais le rebaptiser *Shangri-la*, avait-il déclaré, aux anges, comme un futur père. Je vais trouver un vrai artiste pour peindre le nom à main levée sur la proue. *Shangri-la* !

C'est un cinglé, m'étais-je rappelé, quand il m'avait annoncé que son plan consistait non seulement à retirer la pourriture, mais aussi à surélever la proue. Toutefois, son optimisme semblait si sincère qu'il était contagieux. J'avais déjà vu ce trait de caractère, évidemment, mais avec Grady on atteignait un niveau de dinguerie inégalé. Je l'écoutais en hochant la tête, ne voulant pas jouer les rabat-joie en évaluant le coût de son fantasme. Je le soutenais désormais, mais je lui avais demandé, innocemment, pourquoi il souhaitait surélever la proue. Et là, il en avait remis une couche dans la folie.

— Oh, Josh, avait-il répondu comme si c'était évident. Je vais mettre un piano. Et pour qu'il rentre, il faut surélever tout l'avant !

On aurait pu croire que c'était à ce moment-là qu'il allait m'entraîner dans son absurdité chimérique, mais non. Pas tout de suite, du moins. Il se contentait de partager ses rêves avec un inconnu sur un quai.

— Un demi-queue, avait-il précisé avec un sourire, en secouant la tête comme si lui-même n'arrivait pas à croire combien ce serait fantastique. Pas un vrai piano à queue. Un demi-queue, ça sera très bien.

— Vous en jouez ?

— Mon Dieu, non !

Il avait passé la main dans ses cheveux, donnant l'impression que sa calvitie naissante ne devait rien à un phénomène naturel, mais à sa stupéfaction permanente.

J'essayais de le regarder comme s'il n'était pas détraqué.

— Et votre petite amie ?

— Eh bien quoi ?

— Elle en joue ?

— Absolument pas. (Il avait éclaté de rire.) J'adore les pianos, Josh, voilà tout.

En plein jour, il ne paraissait pas cinglé pourtant, même après m'avoir expliqué, dans un marmonnement de l'Oklahoma, qu'il était terriblement à sec. Il paraissait serein, pas du tout givré.

— Vous n'aurez pas besoin de surélever la proue, lui avais-je dit, tandis que des pigeons descendaient en piqué et passaient en formation au-dessus de nos têtes, en direction du quai B. Le piano devrait tenir.

Des semaines s'étaient écoulées depuis cet échange, mais je me souvenais de la joie de Grady après cette remarque, tandis que je

louvoyais avec mon Star à quelques mètres de sa proue pourrie et sortais de la marina pour voguer vers le parcours bondé.

Chaque cellule de votre corps

MON équipier ce soir-là était le fervent Johnny, un Japonais de soixante kilos, étudiant à la fac. Il s'appelait en réalité Hideaki, mais pour faciliter la tâche aux Américains, il demandait à tout le monde de l'appeler Johnny. De mon côté, j'insistais pour qu'il m'appelle par le nom japonais que je m'étais choisi : Kazuhiro. Alors, quand nous naviguions ensemble, il m'appelait Kaz, ou capitaine Kazuhiro lorsqu'il était d'humeur particulièrement respectueuse.

Ses jambes trop courtes ne lui permettaient pas de hisser son postérieur par-dessus le bastingage, mais son enthousiasme compensait presque sa taille. Ce qui était attendrissant, c'était de voir combien il aimait tout ce qui touchait aux régates : le gréement, l'attente, les manœuvres, les collisions évitées de justesse, les vociférations, l'absence ou l'excès de vent, et même la défaite, apparemment. Tout ce qu'il savait, c'était moi qui le lui avais appris, mais étant donné que, très souvent, la langue nous jouait des tours, je lui confiais uniquement des missions simples, du style "Où est Mario ?"

Si vous veniez juste de faire la connaissance de notre flotte de navigateurs de Star, trente-trois hommes et neuf femmes, jamais vous n'auriez pu deviner que Mario était notre Bouddha. Non, vous vous feriez avoir par les accents enchanteurs et vous penseriez que le Britannique éloquent, le Lituanien fort en gueule ou le bel Australien était l' élu. Vous pourriez peut-être même miser sur un des Américains turbulents, avant de vous tourner vers Mario et son air penaud. Premier indice, cependant : avec son 1 m 90 et le double du poids de Johnny, il possédait la taille et la masse idéales pour maintenir ces bateaux à plat, sans perdre de vitesse, quand ça soufflait fort. Mais à la pointe sud de Puget Sound, nous avions souvent beaucoup de rien du tout, voilà pourquoi certains skippers préféraient les équipages légers, ce qui n'empêchait pas Mario de remporter également ces courses. Sur l'eau, il respirait l'autorité, il parlait ou protestait rarement. Jamais vous ne l'entendiez crier *À tribord !* car tout le monde savait où il était et soit il avait la priorité, soit il ne vous rentrerait pas dedans. Vous remarquiez également sa tête qui pivotait, ses mains puissantes et rapides et sa tignasse rebelle qui donnait l'impression qu'il n'avait jamais vécu entre quatre murs. Comble de sa domination, il battait tout le monde avec un équipage du troisième âge.

Ayant techniquement dépassé les soixante-dix ans, Yvonne se déplaçait comme si elle en avait cinquante, avec ses cheveux blancs

soyeux, un sourire à la Mona Lisa sous un grand chapeau qui vous donnait envie de la peindre. Mais ce que tout cela voulait dire, sans que Mario soit obligé de le dire, c'était : *Je peux vous battre avec un vieux rafiot, des voiles merdiques et une vieille fille à la barre. Bande de nazes.* Car le bateau appartenait à Yvonne, figurez-vous. Mario était un fondu de régates qui n'avait jamais possédé un seul objet flottant. Hormis sa taille et son âge indéfinissable, il n'offrait guère d'indices le concernant, si ce n'est qu'il travaillait dans la logistique du transport. Nous avions également réussi à lui arracher qu'il était célibataire et n'avait pas d'enfant ; il vivait seul dans un appartement situé à égale distance de trois clubs de voile où des dizaines de propriétaires de bateaux de course le suppliaient de barrer le leur, afin de donner à leur coûteuse obsession un aspect raisonnable, ne serait-ce qu'une journée. Mais ce que Mario aimait le plus, apparemment, c'était courir sur de vieux Star à deux sous, ici avec nous.

Accroupis dans l'eau sous une grand-voile gigantesque, ces bateaux ressemblent à des oiseaux aux ailes trop grandes pour leur corps. Conçu en 1911, un Star mesure sept mètres de long et un mètre quatre-vingts de large. Son grand mât flexible se plie, se déforme et, hélas, se casse facilement. Y est fixée une bôme interminable qui se balance dangereusement près du cockpit et fait du Star le bateau biplace peut-être le plus inconfortable et le plus dangereux pour la tête. Quand vous virez de bord, vous ne vous baissez pas, vous vous jetez à terre comme si vous vous faisiez canarder dans une tranchée. Combinez tous ces éléments et vous avez un bateau racé qui a engendré un siècle de révolutions au niveau du design, même si l'utiliser pour une régate revient à jouer au tennis en utilisant une vieille raquette en bois.

Le bateau d'Yvonne étant la seule embarcation rouge de la flotte, on le repérait facilement, mais en réalité, il suffisait de regarder à l'avant. Pour nous rassurer, nous accumulions les excuses et les théories. Son bateau était peut-être un peu plus léger, son mât mieux réglé, ses voiles fabriquées en Nouvelle-Zélande. Après quelques bières, nous nous autorisions à penser qu'Yvonne elle-même était une arme secrète, une sirène ou une sorcière des mers déguisée en vieille hippie.

Quand a débuté la troisième et dernière course, Johnny et moi étions déshydratés et découragés, après avoir encore terminé en milieu de classement. Le vent était trop folâtre pour nous permettre de conserver stabilité et vitesse. Mais il avait faibli légèrement, assez pour nous donner une chance. J'ai suivi Mario, en calculant bien mon coup, et me suis porté subitement à sa hauteur. Pour la première fois depuis des semaines, nous étions suffisamment près de lui pour le voir en action.

Contrairement à moi, il n'agrippait pas la barre, il ne retenait pas sa

respiration et n'étudiait pas les signes, il ne cherchait pas non plus désespérément à suivre une ligne droite. Il était perpétuellement en mouvement, il bordait et choquait les écouteurs, il réglait le mât et la grand-voile tel un joueur de harpe, creusait les voiles et accélérail, avant de lofer de nouveau, sans perdre de vitesse. Quand Yvonne et lui viraient de bords, les mouvements de leurs pieds et de leurs corps semblaient chorégraphiés. En voulant les imiter, je me suis cogné le crâne contre la bôme, et Johnny a loupé la sangle de rappel et failli basculer par-dessus bord. Après quoi nous nous sommes retrouvés bout au vent, immobiles, et nous sommes fait encore plus distancer.

Un des avantages de Mario tenait peut-être au fait que sa mère ne lui avait jamais expliqué qu'il était plus compliqué de piloter un bateau qu'un avion. La mienne avait rédigé pour le magazine *Sail* un article qui avait dérouté des milliers de personnes en combinant les lois du mouvement et de la dynamique des fluides avec les forces de la pesanteur, de la torsion, de l'énergie cinétique, du vent, de la portance et de la traînée pour expliquer la science qui se cachait derrière le sport. Aussi technique fût-elle dans son approche – "l'eau est huit cents fois plus dense que l'air" – elle mettait en garde : ses équations emmêlées étaient des simplifications excessives, car dès qu'un bateau tangue ou que le vent se lève, les calculs changent de nouveau. Autrement dit, dès que vous pensez avoir enfin saisi la physique de la navigation, un autre facteur entre en jeu et vous replongez dans la confusion.

À un moment donné, presque tout le monde m'avait charrié parce que j'étais un médiocre régatier. Un Johannssen qui ne sait pas naviguer ? C'était comme être la fille d'Aretha Franklin et ne pas avoir d'oreille ou être le fils idiot d'Einstein. Mais Mario n'a jamais abordé ce sujet. La seule fois où il avait parlé de ma famille, c'était pour dire qu'il espérait que ma sœur participerait à une course avec nous, un jour.

— Je ne vois toujours pas la bouée au vent, avoua Johnny après un long silence.

— Ne t'inquiète pas, Mario va nous la montrer.

Mario a passé la bouée peu de temps après et vogué vers nous, grand-voile entièrement choquée, foc tangonné en ciseaux, tandis qu'Yvonne, couchée à plat ventre sur la proue et coiffée de son chapeau de paille, semblait se prélasser au bord d'une piscine à Monte-Carlo. Comme je le disais, elle aussi nous rendait dingues.

Après la dernière course, nous sommes tous rentrés à la maison dans la lumière beurrée du crépuscule. Située à une heure de voiture ou à une journée de bateau de la bruyante Seattle, Olympia marquait jadis la fin de la route des chariots qui quittaient l'Oregon pour aller vers le nord. Vue du large, la pointe sud de cette mer intérieure dégage

encore cette impression d'impasse. Si les marées sont plus extrêmes, tout le reste, ou presque, s'adoucit, et la végétation qui se presse autour de cette ville modeste suffit à laisser croire que la nature va reprendre ses droits, que les constructions miteuses vont être emportées par le prochain grand reflux.

Comme nous avons juste assez de vent pour rentrer, personne ne parlait, nous ne voulions pas gâcher cet instant, et nous étions des muets heureux aux visages radieux, incapables d'expliquer cette sensation, y compris à nous-mêmes. Voilà peut-être pourquoi je continue à emmener des gens en bateau : j'espère que quelqu'un finira par transcrire ce sentiment avec des mots. À ma connaissance, ma mère est la seule qui s'y soit jamais essayée.

— Pourquoi on se sent aussi bien sur l'eau ? avait demandé Ruby un soir, après une semaine de croisière que nous avions terminée tous allongés sur le pont, à tourner autour de l'ancre.

Mère adorait ce genre de questions. Pourquoi rit-on quand quelque chose est drôle ? Pourquoi rêve-t-on de voler ?

— Eh bien, on ressent la même chose que lorsqu'on marche au bord de l'océan, non ? avait-elle répondu indirectement, comme toujours. C'est le coup de fouet iodé de l'eau salée, bien sûr. Mais il y a autre chose, hein ?

Nous répondions tous par des "Oui, Oui" et des hochements de tête, tendant l'oreille au cas où elle mettrait le doigt sur un élément révélateur.

— Et c'est encore plus fort quand on reste sur l'eau toute la journée, car le flux et le reflux de l'océan vous relie au soleil et à la lune, non ?

Quand elle fermait les yeux de toutes ses forces, nous savions qu'il ne fallait pas la bousculer.

— Cela seul suffirait à nous procurer un sentiment de bien-être, mais n'oublions pas que nous vivons sur une planète composée principalement d'eau... tout comme nous, hein ?

Nous étions trop fatigués pour réagir. Oui, si tu veux, oui !

— Et nous savons que *toutes* les formes de vie sont nées dans l'eau salée. Alors, peut-être que la raison pour laquelle on a l'impression de rayonner ou de vibrer dans ces moments-là, sur la mer, c'est que toutes les cellules de notre corps crient *Maman* !

Après une accalmie songeuse, Ruby avait brisé le silence en criant :

— Maman !

POUR conclure notre régata nocturne, Johnny et moi avons roulé les voiles et nous sommes salués en nous inclinant l'un devant l'autre.

— Merci, Kazuhiro pour cette nouvelle nuit de navigation, a-t-il dit.

— Non, merci à *toi*, Hideaki, ai-je répondu. Joli travail.

Il s'est incliné de nouveau. J'en ai fait autant. Il a baissé la tête encore une fois, pour avoir le dernier mot, mais pas question pour moi d'être en reste sur le plan de la gratitude ce soir.

Après cela, j'ai remonté le quai A d'un pas traînant à travers la cacophonie du début de soirée – heavy metal, hip-hop, classique –, mélange qui reflétait comme d'habitude les drogues *du jour*¹ sur les quais. On pouvait deviner l'âge et l'état d'ébriété des nouveaux résidents à leur musique. Chaque fois qu'un camé à la méthamphétamine s'installait, on entendait brailler des groupes qui portaient des noms du genre Cancer des Os, suivis de bagarres et d'expulsions. La qualité des chansons s'améliorait ensuite pendant quelque temps, jusqu'à l'arrivée du prochain toxico.

En jetant un coup d'œil à la taverne bruyante, au-dessus de la marina, j'ai remarqué une clocharde qui attendait devant la grille du quai A.

— Hé ! m'a lancé Mario, me prenant par surprise au moment où je passais devant son bateau. Alors, qu'est-ce que ça a donné ?

— Encore une belle nuit de navigation décourageante.

Il m'a adressé un sourire grimaçant. Habituellement, à cette heure-ci, Mario avait fini son cheeseburger et il s'éclipsait par la petite porte. Mais agacé d'avoir terminé deuxième dans une des courses, sans doute était-il en train d'apporter une légère modification à un truc que lui seul avait remarqué, resserrer un hauban supérieur d'un demi-tour de clé ou réexaminer les lattes de voile.

— Hé, dit-il. Je me demandais si...

— Ouais ?

— Est-ce que par hasard ta sœur...

— Ouais ?

Je n'avais pas l'intention de l'aider.

— Eh bah... tu crois qu'elle pourrait faire une sortie avec nous un soir, cette saison ?

Je savais qu'il l'avait affrontée dans des courses de Laser quand elle était une ado prodige, et il l'avait vue battre tout le monde, lui compris, des années avant tout ce tapage.

— Comme je te l'ai déjà dit, Mario, elle n'a pas navigué ni vécu ici depuis le lycée, OK ?

— Mais peut-être qu'elle viendra cet été et qu'elle aura envie de sortir un soir ?

Les gens comme Mario étaient ceux que la saga de Ruby perturbait le plus, comme si cette mythologie se moquait de leurs passions.

J'ai regardé par-dessus sa tête pour donner l'impression que je ne lisais pas dans ses pensées et j'ai vu la bande des résidents qui m'attendaient pour me poser des questions sur leurs pompes de cale récalcitrantes, leurs joints qui fuyaient entre la coque et le pont, leurs

drisses coincées ou leurs pilotes automatiques en rade...

La femme avachie qui attendait toujours derrière la grille du quai me parut soudain familière. Mais qui était-ce, nom d'un chien ?

— Peut-être, dis-je à Mario. La prochaine fois que je lui parlerai, je lui dirai qu'on aimerait beaucoup la voir tous les deux, si elle peut se libérer.

Il hocha la tête, songeur, et c'est à ce moment-là que j'ai reconnu la clocharde. Elle était mieux sur ses photos sous-exposées.

Jolie péquenaude.

Je lui ai offert une soupe de palourdes et une bière et nous avons parlé de ce moment bouleversant dans *Le Choix de Sophie* quand on découvrait la signification du titre.

Il lui manquait une canine supérieure, mais j'aimais bien son attitude et ne voulais pas paraître totalement indifférent. Alors, quand elle m'a remercié pour le dîner, je lui ai sorti cette réplique banale lui suggérant qu'on reste en contact.

Elle a soupiré.

— Je suis désolée. Tu es gentil, mais, en toute franchise, tu n'es pas mon genre. Trop maigre.

De retour sur mon bateau, j'ai contemplé d'un œil sombre mon nouveau lot de rancards potentiels, avant de me focaliser une fois encore sur la dernière carte postale de Bernard. Créer une adresse mail anonyme m'a pris deux secondes, mais j'ai perdu une heure de ma vie à choisir mes mots pour rédiger ce message simple :

Minke arrive bientôt à Seattle avec le produit. Il ne traitera qu'avec toi.

En appuyant sur la touche ENVOYER, je me suis senti envahi par une bouffée de fièvre qui trempait même mes chaussettes.

¹ En français dans le texte.

Vivez votre vie

— LE grand Leif Eriksson a mis le cap vers l'Amérique du Nord en l'an 1001, plusieurs siècles avant que le très surestimé Christophe Colomb s'y échoue et annonce au monde entier qu'il avait *découvert* cet endroit, voilà pourquoi on devrait célébrer la fête de Leif Eriksson, au lieu de lever notre verre à la santé d'un ambitieux arrivé deuxième, presque *cinq cents ans* après le vainqueur !

Bernard lui-même ne contestait pas cette partie de l'interprétation enfantine que faisait Ruby de notre tradition islandaise, mais ses interjections et ses clarifications allaient venir.

— Leif Eriksson était un fort et beau (enjolivement) jeune homme quand il a découvert l'Amérique (le Canada, en fait, Terre-Neuve pour être plus précis). Mais il l'a baptisée Vinland, le pays du vin – petits clins d'œil – et y a organisé des fêtes démentes (enjolivement). Mais très vite, les Indiens ont été jaloux de tous ces gens qui s'amusaient (spéculation) et ils ont tué quelques marins ivres. Alors, Leif et son équipage ont plié bagage et sont rentrés chez eux. N'étant pas vantard, il n'a pas crié sur tous les toits qu'il avait découvert un continent. Et apparemment, les gens ignoraient tout des Vikings, ils n'y connaissaient que dalle. (Ruby présumait que M. Dalle était un noble islandais parce que Grumps ronchonnait tout le temps que les gens ne connaissaient que lui.) Voilà donc comment le très surestimé Christophe Colomb a pu estomaquer (encore un mot qu'elle employait souvent abusivement) le monde en faisant croire qu'il avait découvert l'Amérique, ce qui est idiot, étant donné que des tas d'Indiens l'avaient *déjà* découverte.

“Mais les habitants de Ballard savaient à quoi s'en tenir ! s'est exclamé Ruby. Voilà pourquoi il y a une énormissime statue de Leif dans la marina de Shilshole. N'empêche, quand ils ont inscrit tous ces jolis mots en dessous, ils ont failli commettre une erreur stupide en l'appelant le *filz de la Norvège*. Bah ! Ils ont rectifié cette bêtise quand Grumps a menacé de fracasser des têtes si Leif n'était pas présenté comme le *magnifique filz de l'Islande* ! (C'était le consul général d'Islande, et non pas Grumps, qui avait menacé de faire un procès.)

“Ce que les gens ne saisissent pas, affirmait Ruby, c'est qu'il y a uniquement quatre mille (quarante mille, en fait) Islandais aux États-Unis, ce qui les rend encore plus rares que les requins à deux têtes (ça n'existe pas) et les gens comme Grumps encore plus exotiques, d'autant qu'il est parent du Grand Leif Eriksson ! (Totalement faux.)

Heureusement, notre instruction dominicale ne se limitait pas aux

cours de voile, à la physique et aux rêveries islandaises. Nous avions aussi des livres, le plus gros étant le *Manuel de pilotage de Chapman : conduite et maniement des petites embarcations*. Vous auriez pu passer plusieurs vies à méditer sur les conseils contenus dans ces 624 pages d'une cruelle densité et passer malgré tout à côté de mille tuyaux sur le matelotage, la navigation, les manœuvres, le mouillage, l'épissure et plein d'autres choses. Bernard avait été scandalisé d'apprendre que feu Charles F. Chapman – *Chap* pour ses copains – possédait un bateau à moteur. Pas étonnant que la partie de son livre consacrée à la voile ne fasse que vingt-six pages ! Chapman possédait une bombe puante !

Mais si ce livre a connu cinquante-sept éditions, il y avait bien une raison, nous disaient les Bobo. Et Chapman, qui n'avait rien d'un rigolo, et ne faisait même plus partie de ce monde, était un de nos professeurs. Sinon, on ne nous aurait pas demandé en permanence : *Que ferait Chap ?*

Cependant, nos lectures obligatoires n'étaient pas toutes ennuyeuses. On nous distribuait également des livres écrits par nos homonymes : *La Longue Route* de Bernard Moitessier et *Navigateur en solitaire* de Joshua Slocum.

Slocum était parti du Massachusetts à bord d'un sloop trapu mesurant un peu plus de dix mètres, le 24 avril 1895, à l'époque où l'on estimait que faire le tour de la planète seul avec un petit voilier était une chose irréalisable, et encore moins recommandée. Beaucoup de gens – qui n'étaient certainement pas les plus grands esprits de leur temps – affirmaient qu'il était impossible de *faire le tour* du monde, celui-ci étant manifestement plat. *M. Slocum, ne voulez-vous pas plutôt dire que vous projetez de traverser le monde ?* Mais Slocum se fichait de ce que pensaient les autres. Il l'a fait et il a raconté son histoire dans le style enjoué d'un capitaine intrépide qui a déjà connu tout ce que les océans pouvaient lui réserver. Quand il faisait l'éloge de son bateau, comme doit le faire chaque marin, il chantait ses louanges, il le défendait comme un conjoint fidèle et se livrait parfois à quelques excès anthropomorphiques, sans cependant jamais sombrer dans la folie.

“J'entendais l'eau filer sous moi et seule une fine planche me séparait des abîmes... Mais tout allait bien, mon bateau suivait son cap, voguant comme jamais aucun autre bateau au monde n'avait vogué.”

Des gens écrivent des témoignages sur leurs orgies de drogues, l'angoisse de la vie en banlieue ou l'élevage des lamas, et tentent de leur donner un aspect unique et poignant. Slocum a fait l'inverse. Il a minimisé l'aventure exotique, décrivant avec désinvolture comment il avait repoussé des cannibales en changeant de vêtements et de chapeaux chaque fois qu'il sortait de sa cabine pour donner

l'impression que plusieurs hommes se trouvaient à bord. Je me souviens de certaines de ses phrases comme si c'étaient les miennes, mais celle que notre père nous a fait mémoriser est celle-ci : "Connaître les lois qui gouvernent les vents, et savoir que vous les connaissez, vous apportera la tranquillité d'esprit durant votre voyage autour du monde ; sinon, vous risquez de trembler en voyant apparaître le moindre nuage."

J'ai lu Slocum avec une stupeur mêlée d'émerveillement, uniquement éclipsée par le fardeau croissant d'être aussi horriblement mal nommé que toutes les Grace maladroites, les Hope¹ sinistres, les Charity pingres et les Frank fourbes. Même les photos de grosses vagues me donnaient la nausée, en dépit d'un certificat de naissance qui jurait que j'étais bien Joshua Slocum Johannssen.

En revanche, l'homonyme de Bernard allait devenir son étoile polaire. Qualifié de mystique, Moitessier était en position pour remporter la toute première course autour du monde en solitaire et sans escale, en 1969, quand le Français a dit "Fait chier", et au lieu de mettre le cap au nord vers la ligne d'arrivée, il a continué en direction de l'est avec son ketch, à travers l'océan indien. "Mon intention est de poursuivre ce voyage, toujours sans escale, vers la Polynésie", a-t-il écrit dans un mot adressé au *Sunday Times* de Londres et envoyé avec un lance-pierre à bord d'un bateau qui passait. (Cool, non ?) "Je continue sans escale parce que je suis heureux en mer, et peut-être aussi pour sauver mon âme."

Mais la citation de Moitessier que Bernard avait agrafée au mur au-dessus de son lit était : JE ME SENS HEUREUX, LÉGER, DÉTACHÉ DE TOUT ET MAÎTRE DE TOUT À LA FOIS, COMME LORSQUE TOUTES LES DETTES SONT EFFACÉES D'UN COUP D'ÉPONGE ET QU'ON PEUT VIVRE ALORS SA VIE.

Tout était là : Vivre sa vie !

La décision de Moitessier de troquer la victoire contre la tranquillité d'esprit a joué un rôle dans l'évolution de tous les enfants Johannssen, mais qui aurait pu prédire tout ce qui en découlerait ? Et essayer de déterminer si le Français mérite d'être félicité ou blâmé est comme attribuer une intention à une météorite. Quoi qu'il en soit, nos lectures ont coïncidé avec le mépris grandissant de Bernard envers les lois et l'autorité. Il refusait les ceintures de sécurité, les casques et roulait sans permis. S'il voyait un écriteau qui annonçait : LES VOLEURS À L'ÉTALAGE SERONT POURSUIVIS, il cherchait quelque chose à voler.

Je doute que Père ait levé le pied assez longtemps pour lire *La Longue Route* ou comprendre combien la philosophie de Moitessier contredisait la sienne. La paix, nous assurait-il, vient avec la victoire. Le but non avoué de toute son éducation, évidemment, était de créer une dynastie de régatiers de niveau olympique, alors même qu'il devenait de plus en plus évident qu'un seul de ses enfants avait reçu ce chromosome en héritage. Même sur de gros bateaux. Ruby ne

consultait jamais les instruments pour savoir si nous avions pris de la vitesse ou si le vent avait faibli. Elle savait.

La plupart des gens ne s'intéressent guère au vent. Demandez-leur d'où il vient et pourquoi il va là ou là, et ils hausseront les épaules. Sauf notre mère. Le vent, nous expliquait-elle, naît généralement lorsque la chaleur du soleil modifie la densité et l'humidité de notre atmosphère. À neuf ans, j'avais mémorisé ça : *le vent est la conséquence d'une variation.*

Et sans vent, comment la planète ferait-elle pour s'exprimer ? Si le calme plat était la norme, les arbres ne se balanceraient pas. Les lacs seraient aussi plats et mornes qu'une défonce à la Thorazine. La ville la plus venteuse au monde est Wellington, en Nouvelle-Zélande, où le vent souffle en moyenne à une vitesse de seize nœuds sur une année. Mais la moitié du temps, la moyenne dépasse les trente nœuds. Résultat, les gens fuient cet endroit, hein ? Que nenni ! Wellington compte parmi les destinations les plus prisées au monde. L'endroit le moins venteux sur terre ? Oak Ridge, dans le Tennessee. Moyenne des vents : trois nœuds, à peine un pet de souris. Lieu idéal pour les lunes de miel et les stages de yoga, alors ? Que nenni ! C'est là qu'ils ont construit des abris antiatomiques parce que *personne* ne veut y vivre.

Nous voulons du vent et nous en avons besoin. Certes, c'est une relation psychologique compliquée, qui commence avec la première berceuse que nous entendons. *Quand le vent soufflera, le berceau se balancera. Quand la branche se brisera, le berceau tombera.* Quel réconfort. Pourtant, nous traitons pour une raison quelconque les tempêtes les plus infâmes comme des parents alcooliques attachants. Sinon, pourquoi donnerions-nous des noms du style Andrew ou Katrina à des ouragans ? Les tremblements de terre et les tornades provoquent des dégâts similaires, et pourtant, nous ne baptisons pas ces brutes.

La connaissance que Ruby avait du vent était sans commune mesure avec sa compréhension de tout le reste. Elle prenait tout au pied de la lettre et ne voyait pas à quoi servait la ponctuation ou l'orthographe non phonétique. Personne ne se mordait la langue, ne se cassait des ongles ou n'avalait des chewing-gums plus souvent qu'elle. Dès la petite adolescence, elle avait commencé à attirer une succession de petits copains douteux, le *Who's Who* des ratés de Ballard pour reprendre l'expression de Bernard. À terre, elle gobait les bobards les plus lamentables. Mais à la barre, elle avait l'œil, impossible de la berner. Quand elle analysait le vent, quelque chose l'aidait à se concentrer. Je sais de quoi je parle. Personne ne regardait sa voile plus que moi.

Après que j'ai obtenu mon permis de conduire, je la déposais au lac après l'école et je revenais assez tôt pour assister à la dernière course.

Elle affrontait essentiellement des lycéens plus âgés. En règle générale, moins il y avait de vent, plus grande était son avance. Quand il y avait peu ou pas du tout de vent, elle était si loin devant qu'on aurait dit qu'elle participait à une autre régate. Personne ne savait comment elle faisait pour tirer le maximum des coups de vent ou déchiffrer les conditions atmosphériques, pas seulement les changements de direction, mais aussi les accalmies déguisées en changements, comme si elle avait téléchargé une vue panoramique du plan d'eau avec un calque des adonnantes et des refusantes perpétuellement mis à jour.

Toutefois, à l'instar d'un musicien qui joue à l'oreille, elle ne pouvait pas enseigner son art. Et elle n'avait pas toujours raison : il lui arrivait de finir parmi les derniers quand elle avait misé sur des changements de vent qui ne s'étaient jamais produits. Mais généralement, elle l'emportait haut la main.

La plupart d'entre nous apprennent les bases ; comment tirer sur les cordes qui modulent les voiles pour faire avancer le bateau pas trop mal, en les orientant par rapport au vent. Les marionnettistes les plus doués, comme mon père ou Mario, savaient transformer les voiliers en oiseaux. Et puis, il y avait Ruby. Elle, elle *était* un oiseau.

Entre les courses, je la regardais faire des choses de simple mortelle, étirer ses bras et son cou, sans plus de pression que si elle se promenait dans le jardin. À quinze ans, elle commençait à devenir elle-même, et de mignonne se transformait en beauté. Nul doute que Mario Seville et tous les gars plus âgés qui se faisaient battre à plates coutures tous les mardis après-midi étaient déjà éperdument amoureux.

¹ Espoir.

Porno maritime

LES voiliers et les femmes. Quelque chose disjoncte chez les hommes, à ce niveau-là. Il y a quelque chose de si irrésistiblement féminin dans les voiliers, que les hommes oublient que ce sont des objets. Sinon, pourquoi les plus bourrus des loups de mer baptiseraient-ils leur bateau *Roxanne* ou *Juliette* ? Ce n'est pas seulement de l'amour, c'est du désir. Croyez-moi, il se passe là une chose étrangement charnelle. Les voiliers excitent.

Sinon, pourquoi un mastodonte du marketing comme les laboratoires Pfizer tournerait-il une publicité pour le Viagra montrant un homme d'un certain âge pilotant *seul* un J/29 et obligé, soudain, de remplacer une manille de bôme défectueuse. D'où vient le problème ? Mystère. Le vent souffle peut-être à trois nœuds et il n'y a aucune pression sur la voile. Mais là n'est pas la question, car "Vous avez atteint un âge où vous avez appris deux ou trois choses", dit un homme en voix off sur le ton du type qui baise deux fois par jour. "C'est aussi l'âge où il faut savoir quoi faire. Alors, pourquoi vous laisser embêter par un petit dysfonctionnement érectile ?"

Pour régler un petit problème de maintenance sur un voilier ?

Apparemment. Car cet apprenti MacGyver arrache une sangle à un gilet de sauvetage et improvise une attache pour fixer la bôme et continuer à naviguer, le temps de dénicher une manille de rechange dans la cabine. Après l'avoir installée, il ôte l'attache d'un grand geste sensuel, comme s'il enlevait sa ceinture.

"Le moment n'est-il pas venu de parler du Viagra avec votre médecin ? Vingt millions d'hommes l'ont déjà fait."

Alors, que faut-il retenir ici ?

Que régler de petits problèmes sur votre bateau en ayant une érection est synonyme de bonheur ? C'est plus que perturbant. Les publicités pour Cialis évoquent la nécessité d'être prêt *au bon moment*. Et il y a toujours une ravissante femme d'un certain âge quelque part. Mais Viagra vous envoie en solitaire sur un voilier, sans vent, pourtant votre foc est curieusement gonflé, car en fait votre voilier est remorqué, puisque vous êtes un acteur qui ne sait pas naviguer. Pourquoi Viagra préconise-t-il d'avoir la trique en pleine solitude, c'est un autre mystère. Néanmoins, à la fin de la pub, tandis que le faux navigateur glisse vers le port et que défile un avertissement indiquant que ces comprimés peuvent provoquer cécité, surdité et érections permanentes, il affiche un tel contentement qu'on s'attend presque à le voir allumer une Marlboro. Déroutant ? Oui, mais cela signifie que les

génies du marketing qui sévissent dans le commerce de la bandaison savent comment exploiter le schéma mental particulier des hommes dès qu'il est question de voiliers.

Pensez au *Porno maritime*. C'est l'objet de milliers de mails envoyés chaque jour, dans lesquels des hommes partagent les photos des bateaux qui les font fantasmer. Des images croustillantes en très haute résolution de coques plantureuses, d'intérieurs chics et de poupes à faire saliver. Écoutez attentivement les hommes parler des bateaux de leurs rêves et vous entendrez l'infidélité dans leurs voix.

C'est Grumps qui, le premier, a évoqué l'aspect libidinal. Ce jour-là, il nous avait conduits à la marina de Shilshole pour déambuler sur les quais, comme d'habitude, mais il tenait à nous montrer une beauté particulière : une vieille goélette racée comme une panthère, baptisée *Rainbird*. Pas besoin d'avoir un œil exercé pour voir qu'elle possédait tout le charme que peuvent évoquer quinze mètres de bois, de verre et de bronze. Mais à l'évidence, Grumps y voyait autre chose.

— Rien qu'à la regarder, j'en ai presque un orgasme, avait-il confié, sans avoir conscience de l'étrangeté de cette remarque pour ses trois petits-enfants adolescents.

De son point de vue, il ne faisait que partager une vérité sans fard.

En tant qu'expert à temps partiel, je vois la passion dans les yeux des acheteurs potentiels, comme chez cet homme que j'ai rencontré en avril dernier, sur un chantier naval de Bremerton, pour examiner un Alberg 30 âgé de quarante ans.

Dressé sur des cales, dégoulinant comme un mannequin pour bikinis, ses courbes parfaites et son teck verni brillaient sous le soleil matinal. Il faisait plus jeune que son âge avec sa proue en saillie convexe et sa poupe en forme de cœur légèrement plus étroite que celle de la femme de l'acheteur, qui se tenait en retrait et jugeait d'un air mauvais la nouvelle rivale.

Évaluer un bateau aussi vieux, c'est un peu comme faire passer un examen médical à la femme d'un certain âge avec qui vous sortez. Vous tapotez le revêtement en bois pour chercher les traces de perte osseuse et les marques de faiblesse de la charpente (hanche ou épaule bancale). Vous traquez les cloques dans la coque (cancer de la peau) et vérifiez l'usure des voiles (poumons), vous vous assurez que le moteur (cœur) semble fiable et qu'il n'a pas été trop malmené (pas de vie dissolue) pour éviter que le gréement ou le pied de mât (glandes surrénales) soient foutus.

En faisant glisser ma main à la base de la quille, je pouvais sentir où il s'était échoué, sans trouver cependant la moindre trace de vide ou de délaminage. J'ai essuyé la vase sur mon jean et levé la tête, en sachant que le couple avait les yeux fixés sur moi.

Quand l'homme m'a bombardé de questions, j'ai répondu par

quelques grognements décourageants et gravi une échelle pour remonter sur le pont sans les regarder, et je me suis mis au travail avec ce que Noah appelait mon petit marteau de la mort, plié en deux pour tapoter la surface du pont, guettant les bruits sourds de mauvais augure.

Après cela, j'ai passé deux heures à explorer la cabine avec une lampe électrique et un miroir afin de tout examiner, toucher, tester et même goûter, comme un gamin laissé seul trop longtemps dans le cabinet d'un médecin.

Contrôle de l'extincteur à jour ? OK.

Valve d'arrêt de la cuisinière en état de marche ? OK.

Doubles vannes sur tous les passe-coques ? Non. Une vanne corrodée sur prise d'eau de mer.

Feux de position, lumières cabine et VHF ? OK, OK, OK.

En rampant sous le cockpit, j'ai arraché l'isolation phonique et me suis glissé à côté du Yanmar de vingt chevaux pour chercher les traces d'abrasion, de corrosion ou de fuites. Sentant ma hanche qui vibrait, j'ai sorti prudemment mon portable de ma poche sans regarder le numéro qui s'affichait.

— Josh, j'écoute.

— Dis-moi que tu as retiré cette foutue quille, a lancé mon père d'une voix haletante comme s'il s'était essoufflé en montant un escalier.

J'ai expiré par le nez en agitant le pouce au-dessus de la touche OFF. Il était passé de la phase où il m'appelait sans jamais laisser de messages à celle où il me harcelait de demandes et exigeait des rapports quotidiens.

— Ils sont en train de mouler la nouvelle, a-t-il dit. Ça devrait déjà être fait normalement, mais il faut que tu sois prêt à agir quand elle va arriver. Le nouveau gouvernail sera livré sur le chantier jeudi. Vendredi au plus tard. Alors ?

— Quoi ?

— On dirait que tu es dans une boîte de conserve. Ça fait neuf jours maintenant que tu as ce bateau et je parie que tu n'as même pas encore jeté un coup d'œil aux boulons de quille. Surprends-moi ! Qu'est-ce que tu as à dire ?

— J'avais des choses à faire.

Étourdi par les vapeurs de diesel et transpirant abondamment du haut du corps, je me suis déhanché afin que ma poitrine ait plus de place pour se dilater entre le moteur et la coque incurvée.

— M'occuper de ton projet pendant mon temps libre n'est pas vraiment ma priorité.

Il a soufflé plusieurs fois dans le téléphone.

— Tu t'apitoies sur ton sort ? Tu n'es pas du genre à sauter sur les

occasions, hein ? Tu tournes en rond comme un chien qui se demande où il va pisser. Tu as toujours été comme ça. Mais parfois, il faut se lancer !

Il a continué à blablater pendant plusieurs minutes avant de conclure par :

— Tu es conscient, j'espère, que ce projet *familial* doit rester aussi secret et abordable que possible.

Traduction : *Personne ne doit savoir ce qu'on fait à ce bateau et n'espère pas être payé.*

— Vu que tu t'inquiètes à ce point pour les délais, ai-je dit en hyperventilant, les yeux fermés pour me préparer au choc, est-ce que tu ne devrais pas informer les handicapés de la Swiftsure de tes petites modifications ? Est-ce que tu ne devrais pas *sauter* sur la question ?

Il y a eu un silence, comme avant le déclic qui précède la détonation, mais quand il a repris la parole, il était plus calme.

— Occupe-toi de ta partie. Quand on aura quelque chose à leur dire, je m'en occuperai. Enlève-moi cette quille. Assez lambiné.

De retour dans l'éclatante lumière du jour, j'ai descendu l'échelle, encore exaspéré par les paroles de mon père, et mon ressentiment s'étendait jusqu'à mon frère qui avait ajouté un facteur de stress supplémentaire dans ma vie, car désormais je me demandais sans cesse si – et quand – un croque-mitaine nommé Yoshito allait répondre à mon mail.

Après avoir allumé une cigarette, autre geste théâtral emprunté à Grumps, j'ai refait le tour du bateau pour vérifier trois fois l'alignement du gouvernail et de la quille et l'état de la coque. L'acheteur était comme un chien aux abois maintenant, il me suppliait en silence de lui lancer une balle d'informations, et son épouse s'est arrachée à la banquette arrière de leur vieille berline pour écouter ce que j'avais à dire, priant sans aucun doute pour que je qualifie l'Alberg de tas de ferraille hors de prix.

Expirant lentement, j'ai rédigé une liste de courses dans la marge de mon carnet : céréales, bananes, bière. Ces expertises font ressortir mon côté sadique. Quand le bateau est une épave hors de prix, je m'empresse de broyer le rêve avec des phrases du style *Fuyez sans vous retourner*. Mais quand c'est une petite merveille, je tergiverse et retiens mon souffle, avant de livrer mon verdict à l'acheteur quasiment extatique.

— Alors ? m'a-t-il demandé. Il est solide ?

— Il y a des trous, ai-je répondu d'un ton solennel. Des ouvertures de dix à quinze centimètres dans le revêtement du cockpit.

L'homme s'est décomposé, la femme a retrouvé le sourire.

— Mais c'est le cas de la plupart des bateaux, ai-je ajouté, même

neufs.

Ils ont échangé leurs expressions. J'ai laissé échapper un autre nuage fin, avant de préciser :

— Mais vous avez aussi de la pourriture.

— De la pourriture ! s'est exclamé l'homme. On aurait pu croire que je venais de lui annoncer qu'il avait une leucémie. C'est grave ?

J'ai secoué la tête.

— Vous pourriez percer quelques trous pour assécher. Au-delà, ça revient trop cher.

La femme a serré et brandi le poing, discrètement.

— Mais il en va de même pour la plupart des vieux bateaux, sous ce climat, ai-je repris. Dès que vous avez des armatures en bois, la pourriture s'installe avec la pluie. Ce n'est pas très grave. Vu son âge, les ponts sont corrects. Les voiles et le gréement courant sont foutus, mais c'est pas grand-chose. Le mât penche à bâbord, mais vous devriez pouvoir le redresser. Et si le moteur auxiliaire paraît en bon état – pas de fuite de carburant ni de liquide de refroidissement – on dirait qu'il a chauffé au moins une fois.

Il hochait la tête comme un jouet mécanique.

— Alors, qu'est-ce que vous pensez, dans l'ensemble ?

J'ai soufflé un anneau de fumée, puis un autre plus petit à l'intérieur du premier, un truc pour lequel je suis assez doué, sauf si on me compare avec Grumps. Quand il n'y a pas de vent, il arrive à former cinq anneaux parfaits, assez vite pour dessiner le symbole olympique dans le ciel.

— Son corps – la coque – est impeccable, ai-je annoncé en regardant l'épouse qui faisait maintenant les cent pas, comme un rhinocéros en cage. Il faudra que je compare avec d'autres bateaux sur le marché, mais je pense qu'il vaut le prix demandé. Je ne l'emmènerais pas au large sans une révision complète, mais dans l'immédiat, il peut affronter les eaux intérieures. Vous ne remporterez pas des régates avec, mais les Alberg ont toujours la cote, ce qui permet de les revendre plus facilement quand vient le moment de passer à autre chose.

Dans quelques jours, ils recevraient de ma part un rapport décrivant dans le détail toutes les choses à réparer et à envisager – *goujon manquant sur la manille fixant la ligne de vie inférieure tribord au balcon avant* – pour occuper de nombreux week-ends. Je leur ai souhaité bonne chance et me suis éclipsé avant d'être assommé par l'épouse ou embrassé par le mari qui, devinais-je, allait immédiatement acheter des nouveaux radiateurs, des panneaux isothermes et solaires dont il n'avait pas besoin, hâtant ainsi leur inévitable divorce, lors duquel l'épouse insisterait pour garder le bateau afin de remuer le couteau dans la plaie.

J'ai observé le reste du chantier, au-delà du couple condamné. Il y avait là des Hunter et des Catalina qui faisaient refaire leur antifouling. Un Nordic Tug doté d'un propulseur d'étrave tout neuf. Une goélette noire patinée, remisee dans un coin et que je n'aurais pas remarquée si je n'avais pas cherché à éviter les regards du couple. Bien qu'elle se soit trouvée à plus de cinquante mètres et que seize ans se soient écoulés depuis la dernière fois que je l'avais vu, je savais exactement quel était ce bateau, et j'apercevais une pancarte À VENDRE rédigée à la main et accrochée aux filières, ainsi que son nom : *Rainbird*.

Le douze mètres qui faisait grogner Grumps de désir !

Me mettant à haleter, je me demandais combien ils en réclamaient et si ce ne serait pas là le *nouveau* bateau idéal pour mon frère. Je pourrais aussi le retaper et l'offrir à Grumps pour ses quatre-vingt-huit ans ! Ou l'acheter pour moi ! Oui ! Regardez un peu ces lignes ! La sensuelle *Rainbird* qui traverse une mauvaise passe et entre dans ma gamme de prix ! N'est-ce pas ce qu'on appelle le destin ? Et puis la réalité m'a frappé de plein fouet : la quantité de temps et d'argent qu'elle engloutirait, la rapidité avec laquelle elle se délabrerait. Sans doute était-elle lente sur l'eau et lugubre en dessous, elle me briserait le cœur.

J'ai lancé ma clope dans l'eau d'une pichenette, pivoté sur un talon et ordonné à mes jambes de m'emmener loin d'ici, à l'abri, tandis qu'un papillon jaune et noir insolite surgissait devant moi et plongeait en piqué sur mon visage, avant de repartir en battant des ailes, comme si Bernard avait savouré mon mélodrame interne et n'avait pu résister au plaisir de faire une descente en rase-mottes pour me narguer.

Notre sœur en lévitation

MÊME si la maîtrise de notre sœur en matière de navigation est vite devenue surprenante, nous avons tous été effarés la première fois où notre père lui a accordé plus de confiance qu'à ses frères au cours de la plus grande course de l'année.

Organisée chaque année lors du dernier week-end de mai, la Swiftsure International Yacht Race débutait et s'achevait près de Victoria Harbour, après une virée dans le Pacifique, et la plupart des bateaux arrivaient le lendemain matin, ou plus tard encore, en fonction de leur taille, de la vitesse du vent, de la patience, des bravades, du savoir-faire des navigateurs et de la chance.

Cette année-là, nous courions en famille sur *Freya II*, avec deux copains de notre père qui participaient déjà à des régates à l'époque des mammouths laineux, comme aimait à le souligner Ruby. Mais Bernard et moi lui étions encore supérieurs sur le grand bateau. Alors, pourquoi laisser notre sœur de quinze ans décider du réglage des voiles dès que nous avons franchi la ligne de départ ?

La Swiftsure est célèbre pour sa versatilité, capable de spectaculaires changements de vent et de houle qui obligent un grand nombre de marins, Grumps et moi inclus, à se jeter sur la Dramamine¹. Rien ne faisait plus plaisir aux deux Bobo que de bien se classer dans cette course avec un bateau de leur création. Ils l'avaient remportée pour la dernière fois en 1986 et avaient fini trois fois dans les cinq premiers depuis, mais même cela devenait de plus en plus improbable, car de nouveaux voiliers ultralégers transformaient la dernière manche sous le vent en une course de dragsters qui laissait les Joho loin derrière.

À l'instar de la plupart des régates incluant différents types de bateaux, la Swiftsure utilise un système de handicap qui permet à n'importe quelle embarcation de concourir avec d'autres, quels que soient leur taille, leur vitesse ou leur âge. Mais contrairement au golf, le handicap s'applique aux bateaux, pas aux navigateurs. Plus le handicap est élevé, plus le bateau est lent.

Si le bateau A est classé 0 (vous pouvez être sûr qu'il est grand et rapide) et si le bateau B est 60 (encore assez grand et assez rapide), A devra devancer B de soixante secondes par nœud marin. Dans une course de dix milles nautiques, et quelle que soit la vitesse du vent, A devra finir au moins dix minutes avant B pour décrocher une meilleure place.

Il ne s'agit donc pas seulement de franchir la ligne en premier, car

on ne connaîtra le véritable vainqueur que lorsque tout le monde sera arrivé et que ce calcul aura été effectué : $c = e - (h \times d)$. Soit, le temps corrigé (en secondes) est égal au temps écoulé (en secondes) moins la catégorie (handicap) multipliée par la distance (milles nautiques). L'attente engendre souvent des célébrations tardives quand – après la cinquième bière, ou le lendemain matin – les résultats sont enfin proclamés.

Telle est la norme pour les courses de voiliers, mais cela reste aussi délicat que d'essayer d'organiser une course à handicap entre une vieille El Camino, un Hummer et une Ferrari flambant neuve pour être sûr que le meilleur pilote l'emporte. Un sloop délabré barré par des débutants ivres se voit infliger le même handicap qu'un bateau identique, en parfait état celui-ci, piloté par les vainqueurs de la Coupe de l'America. Les riches propriétaires qui peuvent continuer à claquer du fric pour acheter de nouvelles voiles sont récompensés. Tout comme les tricheurs sans scrupules qui allègent ou redessinent leurs bateaux sans informer les officiels de ces changements qui modifient la vitesse et donc le handicap.

Au printemps 1998, les Bobo espéraient ardemment doper les ventes en remportant la Swiftsure avec leur Joho 39 déjà ancien ; autrement dit, ils misaient l'entreprise familiale sur le fait que Ruby était déjà meilleure que nous pour le réglage des voiles. Allongée sur le dos à la proue, elle observait leur courbure et l'espace entre elles et ordonnait de subtils ajustements de sa voix fluette de gamine.

Trop de torsion dans la grand-voile... Choquez le chariot d'écoute... Encore trois centimètres !... C'est trop !... Oui, c'est mieux. Encore un tout petit peu... Là !... Maintenant, avancez le point d'écoute du foc de deux centimètres... Bien. On étarque un peu la drisse de foc... C'est ça. Oui !

La plus grande révélation, cependant, eut lieu durant le retour vers Victoria au clair de lune et sous le vent. Craignant que nous ne soyons de plus en plus distancés, notre père ne cessait de regarder alternativement Ruby et notre spinnaker en berne.

— Alors ?

— Rien.

Je remarquai que notre mère s'était remise à étudier le clapot dans notre sillage.

— Il y a certainement un indice caché derrière tout ce mouvement, me glissa-t-elle lorsque je m'approchais. On utilise des équations pour prédire les courants et le flux sanguin ou savoir combien de temps il faudra au café pour s'immobiliser dans la tasse après avoir été remué. (Elle tourna son visage souriant vers la lumière.) Le chaos n'existe plus dès que l'on trouve la bonne formule mathématique pour l'expliquer.

Pendant ce temps, notre père continuait à observer Ruby.

— Alors ? demanda-t-il une fois de plus.

— Et si on avançait à quarante-cinq degrés sur une centaine de mètres, pour empanner ensuite et profiter de la prochaine rafale ? Elles soufflent toutes les trois ou quatre minutes, on dirait, et plus nettement du sud, on pourra donc avancer plus vite, en suivant un cap plus favorable, non ? Et après, on recommencera la manœuvre, encore et encore, jusqu'à ce que le vent change ou qu'on estomaque ces poseurs avec des bateaux rapides. Peut-être que ça ne marchera pas, mais c'est mieux que de garder ce cap et de voir tous ces bateaux continuer à nous doubler, non ?

Nous essayâmes d'apercevoir autour de nous ces bourrasques dont elle parlait. Mais en dehors du rayon de lune, l'eau était un mystère noir. Ruby avait peut-être repéré des lumières de bateaux, mais comment pouvait-elle être sûre que les rafales seraient encore là, et orientées de la même manière, quand nous arriverions ? À notre grande surprise, notre père recula pour lui laisser la barre.

— Vas-y.

Peut-être se retirait-il à cause de la fatigue. Habituellement, il barrait plus longtemps que quiconque n'était capable de se concentrer. Ou peut-être se résignait-il car il avait perdu trop de terrain pour conserver une chance de gagner, même dans notre catégorie. N'empêche, c'était irréel de le voir briser la rotation et céder la barre à la petite Ruby, non par amour ou favoritisme, mais par désir brutal de finir à une meilleure place.

En suivant cette route plus longue mais plus rapide, nous dépassâmes une demi-douzaine de bateaux. Notre mère elle-même se mit au diapason, indiquant à Ruby à quels moments les bourrasques et la houle étaient synchros pour l'encourager à surfer, et notre sœur attaquait les vagues plus frontalement, gagnant encore de la vitesse en lofant, jusqu'à la prochaine occasion de surfer.

Cette vitesse retrouvée nous mettait en joie. Ruby commandait maintenant les réglages de voiles et les empannages depuis la barre et Bernard se chargeait de la délicate gestion du tangon de spi dans le vent forçant, tandis que Grumps hurlait notre gratitude aux cieux.

— Merci, Éole ! Infiniment reconnaissant, Njörd !

Et alors que nous zigzagions et surfions à toute allure, Ruby se mit à fredonner, en violation flagrante des superstitions des Bobo pendant une course. Mais personne ne broncha, pas même quand elle se mit à chanter, tout bas au début : *I'm bein' followed by a moonshadow, moonshadow, moonshadow*², et tout le monde, à l'exception de Grumps, qui ne connaissait pas les paroles, se joignit à elle.

Et soudain, notre tangon de spi de cinq mètres de long se déforma sans raison, et alors qu'il basculait à tribord, l'immense et fine voile s'écroula à bâbord. Bernard se jeta sur l'espar pour arracher la voile à ses mâchoires, puis le détacher du mât, avant de brandir le tube en

aluminium tordu pour que tout le monde puisse le voir, pendant que Ruby abattait afin de regonfler le spi qui n'était plus fixé et volait en toute liberté, et le bateau repartit d'arrache-pied.

Je n'entendis pas ce qui se dit ensuite, car déjà je me précipitais dans la cabine. Sans cet espar, je savais que nous allions devoir continuer à naviguer avec plus de soin plein vent arrière ou, plus probablement, affaler le spinnaker, deux solutions qui condamneraient notre performance. Cherchant une solution de rechange autour de moi, je ne vis que le pied fuselé de la table en teck pliable fixée à la cloison. Je l'arrachai au niveau de la charnière et me saisis d'un rouleau d'épais ruban adhésif, avant de remonter sur le pont où tout le monde braillait. Je fonçai vers l'avant en ordonnant à Bernard et à Clive de tenir le tangon endommagé pendant que je scotchais mon attelle improvisée autour de la section déformée en multipliant les tours. Après cela, ils refixèrent l'espar au spi et au mât, puis signalèrent à Ruby qu'elle pouvait changer de cap et gonfler la voile. Après que celle-ci eut survécu à deux rafales successives, des applaudissements éclatèrent.

Si mon père a été plus fier de moi un jour, je ne m'en souviens pas.

Le tangon finit par nous lâcher de nouveau moins d'une heure plus tard, mais nous terminâmes étonnamment à la première place de notre catégorie cette année-là, cinquièmes au classement général. Nous n'aurions sans doute pas fini dans les dix premiers sans Ruby.

Les nouvelles de ses prouesses, réelles et apocryphes, ont continué à se répandre, et Bernard alimentait les rumeurs. "Elle *sent* les changements de vent, disait-il aux autres concurrents. Regardez ses narines qui se dilatent." Sa réussite sur l'eau masquait le fait qu'elle ne faisait rien à l'école et, comme disait notre mère, choisissait les mauvais camarades et continuait à donner tout ce qu'elle possédait. Mais ses défauts et ses peines passaient inaperçus aux yeux de notre père. Comme je l'ai déjà dit, la voile était le sésame dans notre famille.

Pourtant, rétrospectivement, je perçois son incertitude sur certaines vieilles photos. Elle non plus ne savait pas ce qui se passait. Il existe plusieurs clichés sur lesquels les trois gamins Johannssen posent ensemble et, inexplicablement, seuls les cheveux de Ruby flottent au vent. Sur d'autres photos, de petits arcs-en-ciel entourent son bateau, et même sa tête sur l'une d'elles. Bernard et moi étions obsédés par une autre photo, prise par-derrière, alors qu'elle était au rappel sur son Laser, le haut du corps à l'horizontale au-dessus de l'eau. Les lois de la physique exigeaient que ses fesses ou ses cuisses reposent fermement sur le plat-bord, mais on voyait passer la lumière sous son postérieur, comme si elle flottait. Bernard avait étudié pendant des jours une autre photo de *Ruby en suspension*, essayant de comprendre

quel truc pouvait donner l'illusion qu'elle se tenait à deux centimètres au-dessus du pont du *Freya II*.

Notre mère jouait avec nous, elle spéculait sur l'existence d'un champ magnétique puissant capable de soulever un humain, très légèrement, et sur le fait que certaines personnes soient plus sensibles que d'autres à ces forces. Mais pour Bernard ce n'étaient que des conneries, et il a déniché un manuel dans lequel un magicien décrivait comment il profitait de ce que le public ne pouvait pas voir ses pieds sur scène pour donner l'impression qu'il flottait.

— Regarde ! s'est-il exclamé en se balançant sur un pied.

J'ai acquiescé, mais ça ne ressemblait pas du tout à ce qu'avait fait Ruby.

À cette époque, notre sœur était également devenue la masseuse personnelle de Grumps. Elle le faisait s'allonger à plat ventre et lui demandait de respirer assez fort pour qu'elle l'entende. Puis, pendant qu'il expirait, elle exerçait de petites pressions rotatives sur les muscles de son dos et derrière ses genoux. Au bout d'un moment, il ricanait et s'endormait comme une masse, et le lendemain matin, son disque enflé ne lui faisait plus mal. Quand on lui demandait ce qu'elle avait fait, Ruby haussait les épaules et répondait qu'elle encourageait simplement le corps de Grumps à se guérir tout seul. Ce qui semblait être le cas, en effet, pendant une quinzaine de jours, jusqu'à ce qu'elle recommence. Bientôt, elle s'est mise à accomplir des exorcismes similaires sur la moitié des personnes âgées du quartier, soulageant les nœuds, les douleurs, les tendinites ou l'arthrite.

Pour Bernard, ce n'étaient que des placebos. Mais qu'est-ce qui avait donné à notre sœur, au départ, l'idée et la certitude qu'elle pouvait soulager la douleur d'une personne ? Et quid de la question la plus importante ? Ces *phénomènes* étaient-ils le fruit de la chance, d'une coïncidence, ou bien pouvait-elle à l'occasion modifier la réalité ? Bernard refusait de se prêter au jeu des devinettes. Il était bien décidé à la discréditer. Mon frère n'enquêtait pas sur les exploits inexplicables ou surnaturels de notre sœur, il s'intéressait plutôt à ses avantages déloyaux. Autrement dit, il voulait savoir si elle trichait ou pas.

Au plus fort de cette inquisition, j'ai trouvé Ruby couchée sur le dos dans le jardin, fixant des yeux le ciel azur.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé en me laissant tomber à côté d'elle.

— Je forme un nuage par la pensée, a-t-elle répondu dans un murmure.

J'ai rétorqué en ricanant :

— Si tu es faiseuse de nuages, tu es virée.

— Chut. Parfois, ça prend du temps.

Ses yeux se sont mouillés de larmes et les miens ont vagabondé de nombreuses fois au cours des minutes qui ont suivi, si bien que j'aurais pu louper quelque chose, mais quand j'ai regardé le ciel de nouveau, il y avait un minuscule nuage ovale, de la taille d'un minivan juste au-dessus de nous.

Ruby n'était pas impressionnée.

— J'en ai fait des plus beaux, m'a-t-elle dit en se levant et en ôtant des brins d'herbe de son jean. Tu pourrais en faire toi aussi. Si tu te concentrais.

Je refuse d'avouer, y compris à moi-même, combien de fois j'ai essayé.

¹ Médicament utilisé contre le mal des transports.

² “Je suis suivie par une ombre de lune”, refrain d'une célèbre chanson de Cat Stevens.

Quatre planètes en Scorpion

LA tête en bas dans le compartiment moteur d'un Peterson 42, un bourdonnement dans le crâne, les mains ensanglantées, les pieds en l'air, je me débattais avec quatre boulons récalcitrants. Ayant enfin réussi à en desserrer un, je suis remonté chercher de l'air dans le cockpit, pour entendre le propriétaire qui ne tenait plus en place me dire, comme si j'étais son domestique à moitié retardé, que ce n'était pas censé prendre autant de temps.

— Les problèmes électriques, c'est imprévisible, ai-je répondu, une réplique que j'avais sortie des centaines de fois.

Généralement, cela fonctionnait et la plupart des gens m'adressaient une grimace qui voulait dire "Je comprends", accompagnée d'un haussement d'épaules qui signifiait "Faites de votre mieux".

— Pour quatre-vingt-treize dollars de l'heure, a grommelé celui-ci, j'attends autre chose que de vagues excuses.

J'ai inhalé l'odeur toxique du chantier, composée de solvants, d'antifouling et d'époxy.

— Vous voulez prendre ma place ? ai-je proposé. Je pourrais vous montrer ce que vous devez faire et sur quoi vous allez tomber.

Ses lèvres ont frémi.

— Vous ôtez juste le solénoïde, hein ?

— Exact.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué.

— Vu qu'il refuse de se détacher du démarreur, il faut le retirer lui aussi. (J'ai inspiré plus profondément.) Il y a encore trois boulons à desserrer là-dessous. Je vous souhaite bonne chance. Il n'y a pas la place pour utiliser une clé à cliquet, alors il faut se pencher la tête en bas et les dévisser avec cette clé Allen customisée que j'ai sciée exprès pour vous ce matin. Peut-être même que vous devrez fixer une clé à pipe au bout pour faire levier. Avec un peu de chance, vous ne bousillerez pas les têtes des écrous, ni vos mains, mais vous risquez fort de vous blesser.

— Je n'aime pas votre ton.

Regardant par-dessus sa tête, j'ai poursuivi :

— Pour sortir le démarreur, il faut d'abord enlever l'alternateur, évidemment. Mais je vous conseille de prendre quelques photos avant, vite fait, pour vous rappeler à quoi ça doit ressembler. Ensuite, vous ôtez l'alternateur, donc, vous arrachez le démarreur et vous enlevez le solénoïde, d'accord ? Faux ! Avant cela, il faut enlever le réservoir d'eau fraîche ou sinon, le démarreur ne bougera pas. Et en enlevant le

démarrreur, vous allez certainement déplacer des tuyaux de refroidissement, des tubes métalliques, en fait. Volvo préfère le métal au caoutchouc, sans doute parce que c'est plus cher. Mais vous n'appréciez la complexité de la chose qu'au moment de remettre le démarreur avec son nouveau solénoïde, que vous trouverez peut-être chez Al's Alternators. Al saura tout de suite, sans même avoir besoin de regarder, s'il en a un en stock ou pas. S'il n'en a pas, il le commandera et vous fera payer soixante-neuf dollars. Ensuite, vous devrez déplacer de nouveau les tuyaux de refroidissement pour remettre le démarreur et le solénoïde. À ce stade, il se peut que l'antigel se mette à fuir, mais vous ne le saurez qu'en...

— Écoutez, a-t-il lancé brusquement, et sa bouche a tressailli. Je vous le répète : je n'apprécie pas du tout votre ton.

— Moi non plus, ai-je avoué, et j'ai soupiré en contemplant le chantier où Big Alex serrait dans ses bras des clients flasques. Parfois, on n'arrive pas à résoudre ces problèmes, ai-je ajouté aussi gentiment que possible. En vérité, ça ne vient peut-être pas du solénoïde. Dès qu'il est question de systèmes électriques et d'eau de mer, on se retrouve avec des phénomènes de corrosion invisible. Des diabolotins et des fantômes. Parfois, il faut tout remplacer. Mais je parie, et j'espère, que c'est le solénoïde. Dès que vous voulez que j'arrête, dites-le-moi, et j'irai m'occuper de tâches moins exaspérantes.

J'ai ouvert ma main ensanglantée pour lui offrir la clé sciée.

Je savais qu'il irait se plaindre à Jack et que j'aurais droit à un mini-sermon, mais quand il s'est mis à marmonner en parlant de *diabolotins et de fantômes*, je suis redescendu dans le compartiment moteur en me cognant la tempe. Heureusement, le temps que je remonte à la surface avec les trois autres boulons, le propriétaire avait fichu le camp. Je suis allé m'asseoir sur le pont, avec ma main qui m'élançait, et j'ai observé Lorraine qui travaillait encore sur *Audacieux*. Le dermatologue à qui il appartenait tentait de compenser ses médiocres qualités de bateau de course par le rituel de carénage le plus extravagant de toute la flotte. Deux fois par an, il mettait *Audacieux* en cale sèche pour que Lorraine puisse décaper, peindre, poncer, repeindre, poncer et repeindre encore la coque. Elle se pliait à tous ses caprices, appliquant des couches de peinture au cuivre qui coûtait cent dollars le litre et repoussait toute vie marine à un kilomètre à la ronde. Chaque fois que le doc remportait une course quelconque, il passait la voir et lui distribuait deux Benjamin Franklin¹ pour lui exprimer sa gratitude ou bien son désir, de manière maladroite.

En toute franchise, Lorraine exerçait d'étranges pouvoirs sur nous tous. C'était peut-être ses yeux, d'un marron si foncé qu'ils paraissaient noirs, ou sa capacité à travailler et à jurer plus que n'importe qui grâce à son bilinguisme spectaculairement ordurier.

Nous avons appris que *Hijo de puta machista* voulait dire “fils de pute sexiste”. Nous connaissions peu de choses d’elle à part ça, et l’oiseau tatoué qui montrait son bec par-dessus son jean usé chaque fois qu’elle se baissait, mais la plupart du temps, nous ne voyions ni l’oiseau, ni son jean, ni son visage sous la combinaison asexuée et le masque à gaz qu’elle portait pour donner aux coques de voiliers une onctuosité obscène. Elle avait eu une aventure d’un week-end avec Noah, un an plus tôt, quand il pesait trente kilos de moins. Depuis, il faisait semblant de se satisfaire de leur amitié, mais elle n’avait qu’à lui faire les yeux doux pour qu’il soit pris de vertiges et manque de s’évanouir. Malgré tout le battage qu’on faisait autour du travail de Lorraine, je savais que je finirais probablement par réclamer son aide avant longtemps.

Cette pensée en tête, j’ai balayé le chantier du regard. Le simple fait de poser les yeux sur le Joho délabré de mon père a affolé mon cœur. Depuis ses reproches concernant ma mollesse, deux jours plus tôt, j’expédiais ses appels directement sur la boîte vocale et je les effaçais dès qu’il se montrait trop insistant. Mais ce matin, il avait chargé Grumps de m’appeler :

— J’espère que tu as eu le temps de travailler sur le bateau qui nous attend pour la Swiftsure, avait-il dit avec raideur.

J’avais entendu des murmures étouffés derrière Grumps.

— Qu’est-ce que tu veux que je lui dise ? Oh, et puis zut !

Et puis, directement dans l’appareil :

— Je suis sûr que tu feras au mieux, Josh. Comme toujours.

J’ai détaché les yeux du Joho nécessaireux – Grumps n’avait manifestement aucune idée de tout ce que mon père voulait que je lui fasse – et reporté mon attention sur Rex et Marcy qui chargeaient des cartons de boîtes de conserve à bord de leur bateau fraîchement repeint. Quelques jours plus tôt, ils m’avaient montré la bibliothèque complète qu’ils avaient assemblée, principalement des récits dramatiques et datés de couples aussi mal préparés qu’eux, partis pour nulle part.

Je les ai rejoints en flânant et leur ai demandé s’ils avaient trouvé les cartes maritimes qu’ils cherchaient, et Rex a déplié une carte à petite échelle sur laquelle était tracé au surligneur jaune leur itinéraire vers l’Alaska.

— Chouette, ai-je dit. Autant naviguer avec une mappemonde, pensais-je. Vous prenez des cours de voile ?

— Non, a dit Rex.

— Des cours de navigation ?

Il a secoué la tête.

— Vous avez enregistré le bateau ?

— Non.

— Et l'équipement de survie ?

— C'est le genre de truc auquel on réfléchit trop, m'a expliqué Rex. Nous, on se base sur l'expérience. On apprend en *faisant*.

Voilà que je recommençais à empiéter sur le domaine des illusions, tandis que Marcy dévorait une banane.

— Vous avez rencontré Josie et Paul ? m'a-t-elle demandé. Ils sont de Boulder. On leur donne des tuyaux... Enfin, Rex... vu qu'ils vont partir, eux aussi.

Elle m'a montré un jeune couple tatoué, affalé à côté d'un autre sloop laissé à l'abandon qui n'arriverait sans doute jamais jusqu'à Seattle.

Étant d'humeur à piétiner les rêves, je ne voulais pas rencontrer d'autres migrants à l'esprit aventurier, alors je suis allé voir où en étaient Mick et Leo, chargés de polir et de tapisser de fibre de verre le *Sophia*.

Voyant Jack arriver en se dandinant, j'ai essayé de devancer son sermon :

— Je me suis farci ce type uniquement parce qu'il m'accusait de gonfler la note.

Jack a repoussé mes explications d'un geste.

— Je lui ai dit que tu étais le meilleur et j'ai promis de t'en toucher un mot. Voilà, c'est fait. (Il a tortillé sa moustache et montré la proue du *Sophia*.) Blaine m'a appelé dès qu'il est ressorti de la salle d'opération. Il m'a dit qu'il pétait le feu. Et il m'a répété de ne pas m'inquiéter pour le coût des travaux. Il va mélanger les factures avec celles de la réfection de la cuisine et reprocher à sa femme d'avoir dépensé autant pour son projet à elle.

Quand des clients ont commencé à rôder autour de nous en essayant d'attirer l'attention de Jack, j'ai quitté le chantier en traînant les pieds pour rejoindre les fumeurs et, sans même qu'on m'y pousse ou qu'on me le demande, j'ai entrepris de raconter le fiasco de mon dernier rancard.

— Alors, la Numéro 24 m'invite chez ses parents dans le West Side. Sa mère est hystérique dans la cuisine, et elle a si peu de choses à me dire que je sens déjà sa déception. Son père est le genre montre en or et scotch hors de prix. Il ne boit que du Glenlivet, m'explique-t-il. "Tout le reste, c'est de la pisse." Et il le répète deux ou trois fois. Malgré tout, je n'étais pas loin de l'apprécier, jusqu'à ce qu'il commence à me chercher sur la voile. "J'ai jamais compris cette attirance", me dit-il, comme si je lui avais demandé son avis.

Hilarité des gars.

— "Ça prend une journée entière pour aller absolument nulle part", qu'il me sort. "Et toutes ces cordes emmêlées ? Très peu pour moi. Je comprends pas comment on peut se dire que ça vaut la peine de

s'enquiquiner, sauf si on n'a pas les moyens de se payer un bateau à moteur."

Nouveaux éclats de rire.

— Je n'en pouvais plus de ce type, mais le problème, c'était que j'avais encore envie de coucher avec sa fille. Elle avait un goût pour le sexe qui me donnait l'impression d'avoir à nouveau dix-neuf ans.

Ils m'ont regardé avec de grands yeux et les rires ont repris. Je leur ai décrit ensuite notre dîner familial, avec son père au triple menton, un self-made-man comme il le rappelait sans cesse, et qui me révèle soudain qu'il possède un Bayliner de quatorze mètres, chose que sa fille avait omis de mentionner.

— "Votre pont supérieur est donc à cinq mètres de la surface environ", lui dis-je. "Exact." "Et je parie que vous avez deux moteurs Cummins 330 ? Refroidis à l'eau douce ?" Il fait une bouche en cul de poule. "Impressionnant", dit-il en posant un regard approbateur sur sa fille. "Vous avancez très vite et vous créez un énorme sillage, n'est-ce pas ?" Il hoche fièrement la tête, mais un de ses épais sourcils se dresse. "Vous savez comment mon frère appelle ce genre de bateaux ?" Son sourire est glacial. "Des bombes puantes ?" "Quelque chose dans ce goût-là. Mais devinez comment mon père appelle les marins dans votre genre ?" Là, il penche la tête sur le côté pour m'avoir dans sa ligne de mire. "Des enfoirés", je lui dis.

Éclats de rire autour de moi.

— Je trouve que c'est du dogmatisme, a déclaré Mick, champion des bourdes lexicales sur le chantier.

— Du *pédantisme*, a corrigé Noah, avant de rejeter deux fois la tête en arrière, convulsivement.

Un panneau d'affichage avait fait son apparition ce matin, à une rue seulement du chantier : LA FIN EST PROCHE. Tout le monde supposait qu'il y avait un lien avec le père de Noah qui prédisait la fin du monde, mais personne n'osait lui poser la question.

— Alors, comment ça s'est terminé avec la fille enthousiaste ? m'a-t-il demandé.

— Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle ne m'a jamais rappelé.

Comme d'habitude, je ne voulais pas leur parler des filles qui m'avaient largué parce que j'étais trop ennuyeux ou trop désespéré, trop renfermé ou trop naïf. En moins d'une heure, le rancard Numéro 25 et moi avions sympathisé en comparant nos enfances semblables, avant de nous apercevoir que nous en savions déjà trop l'un sur l'autre pour avoir envie de nous revoir.

J'ai regardé les drapeaux en berne de la marina, au-delà des gars. Johnny et moi avions eu une journée d'entraînement cette semaine, nous étions donc théoriquement prêts, autant qu'on pouvait l'être, à

faire une bonne course si le vent restait faible ce soir.

Revenant en arrière, j'ai parlé aux gars du rancard Numéro 9.

— Elle semblait folle de moi, jusqu'à ce qu'elle établisse mon signe astral et découvre que j'avais quatre planètes en Scorpion. "Ça ne marchera jamais, m'a-t-elle dit. Je ne peux pas être avec un homme secret et misogyne."

— Mis au quoi ? a demandé Mick.

— Elle a largué notre petit Josh parce qu'il avait quatre planètes en Scorpion, lui a expliqué Noah. C'est ça qu'il faut retenir.

— Quelles planètes ? a demandé Leo.

— *Pendant vingt jours et vingt nuits, a récité Noah, le manchot empereur marchera pour atteindre un endroit si extrême qu'il n'accueille aucune autre forme de vie. Dans l'endroit le plus inhospitalier sur terre, l'amour trouve sa place.*

¹ Billets de cent dollars.

La pesanteur d'un seul voilier

NOUS avons débuté nos rituels d'avant course alors que le vent se levait et transformait la tranquille gelée verte de la baie en tôle ondulée. Toute la flotte des Star était de sortie ce soir, et lorsque le compte à rebours a commencé, vingt et un bateaux franchissaient la ligne de départ invisible comme des hamsters hystériques.

— Au signal des deux minutes, ai-je dit à Johnny, on s'éloigne tout de suite de la ligne pendant presque une minute, puis on empanne, on revient à fond et on passe au milieu, juste au coup de canon. Pigé ?

— Oui, capitaine Kaz !

Après avoir exécuté ce plan, ou presque, nous avons attiré l'attention, car, pour une fois, nous avançons plus vite que tout le monde, particulièrement Mario qui, comme à son habitude, traînait vers l'extrémité gauche de la ligne, moins fréquentée, à l'endroit même où nous nous dirigeons tout à coup maintenant que le vent avait tourné. Mais avant d'arriver à sa hauteur, nous nous sommes fait voler notre brise ininterrompue par deux autres bateaux, que Mario a laissés derrière lui grâce à sa mystérieuse accélération pour déboucher ensuite à l'air libre, augmentant encore son avance, tandis que nous rétrogradions en fin de peloton.

Quand nous avons enfin pu virer de bord, nous étions encore trop légers, ou trop maladroits, pour maintenir le bateau à l'horizontale. Après avoir terminé avant-derniers dans les deux courses suivantes, j'ai demandé sèchement à Johnny d'arrêter de s'excuser pour des fautes dont il n'était pas responsable, ce qui a provoqué de sa part de nouvelles excuses avant qu'il se reprenne. Nous avons regagné la marina, dans le silence et la sidération de nos insuffisances. Pourquoi participais-je à des régates ? Pour rappeler à tout le monde que je n'étais pas Bobo ni Ruby Johannssen ?

Le quai ne nous a apporté aucun soulagement. Distract par une bande de résidents qui traînait près de ma jetée, je n'ai pas remarqué que nous arrivions trop vite et Johnny n'a pas eu le temps de nous éviter de heurter le quai et d'emboutir la proue fragile. J'ai repoussé d'un geste ses nouvelles excuses et foudroyé du regard mes voisins avides qui n'espéraient sans doute rien de plus qu'un petit conseil.

— Pas ce soir, ai-je dit, presque en hurlant.

La plupart ont battu en retraite aussitôt, mais Rem, le narcoleptique du quai B qui avait récemment acheté une yole à moitié pourrie pour presque rien, s'est avancé.

— J'ai juste une petite question, vite fait, a-t-il dit en balançant une

canette de Pabst vide au bout de son auriculaire.

— Bien sûr, Rem, mais ça te coûtera un dollar cinquante la minute à partir de... (J'ai regardé ma montre.) ... maintenant.

— OK, OK, a-t-il dit en montrant ses paumes crasseuses et en reculant. Excuuuuuuse-moi.

Johnny m'a aidé à rouler les voiles dans un silence décontenancé, et il s'est bien gardé de s'incliner devant moi.

Après cela, je me suis emparé de la banquette de coin à la taverne, mais le rancard Numéro 26 n'est pas venu. Ou peut-être avait-elle jeté un coup d'œil à l'intérieur, vu un clochard qui broyait du noir en tenant une pinte mousseuse et fait marche arrière illico. Plus tard, elle évoquerait une urgence impliquant la petite amie de son demi-frère, sans proposer un autre rendez-vous. De toute façon, son insistance pour que tous les hommes qu'elle rencontrait partagent son *éthique du recyclage* m'était déjà apparue sous la forme d'un facteur rédhibitoire, dénué de romantisme.

La première bière est descendue à toute vitesse, comme si elle essayait d'éteindre quelque chose. La deuxième m'a énervé, presque au point d'appeler mon père pour lui demander d'enlever son utopie de mon chantier. Comment avait-il appelé ça ? *Un projet familial*. Non, il s'agissait d'un plan égoïste destiné à un seul Bobo Johannssen Jr. irresponsable.

Tandis que d'autres skippers de Star braillaient à leur table, Mario s'avança tranquillement vers moi, avec sa bière, pour interrompre mon cafard amer.

— Alors, ta famille participe à la Swiftsure cette année ?

J'ai ricané et l'ai regardé fixement jusqu'à ce qu'il se mette à tripoter ses fermetures éclair.

— Qui t'a dit ça ?

— J'ai entendu dire que ta sœur sera là, elle aussi.

— Sans blague ? Peut-être que tu as des problèmes d'audition.

— On n'est jamais vraiment sortis ensemble, elle et moi, avoua brutalement Mario. Ruby m'a toujours plu et j'ai attendu d'être plus âgé pour sortir avec quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce que tu bois comme bière, déjà ?

— Je lui ai écrit des lettres quand elle était en Afrique, au moins une par mois la première année. Elle n'a jamais répondu, mais ça ne m'a pas empêché de continuer. C'est un peu pour ça que j'ai commencé à venir ici, il y a trois ans, en me disant qu'elle finirait bien par revenir naviguer avec vous.

J'ai émis un sifflement.

— Voilà ce que j'appelle un raisonnement foireux.

Sa poitrine se soulevait.

— Je dis juste que j'aimerais bien refaire de la voile avec cette fille.

— J’ai compris, Mario. Nous aussi.

Il m’a regardé, il attendait la suite.

— Rien que de la tenir par la main, ça ressemblait à une expérience sacrée.

Sa voix tremblait véritablement. Sur ce, il a fait demi-tour et filé par la porte de derrière.

Ma troisième bière a remplacé le martyr par la stupéfaction face à tout ce que Mario Seville venait de dévoiler, ce qui, par ricochet, a éveillé en moi un sentiment de culpabilité pour avoir rembarqué les résidents.

J’ai pris un sac d’outils et commencé mon tour d’inspection sous une pluie fine, en me glissant à l’intérieur du lazaret de Georgia, à bâbord, pour resserrer les serflex des deux côtés de sa pompe de cale, afin qu’elle récupère de la puissance d’aspiration. Après quoi, j’ai montré à l’ancienne religieuse comment le faire elle-même et décliné sa proposition de boire un verre de mauvais vin avec des Doritos. L’étape suivante était le hors-bord moisi de Trent. En écoutant son moteur peiner, je spéculais à voix haute : gicleur bouché ou pompe à injection défaillante. Puis, faisant le tour de l’arrière du bateau en suivant une intuition, j’ai donné des coups de tournevis sur le tube de mise à l’air libre et je l’ai ramoné, jusqu’à ce qu’un magma répugnant s’en échappe. Le moteur a démarré sans peine et j’ai repoussé les huit dollars que me tendait Trent – “Tout ce que j’ai sur moi”. Venait ensuite le couple de nudistes, très désireux de connaître les avantages et les inconvénients des chauffages au propane ou au gasoil. Quand enfin j’ai atteint le bateau de Rem, celui-ci était assis dans son cockpit, tête nue sous la pluie, et il écoutait un concerto pour piano – il le dirigeait, plus exactement.

— Salut, Remy.

Ses mains se sont figées en l’air, il a ouvert les yeux.

— Oh, merde. Désolé, mec. Je ne savais pas... Je veux dire, comme je...

— C’est quoi, ton problème ?

Il m’a montré le pont à bâbord où l’eau formait une flaque de deux centimètres de profondeur entre la cabine et le rail de fargue.

— Ça fuit grave méchamment, jusque dans les placards. Un seau par jour des fois. Tu veux aller jeter un coup d’œil en dessous ? Peut-être qu’il faut refaire les joints, j’en sais rien. Mais il y a un million de putains de vis qui sortent de partout et je sais pas comment...

J’ai cessé de l’écouter tandis que je sortais ma perceuse, introduisais un foret de vingt et perçais un trou au pied du rail de fargue, à l’endroit le plus large du bateau.

— Hé ! s’est exclamé Rem. Tu peux pas faire ça, si ?

Quand j’ai ressorti la mèche, le nouveau trou s’est mis à cracher

comme un tuyau.

— Ça ne résout pas ton problème, mais au moins, ça le ralentit. Il te faut d'autres dalots pour que l'eau ne s'accumule pas à cet endroit. Quand le trou sera sec, je reviendrai l'enduire d'époxy pour que ça ne pourrisse pas.

— Ouah, mec. C'est géant, mais... comment dire... j'ai pas de...

— Salut, Rem. Va rejoindre Bach.

La pluie a redoublé, son bis familier faisait un bruit de ferraille sur les toits en tôle, cognait sur les bâches et inondait les ponts et les canalisations. Quand vous vivez sur un bateau dans l'ouest de l'État de Washington, la pluie devient votre camarade de chambre. Nous avons parfois des averses de style mousson, mais notre spécialité, c'est la pluie intimiste et incessante. Vous l'entendez marteler le toit de votre cabine, vous sentez son humidité dans vos narines et sur vos vêtements, même quand les uns et les autres sont secs. Aucun chauffage, aucun déshumidificateur, aucun thermostat, aucun détergent ne peut rivaliser avec cette humidité. Le premier film interdit aux moins de dix-huit ans que j'ai vu était *Liaison fatale*, avec Glenn Close dans le rôle de la maîtresse cinglée qui dit à Michael Douglas : "Je ne me laisserai pas ignorer !" Voilà le genre de pluie que nous avons.

Regagnant enfin mon propre bateau, je me suis arrêté sur le pont pour répondre à mon portable qui tremblait.

— Salut, Josh, a dit une voix de femme chaleureuse. Comment va ?

— Ruby ?

— Qui veux-tu que ce soit ? a-t-elle répondu comme si nous nous parlions tous les trois jours et non pas tous les trois ans. Allô ? Tu m'entends ? Josh ?

— C'est chouette d'entendre ta voix !

Elle a éclaté de rire.

— Tu crois que je n'en ai qu'une seule ? (Et elle a débité une tirade dans un français élégant, avant d'enchaîner sur un dialecte africain saccadé.) J'ai pas beaucoup de temps, alors dis-moi comment ça se passe avec la rénovation de ce bateau. Papa dit que... (Là, elle a imité la voix de baryton boudeur de notre père.) ..."Josh n'en fout pas une !" Je lui ai répondu : "Ne me prends pas pour une idiote, Papa ! C'est pas le genre de mon frère." Qu'est-ce qui se passe avec Maman, d'ailleurs ? Sa voix était complètement atone. Elle va bien ? Allô ? Allô ?

— Je suis là ! Alors comme ça, Papa t'a entraînée dans sa combine ?

— Hein ? C'est plutôt le contraire. C'est moi qui vous entraîne *tous* dans cette combine. La Swiftsure, Josh ! Le moment est venu ! Attends une seconde... (On aurait dit que son téléphone était tombé.) Mets ça n'importe où ! cria-t-elle dans son dos, avant de s'adresser de nouveau

à moi, tout doucement : Dis-moi que tu peux préparer ce bateau vite fait.

— Peu probable. C'est un vieux rafiot à la con.

Soupir de Ruby.

— Non, mais écoute-toi ! Qui a pissé dans tes Cheerios ? Il faut bien un vainqueur. Pourquoi pas nous ? J'ai dit à Grumps de doubler sa dose d'anticoagulants parce qu'il ne doit pas louper ce grand moment. Allô ?

— Je suis là.

— Allô ? Josh ?

— Je suis là !

— Tu as eu des nouvelles de Bernard ?

— Oui !

— Josh ? Tu m'entends ?

— Oui, Ruby ! Oui !

— Tu es toujours là ?

— Oui !

— Bon, si tu m'entends toujours, dit-elle tout bas comme si elle se parlait à elle-même, prévois un dîner à la Masure, le samedi avant la course pour qu'on élabore notre brillante stratégie.

Après un dernier petit rire, elle a raccroché.

J'ai rappelé aussitôt, frénétiquement, mais une voix de robot m'a informé que la messagerie vocale était pleine.

Levant alors la tête, j'ai découvert que Trent et les nudistes me dévisageaient comme si je m'étais à ce point éloigné de mon comportement habituel qu'ils ne me reconnaissaient plus.

Au lieu de regagner ma couchette, je me suis retrouvé en train de pédaler au hasard dans la nuit détrempée, et la voix de ma sœur résonnait en moi tandis que je passais en marmonnant devant les guitaristes des rues et le bourdonnement et le bruissement du centre-ville, jusqu'au chantier inondé de pluie.

Le Joho 39 était là depuis onze jours maintenant, mais, mis à part quelques regards angoissés, je ne lui avais guère prêté attention, pas plus que je n'en avais prêté à aucun autre de ces modèles depuis que mon père avait vendu *Freya II* – contre l'avis général – lors d'une énième baisse d'activité chez Johannssen & Fils. Le fait d'en voir un tapi le long d'un quai, sous voiles qui plus est, me perturbait. Mais ce bateau arrivait avec un tel passif, il possédait un nom si choquant – *Hell Bitch*¹ – et paraissait tellement mal en point, comme s'il cognait contre un quai depuis dix ans, que je n'avais éprouvé aucun sentiment d'affection jusqu'à maintenant. Maintenant que je l'avais enfin pour moi seul, sa silhouette épaisse et gracieuse dévoilait son aspect familial.

Le design avait perdu son prestige depuis longtemps. Trop austère

pour être chic, trop lourd pour rivaliser dans les régates, il avait quand même réussi à tenir le coup pendant vingt-huit ans et à sillonner la planète au moins trois fois ; et sans doute avait-il visité presque tous les ports célèbres sur tous les continents, sans parler des criques et des moindres recoins de notre mer intérieure.

J'étais un bambin quand les Bobo l'avaient conçu, mais quand nous serons tous redevenus de la poussière depuis longtemps, quelques Joho 39 restaurés continueront certainement à foncer sous le vent et à faire chavirer les amoureux de bateaux incapables de résister aux vieux sloops bien roulés et surbaissés qui combinaient les désirs de vitesse de mon père et les exigences de beauté et de confort formulées par Grumps. Les compromis étaient évidents. Une proue en saillie pour l'élégance et la facilité de mouillage, cohabitant avec des bouchains plats sur l'avant et sur l'arrière pour favoriser le départ au planning, la vitesse et la maîtrise aux allures portantes.

Ce design constituait l'étalon au regard duquel je jugeais tous les autres voiliers. Longueur 13 mètres ; ligne de flottaison 10 mètres ; largeur 3,50 mètres ; déplacement 6 200 kilos ; ratio surface de voilure/déplacement 18,8. Les chiffres relatifs aux voiliers me détendent. Donnez-moi les mensurations d'un bateau, et je vous dirai comment il se comporte dans telles ou telles conditions. Compte tenu de son âge et de son état général, je peux vous dire ce qu'il vaut, s'il a de l'allure, et calculer son handicap de course à dix secondes par mille près.

En faisant plusieurs fois le tour du Joho, je me suis demandé comment nous réussissions à tenir à huit – en comptant Grumps et les deux labradors – à l'intérieur de cette coquille en plastique deux fois moins grande qu'un mobile home. Pourtant, malgré les cordes, les chaînes, les défenses, les voiles, les céréales, les livres, la bière, le vin et les sacs de couchage, il y avait suffisamment de place. Nous faisions tellement plus de choses ensemble quand nous étions à bord – lire, rire, bavarder et chanter, avec Grumps qui nous faisait entonner ses ridicules chansons de marins, avant de nous échouer invariablement.

Une fois, à Active Pass, nous avons heurté le fond à deux reprises dans la même journée, d'abord du côté est, puis du côté ouest. Trois jours plus tard, nous nous sommes échoués sur un banc de sable dans le détroit de Géorgie. Nous avons alors hissé les voiles et nous sommes rassemblés sur le liston, à l'exception de la petite Ruby, que nous avons laissée à la barre, au cas où nous réussirions à nous extraire du delta – fort heureusement meuble – du fleuve Fraser. Cela a duré presque deux heures glaciales, jusqu'à ce que Grumps et Bernard treuillent notre père à mi-hauteur du mât. Le harnais lui comprimait l'entrejambe, au point de faire monter sa voix dans les aigus pendant qu'il pestait contre tout ce qui l'agaçait, y compris les ricanements sur

le pont.

Finalement, un souffle de vent conjugué à la marée montante nous a libérés, sous voiles et à vive allure, inclinés au maximum, chacun anticipant un nouveau choc avec le fond, tandis que notre père se balançait dans une position de plus en plus précaire et nous hurlait de le redescendre, ce qui faisait mourir de rire Ruby. Pour autant, personne n'a pris le risque de le redescendre ou de la remplacer à la barre par crainte de compromettre notre fuite vers des eaux plus profondes.

La dernière fois que j'ai vu Grumps, je lui ai demandé pourquoi nous nous échouions si souvent.

— Les cartes étaient si imprécises que ça à l'époque ?

Il a plongé le nez dans son verre de bière pour contempler les bulles.

— Aucune idée, a-t-il répondu. Ta mère prétend qu'Einstein s'échouait tout le temps.

Il est vrai que les récits de voile d'Einstein s'achèvent souvent, dans des proportions particulièrement élevées, par un échouage, un sauvetage ou un remorquage nocturne. Et quand le célèbre savant cafouillait sur un bateau, le monde entier le savait. Durant l'été 1944, le *New York Times* avait jugé utile de raconter à ses lecteurs comment ce génie de soixante-cinq ans avait percuté un rocher et chaviré sur un lac dans les hauteurs des Adirondacks, et s'était retrouvé temporairement prisonnier sous la voile, la jambe prise dans une corde, avant de parvenir à remonter à la surface.

Durant nos odyssées familiales les plus longues, nous cohabitons sur le 39 pendant vingt-quatre heures d'affilée. Nous mangions des *s'mores*² chaque soir. Grumps nous récitait des légendes nordiques et nous apprenait à yodler. Nous faisons d'innombrables parties de Yahtzee. Un jour, dans une marina tranquille au Canada, Bernard a enfilé son masque et sa cape de Zorro, il a pris son épée en plastique et m'a demandé de le treuiller pour qu'il puisse se balancer au-dessus des bateaux surchargés d'étrangers à côté de nous, en criant, avec un épouvantable accent espagnol : "Combien pour vos petites filles ?"

Freya II était tellement plus qu'un bateau. C'était notre ouverture sur le reste du monde. À son bord, nous voyions des orques et des baleines à bosse, des marsouins, des dauphins, des ménageries d'oiseaux marins. Vers la fin d'une de ces excursions, alors que nous étions allongés sur le pont pour contempler les constellations éclatantes, notre mère nous apprit que nous mesurions tous deux centimètres de plus dans cette position, car la pesanteur ne comprimait pas les tissus de notre colonne vertébrale. Elle nous apprit également que la Lune aurait dérivé dans l'espace depuis longtemps sans l'aspiration de la Terre pour la retenir, et que tous les objets

exerçaient des attractions. Neptune, nous expliqua-t-elle, avait été découverte seulement lorsqu'un astronome vigilant avait détecté un tremblement dans l'orbite d'Uranus autour du Soleil, suggérant la présence d'une sphère invisible qui la faisait dériver légèrement.

En contemplant ce soir la forme plaisante de ce Joho 39 malmené, j'espérais qu'une fois correctement réparé, il posséderait une force de pesanteur suffisante pour rassembler de nouveau toute la famille, ne serait-ce que le temps d'un week-end.

Avant même de m'en rendre compte, j'étais en train d'arracher les lattes de plancher en teck voilées afin d'examiner les boulons et l'intégrité du puits de quille renforcé avec sa dernière couche familière de roving de vingt-quatre onces et ses poutres en I caractéristiques qui soutenaient l'épais pied de mât. J'ai passé les dernières heures précédant l'aube à poncer en faisant le serment muet de rendre cette coque aussi lisse, d'aplomb et sans défaut qu'elle l'était quand ce Joho 39 de 1984, coque numéro 13, était sorti du moule Johannssen & Fils.

¹ La Garce de l'Enfer.

² Guimauve grillée et carrés de chocolat entre deux biscuits.

De gros morceaux de plastique sans cœur

LES familles se déchirent pour des histoires d'argent, de trahison et d'abus, pour des histoires de ressentiments, d'infidélités et de malentendus, parce que les gens sont des crétins. N'importe quoi, ou presque, peut ébranler ces lignes de fracture. Mais je ne connais qu'une seule famille qui se soit déchirée à cause d'une course de voiliers. D'une seule seconde et d'un mouvement de barre spontané, en fait. D'autres petites secousses avaient précédé le grand séisme, mais dans ces moments-là, c'était généralement mon père le skipper, pas ma sœur.

Pendant une course, il dictait non seulement les manœuvres du bateau, mais aussi l'ambiance et les émotions. S'il plaisantait, nous nous détendions tous, mais pas question de le distraire intentionnellement, pas plus que vous n'iriez déranger un homme qui écoute les goupilles d'une serrure de coffre-fort. Si vous aviez le malheur de bavarder au mauvais moment, il posait sur vous ses yeux bleus globuleux. Il s'attendait à ce que chacun de nous discute, réfléchisse et rêve à la manière de nous faire avancer plus vite, comme si une toute petite dose supplémentaire de concentration acharnée – du genre à tordre des petites cuillères – pouvait propulser mentalement notre bateau en tête de la flotte. Vous n'embarquiez pas avec de la bière ou un seul gramme de chargement inutile. Et vous déjeuniez discrètement, si vous déjeuniez.

David Binstein violait tous ces principes.

Bâti comme un sanglier de cent trente kilos, Binny était très populaire parmi les skippers en manque d'effectif qui se débattaient pour maintenir la vitesse et la stabilité de leurs bateaux trop chers et sous-lestés. Et il avait participé à suffisamment de courses pour maîtriser parfaitement son rôle de contrepoids, et à chaque virement de bord, il changeait habilement de côté et faisait balancier avec sa masse en se penchant par-dessus les filières au bon endroit et au bon moment. Mais au cours de cette dernière manche sous le vent, en ce jour décevant de l'été 1999, son poids nous désavantageait, alors qu'il se lançait dans sa troisième histoire universitaire de l'après-midi, en engloutissant un sandwich œuf-salade qu'il faisait passer avec une Busch Light.

L'histoire commençait avec un aspirant membre d'une fraternité qui assistait à son premier match de football, et Binny, assis au milieu de la tribune des étudiants, qui lui faisait signe et lui criait qu'il lui avait gardé une place.

— Alors, ce pauvre type boutonneux me rejoint en dérangeant quarante ou cinquante étudiants, avec un grand sourire et un hot-dog de trente centimètres de long.

Comme toujours, les ricanements de Binny ralentissaient son récit. Des veines palpaient sur le front de mon père, tandis que deux autres bateaux nous rattrapaient.

— Ce gamin ne se doutait pas qu'on était aussi potes, lui et moi, poursuivait Binny. Je lui avais gardé une place, merde alors ! Il était flatté. Et quand il arrive enfin devant moi, je le soulève de terre et je crie : “Balle humaine !”

Les muscles de la mâchoire de notre père tressaillirent quand un Synergy 1000 nous dépassa. Je savais qu'il voyait dans cette dernière manche l'ultime chance de sauver la journée. Nous étions sur le *Freya II*, qui semblait apathique sous le vent comparé aux nouveaux modèles coûteux et plus légers comme ce foutu Synergy. Les inégalités économiques du sport exaspéraient Père, particulièrement cette vague récente de newbies de l'Internet qui claquaient des centaines de milliers de dollars pour un bateau et des voiles. Il appelait ça *acheter des trophées*. Obstinément, nous continuions à concourir avec notre vieux bateau face à ces jeunes coqs, à l'image de celui qui barrait un de ces poids plumes et nous doublait à toute vitesse avec ses voiles transparentes sexy.

— Et voilà le gamin qui passe de main en main, jusqu'au premier rang. Et tout le monde se penche au passage pour mordre dans son hot dog ! (Binny se retenait pour ne pas rire, ce qui faisait trembloter la peau de son cou.) Le temps qu'il atteigne les pom-pom girls, il n'en restait plus que ça...

Il écarta son pouce et son index d'un centimètre en inspirant bruyamment, ivre d'hilarité.

— C'était ça le plus tordant, dit-il d'une voix aiguë en séchant ses larmes. La tête de ce gamin en voyant ce qui restait de son...

— Ouste ! gronda notre père. Tu prends de la place pour rien, Binstein ! Fous le camp ! Immédiatement !

Binny laissa échapper sa canette et la bière se répandit sur le pont.

— Ouste ! répéta mon père.

Binny regarda autour de lui, incrédule.

— Papa, dis-je tout bas, étant le plus près de lui, calme-toi.

Car j'avais vu son front plissé effectuer des calculs, estimer le poids total de notre équipage à environ six cent cinquante kilos, et conclure que cent trente kilos en moins pouvaient faire une différence lors du dernier mille. Sans doute avait-il également intégré le fait que l'eau n'était pas trop froide à la fin juillet et que nous étions à l'abri des regards, en bordure de parcours.

— Immédiatement ! ordonna-t-il. On repassera te prendre après la

course.

Finalement, nous nous mîmes tous à protester, mais à notre grande stupéfaction, Binny souleva une de ses jambes épaisses par-dessus les filières. J'ignore ce que Bobo Jr imaginait qu'il allait se passer. Quoi qu'il en soit, il ne protesta pas quand, après le *splash* bruyant de Binny, Bernard cria :

— Un homme à la mer ! Affalez le spi et préparez l'empannage pour opération de sauvetage !

Il mit le moteur en marche et exécuta un demi-tour tandis que nous affalions rapidement le spi puis la grand-voile et revenions sur notre sillage pour récupérer notre étudiant flottant, dont le gilet de sauvetage trop petit parvenait tout juste à maintenir le menton au-dessus des vaguelettes.

— Oh, allons, dit mon père en essayant de prendre ça à la rigolade. Qui pouvait penser sérieusement qu'il allait sauter ?

— Papa, dit Bernard, suffisamment fort pour que tout le monde l'entende, t'es un trou du cul.

Père s'obligea à sourire et regarda autour de lui en comptant sur ses talents d'amuseur pour retrouver son aplomb.

— Parfois, dit-il lentement, on l'est tous.

— Bien essayé, rétorqua Bernard, mais n'espère pas faire porter le chapeau à tout le monde. Cette fois, il y a trop de témoins pour que tu puisses déformer la réalité.

Il avait raison. Ce jour-là, notre équipage incluait trois jeunes types qui naviguaient et buvaient avec un peu tout le monde, ce qui voulait dire que cette histoire allait se répandre de bar en bar, de course en course, d'année en année, en même temps que d'autres légendes exagérées selon lesquelles notre père pompait ou godillait illégalement, percutait des bouées ou éperonnait volontairement d'autres bateaux, ou bien lançait des bouteilles de Coca contre le mât quand il n'était pas satisfait de la manière dont nous manœuvrions le spinnaker.

Plus tard à l'automne, quand Ruby débuta son année de terminale, les roues de la normalité commencèrent à dérailler. Elle regardait le téléphone avant même qu'il ne sonne. Ou bien, elle se tournait vers moi et disait "Il va pleuvoir" quelques secondes avant qu'il pleuve. Ou bien, elle murmurait soudain "Des visiteurs" avant que les chiens aboient. Peut-être avait-elle l'ouïe particulièrement fine, mais cela n'explique pas pourquoi, en cette soirée du début septembre, elle s'exclama, avec une inquiétude évidente :

— Où est maman ?

— Au Safeway ? suggéra Grumps en levant les yeux de la lettre qu'il écrivait au dernier critique en date ayant accusé Steinbeck d'être trop politique ou trop sentimental. C'est le jeudi qu'elle fait les courses,

non ?

Mon père replia soigneusement le cahier sports du journal et jeta un coup d'œil à la pendule.

— Quel est le problème ? Il n'est même pas sept heures.

— Il s'est passé quelque chose, marmonna Ruby.

Sa nouvelle coupe de cheveux rendait sa détresse encore plus perceptible. Elle s'était mise à les couper ultracourts pour éviter les regards qu'ils provoquaient quand ils étaient longs et ondulés. Malgré cela, les mères demandaient à la nôtre quelle teinture utilisait Ruby pour obtenir cette nuance orange brûlé. Elles semblaient toujours déçues, puis dubitatives, en apprenant que c'était *naturel*.

Une heure encore s'écoula avant qu'un coup de téléphone nous annonce que notre mère avait été victime d'une collision dans la 45^e Rue, au moment même, semblait-il, où Ruby s'était inquiétée de savoir où elle se trouvait.

Avant de filer à l'hôpital avec le camion à plateau, nous la dévisageâmes tous, jusqu'à ce qu'elle nous crie qu'elle ne savait absolument pas comment elle avait ressenti le choc subi par le cerveau remarquable de notre mère.

Une semaine plus tôt, Mère m'avait fait asseoir pour me raconter la saga du célèbre dernier théorème de Fermat.

Pierre de Fermat était un mathématicien français dont l'ultime idée géniale germa en 1637 quand il déclara qu'il n'existait pas trois nombres premiers positifs qui pouvaient vérifier l'équation $a^n + b^n = c^n$ pour n'importe quelle valeur entière de n supérieure à deux. Ce qui n'était pas une révélation fracassante pour la plupart d'entre nous était devenu un pilier des mathématiques des XIX^e et XX^e siècles, bien que Fermat n'en ait jamais apporté la démonstration. Comme on pouvait s'y attendre, recréer cette démonstration manquante avait été le Saint Graal des mathématiciens pendant plus de trois cents ans, jusqu'à ce qu'un Britannique maigrelet nommé Andrew Wiles sorte ce lapin de son chapeau en 1995. Ma mère me montra une vidéo dans laquelle Wiles décrivait sa quête et racontait qu'il avait travaillé pendant des années dans son grenier, en secret, avant de présenter ses résultats à Cambridge en 1993 – et de découvrir une erreur cruciale. Abattu, il avait repris sa tâche, seul dans son coin, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'une idée qu'il avait abandonnée depuis longtemps lui fournissait le chaînon manquant. "Ce fut le moment le plus excitant de ma vie", confia-t-il, étranglé par l'émotion et obligé de détourner le regard devant l'objectif.

C'est à ce moment-là que je m'aperçus que ma mère pleurait elle aussi.

— Son nom, murmura-t-elle, restera pour toujours attaché à ce formidable exploit. Personne ne peut améliorer sa démonstration. Elle

existe indépendamment du reste, comme le Requiem de Mozart. Dans ces centaines d'années, les gens connaîtront encore son nom.

C'était la première fois que je percevais son ego, le besoin de laisser sa marque. Appelez ça sa crise de la cinquantaine. Mais il y avait autre chose. Mère menait également une guerre contre les Bobo au sujet de l'éducation de ses enfants, le point de friction le plus récent ayant eu lieu quand ils m'avaient convaincu de continuer à travailler sur le chantier – *juste un an de plus* – au lieu de partir à l'université. Si elle avait protesté quand Bernard était passé directement du lycée au chantier, elle avait piqué une mini-colère quand j'avais fait de même.

— Je refuse d'être la seule personne cultivée dans ma propre famille, avait-elle déclaré. Je n'ai pas porté et élevé des enfants pour qu'ils travaillent dans votre foutue usine de bateaux !

Alors que les qualifications pour les Jeux olympiques approchaient, notre père implorait Ruby de faire plus de sport, en soulignant que les autres concurrents n'auraient pas le moindre kilo en trop. Ruby l'ignorait et restait fidèle à ses anciennes habitudes, se gavant de Cheetos et offrant tout ce qu'elle possédait aux gens qu'elle connaissait : son vélo, ses skis, ses gants de voile, sa montre, ses bracelets, mon skate.

— Ils se cassent le cul cinq heures par jour, tous les jours, même le dimanche, la tançait-il au cours du dîner.

— C'est juste de la voile ! explosa-t-elle finalement, avant de doubler le blasphème : Et les voiliers ne sont que des gros morceaux de plastique sans cœur !

Les Bobo plongèrent le nez dans leur assiette. Grumps fit craquer ses orteils. Notre père grinça des dents. L'indignation irradiait de sa peau et de ses cheveux. Notre mère et Bernard esquissaient de brefs sourires.

La pile de livres consacrés aux régates que Ruby n'avait toujours pas lus continuait à augmenter, et je ne pouvais guère l'en blâmer. Pourquoi étudier une chose qui était pour elle aussi naturelle que de respirer ?

Néanmoins, elle ne gagnait pas *toujours*. Elle avait déjà perdu des courses en barrant de gros bateaux. Mais seule sur un Laser, quand ça comptait vraiment, elle avait remporté toutes les grandes compétitions locales et régionales auxquelles elle avait participé depuis l'âge de douze ans. À quinze ans, elle avait gagné le Youth Nationals, les doigts dans le nez. Elle allait maintenant affronter les meilleures navigatrices pour décrocher une place dans l'équipe olympique américaine des Jeux de 2000 qui devait se rendre à Sydney l'été prochain.

Moi-même, je trouvais que ce n'était pas *juste de la voile*. C'était davantage un héritage, comme si des générations de génétique, d'ambitions et de traditions avaient bouillonné pour atteindre ce point

culminant.

Empilement familial

AUCUNE fille de l'âge de Ruby n'avait jamais remporté les qualifications. Avec son mètre soixante-cinq et ses cinquante-cinq kilos d'adolescence fragile, elle se trouvait opposée à des jeunes femmes d'une vingtaine d'années aux corps sculptés par la gym, avec des sponsors, des maris et des abdos de boxeurs. Une fois de plus, les chiffres, la physique et les probabilités étaient contre elles. Mais elle s'était qualifiée, et notre père l'avait immédiatement inscrite pour la régate qui – chance inespérée – se déroulait cette année à une demi-heure de la Masure, ce qui faisait d'elle l'outsider et la coqueluche locale, issue d'une lignée olympique.

J'étais plus nerveux qu'elle. Ses adversaires étaient des expertes adultes venues des lacs, des baies et des fleuves qu'elles avaient dominés à travers tous les États-Unis. La voile était toute leur vie, alors que Ruby avait à peine dix-sept ans et paraissait encore plus jeune.

L'humiliation d'une première journée au cours de laquelle elle avait fini deux fois troisième, une fois cinquième et une fois septième, fut atténuée par le fait que personne n'avait réellement dominé, à l'exception d'une ancienne championne universitaire de Lake Superior, qui était âgée de vingt-cinq ans, mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et avait deux jumeaux. La Mère Supérieure, comme nous la surnommions, avait fini une fois première, deux fois deuxième et avait écopé d'une disqualification.

Ruby finit dans les trois premières au cours des sept courses suivantes – y compris quatre premières places ! – et se retrouva à la deuxième place au classement général, alors qu'il restait trois courses le dernier jour. Par conséquent, nous étions tous là, entassés au bord du Golden Gardens Park jonché de rondins, pour assister au couronnement potentiel de notre obsession familiale, sous une chaleur qui atteignait des records.

Les deux Bobo arboraient des bobs de marin assortis – comme s'ils étaient susceptibles d'être appelés à tout moment pour accomplir leur devoir – et ils ne cessaient de jacasser. *Oh, la vache* par-ci. *Nom d'un chien*, par-là. Bernard se balançait sur place, à quelques pas de nous, la moitié du crâne rasée, l'autre moitié exhibant des dreadlocks. Il était récemment devenu végétarien et fana d'alpinisme ; il avait escaladé trois fois le mont Rainier au cours de l'été et lu tout ce qu'avait écrit Edward Abbey. Son T-shirt proclamait : FAISONS PAYER LES RICHES !

Était également présent le nouveau petit ami de Ruby, un ado de

Ballard, avec le teint cireux de celui qui ne sort jamais de chez lui et un anneau en or dans l'oreille qui faisait tressaillir les muscles de la mâchoire de Père. Il s'appelait peut-être Zack ou Jack, je me souviens seulement que notre père le surnommait La Nouvelle Erreur. Notre mère était physiquement là elle aussi, mais tellement ailleurs dans sa tête qu'elle aurait pu tout aussi bien être dans son bureau.

Ruby jaillit en tête dans la première course et distança la Mère Supérieure en filant vers le côté droit du plan d'eau, alors que les deux Bobo faisaient remarquer simultanément que le côté gauche semblait plus venteux, et que Ruby pourrait *marquer* la Mère Supérieure, c'est-à-dire la priver de vent. Elle vogua à vive allure vers la première balise, jusqu'à ce que le vent tourne de dix degrés, et à cet instant elle vira de nouveau et suivit son nouveau cap, droit sur la bouée, alors que la plupart des autres concurrentes devaient tirer deux bords pour suivre la même route. Au moment de contourner la balise, elle avait vingt mètres d'avance sur le second bateau.

— Encore des conseils à donner ? lança Bernard aux Bobo.

Grâce à mes jumelles, je regardais Ruby gagner de la vitesse sous le vent, malgré la brise hasardeuse. À proximité de la ligne d'arrivée, elle empanna une fois de plus que nécessaire, anticipant quelle extrémité de la ligne était la plus proche, et elle fut devancée d'une courte tête par une ancienne participante aux Jeux venue de Floride. La Mère Supérieure finit quatrième.

— Laisse tomber, dit Grumps à Père, qui ne cessait de demander qu'on veuille bien lui expliquer pourquoi sa fille avait choisi le mauvais bout de cette foutue ligne d'arrivée, même si cette deuxième place lui permettait de rester en lice.

Entre les courses, la température grimpa encore, comme si une secousse orbitale nous avait tirés vers le soleil. Bernard profita de cette pause pour arpenter la plage en brailant :

— Que la personne qui a laissé un berger australien dans un 4 x 4 Lexus doré avec toutes les vitres fermées vienne le libérer immédiatement, s'il vous plaît !

Les deux Bobo cessèrent de se disputer, le temps que Père demande pourquoi diable est-ce que Bernard s'époumonait de cette façon.

— Ce gamin est incontrôlable, dit-il à Mère, qui semblait ne pas les avoir entendus ni l'un ni l'autre.

La course suivante débuta bien, mais Ruby choisit de nouveau le côté droit du parcours, alors que la plupart de ses concurrentes portaient à gauche, misant apparemment sur un nouveau changement de vent qui ne se produisit jamais. Elle finit troisième.

— Pour l'amour du ciel ! rugit Père. Pourquoi est-ce qu'elle ne joue pas la sécurité ? C'est trop lui demander ?

Bernard me lança un regard entendu, car il m'avait dit un peu plus

tôt que notre père voulait que Ruby gagne pour *lui*.

La Nouvelle Erreur de Ruby choisit cet instant pour se confesser, alors que nous contemplions le détroit en silence.

— Mes parents veulent que je trouve un boulot, nous dit-il, à mon frère et moi. Chez Red Robin, Walgreens ou un truc super chiant dans le même genre. Mais moi, je veux pas accepter n'importe quoi. Vous voyez ce que je veux dire ? Dès que tu fous ça sur ton CV, t'as l'air d'un condamné à perpète.

— Tu sais ce que je pense ? demanda Bernard, avec désinvolture. Tu devrais revoir tes critères à la baisse et comprendre qu'il est peu probable que quelqu'un ait envie de t'engager pour faire quoi que ce soit.

Le gamin mit un moment à digérer cette remarque.

— Va te faire foutre, toi aussi, dit-il finalement.

— Tu m'envoies me faire foutre ?

Bernard le saisit sous les aisselles et le souleva de terre tout en le faisant reculer. À son crédit, La Nouvelle Erreur leva les mains en signe de reddition dès qu'il atterrit sur le ponton.

Sur ce, Bernard repartit en trombe vers le parking, puis il descendit sur la partie la plus fréquentée de la plage.

— Le gros connard avec sa Lexus de m'as-tu-vu peut-il aller libérer son chien qui crève de chaud ?

Quand les Bobo eurent réétudié les résultats, notre mère calcula que Ruby pouvait encore gagner les éliminatoires si elle finissait dans les cinq premières et devant la Mère Supérieure lors de la dernière course. À ce moment-là, le vent du nord générait des rouleaux de trente centimètres de haut qui favorisaient les navigatrices plus grandes et plus fortes. Malgré cela, Ruby prit un départ si parfait que nous craignîmes qu'elle n'ait franchi la ligne trop tôt, jaillissant avec une longueur d'avance sur la Mère Supérieure et utilisant la priorité pour l'obliger à virer de bord. Après quoi, elle la coinça en zigzaguant d'un bord à l'autre du parcours, la privant de vent et augmentant encore son avance jusqu'à la bouée au vent, qu'elle contourna en troisième position et son ennemie en cinquième.

Père continuait à mettre en doute ses choix, disant qu'elle devrait se contenter de naviguer pour gagner. Pourtant, dans la partie sous le vent, son bateau fut le plus rapide, et à mi-parcours, elle s'était hissée à la deuxième place. Pour la dernière boucle, elle misa sur les changements de vent et dépassa la concurrente de tête en la doublant par l'intérieur, autour de la bouée au vent. Dès lors, Ruby n'était plus qu'à un aller facile des Jeux olympiques. Les encouragements fusèrent, à mesure que la nouvelle se répandait. Des gens du coin, ses copains du lycée et d'autres régatiers comme Mario Seville se mirent tous à crier au-dessus de l'eau. Les deux Bobo lançaient des encouragements

sans queue ni tête. Et Mère elle-même, presque morose jusqu'à présent, se mit à hurler :

— Vas-y, Ruby ! Vas-y !

Avec une avance de trente mètres à l'approche de la ligne d'arrivée, elle était certaine de l'emporter si elle ne chavirait pas. Des gens commencèrent à se rassembler autour de nous pour vivre la réaction de notre famille. Mère étreignit les deux Bobo, tandis que je cachais mes larmes derrière les jumelles. Une fois de plus, sa vitesse échappait au bon sens. Comment *quiconque* pouvait-il distancer ainsi des navigatrices *aussi* douées ?

C'est alors que tout devint soudain étrange.

Ruby se dirigeait vers l'extrémité gauche de la ligne d'arrivée, ce qui paraissait logique compte tenu de sa position et de la direction du vent. Si elle gardait ce cap, elle n'aurait pas besoin d'empanner. Et pourtant, au tout dernier moment, c'est exactement ce qu'elle fit : elle pivota à quatre-vingt-dix degrés pour voguer parallèlement à la ligne, comme elle l'avait déjà fait lors d'une course précédente, mais en suivant un angle plus marqué, plus inexplicable.

— Qu'est-ce qu'elle..., murmura notre père. Le vent a changé de direction à ce point ?

— Elle est..., marmonna Grumps en nouant ses bras autour de son corps.

— Son gouvernail a cassé ? demanda Mère.

— Elle effectue un tour de pénalité ? s'interrogea Bernard à voix haute.

— Elle a déjà dû franchir la ligne ! insista notre père.

— Faites sonner la corne, supplia Grumps.

Nous vîmes alors Ruby passer devant la bouée qui marquait la fin de la ligne d'arrivée, pendant que le bateau qui la suivait franchissait la ligne au son de la corne de brume, suivi d'un groupe de trois autres concurrentes parmi lesquelles la Mère Supérieure. *Honk-honk-honk*. Puis trois autres encore, *honk-honk-honk*.

Alors même que ce spectacle se déroulait, je savais déjà qu'il ferait partie de ces moments inoubliables – parmi des milliards d'autres, à moitié effacés et insignifiants – qui constitueraient mon existence.

Plus tôt dans la semaine, Ruby m'avait demandé à quoi ressemblaient mes rêves. Je ne lui avais pas répondu grand-chose, à part qu'ils ne cessaient de me réveiller. Dans les siens, m'avait-elle confié, elle était rarement elle-même.

— Quand je me réveille, ça me surprend toujours de me rappeler que pour tout le monde je ne suis que cette Ruby que tu vois devant toi. C'est tellement plus intime.

— Quoi donc ?

— Être réveillée.

Ruby partit vers le milieu du détroit, tandis que le reste de la flotte franchissait la ligne d'arrivée par grappes, sous les bêlements de la corne. À terre, notre père était figé, comme un moteur qui n'a plus d'essence. Des années plus tard, il affirmerait que jamais personne n'avait commis un geste aussi hostile à son égard. J'avoue que je sentais un petit goût acide dans la bouche moi aussi, car si j'avais possédé le talent de Ruby, je l'aurais servi comme un esclave. Bernard, lui, trouvait le choix de Ruby exaltant, rien de moins.

— Moitessier ! s'écria-t-il en collant son sourire de loup sous le visage violacé de notre père. Bien fait pour toi, bordel ! Moitessier !

Je ne suis pas sûr que notre Père aurait été capable de saisir l'allusion à cet instant : en renonçant à la victoire, Ruby adressait un salut au Français mystique qu'il nous avait obligés à étudier. Je doute même qu'il aurait pu, à cet instant, vous dire qui était Moitessier. Mais peut-être que Ruby n'avait pas cherché à rivaliser avec ce type, finalement. Plus tard, elle déclara à un journaliste, et à tout l'univers de la voile, qu'elle voulait naviguer moins, pas plus, et s'exercer à faire des choses qu'elle ne maîtrisait pas bien, comme le piano, le français, la religion et les petits copains. Elle déclara également qu'elle avait plus envie de s'engager dans les Peace Corps¹ en Afrique que d'aller en Australie pour les Jeux olympiques, une remarque analysée par des millions de personnes, saluée par un grand nombre. Mais à ce moment-là, ses explications n'avaient guère d'importance. Sa défaillance occupa deux phrases dans la presse nationale. Il s'avéra que si elle avait fini cette course, elle aurait été la favorite à Sydney.

Deux mois plus tard, Ruby et notre père eurent les honneurs de *Sports Illustrated*, dans un article consacré aux enfants vedettes qui craquent sous la pression parentale. Cette mortification était suivie d'un reportage dans le style presse économique, sans aucun rapport, sur l'univers de la construction navale à Puget Sound. Un concurrent anonyme affirmait que Johannssen & Fils était une entreprise familiale obsolète depuis plus de dix ans. Il me fallut des années pour comprendre que dans l'esprit de Bobo Jr, la participation de sa fille aux Jeux olympiques était son dernier atout financier. Le succès de Ruby, pensait-il, pourrait ressusciter la marque Johannssen.

Ce qui se passa dans la tête de ma sœur à la fin de la course demeura flou. Elle pensa à Moitessier, certes, mais seulement *après* avoir abandonné. Interrogée à brûle-pourpoint sur ce qu'elle avait en tête quand elle avait décidé de virer de bord, elle avait répondu :

— Rien.

En quoi nos vies auraient été différentes si elle avait fini la course, tout simplement ?

Pour se débarrasser de Bernard, mon père sonné fendit l'air du revers de la main, comme s'il repoussait des guêpes, et ses doigts

frôlèrent la joue de mon frère. Un contact accidentel, innocent en apparence, même si, comme le fit remarquer Mère plus tard : pour chaque action, il existe une réaction égale et opposée. Quoi qu'il en soit, Bernard réagit en plaquant ses deux mains sur la poitrine de Bobo Jr pour l'envoyer valdinguer, et son cou épais fut projeté en arrière, puis en avant lorsque son crâne heurta un rondin, ce qui m'arracha du sol pour plaquer mon frère aux côtes et l'expédier dans le sable.

Ce qui se passa ensuite reste flou et fragmenté, mais je crois que notre père avança vers nous à quatre pattes tel un ours furieux, jusqu'à ce que Grumps, qui galopait dans notre direction, trébuche sur le même rondin et se mette à brailler comme s'il s'était cassé quelque chose.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que fit La Nouvelle Erreur de Ruby pendant tout ce temps, ni pour quelle raison mon nez saigna sur tout le monde. Mais je sais que beaucoup de gens assistèrent à l'empilement familial et s'efforcèrent de ne pas croiser le regard des membres de notre clan de barbares. Et je me souviens de notre mère dressant, avec un étrange détachement, l'inventaire des blessures, et de mon sang omniprésent qui donnait à l'ensemble une impression plus terrible que la réalité.

Avec le recul, je vois cet épisode comme le big bang de notre famille, ayant propulsé Bernard dans le Pacifique sud, Ruby en Afrique, notre mère en Arizona, Grumps et moi sur la route. Moins d'un an plus tard, notre père vivrait seul dans la Masure et plus de douze années s'écouleraient avant que toute la famille se retrouve réunie dans la même pièce.

Pendant que nous nous regroupions sur la plage, Bernard pénétra comme un ouragan sur le parking, armé d'une pierre de la taille d'une balle de base-ball. Il la posa sur le toit de la Lexus, alla chercher une bonbonne d'eau sur le plateau d'un pick-up garé à proximité, découpa le haut avec le couteau qu'il portait à la ceinture et se servit de la pierre pour briser la vitre du 4 x 4, du côté conducteur. Alors que l'alarme hurlait, il ouvrit la portière, libéra le chien vacillant et le guida jusqu'à la bonbonne d'eau.

Ce qui demeure ensuite, c'est l'image de Mère disant, alors que nous regagnions honteusement, et en clopinant, les voitures :

— C'est enfin terminé.

Sans que je sache si elle parlait de notre enfance ou de notre famille. Ou bien, étant donné que la magie de Ruby sur l'eau nous avait soudés pendant si longtemps, du drame central de notre existence.

Elle trouva un mouchoir en papier pour arrêter mon saignement de nez et me dit de pencher la tête en arrière. Je vis alors que le ciel était d'un bleu laiteux, mais la lune d'une clarté étonnante et pleine, et

pourtant entourée d'un étrange cercle. Je le lui fis remarquer.

— À ton avis, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Une sorte de reflet ? devinai-je.

— Oui, mais de quoi ?

— Dis-le-moi.

— C'est le soleil qui rebondit contre la lune et envoie des reflets de cristaux dans les couches supérieures de l'atmosphère. C'est beau, hein ?

Elle leva les yeux vers moi, son sourire avait disparu.

— C'est terminé, répéta-t-elle.

De retour à la maison, elle se retira dans son bureau pour déballer le télescope de Dobson que je l'avais aidée à choisir, avec un miroir de trente centimètres de large qui coûtait 850 dollars et un, plus petit, de 150 dollars, des frais que nous avions cachés aux Bobo. Elle m'avait entraîné dans sa passion pour l'astronomie, insistant à un moment donné pour que je prenne le temps d'imaginer ce qu'avait dû ressentir Edwin Hubble en 1925 quand il avait découvert que l'univers était en expansion, que les galaxies s'éloignaient les unes des autres, de plus en plus vite.

— Devine comment ils appellent cette lune ? me demanda-t-elle ce soir-là en me tendant un autre mouchoir en papier. Allez, tu peux trouver. (Elle ne quittait pas le ciel des yeux.) À quoi elle ressemble ?

— À un œil ?

Sous ma main, mon nez me semblait froid, engourdi et gros.

— Je ne sais pas, maman. À un œuf poché ?

J'attendis, sachant qu'elle finirait par me le dire.

— Un halo lunaire, murmura-t-elle en serrant ma main dans la sienne. N'est-ce pas magnifique ? Ça s'appelle un halo lunaire

¹ Agence indépendante du gouvernement américain dont l'objectif est de favoriser la paix dans le monde et l'amitié entre les peuples.

Danse sur une voiture de police

QUAND nous revîmes Bernard, c'était à la télé.

Il avait pris tout son matériel d'escalade et fichu le camp avant même que nous rentrions à la maison après l'altercation sur la plage, pour trouver ce simple mot : JE ME TIRE. B.

Six jours plus tard, il laissa un message sur notre répondeur à un moment où il savait qu'il n'y aurait personne, pour informer Mère qu'il avait trouvé un travail et ne rentrerait pas avant un bon moment. *Alors, inutile de m'attendre.*

Je téléphonai un peu partout, et un ami de Bernard finit par me donner le numéro d'un de ses copains alpinistes, qui m'apprit que Bernard avait été engagé comme guide de montagne au Mont Rainier.

Agacé que j'aie découvert le numéro de son refuge, Bernard me confia à contrecœur qu'il *ouvrait des voies*, qu'il *gagnait sa croûte* – il employait un tas de nouveaux mots – et qu'il avait déniché une serveuse fougueuse pour s'amuser le soir.

— Tout le monde aimerait que tu rentres à la maison, dis-je, mais je parlais surtout pour moi. Les Bobo ont besoin de toi sur le chantier.

Il ricana.

— J'ai un boulot en plein air, sur une magnifique montagne. Pourquoi est-ce que je retournerais m'enfermer dans un hangar pour poser de la laine de verre ?

— Loyauté, fut le mot qui sortit de ma bouche.

Son rire me fit mal aux oreilles.

— Viens au moins nous rendre visite, alors, dis-je, sans conviction.

Cela le fit s'esclaffer de nouveau, mais à ce stade, je ne savais plus s'il riait de moi, de l'idée de nous rendre *visite* ou des singeries de sa copine fougueuse, à l'autre bout du fil. Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il ne s'excusa pas de m'avoir laissé seul pour rabibocher la famille.

Cinq autres semaines d'appels restés sans réponse défilèrent avant que Ruby et moi décidâmes de nous rendre à Rainier. Nous fîmes le tour des refuges sans rencontrer quiconque connaissant Bernard. Alors, nous roulâmes jusqu'au chalet de Paradise pour demander où nous pouvions trouver les guides d'escalade. On nous donna le même numéro de téléphone inutile. En revanche, sa copine serveuse fut facile à trouver.

— Il a quitté la montagne il y a onze jours, nous apprit-elle.

— Il a démissionné ? demandai-je, en essayant de localiser son accent.

— On l'a viré, techniquement parlant, mais on pourrait aussi bien

dire qu'il a démissionné.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Elle me regarda assez longtemps pour faire tourner un gros chewing-gum bleu trois fois dans sa bouche.

— On avait la réunion mensuelle du personnel, dit-elle en jetant un regard dans la cuisine. Le directeur nous débitait son baratin habituel sur la qualité du service. Mais il était plus énervé que d'habitude, comme si sa femme lui en avait fait baver, vous voyez ? Et Bernie l'a envoyé chier devant tout le monde.

Typique Bernie, pensai-je.

— Génial, dis-je.

— Dites, vous voulez manger quelque chose ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Ruby.

Elle se pencha vers nous et déplaça nos verres d'eau sur la table.

— Le directeur nous rappelait que les guides n'étaient pas payés pour s'amuser. Il avait entendu dire qu'ils descendaient souvent du sommet à ski et dévalaient la montagne en braillant. "Ça donne *une mauvaise image*", il leur a dit. Ensuite, il s'est plaint de notre manque de gaieté et il s'en est même pris à Travis – le type des insectes – sous prétexte que ses excursions d'observation duraient trop longtemps et foutaient en l'air le planning de tout le monde. C'est là que Bernie a levé la main pour dire au chef que ça serait vachement plus facile de bosser ici s'il ne jouait pas les *connards impérieux*. Il a fallu qu'on cherche le mot dans le dico. *Connard*, on connaissait.

— Il a été viré sur-le-champ ? demandai-je, émerveillé par le penchant de Bernard pour les jolies filles à la langue bien pendue.

Elle hocha la tête.

— Mais comme je disais, il avait l'air prêt à partir.

— Pour aller où ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis qu'une petite étudiante de Louisiane, mais je devine que s'il avait voulu que sa famille le sache, il vous l'aurait dit.

Un client obèse lui adressa un signe de la main. Elle fit rouler ses yeux, et son chewing-gum dans sa bouche, avant de s'attarder une dernière fois sur le grand X noir du T-shirt blanc de Ruby, et elle repartit rapidement en dessinant des huit avec ses hanches.

Le T-shirt illustrait une des nombreuses phases post-nautiques de Ruby. Quand l'album du lycée sortirait au printemps suivant, elle donnerait l'image de l'élève la plus sociable qu'on pouvait imaginer. Des photos de groupe la montreraient avec les membres du Club d'ouverture culturelle (pendant deux semaines), du Club de défense de l'environnement (qu'elle a quitté après la troisième réunion), du Club de théâtre (elle a passé l'audition, sans jamais jouer), du Rallye de culture générale (elle n'a jamais participé aux compétitions), du Club

d'alpinisme (elle y est allée deux fois) et du Club de japonais (uniquement pour la photo). Le seul groupe auquel elle resta fidèle était celui de la Croix-Rouge. Ses camarades de classe pensaient certainement qu'elle cherchait à être populaire, mais je pense plutôt que Ruby testait simplement de nouvelles identités. À ce stade, alors qu'elle était depuis quatre semaines en terminale, elle venait de finir de lire l'autobiographie de Malcom X et ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre qu'il s'était réinventé en prison. S'il avait pu le faire derrière les barreaux, semblait demander une bulle au-dessus de sa tête, pourquoi ne pourrait-on pas y arriver en étant libres ? Aussi quand j'avais vu ce T-shirt, je le lui avais acheté, même s'il lui tombait jusqu'aux genoux.

Alors que la copine de Bernard revenait vers nous en se dandinant, Ruby se dressa devant elle.

— Dis-lui, s'il te plaît, que sa sœur et son frère ont *besoin* d'avoir de ses nouvelles.

Elle pencha la tête sur le côté et fit son sourire qui avait toujours enfoncé toutes les portes sur son chemin.

— S'il te plaît.

Et peut-être le fit-elle, mais nous demeurâmes sans nouvelles de Bernard, jusqu'à ce que Ruby l'aperçoive deux mois plus tard à la télé. C'était le deuxième jour des bientôt célèbres émeutes altermondialistes contre l'OMC à Seattle, auxquelles elle avait participé dans l'après-midi en compagnie de son nouveau petit ami douteux, un gamin rondouillard avec de grandes oreilles, un sourire de traviole et un vocabulaire qui se limitait à *mec*, *genre* et *cool*.

Les Bobo et moi étions épuisés par neuf jours de boulot ininterrompus, Grumps avait la nuque bloquée encore une fois et notre père niait la souffrance ou la fatigue, comme toujours, alors qu'il gémissait et s'assoupissait dans le fauteuil relax. Un silence gênant régnait dans la maison à cause de l'absence de Bernard, de l'isolement volontaire de Mère et de Père qui ignorait Ruby.

Comme il faisait semblant de ne pas l'entendre raconter qu'elle avait reçu des gaz lacrymogènes quelques heures plus tôt, je finis par lâcher :

— Arrête de faire la tête. Tu ne le supporterais pas, pour aucun de nous. C'est ta fille. Sois adulte.

Je n'avais pas haussé la voix, mais venant de moi, c'était comme si j'avais brandi une épée.

À son crédit, il n'explosa pas. Il lâcha sa fourchette, fixa un point au-dessus du téléviseur, se frotta le nez plusieurs fois, et se remit à manger. Vingt minutes plus tard, même lui ne put ignorer l'intervention de Ruby pour annoncer que Bernard passait à la télé.

J'étais si peu politisé à la fin de 1999, que les échauffourées autour

de l'OMC me déconcertèrent. Quel genre de manifestation pouvait inciter les gens à lancer des pierres sur le magasin Niketown de Seattle et à bloquer les carrefours avec des baleines gonflables ? Aux infos, les images du centre-ville semblaient avoir été filmées lors d'une insurrection à l'étranger. Et les commentaires alternaient rapidement entre la consternation face aux actes de vandalisme et la colère de voir des policiers frapper des citoyens. L'indignation redoubla quand une équipe de télévision fut bombardée de gaz lacrymogènes. Maintenant, toutes les chaînes mettaient en cause le comportement des flics. C'est alors qu'une caméra s'arrêta sur un jeune homme costaud, masqué, qui vociférait et gesticulait sur le toit d'une voiture de police.

— Bernard, murmura Ruby. (Et puis, plus fort :) C'est Bernard !

Mère jaillit de son bureau et nous nous rassemblâmes tous autour du poste Zenith 70 centimètres pour regarder de plus près.

— Non, non, marmonna Père. Impossible.

Mais soudain, comme pour lui prouver son erreur, ce manifestant déguisé en Zorro, avec la cape et tout le reste, se mit à danser sur le toit de la Crown Vic, mains sur les hanches, balançant un pied après l'autre, dans une interprétation tapageuse de la danse folklorique islandaise que Grumps nous avait apprise.

— Nom d'un chien, lâcha Père.

— Allez, Bernard, descends, supplia Grumps.

— Il est trop maigre, dit Mère, d'une voix si monocorde et distante qu'il était difficile de savoir si elle estimait qu'il était trop maigre pour être son fils ou bien qu'il ne mangeait pas assez.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Père. Qu'est-ce qui lui prend ? répéta-t-il, plus fort.

Après un bref silence, Ruby répondit :

— Ceux qui rendent impossible une révolution pacifique rendront inévitable une révolution violente.

Sous le regard hébété des Bobo, ma sœur brandit le poing à la manière des militants du Black Power, avant de débarrasser les assiettes qui contenaient encore du pain de viande.

Depuis la révolte antivoile de Ruby, Mère faisait rarement la cuisine, comme si le fait de voir sa fille dévier de son cap l'avait libérée, elle aussi, de ses rôles imposés. Cela ne signifiait pas la fin des pratiques parentales, mais elle avait maintenant plus de temps à elle pour effectuer ses propres observations, pour être Darwin aux Galapagos ou Hubble face au cosmos. Les Bobo n'avaient qu'à apprendre à cuisiner.

Ils s'y essayèrent pendant quelques semaines, avant de me passer le relais. Mon répertoire se limitait aux hamburgers, aux tacos, aux bâtonnets de poisson et aux pains de viande. Comme on pouvait s'y attendre, mon père noyait tout sous le ketchup, et Grumps, qui

craignait encore de jouer les indésirables, aimait tout ce qu'on lui servait, comme on le lui servait. Au milieu de mon apprentissage, Ruby annonça qu'elle était végétalienne.

“Aujourd'hui, au croisement de la 6^e Rue et d'Union, annonça une présentatrice télé coiffée d'une choucroute, le Premier Amendement a été suspendu.”

Pendant la coupure pub, nous posâmes tous des questions en même temps, à l'exception de notre Mère qui prit un chapeau et sortit.

D'autres personnes avaient dû reconnaître Bernard et sa gigue télévisée, car moins d'une heure plus tard, deux agents de police frappèrent à la porte.

— Monsieur Johannssen ?

— Lui-même.

— Vous permettez qu'on entre ?

— Non, je ne permets pas. Pourquoi je le permettrais ?

— Nous aimerions parler à Bernard Johannssen.

— Félicitations. Nous aussi, mais on ne sait pas où il est. Il n'habite plus ici depuis des mois.

— Nous aimerions beaucoup lui parler, monsieur. Où peut-on le trouver, exactement ?

— Je viens de répondre à cette question. Vous en avez d'autres ?

— Monsieur, votre fils est soupçonné d'activités criminelles liées aux manifestations en cours à...

— On a la télé.

— Euh, monsieur...

— Aux dernières nouvelles, il travaillait sur le Mont Rainier, il portait secours aux alpinistes qui se retrouvent coincés et comptent sur l'argent des contribuables pour qu'on vienne les sauver.

Les policiers ne cessaient de me regarder par-dessus les Bobo.

— Lui, c'est Josh, le petit frère de Bernard.

Mon père ricana en imaginant son fils cadet dansant la gigue sur une voiture de police.

— Il y a quelqu'un à l'étage ? demanda le flic après avoir entendu des pas au-dessus de lui, tandis que son acolyte jetait des regards dans tous les coins, à la recherche d'un escalier

— C'est ici l'étage. Ma femme est sur le toit.

L'acolyte dégaina son arme en entendant de nouveaux bruits au-dessus.

— Et que fait-elle, au juste, sur le toit ?

— Télescope ! m'exclamai-je avant que mon père les insulte de nouveau. Elle est astronome.

Les deux flics se regardèrent.

— Je suis désolé, mais on va devoir aller jeter un coup d'œil. Vous comprenez, monsieur Johannssen ?

— Certainement ! La police enquête sur ma femme qui observe les étoiles, pendant que des émeutes se déroulent dans le centre, c'est logique.

Un des policiers tint l'échelle pendant que l'autre montait sur le toit avec une lampe. Ce qu'il découvrit, c'est une femme d'un certain âge, coiffée d'une toque en fourrure et vêtue d'un peignoir jaune délavé, assise sur une chaise pliante, l'œil collé à un énorme télescope.

Je lui avais construit une plateforme sur la partie plate et goudronnée du toit. En échange, elle m'avait enseigné les constellations, les planètes et les supernovae – les étoiles qui explosent, comme je préférais les appeler. Elle avait appris à mesurer l'éclat et l'emplacement des étoiles, afin que nous puissions remarquer d'éventuels changements. Je me laissais prendre au jeu sans vraiment comprendre comment nous pourrions repérer des choses qui avaient échappé à des télescopes dix fois plus puissants. Néanmoins, je notais tous les chiffres qu'elle annonçait, comme si je participais à sa mission de surveillance de la galaxie.

— Vénus, dit-elle au policier en montrant l'étoile qui était largement la plus lumineuse du ciel. Elle ne pourra jamais être plus près. Vous voulez voir ?

Par la suite, des articles décriraient Bernard comme l'un des cerveaux des émeutes et membre d'un truc baptisé la Société du Chaos. Nous n'avions aucune idée de ce qui était vrai ou pas, mais il nous était impossible de chasser de nos esprits sa danse sur le toit d'une voiture de police.

Un voilier pour fuir

UN mois plus tard, un mercredi après-midi, trois jours avant le nouveau millénaire, je regardais mon grand-père allumer un cigare et ouvrir sa première Rainier de la journée, son rituel de 15 h 45, soit un quart d'heure plus tôt que l'année précédente et une heure plus tôt que celle d'avant. Si je devais choisir une seule et brève vidéo de Grumps, je garderais peut-être ce moment, pour la concentration et le plaisir qui s'emparaient de lui quand il tirait la première bouffée d'un cigare, le faisant rouler entre son pouce et son index, comme pour évaluer sa symétrie, approchant son nez de la fumée avant de se redresser, massant sa hanche d'un mouvement circulaire, glissant son pouce sous sa chemise pour se gratter la colonne vertébrale, et expirant enfin, très lentement, avant de distribuer du pain rassis aux oies.

Personne n'avait un faible aussi prononcé pour les bernaches du Canada. Il préférait ces bestioles blanc et noir, bruyantes, grosses comme des dindes, aux cygnes, aux aigles, aux pélicans ou aux flamants roses, et leurs cris nasillards et leurs fientes énormes ne le gênaient pas du tout. Sans surprise, sa famille grandissante de palmipèdes revenait au chantier chaque printemps, pour finalement cesser de voyager et rester là d'un bout à l'autre de l'année, l'affection et la générosité de Grumps les transformant à elles seules en oiseaux sédentaires. Il en avait baptisé au moins huit et il les reconnaissait toutes, affirmait-il. La matrone volubile, il l'avait appelée Dora, comme sa mère. Mais récemment, le Service des parcs et jardins publics avait décrété que leurs excréments représentaient une menace pour la santé et entrepris de les gazer massivement dans des fourgonnettes, ce qui avait incité Grumps à prendre publiquement la parole, pour la première fois de sa vie.

— J'ai passé toute mon existence dans cette belle ville, et la plupart des gens qui me connaissent diraient que je suis quelqu'un de raisonnable, déclara-t-il devant la Commission des parcs et jardins publics. Et je ne suis pas venu ici dans le but de vous comparer à des nazis. Mais après avoir appris votre décision de tuer systématiquement des milliers d'innocents et magnifiques oiseaux, je ne vois pas de meilleure façon de vous décrire.

Après avoir fumé et bu et nettoyé la merde du quai, Grumps s'installa pour griffonner dans son grand carnet rouge. J'avais toujours supposé qu'il renfermait des dessins de bateaux ou des contrats de prestations logistiques, jusqu'au jour où je l'avais trouvé ouvert, sur

une double page qui ressemblait au début d'un scénario intitulé *Contre le vent*. La liste des personnages ? Otto Helm, Max Ebb, Slack Tide et Swirling Eddy¹. Pendant que Grumps gribouillait des idées dans son carnet, je continuai à polir la coque d'un bateau de course expérimental, un Falcon 35, que notre père avait conçu pour un orthophoniste au débit précipité.

La construction d'un Joho traditionnel nécessitait huit couches de mat de verre et de roving, sur la majeure partie de la coque. Mais pour celui-ci, nous n'utilisions que quatre couches. Et au lieu du contreplaqué de vingt-deux millimètres pour les cloisons et le noyau, nous avons choisi du quinze. Père clamait haut et fort que les constructeurs de bateaux – ceux qui voulaient survivre, en tout cas – les allégeaient même encore plus pour obtenir des voiliers compétitifs. Grumps maudit le dessin et refusa de laisser Père l'appeler Joho, calmement tout d'abord, puis plus énergiquement, avant de s'excuser devant tout le monde d'avoir perdu son calme, sans changer toutefois d'opinion.

L'autre bateau que nous construisions, un neuf mètres cinquante à l'origine, était l'ultime témoignage de l'obsession de Grumps pour la grâce et la durabilité. En montant à bord, vous sentiez immédiatement l'intégrité et l'élégance, même si vous ne remarquiez pas forcément tout le bronze, le teck de Birmanie, les moulures incurvées du cockpit et les poutres stratifiées dessous.

Nous étions en retard sur les délais de livraison, mais même après le départ de Bernard, les Bobo ne voulaient engager que des employés à temps partiel, alors que nous avions systématiquement besoin d'au moins deux poseurs de fibre de verre de plus et d'un autre menuisier. En guise de réponse, mon père nous exhortait à travailler plus dur, surtout lui. Aujourd'hui, il trimait et je ne le voyais que lors de ses mini-pauses, quand son front perlé de sueur apparaissait brièvement au-dessus de la cloison. J'étais en train d'écouter Grumps débayer la merde et évoquer les affaires du monde avec Dora quand Bernard se faufila par la porte de derrière.

— Salut, Josh, dit-il comme si nous n'étions que tous les deux. Tu as une minute ?

Je le suivis dehors, sans rien dire à personne, je ne voulais pas qu'il croie que j'informais les Bobo de tous mes déplacements.

Il affichait un petit sourire narquois sous un bonnet de ski et tendit le poing pour m'offrir une tablette de Trident.

— J'ai besoin que tu examines un bateau pour moi, dit-il. Il est amarré près de Gasworks Park. J'ai une heure environ. Tu crois que tu peux te débrouiller ?

Curieusement, tout cela me semblait normal. Inspecter un bateau en une heure ? Fantastique ! J'étais flatté, j'avais la tête qui tournait et le

rouge aux joues.

Nous bavardâmes sans discontinuer jusqu'au quai, lui essayant de reprendre le fil de la saga Ruby et moi de savoir où il était allé, s'il était toujours un fugitif ou s'il avait plaidé coupable et négocié sa peine pour les deux accusations de dégradation volontaire sur une voiture de la police et la devanture d'un Starbucks.

— Ils ont abandonné des centaines de charges, dis-je. Tout le monde s'en est tiré.

Je lui racontai que les flics avaient débarqué à la maison et étaient montés sur le toit, mais j'étais trop excité pour prêter attention à ses réactions. Quand il se vanta d'avoir vécu dans la rue à Eugene pendant une semaine, je finis par m'apercevoir que l'odeur qui nous suivait émanait de lui.

En approchant du bateau en question, je n'eus pas besoin de voir les traces des lettres en vinyle récemment enlevées pour connaître son nom. *Bravado* était un vieux Cal 36 appartenant à un régatier que Grumps désignait comme l'exception à sa règle selon laquelle tous les républicains possédaient des bateaux à moteur.

— Tu l'as volé.

Il rit.

— Ce n'est qu'un objet, Josh. Tu as entendu ce qu'a dit Ruby. Les voiliers sont de foutus *objets*.

— Mais cet objet ne t'appartient pas.

— Je ne crois pas à la propriété individuelle.

— C'est pratique. Donc, tu l'as volé.

— Je l'ai reçu. C'est quelqu'un d'autre qui l'a libéré. Ou, si tu préfères, on m'en a fait *don*, dit-il et le mot le fit glousser.

— Qui prend la fuite sur un voilier ? demandai-je. Tu as déjà vu Bruce Willis, Schwarzenegger ou Stallone sauter sur un voilier et échapper au danger à 2,3 nœuds ?

Il se balançait d'avant en arrière et me gratifia d'un grand sourire.

— J'avais oublié comme t'es marrant quand tu te mets en colère.

— Pourquoi tu fuis ? Ces stupides accusations, c'est rien du tout.

— Jusqu'à dix ans de prison et vingt mille dollars d'amende, j'appelle pas ça "rien du tout". Et puis, peut-être qu'il n'y a pas que ça. J'ai participé à quelques autres actions.

— Des actions ?

— Je vais foutre le camp sur ce bateau. Alors, tu m'aides ou pas ?

— Pour que j'aille en taule, moi aussi ?

— Si on laissait tomber le mélo ? Je te demande juste de jeter un œil et de me dire s'il est équipé pour le large.

— Le large ?

— L'océan, Josh ! Qu'est-ce que tu ne piges pas ?

— C'est un bateau de course.

— C'était. Maintenant, c'est surtout un voilier ultra rapide. Et c'est ce que je veux : naviguer rapidement. Tu connais tout ça bien mieux que moi. Le bateau est ouvert. Fais un tour. Dis-moi ce qui manque.

— Pilotage automatique ? demandai-je en montant à bord.

— Affirmatif.

— Pilotage automatique de secours ?

— Négatif.

— Radar ?

Il sourit.

— J'ai une corne de brume.

— Et les ancres ?

— J'en ai une de quinze kilos.

— Il t'en faut au moins deux, dont une de vingt kilos ou plus. Il y a une couchette avec des sangles ?

— J'ai des baudriers et des cordes.

Je parcourus rapidement le bateau en essayant de me concentrer, mais ma vision palpitait, tandis que Bernard ne cessait de jeter des coups d'œil par le hublot, pour surveiller le quai derrière nous, en faisant craquer ses jointures, l'une après l'autre.

— Il te faudra trois ris, dis-je, au lieu de deux... si tu les as. Et aussi une ligne de vie sur le toit de la cabine pour t'assurer quand tu vas à l'avant. Si tu t'accroches aux filières, tu vas te cogner contre la coque, avant de te noyer. Dégotte un ou deux panneaux solaires, dès que tu pourras, et grée des bosses de ris suffisamment longues pour pouvoir les gérer du cockpit. Pour ça, tu auras peut-être besoin d'une platine de renvoi juste là.

— La vache, tu es du genre inquiet.

— Qu'est-ce que tu fous au juste ? demandai-je, tellement frustré soudain que je craignis de me mettre à pleurer. Est-ce que tu as un *plan*, au moins ?

— Je vais devenir citoyen de la mer, répondit-il avec un sourire presque triste. Je pars, Josh.

— Tu as remarqué qu'on est à la fin décembre ? (Ma voix dérailla.) Tu as vu la carte du train de dépressions ?

Il voulut poser sa main sur mon épaule, mais je refusais qu'il me touche.

— Je te le répète, murmura-t-il, tu t'inquiètes pour rien.

— Et les provisions ? Tu as l'intention d'attraper des mouettes à mains nues ?

— J'ai assez de boîtes de mauvais chili pour tenir des semaines. Tu as toujours su que je partirais, Josh. Alors, ne prends pas cet air étonné à la con.

Je demandai alors :

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux nous quitter ?

Je n'aurais pas pu avoir l'air plus pleurnichard.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux rester ? rétorqua-t-il, si calmement que cela semblait être la plus élémentaire des questions.

La confrontation qui s'ensuivit entre les frères Johannssen se prolongea pendant quelques secondes, avant que je comprenne enfin.

— En fait, tu ne veux pas vraiment que j'examine ce bateau, dis-je, honteux de ma naïveté. Tu veux de l'argent.

Il regarda le quai une fois encore, puis revint sur moi.

— En fait, je veux les deux.

Je trottinai jusqu'à la banque, vidai presque tout mon compte, retournai au bateau à grandes enjambées et remis à Bernard un épais rouleau de billets de cinquante représentant 1 350 dollars au total. Après quoi, je l'aidai à franchir les écluses pour écouter son moteur, comme un médecin qui ausculte un vieux cœur, mais surtout pour passer une heure de plus avec mon frère.

L'eau du lac se déversa par la porte avant et nous descendîmes lentement vers le Puget Sound salé, en compagnie de deux autres embarcations seulement, sous les regards de quelques touristes ravis qui nous montraient du doigt comme si nous étions des chimpanzés apprenant à manier un bateau.

Je rédigeai la liste de toutes les pièces de rechange dont Bernard avait besoin. Il sourit, jeta un coup d'œil à la feuille de papier et la balança dans la cabine.

Quand je l'informai que notre père continuait à ignorer Ruby, ses yeux étincelèrent, mais il ne fit aucun commentaire.

— Qu'est-ce que tu foutais sur le toit de cette bagnole de flic ? lui demandai-je, car j'estimais avoir payé pour obtenir un semblant de réponse maintenant.

— Ce serait trop long à expliquer, frangin. Et tu peux dire à Papa que c'est un idiot.

— Dis-le-lui toi-même, rétorquai-je, alors qu'il commençait à pleuvoir.

— Et veille sur Ruby. Elle a besoin de toi. Maman et Grumps aussi.

— Merci de me dire de faire ce que je fais déjà.

— J'écirai dès que je serai arrivé dans un endroit sûr. Mais pour l'instant, ça doit rester notre secret.

Je ris. Encore un foutu secret, un jour seulement après que Ruby m'avait confié qu'elle partirait dès qu'elle aurait fini le lycée pour ne jamais revenir. Deux jours avant, ma mère m'avait annoncé qu'elle avait déposé une demande pour obtenir un poste de professeur en Arizona et au Texas, et aussi au UDub². "Mais ne le répète à personne."

Bernard me déposa devant la station d'essence de Shilshole sans s'amarrer.

— Josh, cria-t-il en s'éloignant sous la pluie devenue assourdissante, tu es mon héros !

— Ouais, c'est ça, marmonnai-je, alors que la pluie ruisselait sur mon front et que Bernard s'éloignait tranquillement, sans une lueur de regret ou de peur visible, à bord du véhicule le plus lent que l'on puisse imaginer pour prendre la fuite.

Aussi fou que cela puisse paraître, je serais parti avec lui s'il me l'avait proposé.

Je ne reverrais pas Bernard avant cinq ans. Il se passerait bien plus de choses qu'il n'en raconterait jamais, mais il fallait s'y attendre. Comme me l'a dit un jour un ami psychologue, un voilier n'est qu'un mécanisme servant à voyager.

Peut-être. Mais aux yeux de ma mère, un voilier est un mécanisme servant à transférer le mouvement du vent vers le mouvement de l'eau. Le vent pousse le bateau, le bateau pousse l'eau.

¹ Littéralement : Otto Alabarre, Max Reflux, Mer Étale et Eddy Remous.

² Surnom de l'Université de l'État de Washington.

Le signal international de la fornication

La plupart des gens n'ont jamais navigué. Alors, quand vous les emmenez en mer, ils portent des chaussures mal adaptées, ils vous appellent Achab ou Bligh. Ou bien, s'ils sont particulièrement nerveux, ils citent Whitman – *Oh, Capitaine ! mon Capitaine !* – et crient *Bon voyage !* ¹ Ou ils parlent comme des pirates, en se croyant originaux : *Arrrrgh ! Faites passer cette gueuse sous la quille !* Ils proposent de vous aider, mais en réalité, ils veulent savoir où ils peuvent s'asseoir, à quoi ils peuvent se tenir et à quel moment vous allez leur apporter à boire.

Si le timing et les éléments coopèrent, ça commence en douceur : vous hissez les voiles et coupez le moteur. S'ils ne sont pas trop effrayés, ils peuvent même s'apercevoir que le monde offre un aspect sonore et visuel différent à cette allure paisible, comme si nous avions été envoyés hors de l'atmosphère et contemplions d'en haut notre planète bleue. C'est à ce moment-là qu'ils peuvent échapper à la banalité du quotidien. Vous le voyez dans les regards qu'ils jettent en direction du rivage, où le temps s'est arrêté et où cette brise n'a absolument aucun impact. Pour certains, des cloches se mettent à sonner. Pourquoi on ne sort pas en mer plus souvent ? Ou bien ils font – ouvertement ou en secret – le serment de prendre des cours, promesse qui faiblit au moment du retour sur terre. Mais ils ont vu. Et à l'approche du crépuscule, la chaleur qui monte du sol brûlé par le soleil crée des courants thermiques qui doivent bien aller quelque part. *Voilà !* Le liston gîte vers l'apéro et notre vitesse double. Alors je leur demande de prendre la barre et je les regarde quand ils ressentent le vent passer des voiles au gouvernail puis à la barre qui vibre dans leur main. Ils ouvrent de grands yeux comme si je leur avais donné à prendre un serpent, et nous fonçons vers le rivage, tandis que le sondeur chute : huit mètres, six, quatre, puis trois. Il serait bon de virer bientôt, dis-je, mais c'est vous le skipper, alors à vous de décider. Ils jettent des regards affolés de tous les côtés, et crient : *Paré à virer !*

Il y a en ville un psy qui a monté un business intitulé *navigotherapie.com*. Il emmène en mer des couples qui se disputent, des mères et des filles qui se querellent et des dépressifs chroniques. Il admet volontiers qu'il n'offre pas grand-chose en plus de l'ivresse naturelle que procure la voile. Le fait qu'il emmène principalement des femmes, qu'il ait des yeux magnifiques et une voix d'animateur radio ne gâche rien, mais la virée à elle seule parvient généralement, sinon à régler, du moins à atténuer les problèmes.

Toutefois, si la voile possède des vertus thérapeutiques, elle nuit aux

histoires d'amour. Les bateaux exigus qui sentent le moisi n'incitent guère aux préliminaires. Mon accroche initiale – *Marin cherche l'amour* – attirait des femmes en quête de nouveauté. La plupart étaient récemment divorcées et elles se déshabillaient avant que nous ayons fait connaissance. Ensuite, certaines semblaient rongées par les remords, comme si elles venaient de tromper quelqu'un qui valait beaucoup mieux que moi, ce qui, par contagion, me filait le cafard, et je me retrouvais en train d'errer sur les quais. Même Kirsten, qui était restée avec moi assez longtemps pour que tout fleurisse, se fane, fleurisse et se fane de nouveau, me paraissait saine comparée à ces aventures. Mais elles persistaient, alors que très peu appréciaient réellement la voile. Beaucoup étaient nerveuses, certaines indifférentes, leurs visages s'affaissaient sous l'effet de l'ennui.

La Numéro 27, en revanche, était électrisée. Lors de notre troisième sortie en mer, elle insista soudain pour qu'on le fasse à bord, vu qu'il n'y avait pas de vent. Elle était plus âgée que moi, n'avait jamais été mariée, paraissait stable et se montrait souvent drôle. J'espérais que ça durerait. Nous admirions les mêmes livres. Ce n'était pas fréquent, et d'ailleurs, j'en avais fait mon unique critère rédhibitoire : *Vos auteurs préférés ne peuvent pas être des auteurs de romans sentimentaux*. Cette femme était dingue de Tom Robbins et après un troisième mojito, elle m'avoua qu'il lui arrivait de penser à lui quand elle prenait son pied.

Je ris.

— Il doit approcher des quatre-vingts ans.

Elle m'adressa un sourire pincé.

— Tu as lu *Un parfum de jitterbug* ?

Dans les premiers temps de nos croisières familiales, nous étions passés un jour devant un bateau apparemment livré à lui-même, qui arborait un minuscule foc et une banderole JUST MARRIED. "Que Dieu les bénisse", avait dit Grumps. Lorsque nous avions revu la même scène, j'avais entendu mon père appeler ça "le signal international de la fornication". Je n'avais pas de banderole, mais je hissai mon plus petit foc en ce dimanche après-midi d'un calme inquiétant.

Nous étions en bas, très occupés, quand soudain, j'entendis l'eau gargouiller sous la coque. J'avais fixé la barre au centre, mais je sentais qu'une brise nous poussait à bâbord. Les yeux fermés de toutes ses forces, ma partenaire semblait si près du but que je ne voulais pas interrompre les choses en lui demandant de jeter un coup d'œil par le hublot pour voir si nous nous dirigions vers le rivage. Qui sait sur quels auteurs elle fantasmaait à cet instant ? Un jeune Vonnegut débitant des obscénités ? Melville en waders ? Faulkner vêtu seulement d'un chapeau de cow-boy ?

Je pensais à tout cela, en essayant d'évaluer notre vitesse et notre

position, la hauteur de la marée et la profondeur sans trop me laisser distraire, quand mon portable se mit à beugler derrière nous – je savais sans même regarder que c'était mon père, qui exigeait un rapport d'avancement, qui m'exhortait à me lancer ou m'informait que ce foutu gouvernail tout neuf aurait déjà dû être livré.

Comme le sait quiconque a jamais essayé de satisfaire une femme ou de maîtriser un petit voilier, cela peut exiger une grande quantité de légers ajustements, de serrages et de délicates modifications. Ensuite, soit *yaouuuuh* ! soit, comme nous, vous percutez un banc de sable avant le crescendo et vous vous arrêtez avec un bruit sourd, aussi délicatement que je pouvais l'espérer, mais assez violemment malgré tout pour éjecter le rancard Numéro 27.

Elle n'aurait pas été plus affolée ou gênée si les gardes-côtes étaient montés à bord subitement. Même une fois que j'eus réussi à reculer pour nous désensabler, elle n'osait pas me regarder, et encore moins rire.

Le lendemain, j'appelai Grumps durant son *happy hour* personnelle pour lui narrer ce fiasco. Ses gloussements se transformèrent en éclats de rire tonitruants quand je lui décrivis l'accumulation de complications, puis il devint carrément asthmatique quand je lui parlai de l'appel inopportun de mon père. Alarmé par la quinte de toux qui s'ensuivit, je m'imaginai en train de raccrocher pour appeler les secours. Aucun de ses problèmes de santé ne semblait trop grave, mais si vous les ajoutiez les uns aux autres – mini infarctus et minuscules caillots de sang, taux de PSA en hausse et enzymes hépatiques trop élevés – le pauvre homme semblait en état de siège.

— Elle n'aurait pas tenu longtemps, de toute façon, conclut-il d'une voix éraillée. Aucun sens de l'humour. Mais tu n'es peut-être pas non plus Capitaine Casanova.

Einstein ne l'était pas non plus, d'après ce que j'avais entendu dire. Si on peut se fier aux photos, les filles qu'il invitait sur son bateau étaient trop bien habillées et coincées. Généralement, il partait seul.

Alors, peut-être que la voile est un véhicule de la pensée et non de la séduction. Peut-être que les idées et les expériences mentales les plus audacieuses d'Einstein lui sont venues pendant qu'il naviguait ou qu'il attendait le vent, sans risquer d'être dérangé par des coups de téléphone, des visites d'étudiants, d'amis ou de parents. Quel meilleur endroit pour réfléchir à la lumière et à la gravitation, au temps et à la relativité ?

À l'époque de nos cours à domicile dominicaux, Grumps affirma un jour, après quelques Rainier, que l'histoire du monde était écrite par les meilleurs navigateurs. Au tout début, les Égyptiens avaient pris le dessus, car ils avaient trouvé le moyen de *remonter* le Nil avec des marchandises, nous expliqua-t-il. Plus tard, le commerce des Arabes

avait prospéré grâce à leurs voiles triangulaires leur permettant de naviguer contre le vent. Et la domination précoce de la Chine, nous assura-t-il, coïncidait avec l'apparition des voiles solides qui se repliaient comme des stores vénitiens.

Lors de mes débuts sur le chantier, Jack nous disait que nous effectuions un travail d'intérêt public. Sans nous, expliquait-il, le monde des bateaux à moteur disparaîtrait et toutes les vagues ne proviendraient plus que du vent, sans autre bruit qu'un claquement de rame ou de voile occasionnel. Ce scénario me plaisait. Peut-être aurions-nous tous les idées plus claires. La voile et les grandes idées vont de pair. Voilà pourquoi les bateaux attirent certaines personnes comme les églises en attirent d'autres. Consciemment ou non, nous vogueons avec l'espoir de répondre à de plus vastes questions.

Durant l'été 1939, entre deux sorties en solitaire à Cutchogue Harbor, le long de Long Island Sound, Einstein envoya à F.D.R. une lettre dans laquelle il l'exhortait à construire une bombe atomique avant l'Allemagne. Exception faite de cette lettre fatidique, ce fut un été serein, consacré à la voile et à la musique, avec un autre violoniste, propriétaire du grand magasin local.

Finalement, la seule chose que voulait savoir Einstein, c'était comment Dieu avait créé ce monde. "Je veux connaître Ses pensées, disait-il. Le reste, ce ne sont que des détails." Il passa ses dernières années à essayer d'unifier des théories qui pourraient tout expliquer et tout relier. La lumière et la gravitation. Les atomes et les systèmes solaires. Les violons et les voiliers.

¹ En français dans le texte

Un béguin pour le cerveau d'Einstein

NOTRE mère nous encourageait à nous repaître de coups de tonnerre historiques quand la croyance populaire recevait un coup de pied dans les couilles. Comme lorsque Copernic suggéra que le Soleil ne tournait pas autour de la Terre. Ou, encore mieux, quand Galilée se servit de son télescope artisanal pour prouver que Copernic avait raison et que notre humble planète n'était le centre de rien d'autre que de l'orbite d'une lune chétive. Son "moment à la Einstein" préféré s'était produit quatorze ans après qu'il avait ébranlé pour la première fois la communauté scientifique avec ses théories audacieuses, élaborées durant ses moments de loisir alors qu'il n'avait pas trente ans. Ces idées l'avaient rendu célèbre parmi ses pairs, mais son coup d'éclat allait bientôt exploser devant les masses.

Dans l'univers de Newton, le temps et l'espace étaient constants, mais Einstein a débarqué en disant : Attends un peu, Isaac ! Je ne crois pas. La vitesse de la lumière – 300 000 km/s – est la seule constante sur laquelle on peut vraiment s'appuyer. Et je suis d'ailleurs à peu près sûr que l'énergie et la masse sont reliées par la racine carrée de la vitesse de la lumière.

Alors que les scientifiques débattaient de ses abstractions déroutantes, une éclipse solaire lui offrit enfin une scène mondiale pour prouver ou invalider ses envoûtantes hypothèses, selon lesquelles la gravitation tordait la lumière et déformait le ciel nocturne bien plus qu'on ne le croyait et que la grille cosmique de Newton, que tout le monde acceptait depuis longtemps, était une simplification excessive.

Le 29 mai 1919, la lune masqua le soleil pendant un peu plus de sept minutes, et le ciel s'assombrit suffisamment pour permettre de mesurer la différence entre la position réelle et la position apparente d'une étoile située légèrement derrière le soleil. Cette étoile n'aurait pas dû être visible de la terre. Mais parce que l'aspiration gravitationnelle du soleil courbait la lumière de l'étoile tout autour, dans les proportions exactes prédites par la théorie générale de la relativité d'Einstein, l'étoile apparaissait non pas derrière le soleil obscurci, mais à côté. Cette compréhension beaucoup plus nette de la gravitation changea du jour au lendemain la manière dont l'homme voyait le cosmos.

— Rendez-vous compte, s'émerveillait Mère. Il a fallu que le monde s'obscurcisse pour pouvoir être illuminé.

Et pendant un long moment – c'était ce qu'elle préférait –, un *scientifique* fut la plus grande vedette au monde. Comme l'a dit Charlie

Chaplin à Einstein : “Ils nous acclament l’un et l’autre : vous parce que personne ne vous comprend, moi parce que tout le monde me comprend.”

Mère comprenait peut-être mieux Einstein qu’elle nous comprenait nous, et elle ne manquait jamais une occasion de nous l’expliquer et de chanter ses louanges.

Quand le premier GPS de poche fut commercialisé, elle en emporta un à bord pour que nous puissions utiliser les indications de latitude et de longitude afin de tracer notre position sur la carte.

— Comment cet appareil peut-il être aussi précis ? demanda-t-elle.

Puis elle nous expliqua qu’il calculait son emplacement en triangulant les signaux émis par des satellites. Toutefois, pour être précis, il devait savoir combien de temps mettaient ces signaux à lui parvenir, au millionième de seconde près, ce qui était très délicat, car les satellites se déplacent et leurs signaux traversent la gravitation terrestre. Obtenir des données exactes aurait été impossible, précisa-t-elle, si Einstein n’avait pas calculé que la gravitation terrestre accélérât le temps, très légèrement, avançant le satellite de trente-huit millièmes de seconde par rapport au temps terrestre. Sans ces calculs, les erreurs grandiraient d’heure en heure, et un GPS ne servirait plus à rien.

— Nous savons où nous sommes grâce à Einstein.

Moi, ce que je savais, c’était que notre mère avait le béguin pour le cerveau d’Albert.

Au milieu des années 2000, ses recherches astronomiques eurent de moins en moins de sens à mes yeux, mais je suppose qu’elle fouillait le ciel dans tous les coins pour trouver quelque chose qui l’aiderait à se faire engager comme prof. En plus de son CV, elle envoya à UDub un résumé de ses découvertes, dont un court article consacré aux supernovae qu’elle avait publié dans *Astronomy Now*. Un ami universitaire l’assura qu’elle était la favorite. Pourtant, une lettre type la remercia pour sa candidature, *mais malheureusement, compte tenu de la concurrence très sévère à ce poste, nous ne pouvons pas vous accorder d’entretien.*

Ce fut la première fois que je la vis incapable de surmonter un revers. Ruby snobant les Jeux olympiques ou Bernard dansant la gigue sur le toit d’une voiture de police n’étaient que des soubresauts comparés à ce déraillement. Elle possédait l’expérience, les heures de bénévolat et les distinctions nécessaires. Elle appela le doyen pour s’assurer qu’il ne s’agissait pas d’une erreur. Finalement, ils engagèrent un jeune homme d’Amherst qui démissionnerait trois ans plus tard pour prendre un poste à Berkeley. Ils auraient pu avoir ma mère pour toujours.

Du jour au lendemain, ses pommettes saillantes lui donnèrent un

aspect décharné. Ses lèvres se dégonflèrent, ses yeux rétrécirent. Elle affichait en permanence un léger froncement de sourcils. Elle oubliait de mettre un soutien-gorge. Elle ne s'épilait plus les poils du menton. Elle se mit à porter des lunettes plus épaisses et à prononcer des phrases incomplètes. La nuit, quand le ciel était clair, elle restait sur le toit jusqu'à quatre heures du matin, quelle que soit la température, puis elle allait dormir un peu et se réveillait pour l'école, deux ou trois heures plus tard.

Je voulais croire qu'elle réagissait en championne, travaillant encore plus dur, comme Einstein à qui on avait refusé un poste d'enseignant dans un lycée.

La réaction de Ruby consista à transformer son devoir de fin d'études en une dissertation orale sur le sexisme en science.

— Étant donné que moins de cinq pour cent des physiciens sont des femmes, dit-elle en répétant son exposé devant moi, n'est-il pas remarquable que trois femmes figurent dans le top ten des scientifiques *injustement privés* du Prix Nobel ?

Elle continuait en évoquant, longuement et de manière très convaincante, le brio et les idées géniales de Lise Meitner, qui avait découvert qu'une partie de la masse qui disparaissait lors de la fission nucléaire était convertie en énergie ; de Chien-Shiung Wu, qui avait prouvé la théorie audacieuse selon laquelle la loi de parité, largement acceptée, ne s'appliquait pas à tous les nucléis, et de Jocelyn Bell Burnell, qui avait détecté une onde radio ayant conduit à l'identification des pulsars, considérés jusqu'alors comme un phénomène inconnu venant des étoiles. Dans chacun de ces cas, évidemment, des collègues, des patrons ou des rivaux de sexe masculin avaient accaparé la reconnaissance et l'amour des Nobel.

— Ma mère, une formidable scientifique comme n'importe lequel d'entre nous rêverait d'en rencontrer, pourrait rédiger une équation pour illustrer le fait que les femmes doivent être vingt-cinq pour cent supérieures aux hommes et travailler trente-cinq pour cent de plus pour toucher seulement soixante-dix-sept pour cent du même salaire à travail équivalent, déclama Ruby devant un échantillon d'enseignants et de parents. Cela explique sans doute pourquoi le département de physique surévalué de notre université locale – un établissement que je ne fréquenterai et ne soutiendrai jamais – a rejeté la demande de ma mère qui souhaitait y enseigner. Deux fois !

Pour conclure, elle offrit deux citations :

— Comme l'a dit Gloria Steinem¹, il y a longtemps : "La vérité vous apportera la liberté, mais elle risque d'abord de vous faire chier." Pour aujourd'hui, contentez-vous de garder ça présent à l'esprit.

À cette époque, Ruby devenait une oratrice très convaincante, surtout quand il s'agissait de charmer des inconnus et les inciter à

faire des chèques, pour la Croix-Rouge d'abord et plus tard pour les Navires de l'espoir, un hôpital flottant qui soignait gratuitement des Africains démunis.

En ce mercredi matin brumeux de la fin mai, elle termina ainsi son intervention :

— Je laisserai le dernier mot à ma mère, brillante et patiente, qui dit toujours : “La recherche de la vérité et de la beauté est une sphère d'activité dans laquelle nous avons le droit de rester des enfants toute notre vie.”

Elle attendit deux secondes, puis salua.

Une des invitées éclata en sanglots. Aucune parmi elles – Ruby incluse – ne réalisa que cette dernière phrase vibrante n'appartenait pas à ma mère, mais à Einstein.

Une semaine après que Ruby avait obtenu son diplôme, Mère m'entraîna dans son bureau. Ses yeux clignaient exagérément et je crus que Bernard avait téléphoné, ou bien qu'il avait été arrêté ou découvert mort dans le Pacifique.

Elle me montra une page web sur laquelle un institut quelconque offrait une récompense d'un million de dollars à quiconque réussirait à résoudre un des sept problèmes mathématiques jamais résolus.

Elle essaya de m'expliquer, mais les mots se bousculaient dans sa bouche, alors elle fit défiler le document et pointa le doigt.

Depuis 150 ans, les équations de Navier-Stokes sont utilisées quotidiennement à travers le monde pour toutes sortes d'applications liées à la dynamique des fluides. Mais ces équations demeurent mystérieuses. Elles ne sont pas aussi bien comprises que le souhaiteraient les mathématiciens, c'est pourquoi nous offrons une récompense d'un million de dollars à toute personne qui permettra de réaliser une avancée significative dans la compréhension de ces équations capitales.

— C'est pour moi ! dit-elle, les poings serrés. Tu te souviens que je vous en ai parlé, hein ? Les vagues, les fluides, la compréhension du chaos ?

Je hochai la tête, pas assez énergiquement.

— Navier et Stokes ! Allons, Josh ! Le constructeur de ponts français et le mathématicien irlandais. Tu te souviens ?

— Oui, oui, bien sûr.

J'avais du mal à l'écouter, car je n'arrivais pas à faire abstraction de son expression de douleur.

— C'est une question de turbulences, voilà tout. De ce qui arrive à ces équations quand les complications s'accroissent. Tu ajoutes une petite dose de chaos et c'est la débandade. Mais le fait que ça se complique ne signifie pas que les équations cessent de fonctionner ! Ça reste uniquement une extrapolation des lois de Newton sur le mouvement, avec un élément supplémentaire concernant l'énergie

perdue, OK ? Et je suis douée pour les équations différentielles. Je vais tenter ma chance, Josh, mais ton père ne doit rien savoir, car il ne verra que l'aspect financier. Je fais ça pour moi.

Elle se tapota les tempes du bout des doigts et ajouta, tout bas :

— Pour *moi* !

¹ Célèbre féministe américaine.

Opération Frankenstein

APRÈS un printemps précoce et névrosé – pluie, soleil et grêle – l'été a semblé arriver prématurément à la fin avril : les potagers ont explosé – LAITUES GRATUITES ! – et d'immenses bancs de vase se sont exposés à la chaleur lors d'une des plus grandes marées de l'année 2012.

La vague de chaleur a fait accourir des propriétaires de bateaux frénétiques, impatients de mettre à l'eau leurs embarcations oubliées et négligées. Tout de suite ! Avant que la pluie revienne ou qu'ils se retrouvent à court d'argent. Tout de suite ! Car leur bien-être, leurs horloges biologiques et l'histoire de leurs vies dépendaient brusquement de la nécessité de faire réparer leurs bateaux pour qu'ils puissent naviguer. À n'importe quel prix ! Effacez les mois d'inattention en un week-end. Mieux, en une heure. Tout de suite !

Le chantier grouillait de courtiers, d'experts et d'une nouvelle vague saisonnière de caréneurs comme Austin, un marginal tatoué qui se promenait sur un skateboard tiré par un pitbull nommé Fiona. Dès que Tommy mettait un bateau à l'eau, il en hissait un autre à sa place. Des dizaines d'autres, ancrés dans la partie profonde du port, attendaient une ouverture.

Lors de la première pause de la journée, les gars se sont rassemblés le long de la cale de lancement ; des mouettes tournoyaient au-dessus d'eux, à l'affût de restes de frites. Le grand jour était enfin arrivé pour Rex et Marcy, le couple de Saint-Louis qui suivait sa destinée manifeste. Tout le monde aimait tellement Marcy que nous leur avions tous donné un coup de main gratuitement. Le bureau du port leur avait même accordé un rabais pour les jours de planche. Deux jours plus tôt, je leur avais déniché un tourmentin et quelques vieilles cartes. J'en étais presque venu à apprécier Rex depuis qu'il avait suivi, à contrecœur, mon conseil au sujet des longes et des lampes à éclats. Mais nous n'avions d'yeux que pour Marcy.

Tommy a fait descendre avec précaution leur Catalina jusqu'au pont flottant en dessous, gratifiant Marcy de son premier sourire depuis des semaines. Massés autour de la rampe, nous regardions le couple aux grands yeux. Rex ne cessait de froncer les sourcils et d'ajuster son bonnet, pendant que Marcy nous montrait du doigt en se tordant de rire.

— Pourquoi c'est toujours les plus grands connards qui raflent les plus chouettes filles ? a demandé Mick. Je me dis qu'il faut que je devienne plus con.

— Arrête de te dénigrer, a répondu Noah. Tu vas y arriver.

— Marcy est tellement naturelle, a ajouté Mick. Elle est à croquer. Et cette peinture sur les mains. Les filles que tu rancardes par ordinateur sont aussi mignonnes, Josh ?

— Loin de là.

— La plupart durent qu'un soir, hein ? a demandé Leo. Y a pas beaucoup de bis, non ?

— C'est vrai, mais ces derniers temps, c'est à cause de moi. Des trucs bizarres me tapent sur les nerfs. J'ai viré la Numéro 28 parce qu'elle faisait des fautes d'orthographe. Ma sœur aussi fait des fautes, et c'est ce que j'aime chez elle. Mais dans les mails de cette femme, il y avait au moins une faute par phrase. Quand elle m'a écrit "Va te faire maître", j'ai répondu "C'est trop d'honneur" et n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. La Numéro 29 était une agente immobilière divorcée qui prenait tous ses coups de fil sur haut-parleur, où qu'on soit, quoi qu'on fasse et quelle que soit la personne qui l'appelait. Vous trouvez pas ça pathétique ? La suivante avait dû lire tous les articles de ces magazines féminins qu'on voit aux caisses sur les cinquante trucs les plus torrides pour séduire un homme à coup sûr. Elle en connaissait tellement que je ne savais plus quoi faire.

— Cinquante ? s'étonna Mick. Je dois en connaître qu'un seul.

— Tu as un truc, toi ? a lancé Noah. Ça doit être quelque chose.

— La Numéro 31 était superbe, mais elle m'a fait flipper avant de s'endormir. Elle s'est mis des gros protège-dents dans la bouche, en bas et en haut, et elle a serré la mâchoire, un peu comme une muselière.

— *C'est une histoire d'amour*, a récité Noah avec sa voix de Morgan Freeman. *Et comme la plupart des histoires d'amour, celle-ci commence par un acte totalement fou.*

Lorraine a éclaté de rire et nous nous sommes tous retournés, surpris de la voir légèrement sous le vent, en train de fumer, dans sa combinaison antiradiations. Elle était au travail depuis l'aube, comme toujours, et elle n'avait pas fait de pause depuis des jours, du moins, pas avec nous. Notre théorie ? Elle gagnait trop de fric pour arrêter. Elle peignait deux ou trois coques par jour, et elle facturait beaucoup plus cher que ce que faisait payer le chantier – personne ne savait combien au juste – car depuis que trois bateaux des régates de printemps avaient vogué vers la gloire sur ses coques si lisses que c'en était obscène, elle pouvait fixer ses propres tarifs.

— Je suis sortie l'autre soir, nous a-t-elle raconté, et je riaais si fort avec ma copine qu'un type nous a demandé si on était lesbiennes. Je veux dire, pas : "Est-ce que vous êtes gouines ?" Mais : "Hé, est-ce que vous êtes *ensemble* ?" Ce qui revient au même, en gros.

Les petits poils dans nos oreilles se sont mis à vibrer. Elle n'était pas lesbienne, alors ? Elle nous a adressé un sourire entendu et elle est

repartie.

— Quelqu'un a déjà eu le cran de l'inviter ? a demandé Austin.

— Noah, c'est tout, a répondu Big Alex. Notre héros.

— C'est *elle* qui me l'a proposé, a rectifié Noah. Juste une fois. C'était peut-être un défi. Ou alors elle avait perdu un pari avec quelqu'un.

Les autres ont opiné.

— Mais pas de Marcy, Josh ? a demandé Mick et nos regards sont revenus se poser sur la cale de lancement en contrebas. Personne qui lui ressemble sur Internet, hein ?

— Les Marcy de ce monde n'ont pas besoin de chercher quelqu'un, ai-je expliqué. Dès qu'un Rex les largue, un autre abruti débarque aussitôt. Et elles se pâment, évidemment, car il y a toutes les chances pour que, comparé à Rex, il ait l'air d'un prince.

Quand le bateau a enfin glissé dans l'eau, Marcy a levé les bras en signe de victoire et nous avons applaudi tous en chœur. Rex a essayé de faire démarrer le moteur. Il a tiré sur la corde. Une fois, deux fois. Trois, quatre.

— Il a réussi à le noyer ou quoi ? a demandé Noah.

À la sixième tentative, Rex grondait. Marcy a dit quelque chose que nous n'avons pas entendu, puis elle a contourné Rex pour tirer d'un coup sec sur le starter.

Le moteur a érucaté, puis s'est mis en marche au coup suivant, sous de nouveaux applaudissements. Rex boudait, mais Marcy nous a envoyé un baiser du bout des doigts, et nous avons soupiré comme un seul homme tandis qu'ils partaient tant bien que mal pour leur pénible traversée de cent milles nautiques jusqu'au Pacifique.

Plus tard, cet après-midi-là, j'ai réussi à convaincre Noah de m'aider pour commencer à ôter la quille du Joho. Je n'avais plus de temps pour l'autoapitoiement ou les sentiments contradictoires. Le nouveau safran elliptique sophistiqué était arrivé, emballé dans du papier bulle. Et mon père avait appelé pour annoncer que la nouvelle quille se trouvait à bord d'un camion qui fonçait sur l'Interstate I-5, depuis San Diego. "En avant, toute !" Pour finir, il avait ajouté qu'il viendrait inspecter le bateau dès que tout serait assemblé. "D'ici là, tu auras peut-être arrêté de boudier, pour en profiter enfin."

Nous essayions de desserrer les gros boulons de la quille avec des clés à molette quand Noah a demandé :

— Tu as vu le panneau de mon père, hein ?

— Non, ai-je menti. J'ai rien vu.

— Oh, arrête !

Il a montré le panneau en question, à presque deux rues de là, et pourtant facile à lire. LA FIN EST PROCHE.

— C'est lui, ça ?

- Évidemment que c'est lui ! J'en peux plus.
- Je parie qu'il en met un peu partout dans le pays, non ?
- Et alors ?

Il a renversé la tête en arrière deux fois, encaissant chaque coup de poing imaginaire.

— Alors, ça veut dire que ce n'est pas un message personnel, ai-je dit.

— Ça ne pourrait pas être plus personnel. Sinon, pourquoi est-ce qu'il paierait pour en installer un juste devant le chantier de son fils ? "Écoute mon avertissement, fils pécheur", voilà ce que dit ce panneau. "Tu vas finir abandonné !"

— Je suis sûr que tu...

— Josh, tu ne le comprends pas.

Un seul des boulons a cédé de son plein gré. Après avoir lubrifié les autres, nous sommes ressortis de la cabine et avons immobilisé la coque avec d'autres étais.

Dix minutes plus tard, comme s'il n'y avait eu aucune interruption dans la conversation, Noah m'a demandé :

— Tu sais ce qu'il y a de plus bizarre chez mon père ?

— Je ne crois pas.

— Ce n'était pas un si mauvais père.

J'ai acquiescé.

— Tu vois ce que je veux dire ?

— Peut-être.

— Il a toujours été plus ou moins cinglé, mais jamais méchant.

— Hmm.

— Jusqu'à maintenant. Mais bon, il a enterré deux épouses, et depuis la mort de ma mère, ça ne va plus. Et on ne peut pas dire que je l'ai aidé à y voir clair. Je ne l'appelle même pas pour son anniversaire. Pourquoi ? Parce qu'il me fait honte. Ça craint. Tu vois ce que je veux dire ? Je suis plus un môme, hein ? Je devrais être vacciné contre la honte à mon âge, non ?

— Moi, je ne le suis pas.

— N'empêche, ce panneau, c'est carrément une attaque, Josh.

— Personne ne sait que ça vient de ton père, ai-je menti encore une fois, ou qu'il y a un prédicateur derrière ça.

— Attends voir. Tu crois que j'ai *juste* honte ?

J'ai rangé les outils et tenté de gagner du temps, en cherchant des paroles neutres.

— C'est pas juste de la honte, a dit Noah. Une infime partie de moi-même a peur qu'il ait raison cette fois.

— C'est des conneries, tout ça. (J'en avais marre d'incarner la Suisse.) Quelle partie détraquée de ton cerveau peut croire que dans deux mois, on sera là, en train de regarder les croyants monter au ciel

?

— Oui, oui, je sais, mais c'est mon père. (Il s'est frappé la poitrine avec la paume.) Et quelqu'un aura forcément raison un jour.

Quand il s'est remis à faire des petits mouvements avec sa tête, je me suis réfugié dans le vacarme des outils électriques en ponçant le sommet de la quille pour faire apparaître le joint avec la coque.

— Vous permettez que je vous pose quelques questions avant de prendre les mesures ? a lancé quelqu'un.

Je me suis retourné pour découvrir une femme munie d'un écritoire à pince, appuyée contre une Subaru. Après un long moment, j'ai compris que c'était le maître-voilier, puis je me suis souvenu de son message disant qu'elle passerait au chantier avant la fermeture. Le teint mat avec des airs de garçon manqué et une queue de cheval noire qui sortait de sa casquette North Sails, voilà qu'elle déambulait autour du Joho, tandis que Noah enfonçait des cales dans le joint de la quille à coups de masse.

— Allez-y, dis-je en arrêtant la ponceuse pour la suivre.

— Pourquoi mettre des voiles en fibre de carbone sur un bateau aussi vieux ?

— Pour le faire avancer plus vite.

Elle a eu un moment d'hésitation et m'a dévisagé.

— D'accord, mais si vous voulez un bateau plus rapide – pour faire des régates, je suppose – pourquoi ne pas prendre un bateau plus léger avec une plus grande surface de voilure, ce serait un meilleur investissement.

— C'est un bateau de famille.

Noah continuait à taper sur les cales.

— Dans le style croisière familiale ou nostalgie ?

— Dans le style construit par ma famille.

Elle a regardé le bateau, avant de revenir sur moi.

— C'est-à-dire ?

— Mon père et mon grand-père.

— C'est quoi votre prénom, déjà ?

— Josh.

— Et votre nom ?

— Johannssen.

Elle a grimacé.

— Ah, les Bobo. Et ça, c'est un... (Elle a consulté sa feuille.) ... un Joho 39. J'ai eu une semaine de dingue. (Elle a secoué la tête et m'a regardé de nouveau.) Donc, Marcelle est votre mère.

— Je parie que vous êtes généalogiste, ai-je répondu, au moment où mon portable se mettait à sonner.

— J'ai lu son article sur les lois physiques de la voile. Vous devez répondre ?

J'ai secoué la tête. C'était le rancard Numéro 31 – encore une femme qui voulait juste qu'on soit amis. Moi, je voulais quelqu'un à adorer.

— Cet article est passé au-dessus de la tête de la plupart des gens.

— Moi y compris. Mais c'était excitant de voir quelqu'un essayer de réduire la voile à des formules mathématiques.

— Ou déroutant et ennuyeux.

Elle m'a fait un grand sourire.

— En tout cas, ça m'a donné envie d'en savoir plus sur votre maman.

— Ah ouais ?

— Une femme qui entreprend d'expliquer ce qui se passe réellement à des milliers de marins qui croient tout savoir, c'est ce que j'appelle du courage.

Elle a soulevé sa casquette et relevé une mèche de cheveux noirs qui tombait devant son œil gauche.

— Vous avez une échelle pour que je monte sur le pont ?

Quelques minutes plus tard, submergé par de nouveaux doutes quant au bien-fondé de toute cette entreprise, je l'ai regardée se hisser sans peine le long du mât, tandis que Jack approchait en se dandinant.

— Big Alex est toujours dans les parages ? m'a-t-il demandé.

Noah a laissé retomber sa masse à bout de bras.

— Il ne travaillait pas sur le Valiant ?

— Je vais le chercher.

J'ai pris Mick au passage et nous sommes montés à bord du douze mètres où nous avons découvert Alex en train de jurer, coincé dans le compartiment moteur, son portable hors de portée de main, à quelques centimètres seulement, sur le plancher en fibre de verre.

— Pourquoi tu n'as pas crié ? ai-je demandé.

— En voulant t'appeler, j'ai laissé tomber ce putain de téléphone de merde, dit-il entre deux inspirations. Excuse mon langage.

— Tu veux qu'on te tire ou qu'on te pousse ?

— Tirez.

Dès qu'on a réussi à le libérer, les gars se sont regroupés autour de nous.

— Jack est au courant ? m'a demandé Alex.

— Reprends tes esprits. On dirait que ton chien vient de se faire écraser. Jack ne peut pas te renvoyer parce que tu es trop gros, vu que tu es plus mince que lui.

Alex s'est mis à rire et à pleurer comme un veau et je me suis reculé, trop tard pour échapper à son étreinte.

— Du calme, vieux, ai-je dit, tandis qu'il me broyait les côtes. Tu t'es retrouvé coincé deux fois en quinze jours. Ça ne fait qu'une fois par semaine.

Il m'a relâché et fait la bouche en cul de poule, partagé de nouveau entre un rire et un sanglot, puis il a étreint Mick, alors même qu'il détestait ce gamin. Tous les autres se sont alignés. Lorraine elle-même nous a rejoints et s'est laissé faire.

Le temps que je regagne le Joho, la lune se levait ; Noah et la voilière dont j'avais déjà oublié le nom étaient partis. Avec toutes les cales plantées dans ses entrailles, le bateau ressemblait davantage à une baleine harponnée de tous les côtés qu'à une embarcation avec laquelle ma famille s'apprêtait à faire une course.

Et si ça marchait pour de bon ? Si ce projet dément débouchait sur une récompense gratifiante, dont je ne pressentais même pas la possibilité ? Debout à côté du bateau, j'imaginai la puissance d'un nouveau jeu de voiles, d'une quille et d'un gouvernail agressifs, avec tout le clan à bord. Père aux commandes et Ruby à la barre, Bernard à l'avant, Mère formulant des observations utiles au moment opportun, et Grumps nous informant, comme si c'était la première fois, que les voiliers sont *vivants* !

Quelques heures plus tard, j'avais le chantier pour moi seul et tous ces bateaux malades étaient mes patients. Au coucher du soleil, des crampes dans les mains, j'ai fait un peu de rangement, puis je suis allé chercher dans les placards une torche à acétylène et deux lourdes bouteilles que j'ai fourrées dans mon sac à dos. Après quoi j'ai remonté la 4^e Rue à vélo en pédalant péniblement, jusqu'à Plum.

LA FIN EST PROCHE.

De prime abord, ça paraissait anodin. La fin de quoi ? Du jour ? Du printemps ? De la session parlementaire ? Puis le panneau devenait plus menaçant, plus monstrueux, à mesure que je le regardais. Ayant caché mon vélo dans les aulnes, je me suis accroupi et ai attendu sous un lampadaire qui bourdonnait comme un énorme tue-mouches électrique. Quand la circulation est devenue plus fluide, j'ai ouvert le robinet d'acétylène pour allumer la torche et, à genoux, j'ai approché la flamme à un centimètre d'un des trois poteaux en acier creux. Au bout d'une minute qui m'a paru en durer dix, la chaleur a fini par le sectionner. J'ai coupé le deuxième ensuite, un peu plus vite. J'attendais que passent quelques voitures quand un homme s'est approché d'un pas traînant, en brandissant une pancarte en carton, sur laquelle il avait écrit : ANCIEN COMBATTANT QUI A FAIM QUE DIEU VOUS GARDE ALLEZ LES SEAHAWKS ! Il m'a demandé si je n'avais pas un dollar ou une cigarette.

Einstein avait l'habitude de taxer des cigarettes, m'avait dit ma mère, et dans le pétrin – après que son médecin lui avait ordonné d'arrêter de fumer – il ramassait les mégots sur le trottoir pour bourrer sa pipe. Ce clochard avait les cheveux frisés lui aussi, mais personne ne l'aurait pris pour Einstein.

— Non, mais je vous en paye un paquet si vous me filez un coup de main.

Il a levé les yeux vers le panneau publicitaire.

— C'est la municipalité qui vous a demandé de le faire tomber ?

— Non, je suis agent fédéral. Vous voulez bien pousser sur les poteaux, vers l'arrière, pendant que je coupe le dernier ?

Il a posé sa pancarte.

— Vous êtes du FBI ?

— Autant que vous êtes un ancien combattant qui crève de faim et qui aime Dieu et les Seahawks.

Ses dents, ai-je constaté alors, étaient parfaites.

Deux voitures sont passées, puis le calme est revenu, jusqu'à ce qu'un bref grincement métallique s'achève par un bruit sourd dans la terre humide. J'ai enveloppé la torche dans un chiffon, l'ai remise dans mon sac à dos avec les bouteilles, et j'ai tendu à l'homme un billet de cinq dollars.

— Hé, attends un peu, chef. Y a pas de quoi acheter un paquet de Camel.

— Change de marque, ai-je suggéré et je suis reparti en pédalant plus vite que je ne l'avais fait depuis longtemps, et en me demandant pourquoi je me sentais si bien, avant de comprendre que tout cela me rappelait Bernard.

Le pays où tout est possible

La première lettre de mon frère fugitif arriva en mars 2000, ornée de timbres mexicains. L'enveloppe colorée était adressée au *Capitaine Joshua Slocum Johannssen (et à sa famille de mystiques, de charpentiers, de physiciens et de tyrans)*. J'ai honte de l'importance que j'accordais au fait qu'il m'ait choisi comme tête d'affiche, trois mois après m'avoir laissé en plan devant le poste d'essence de Shilshole.

Chère famille de consonnes redondantes,

Je suis encore bien vivant et j'ai découvert une nouvelle maison sublime à pleurer (si si, c'est le mot qui convient) dans le sud. Ne vous laissez pas abuser par le cachet de la poste de Puerto Vallarta. Même le plus idiot des hors-la-loi sait qu'il ne faut rien envoyer de l'endroit où il se cache. Mais oui, je suis dans le sud, tout en bas, près de la mer de Cortez, dirons-nous. Exact, Grumps, le pays de Steinbeck ! Alors, comment s'est passée ma traversée ? me demandez-vous. Eh bien, j'ai vu des vagues énormes que je n'ai plus envie de revoir avant longtemps, mais comme tu le disais, Josh, ce bateau est solide et rapide, surtout au près. J'avoue avoir eu peur de mourir quand ça s'est mis à souffler sérieusement, jusqu'à ce que je voie un albatros jouer dans les bourrasques et les vagues. Il n'avait pas peur. Alors, pourquoi aurais-je peur ? Mais ça ne m'a pas beaucoup aidé de me dire ça quand il a commencé à faire nuit. J'ai finalement réussi à dormir sous voile après avoir eu l'idée d'ariser la grand-voile et de hisser un petit foc, même par temps calme. J'ai déjà dû grimper deux fois en haut du mât. En fait, je n'ai DÛ grimper qu'une fois. La deuxième fois, c'était volontaire, pour m'entraîner par grosse houle, en me disant que ça me servirait plus tard.

Je suis tombé sur un vortex de déchets à cinquante milles au nord de la Californie, et il m'a fallu deux jours pour le contourner. Un enchevêtrement de sacs-poubelle, avec des oiseaux étranglés partout, sans doute le truc le plus moche que j'aie jamais vu. Mais maintenant, me voilà ici, et en fuyant pour échapper à la justice, j'ai découvert une version du paradis. Qui savait que d'immenses parties du Pacifique sont d'un bleu turquoise apaisant, et si chaudes qu'on n'a plus envie d'en sortir ? Pas étonnant que vous autres, les vieux, vous ne nous emmeniez jamais nulle part ! On se serait aperçu que vous nous reteniez en otage dans ce trou glacial ! Je suis passé des nuages bas et oppressants au soleil permanent, des buissons de mûres aux cocotiers. Du Pays des Règles Stupides et des Lois Odieuses au Pays où Tout est Possible ! Ici, pas de codes d'urbanisme ni de compagnies d'assurance. Pas de ceintures de sécurité ni de casques obligatoires. Vous devriez voir comment ils échouent leurs bateaux de pêche à fond la caisse devant des hordes de locaux et de gringos qui pataugent dans les hauts-fonds. Pas de nuages. Pas d'avocats. Pas de soucis ! Tout se négocie. On paie ce qu'on peut. Peut-être que tout me semblerait différent si j'avais débarqué ici avec American Airlines, après quelques Budweiser à six dollars. Là, je me sens comme Leif – quel type ! – Eriksson découvrant l'Amérique. Quels gens adorables comparés à ces hyper-

capitalistes prétentieux que vous appelez vos voisins et vos clients. Les Mexicains sourient et disent Hola ! et Buenos días ! Ils veulent passer une bonne journée, un mot gentil, dix ou vingt pesos, faire une sieste et peut-être une partie de dominos, et puis, le pire orchestre ambulancier que vous avez jamais entendu remonte la rue en jouant faux et à tue-tête – généralement juste un gamin avec un tambour, son père et son oncle à la trompette et au trombone, tous habillés comme des Michael Jackson à deux balles. Quand ces prétendus groupes mariachi vous tendent une embuscade aux terrasses des restaurants, vous avez le choix entre les payer pour qu'ils jouent ou les payer plus cher pour qu'ils s'en aillent.

Ces gens ne sont pas obsédés par la perfection, et c'est rafraîchissant. Ni par la victoire. Je ne sais pas trop ce que tu ferais ici, Puissant Patriarche, car il n'y a personne à battre. Toi, Josh, tu trouverais tout un tas de choses à réparer, même si le délabrement semble encouragé. Mais toi, Rube, tu aurais un tas de losers à sauver. Toi, Maman, tout te rendrait folle. C'est tellement différent ! Les oiseaux, les insectes, les plantes, l'eau. Le ciel. Oh, mon Dieu, le ciel ! Une nuit, je me suis réveillé sur le pont, sous tellement d'étoiles que c'était comme si on m'avait enfoncé une boule à facettes dans le crâne. Et le premier jour après avoir jeté l'ancre, j'ai vu deux fous à pieds bleus. Deux ! Et les papillons ! Des monarques, bien sûr, mais il y en a tellement d'autres. Sans oublier ces oiseaux fous, je crois qu'on les appelle des frégates, qui tournoient au-dessus de vous comme des rouages ou des pendules. Et cette lune ! Une ampoule si éclatante que les femmes ont honte de se déshabiller dessous (à ce qu'on m'a dit). Et les couchers de soleil ! Sans vouloir vexer personne, vous ne savez pas vraiment ce que c'est. D'ici, on aperçoit la courbure de la terre. Les chachalacas – chouette nom pour un groupe de rock, non ? – se rassemblent dans les arbres sur la place principale et deviennent dingues au crépuscule. Ils gazouillent complètement faux, en brailant comme la camionnette des Bobo quand vous êtes trop radins, vous les vieux, pour acheter des plaquettes de frein neuves. Le vacarme dure pendant environ une heure, jusqu'à ce que le soleil soit complètement couché. Mais tout ça est naturel. Comme si, au lieu de regarder la télé ou d'aller à l'église, on devrait tous se rassembler pour célébrer – ou au moins assister – au lever et au coucher du globe brûlant ou – comme Maman me corrigerait certainement – à la rotation quotidienne de notre planète. Tout ce que je sais, c'est que lorsque vous voyez le soleil s'enfoncer dans l'eau tous les soirs, vous prenez beaucoup plus conscience qu'on n'est qu'une énorme molécule d'eau projetée à travers l'espace, et c'est une sacrée leçon d'humilité, même pour moi.

La suite ? Tequila ! Et apprendre à parler espagnol, j'espère, suffisamment bien pour gagner du fric et tirer un coup. Toutes mes excuses pour ma franchise, Mère.

Légalement vôtre toujours,
BMJ

La lettre suivante – adressée à moi seul – arriva presque un mois plus tard et était beaucoup plus concise.

Putain de Mexique. On pourrait penser qu'ils auraient découvert l'eau et les goûts depuis le temps.

Puis il me racontait sa lutte contre la vengeance de Montezuma¹, comment il avait manqué se battre avec un chauffeur de bus narcoleptique qui n'arrêtait pas de s'endormir au volant, et comment,

sans que cela ait le moindre rapport, il s'était fait botter le cul par plusieurs Mexicains.

Tu devines pourquoi ? Exact, j'ai emballé une fille trop jolie. Il y a là une parabole, quelque part, non ? D'autant qu'elle n'était pas si séduisante que ça, une fois qu'elle a découvert que je n'étais pas riche. Ses frères et ses cousins m'ont sauté dessus. J'en ai envoyé deux au tapis, mais le troisième faisait partie de ces types qui ont le centre de gravité très bas. Mes côtes sont dans un sale état et j'ai l'oreille gauche enflée et arrachée, mais ne t'inquiète pas, j'ai toujours ma belle gueule de héros de film d'action.

Ajoute à ça que je me suis aperçu que j'étais encore trop près de la maison. Il y a trop de touristes du Nord-Ouest pâlichons par ici. Quand on me pose la question, je dis que je suis canadien ou australien. J'ai raconté à un couple que j'étais islandais. Que dis-tu de ça ? Mais ce n'est qu'une question de temps avant que je sois obligé de foutre le camp. Et puis je commence à éprouver de la culpabilité impérialiste, car on parle de l'ouverture d'un Starbucks. Et malgré ses qualités paradisiaques, la tranquillité n'existe pas ici. Ce n'est pas à cause des coqs (tout le monde en a au moins une douzaine) ni des mariachis, ce sont les pulsations nocturnes de la disco – bang-bang-bang – et les vendeurs ambulants qui traversent le quartier en camion avec des haut-parleurs, pour t'inciter à acheter un cochon ou un nouveau matelas.

Et le surf, c'est beaucoup plus difficile qu'il y paraît.

Je sais ce que tu penses : le fugitif découvre le paradis, et puis il repart en cavale. Que le problème, ce n'est peut-être pas le lieu. Que je ne suis peut-être pas fait pour rester longtemps au même endroit. Ou que, tout simplement, il y a un truc qui ne va pas chez moi ? Noooon. Oublie toutes ces conneries.

Je pense que le moment est venu d'attaquer le Pacifique.

Obstinément, BMJ.

¹ La diarrhée du voyageur.

La sortie de Ruby

MON plus ancien souvenir est Ruby rentrant de l'hôpital. On m'a dit que je ne pouvais pas me souvenir de quoi que ce soit à l'âge de vingt-deux mois. Pourtant, il n'existe aucune image d'elle ressemblant à une chouette rondelette, emmaillotée dans les bras de Mère, autre que celles archivées dans mon cortex frontal. Et Mère reconnaît que c'est peut-être ce jour-là, précisément, que je suis passé d'un babil incohérent à un anglais correct. Alors, je m'en tiens à ma version, mais ce que je veux dire, surtout, c'est que lorsque Ruby est partie pour l'Afrique, juste après le lycée, je n'avais jamais vécu sans elle depuis le jour où mon cerveau avait commencé à enregistrer la vie.

Mère et moi échangeâmes à peine quelques mots sur le trajet de l'aéroport, pendant que Ruby ne cessait de bavarder en parlant de l'Afrique, de la famille et du destin.

— Il faut que tu quittes la maison, me dit-elle avec désinvolture.

— Oh, je vois, dis-je. Il faut que je fonce tête la première dans l'océan ou que je parte en Afrique pour vivre véritablement.

— Tu pourrais déménager au bout de la rue. (Elle bâilla.) Tu as juste besoin d'aider des gens qui ne trouveront pas ça naturel. Sans vouloir te vexer, Maman.

— Je ne peux pas être comme toi, Rube.

— Dieu merci ! Je dis juste que les êtres humains ne sont pas faits pour rester aussi longtemps au nid.

Notre mère ne disait toujours rien.

— Ma sœur l'anthropologue, murmurai-je.

Après quoi, toutes deux endurèrent ma diatribe pleurnicharde sur mon désir d'aller à l'université, mais pas tant que les Bobo avaient besoin de moi sur le chantier.

— Tu es un prince, Josh, dit Ruby quand j'eus terminé. Mais arrête d'attendre que ta vie commence.

— Encore un sermon de ma petite sœur, dis-je en me forçant à bâiller.

Une fois que Ruby eut franchi les contrôles de sécurité avec un sourire et un petit salut de défilé, Mère et moi demeurâmes hébétés dans le hall, comme si nous avions mis nos cœurs à bord d'un avion en partance pour le Sénégal.

— Ta sœur est un ange.

— Oui, c'est ça.

— Non, non, vraiment, ça se pourrait.

— Dit la femme qui ne croit pas aux anges.

— Elle avait quatre ans quand votre grand-mère est morte, non ?

Je fis le calcul.

— OK.

— Eh bien, souviens-toi comment, après, elle passait tout son temps avec Grumps, à lui faire des câlins.

— Allons-y, maman.

— À cette même époque, poursuivit-elle en chassant d'un mouvement d'épaule ma main posée sur son bras, elle est allée voir ce vieil homme à Green Lake et elle lui a demandé : "Vous venez de perdre quelqu'un, n'est-ce pas ?" Il n'en revenait pas. "Vous savez ce qu'il vous faut maintenant ? lui a-t-elle dit. C'est de l'amour."

— Simple coup de chance, dis-je. La plupart des personnes âgées ont perdu quelqu'un récemment.

— Mais elle l'a fait trois fois devant moi, Josh. Elle sentait quand quelqu'un était en deuil. Et elle leur donnait toujours le même conseil : "Trouvez de l'amour." Comme s'il y avait une station-service magique dans les parages. (Mère se mit à pleurer.) C'est extraordinaire, non ?

Elle se racla la gorge et demanda :

— Tu te souviens qu'elle courait partout avec une serviette dans le dos comme si elle avait des ailes ?

— Tous les autres gamins du quartier en faisaient autant. (Je la pris par la taille et découvris à quel point elle était devenue maigre.) Fichons le camp d'ici, dis-je.

Elle attendit que nous soyons à mi-chemin de la maison pour avouer qu'elle était arrivée dans une impasse avec l'énigme à un million de dollars sur la dynamique des fluides, mais elle faisait partie des finalistes pour un poste de maître de conférences à l'Université d'Arizona. Cette nouvelle me flanqua un coup, mais je ne fis aucun commentaire.

— Ne le répète à personne, ajouta-t-elle. Ça ne servira à rien.

Bientôt, des emails – toujours sans ponctuation, mais avec un peu moins de fautes d'orthographe – affluèrent du Sénégal, puis de la Sierra Leone, du Libéria, du Ghana et du Togo.

Ruby avait commencé à travailler dans les cuisines, mais comme ils manquaient d'infirmières, elle donnait un coup de main.

Je peux pas vraiment m'appeler infirmiaire mais je suis dans la pièce Et je devine ce que veulent les gens On me dit que je suis douée Tu peux pas imaginer les avant-après avec les patients d'ici Souvent c'est moi qui les accueille quand ils montent sur le bateau pour la première fois et je les regarde dans les yeux Des fois ils en ont qu'un seul Et tous les jours ou presque je vois des gens à qui on redonne la vue Rends-toi compte Ils étaient aveugles ou ils voyaient quasiment rien et ils retrouvent une vision correcte en 24 heures ! C'est une simple opération de la cataracte Ils nous preinent pour des dieux. La plupart des gens avec qui je travaille sont des chrétiens de la meilleure espèce

Mais c'est la science qui sauvent ces gens Vas-y, maman ! Je cultive un petit potager dans le minuscule patio devant ma chambre Ici, tout pousse quasiment en une nuit Je vous aime tous toi y compris Bernard où que tu sois Toi aussi papa J'aime de nouveau la vie maintenant que je m'aperçois que tout ça est court et capricieux ? Envoyez-moi des graines de tomates s'il vous plaît ! Rubester

Je ne cessai de relire ce passage où ma petite sœur nous apprenait combien la vie est courte.

Email suivant :

Merci pour les graines Josh J'en ai trouvé d'autres juste après t'avoir écrit (Oups !) et un tas de gens viennent me taxer des herbes fraîches maintenant Je ne voulais pas les faire payer mais ils me donnent de l'argent quand même Hier après le boulot j'ai trouvé sept collègues qui faisaient la queue à ma porte pour des herbes ou un massage Là aussi la nouvelle s'est répandue Tu imagines Je fais ce que je faisais à Grumps rien de plus les gens s'endorment généralement et quand ils se réveillent ils se sentent mieux Tu sais que j'ai un sixième sens pour ces choses-là Josh comme quand je tenais la barre Alors je suis partagée J'ai envie d'aider tout le monde mais plus que jamais j'ai terriblement envie d'être normale Un couple de londoniens essaye de me convaincre de faire pousser de l'herbe pour eux Non merci

Email suivant :

J'ai un petit copain Un électricien qui s'appelle Phillippe Oui, c'est comme ça qu'il écrit son nom J'ai vérifié Ça fait français je sais mais il est né à Haïti et sa famille vit au Canada En Colombie britannique Youpi ! Et non c'est pas une erreur ni un loser si tu savais comme je hais ces mots La semaine dernière j'ai téléphoné à la maison Quand papa a décroché il a paru tout content pendant dix secondes et après il a passé l'appareil à maman J'ai trouvé qu'elle était bizarre

Ce soir-là, Mère annonça la nouvelle au cours du dîner.

— À la rentrée, je vais enseigner à l'Université d'Arizona.

Père crut qu'elle plaisantait.

— Tu t'imagines là-bas ? demanda-t-il en s'adressant à Grumps. Qu'est-ce que je foudrais dans un endroit où il n'y a même pas d'eau ?

— Qui a parlé de toi ? répliqua notre mère en se repliant dans son bureau.

Je choisis ce moment pour annoncer que je partais moi aussi, mais avant elle.

Père émit un rire agressif.

— Et toi, tu vas où ?

— Dans le sud.

C'est tout ce que je réussis à sortir, avant d'expliquer en bafouillant que j'allais lancer ma propre entreprise de réparation de bateaux.

— J'ai envie de voir le monde, ajoutai-je docilement.

Entre-temps, Mère était revenue dans la pièce, et elle hocha la tête

derrière mon père. Elle m'encourageait en silence.

— Reste au moins le temps de terminer les commandes de septembre, dit-il. Et après, on parlera de ton tour du monde. On a besoin de toi jusqu'à l'automne. Si tu veux faire un break ensuite, on s'arrangera.

— Non, je... je ne crois pas, bredouillai-je. J'ai besoin de faire un break maintenant.

— Écoute ! brailla Père quand il comprit enfin que je parlais sérieusement. Si tu veux aller travailler ailleurs, on te trouvera un point de chute. Mais en octobre ou en novembre, pas maintenant.

Lorsqu'il me vit faire ma valise, une heure plus tard, il m'annonça, de derrière la page des sports, que j'étais le plus décevant de ses enfants.

— Pourtant, la compétition est rude !

Mère fit irruption dans la pièce avant que j'aie le temps de réagir.

— C'est tout ce que tu trouves à dire au seul de tes enfants qui réussit encore à plus ou moins t'admirer ?

Grumps et elle continuèrent à prendre ma défense, mais je ne me souviens pas des paroles qui ont été échangées tandis que je rassemblais à l'aveuglette des vêtements, des livres et des outils. C'est seulement quand je me retrouvai coincé dans les embouteillages sur l'autoroute que je pris conscience que mon père savait certainement que je me serais dégonflé si ses insultes ne m'avaient pas poussé vers la sortie.

Une fois de plus, j'envisageai d'aller à l'université – Mère avait promis de trouver l'argent nécessaire, quelque part – mais ça me semblait trop tard. Et je ne voulais pas emprunter à qui que ce soit. Mon plan se limitait à rouler vers le sud et à dégoter un travail. Je parcourus une centaine de kilomètres, entrai dans l'unique chantier naval d'Olympia, discutai brièvement avec Jack et me fis engager. Puis je rebroussai chemin et demandai à Grumps le Joho 32 qu'il n'utilisait jamais mais refusait de vendre, même si mon père se plaignait de devoir payer les droits de mouillage. Après avoir franchi les écluses au moteur, je tournai à gauche.

La plupart des navigateurs qui quittent Seattle tournent à droite en direction des îles San Juan et de Desolation Sound, des îles américaines et canadiennes éparpillées telles des pierres précieuses sur la bande la plus ensoleillée de la mer intérieure. C'est là que vont les milliardaires et les stars de cinéma. Des hydravions les déposent dans les criques pour que les gros richards ne perdent pas de temps à venir si loin en bateau à moteur ou en voiture. Si vous tournez à gauche en quittant Seattle, vous voguez vers le sud, dans une eau prolétarienne, et souvent droit dans des courants tourbillonnants hostiles.

Le détroit de Tacoma se transforme en fleuve tumultueux quatre fois

par jour. Le courant va dans les deux sens, mais l'argent, la frime ou l'ambition de Seattle ont du mal à se faufiler dans cette gorge qui se resserre pour déboucher dans les eaux du sud où les maisons et les bateaux sont de plus en plus petits et vieux, les baies moins profondes et les plages plus sablonneuses. Dans le cul-de-sac paisible de cette mer vert pastèque se cachent un chantier naval et cinq marinas.

Peu après le crépuscule, j'accostai dans la plus miteuse d'entre elles, je louai un mouillage le lendemain matin et débutai ma nouvelle vie au milieu des bateaux morts ou mourants de Sunrise Marina.

Le jour des démolitions

LES bateaux sont vendus, échangés ou mis aux enchères. Les bateaux sont volés, donnés, légués, coulés, broyés ou confisqués par les nazis.

Les amis d'Einstein savaient quel objet il désirait plus que tout. Alors, à l'occasion de ses cinquante ans, ils se mirent d'accord pour lui offrir un voilier en bois de sept mètres, construit spécialement pour lui. Ayant eu vent de son dédain envers les moteurs, l'architecte suréleva suffisamment le cockpit pour y cacher un moteur in-bord de deux cylindres. Il choisit un mât court afin de limiter la taille des voiles, pour que le génie puisse naviguer seul sur un lac situé près de sa résidence d'été en dehors de Berlin. Robuste, le bateau était doté d'une étrave verticale et d'un faible tirant d'eau, et il mesurait près de deux mètres cinquante de large. La cabine en érable et acajou, équipée de vaisselle et de couverts, était prête à accueillir des invités. Ébloui par ses courbes mammaliennes, Einstein le baptisa *Tümmler* (marsouin). Il était amoureux.

Son épouse, Elsa, écrivit à la petite sœur d'Einstein :

Notre bateau est magnifique ; Albert... savoure intensément le bonheur de naviguer. Ce [bateau] est un cadeau de très riches amis (15 000 marks !). Je fais cette remarque prétentieuse pour te donner une idée du bateau imposant sur lequel navigue ton frère.

Dans une autre lettre, le gendre d'Einstein décrivait celui-ci en train de barrer *Tümmler*, tout en exposant ses nouvelles grandes idées.

Il navigue sur ce bateau avec l'habileté et l'intrépidité d'un enfant... La joie que lui procure ce hobby se voit sur son visage, elle se répercute dans ses paroles et dans son sourire heureux.

Quatre ans plus tard, alors qu'il était en visite aux États-Unis, les nazis firent main basse sur l'Allemagne. Ayant décidé de demeurer en Amérique, le savant juif tenta de faire transporter *Tümmler* jusqu'aux Pays-Bas. Mais la Gestapo, avertie de ce projet, saisit son bateau en juin 1933 et le mit en vente, en précisant qu'il ne serait pas vendu à des "ennemis publics".

Le cœur brisé, Einstein n'essaya même pas de trouver un magnifique remplaçant à *Tümmler*. Il avait découvert la nature temporelle des bateaux. À la place, il dénicha un simple cat-boat de cinq mètres, trapu, avec lequel il effectua des sorties d'un jour dans le New Jersey et l'État de New York au cours des dernières décennies de son

existence. Il le baptisa *Tinef*, un mot yiddish que l'on pourrait traduire par "camelote", comme pour prouver qu'il avait retenu la leçon concernant la glorification des objets, y compris ceux de sa passion.

Le déclin d'un bateau peut être très rapide. Vous sentez les patelles qui le ralentissent et remarquez qu'il gîte sur bâbord, quand bien même vous vous acharnez à répartir le poids en dessous. Puis vous réintégrez votre vie, vous l'oubliez pendant quelques mois, et tout vieillit à une vitesse vertigineuse. Le vernis s'écaille, les joints fuient, le gel coat cloque, le support du moteur se corrode, la moisissure se répand – les preuves de votre négligence se dressent au-dessus de la ligne de flottaison comme une éruption cutanée disgracieuse. Pourtant, renoncer à ce bateau vous donnerait l'impression de renoncer à vous-même.

Pour de nombreux bateaux, Sunrise Marina faisait fonction d'hospice. Tous les quatre mois, environ, c'était le Jour des Démolitions. J'essayais de ne pas assister à ça, car sinon j'aurais eu envie de tous les sauver. En partie à cause de l'éthique de la marina. Nous prenions mutuellement soin de nos bateaux respectifs. En partie, également, à cause de ce don – ou de cette malédiction – qui me faisait voir l'élégance du squelette sous la décrépitude. Mais quand les factures impayées commençaient à s'accumuler, ces orphelins mal-aimés étaient mis aux enchères. Hélas, la plupart ne trouvaient pas preneur, même gratuitement. Alors, avant que les amarres ne se brisent et que les bateaux ne coulent sur les lits de palourdes, ils étaient transportés jusqu'à la scierie voisine, où un remorqueur les poussait à terre pour les livrer en pâture à un bulldozer semblable à un crabe, qui les attrapait par la proue, comme s'il assouvissait une vengeance, et les broyait telles de simples canettes de bière.

Le premier voilier à être détruit en ce dimanche matin éclatant était un Columbia 26, qui était resté appuyé contre le quai pendant des mois, à moitié rempli d'eau. Après les bruits écœurants du plastique qui se tord et du bois qui se brise, le corps mutilé de *Diva* a été balancé dans un camion-benne comme la victime d'un règlement de comptes entre gangsters.

Je n'ai pu m'empêcher d'assister à la destruction, mais j'étais distrait par la nouvelle carte postale mystérieuse qui se trouvait dans ma poche. Elle représentait une Indonésienne en bikini jaune, à l'air vaguement embarrassé, et portait un message encore plus énigmatique que les précédents : *515-SS*. Rien d'autre. L'écriture était à l'évidence celle de Bernard, mais il m'avait fallu jusqu'à cet instant pour comprendre qu'il voulait dire *15 mai à la marina de Shilshole*. Étais-je censé transmettre à Yoshito ? Mon cœur cognait, ma vue se troublait.

C'était ensuite au tour d'un Coronado 27 à la coque rouge délavé – masquée par un champignon d'un orange criard – appartenant

visiblement à la femme dégingandée qui faisait les cent pas sur la rive, à côté du camion-benne, en agitant les bras à la manière d'un pingouin nerveux.

— Ce bateau a toujours été bon avec moi, m'a-t-elle dit lorsque je l'ai rejointe. Il y a quelques années, on a essuyé une tempête. Il s'en est bien tiré, même quand on a rebondi contre Blakely Rock. J'ai jamais eu à m'en plaindre. Pas une seule fois. Il ne m'a jamais trahie. (Les mots sont restés coincés dans sa gorge.) Wes et moi, on naviguait toujours ensemble. En fait, c'est lui qui m'a appris. Et puis, il s'est mis à boire comme un trou et... moi aussi. Il a fichu le camp à Reno et j'ai emmené *Lucille* à Lopez pour décrocher. Vous connaissez Spencer Spit¹ ? J'y ai passé les mois les plus heureux de ma vie pathétique. Mais ma tante Ruth est tombée malade, et il n'y avait personne d'autre. Alors, je suis allée là-bas, dans le magnifique centre-ville de Yuma. Et quand l'aide sociale s'est arrêtée, comment pouvais-je faire pour payer le mouillage...

Sa voix s'est éteinte.

— Alors, vous êtes venue rien que pour ça ? en ai-je déduit. Pour le revoir une dernière fois ?

— J'espérais convaincre Neil que je suis pas complètement...

Elle s'est mise à sangloter, puis s'est ressaisie, le temps d'ajouter :

— ... une ratée.

Je l'ai laissée pour me diriger tranquillement vers Neil, en pleine discussion avec le type du bulldozer.

— Je prends celui-là, ai-je dit.

Il m'a regardé en fronçant les sourcils.

— Allons, Josh, tu connais la marche à suivre. Si tu voulais ce bateau, tu aurais dû faire une offre.

— Je n'en veux pas, mais cette femme, si.

Nous l'avons regardée faire les cent pas en parlant toute seule.

— Tu plaisantes, j'espère ? Je lui ai fait cadeau de neuf mois de mouillage. *Neuf*. C'est une poivrrote.

— Et alors ?

Il sondait ses gencives avec un cure-dents.

— Si tu as l'intention de le retaper, je serais obligé de te facturer la totalité du mouillage.

— Je sais. C'est OK, alors ?

— Quoi donc ?

— Tu le gracies ?

Il s'est tourné de nouveau vers la femme.

— Tu es un sentimental, Josh. Où tu vas le mettre ?

— Je ne sais pas encore.

— Ils ne te laisseront pas le...

— Grâce accordée ?

Il a hoché la tête et craché par terre.

— Merci, patron.

Ne sachant pas trop ce qui venait de se passer, la femme m'a suivi jusqu'à mon bateau tandis qu'on remorquait le sien vers la marina.

— Voici une ancre, lui ai-je dit en la lui tendant. Et vous pouvez emprunter ce canot là-bas si vous en avez besoin, et le moteur aussi. C'est un simple deux chevaux, mais il démarre du premier coup si vous laissez le starter à moitié enfoncé jusqu'à ce qu'il soit chaud. Si j'étais vous, je jetterais l'ancre près de Gull Harbor pendant un peu moins d'un mois. Puis je ferais la même chose à Butler Cove et je continuerais à aller d'un endroit à l'autre comme ça, pour gagner du temps sans payer de mouillage, jusqu'en novembre. Si vous n'arrivez pas à le déplacer, appelez-moi, je le ferai.

Elle a regardé l'ancre, puis levé les yeux vers moi, comme si je venais de lui faire don de la vie.

— Cara, a-t-elle dit en me tendant la main.

— Josh.

Ses doigts étaient froids.

Nos bateaux restent avec nous. Nous ne renonçons jamais complètement à notre droit de propriété. La guerre terminée, plus de douze ans après avoir vu pour la dernière fois son *Tümmler* adoré, Einstein fit une ultime tentative pour retrouver son bateau chéri. Il découvrit qu'il avait été vendu pour un dixième de son prix, avant de disparaître purement et simplement.

Cara et moi étions encore en train de parler des bateaux et de la vie quand un grand Asiatique en costume anthracite s'est avancé vers nous d'un pas décidé sur le quai A. Craignant peut-être qu'il s'agisse d'un huissier, Cara s'est interrompue au beau milieu d'une phrase, elle m'a fait une révérence et a filé avec mon ancre.

— Arrêtez d'envoyer des messages à Yoshito, m'a dit l'homme tout bas, mais distinctement et sans préambule, en arrivant sur ma jetée. Et donnez ça à Minke.

Un téléphone noir jetable est apparu dans sa paume étonnamment large. Il l'a fait glisser dans la mienne comme s'il me serrait simplement la main.

— Dites-lui d'appeler le numéro scotché derrière quand il sera prêt, a-t-il ajouté sur le même ton d'automate, sans intonation. Ne le regardez pas tout de suite. Mettez le téléphone dans votre poche. Surtout, ne l'utilisez pas pour passer un autre appel et jetez-le aussitôt après.

À cet instant, le seul homme que j'avais jamais vu en costume sur mesure, avec une pochette en soie bleu nuit, sur le quai d'une marina, s'est rapproché de moi ; il sentait l'ail et un après-rasage citronné. Il m'a regardé droit dans les yeux, peut-être pour y déceler une lueur de

compréhension ou d'intelligence.

— J'ai pigé, ai-je dit.

J'ai hésité à l'informer qu'il était probable que Bernard arrive ici dans précisément seize jours, mais je ne me faisais pas confiance pour débiter ces paroles sans me mettre à gazouiller. Finalement, l'homme a battu des paupières, mais c'est seulement quand il m'a tourné le dos et s'est éloigné que j'ai recommencé à respirer.

¹ Parc et terrain de camping situé à Lopez Island dans l'État de Washington.

Les lunes de Jupiter

N'ARRIVANT pas à joindre mon père par téléphone, j'empruntai une voiture et roulai jusqu'à Seattle, pour le découvrir entouré de cartons de pizzas et de dessins de bateaux, seul et endormi, en train de gémir dans le fauteuil relax.

À son réveil, ses paroles exprimèrent une étonnante contrition, venant de lui.

— Rends-moi un service. Explique-moi comment j'ai pu devenir une telle merde que plus personne ne veut vivre avec moi ?

Cette question/confession mémorable eut lieu aux alentours de minuit, un dimanche de septembre 2000. Il y avait peu de temps encore, notre famille s'accrochait à des orbites fiables et prévisibles. Certes, nous subissions parfois de légères secousses, mais chacun de nous demeurait attiré par les autres, et Bobo Jr exerçait la force d'attraction centrale. Mais au cours de l'année écoulée, nous l'avions tous quitté, telles des lunes de Jupiter libérées soudain de leur orbite. Grumps lui-même avait fait sa valise monogrammée et abandonné la Masure. Ignorant les insultes et les supplications de son fils, il était parti en claquant la porte, avec son chapeau mou et son pantalon remonté presque sous les bras, juste après le premier procès intenté contre Johannssen & Fils pour vente de produit défectueux ayant entraîné des blessures. (Le Falcon 35 de Père, léger et rapide, tant vanté, avait démâté sous l'effet d'un simple vent de quinze nœuds.) Grumps éprouvait un tel besoin d'air qu'il était parti vivre chez sa sœur qu'il ne voyait pourtant plus, emmenant les labradors, car il ne faisait pas confiance à son fils pour les nourrir.

Depuis un mois que s'était produit ce départ théâtral, et même si les deux Bobo continuaient à travailler sur le même chantier naval six jours par semaine, Père vivait seul pour la première fois de sa vie.

Stupéfait de le voir dans ce piteux état, je fus incapable de répondre à sa surprenante question avant qu'il ne la reformule :

— Comment j'ai pu devenir un tel connard que je me retrouve tout seul ici ?

— Je suis fier de toi, dis-je finalement en remarquant la superposition de poches sous ses yeux, car au moins tu as conscience de ta responsabilité dans cette situation.

— Ah, des compliments ambigus de la part de mon fils sans ambition, dit-il en se redressant d'un bond et en retrouvant toute sa suffisance. Preuve que je suis tombé bien bas.

— Qu'est-ce qui te fait dire que je n'ai pas d'ambition ?

— Ta vie jusqu'à présent.
— Et qu'est-ce que tu sais de ma vie ?
— Qui te connaît mieux que moi ?
— À peu près tout le monde, en commençant par moi.
— Peut-être.
— Peut-être quoi ?
— Peut-être que tu as besoin d'un verre de vin.
— Je n'ai jamais aimé le vin. Comment peux-tu ignorer ça ? Ce n'est pas parce que tu as joué un bref rôle dans ma conception que ça fait de toi un spécialiste.

— De quoi on parle, là ?
— Comment tu as décroché l'argent ? demandai-je brusquement, alors qu'il était encore déstabilisé.

— Quel argent ?
— Grumps a dit que tu aurais pu avoir l'or.
— Il a dit ça ?
— Oui. Mais tu n'en parles jamais. Tout le monde t'a toujours dit : "Ouah ! Félicitations, vous avez décroché une médaille." Mais pourquoi pas l'or ?

— Il m'a baisé.
— Qui ?
— Alors, je l'ai marqué.
— *Qui ?*
— L'Italien, Sorrentino. Il a fait deux fautes contre moi, sans écoper d'une seule pénalité. Il était parti pour avoir le bronze, alors je me suis démerdé pour qu'il n'ait plus un pet de vent. Je pensais décrocher l'or quand même. Je me suis trompé, mais ça en valait la peine.

— Vraiment ?
Il hésita avant de répondre.
— Je ne perds pas mon temps à regretter mes décisions.
— Pourquoi ? Tu critiques celles des autres.
— Arrête cet interrogatoire ! (Il agita la main comme quand il envoyait les gens au diable.) Vous avez tous changé. Moi, je suis toujours le même. (Il criait presque maintenant.) Regarde-toi un peu !

— Tu as raison, confirmai-je. Tu es toujours le même, et c'est ça le problème. Tu es incapable de changer.
— Tu es jaloux, répliqua-t-il, car tu ne peux rien changer. Ni de plans, ni de philosophie, ni de talent.

Le sang battait à mes tempes, mais au lieu de ressortir, j'ouvris une bière et remplis son verre de vin.

— Tu deviens méchant quand tu sais que tu as tort et que quelqu'un te le fait remarquer. Mais je n'ai plus peur de toi. Au fait, pourquoi tu gémis toujours dans ton sommeil ?

Paupières plissées, il semblait jauger ma question.

— Je ne gémiss pas.
— Oh, si. Depuis toujours. Comme un chien qui rêve. Tu gémissais quand je suis entré.

Il soupira.

— Va chercher des noises à quelqu'un qui ne peut pas t'écraser comme un insecte.

Je me levai.

— Excuse-moi. (Il soupira.) C'était idiot.

Je me rassis.

— Tu viens de dire que tu étais désolé ?

— Je suis crevé, Josh. Tu veux bien jeter un coup d'œil à ces dessins avec moi ? Et arrêter de me harceler ?

Il déplia des plans de divers bateaux très répandus, dotés d'une structure encore plus légère que celle du Falcon 35 expérimental que nous avons construit pour cet orthodontiste procédurier l'année précédente. J'étudiai chaque dessin avec lui et choisis les quatre qui étaient d'après moi susceptibles d'étayer ses affirmations selon lesquelles la conception du Falcon n'était ni risquée ni dangereuse.

— Alors, c'est quoi ces gémissements ? insistai-je.

Il but une gorgée de vin avant de croiser mon regard.

— C'est peut-être mieux que de crier.

— Mais à quoi tu rêvais ?

— Tu n'as pas envie de le savoir.

— Pourquoi je pose la question, alors ?

— Tu auras une plus mauvaise image de moi encore.

— Ça m'étonnerait.

Il se leva avec un grognement et remplit son verre.

— J'avais peut-être un an de plus que toi maintenant, je redescendais d'une montagne escarpée avec mon pied gauche tellement infecté à force de macérer que je ne le sentais presque plus. (Il parlait en regardant par la fenêtre.) Mon fusil me creusait un trou dans l'épaule et ce gamin du Mississippi, Bobby Fontaine, n'arrêtait pas de jacasser. On n'était que tous les deux. On avait reçu l'ordre d'aller jusqu'à un poste d'observation et de revenir pour faire un rapport. Bobby était un de ces bavards insupportables qui finissent toutes leurs phrases par "tu vois ?" ou "tu vois ce que je veux dire ?" Il avait besoin de confirmations permanentes. Et toi, tu étais obligé de répéter "Uh-huh" sinon, tu n'arrivais jamais à la fin de ses foutues histoires. Ce jour-là, il me parlait d'un *receiver* d'Ole Miss¹ dont Bobby jurait qu'il pourrait passer pro. Il me décrivait ses réceptions miraculeuses, en se retournant sans cesse pour être sûr que je ne loupais aucun détail. Mais moi, j'étais dans ma bulle. Je descendais une montagne en pensant que j'allais devoir la remonter ensuite. Ça ressemblait à une punition. Ils nous disaient toujours de prendre le

chemin le plus long, le plus sûr, mais pour moi, c'était surtout le chemin le plus dur, alors j'ai convaincu Bobby de prendre le raccourci. Il continuait à se retourner pour vérifier que je l'écoutais. Soudain, j'entends une petite détonation au loin – comme un pétard inoffensif – et je me retrouve couvert du sang et de la cervelle de Bobby. Je me jette à terre, près de lui, j'ai du mal à respirer. Là, je mets du temps à comprendre que je suis touché, moi aussi. Mon but, à ce moment-là, ce n'est pas de tuer celui qui a flingué Bobby, mais de tout faire pour ne pas être tué moi aussi. Si je ne bouge pas, je me dis que peut-être je ne mourrai pas. Mais j'ai fini par me relever, malgré tout, en portant Bobby sur mon dos, comme une sorte de bouclier, et je suis remonté au sommet de la colline. J'ai menti sur le chemin qu'on avait pris et la provenance des tirs.

Il poursuivit péniblement et me regarda enfin, rétrogradant pour l'épilogue.

— Alors, au lieu de me traduire en cour martiale pour avoir désobéi aux ordres et mis en danger la vie d'un autre soldat, ils m'ont donné une médaille. Si j'avais suivi le chemin le plus sûr, peut-être que Bobby serait toujours là. Ou si j'avais continué à répondre "Uh-huh", il ne se serait pas retourné vers moi, et la balle aurait traversé ma tête à la place, et toi, Ruby et Bernard, vous n'existeriez pas non plus. Alors, peut-être qu'il y a quelque chose dans cette histoire qui revient dans mes rêves et me fait pousser des gémissements de temps en temps.

— Ouah. Pas facile d'essayer d'oublier un sale truc pareil. Mais j'ai l'impression que tu as fait ce que tout le monde aurait fait à ta place, non ? Est-ce que la plupart des médailles de guerre ne sont pas imméritées d'une certaine façon ?

Il soupira, puis ricana.

— Tu es sous-estimé. Tu le sais ?

— Par toi uniquement.

Nous nous regardâmes jusqu'à ce que je dise :

— Si tu me remontrais ces dessins ? On peut revenir à notre sujet ?

Il remua la mâchoire comme s'il n'avait pas fini de mastiquer je ne sais quoi, puis il s'obligea à sourire et lissa les plans de nouveau.

— Tôt ou tard, vous reviendrez tous, dit-il, comme je m'apprêtais à partir. Et la vérité, c'est que j'aimerais mieux mourir demain que de vivre un mois de plus sans ta mère. (Il détourna le regard, avant de trouver la force de lancer :) Vous reviendrez tous !

Grumps fut le premier, mais seulement après que Père avait été arrêté pour conduite en état d'ivresse et qu'il avait fallu aller le chercher au poste de police de Wallingford. Obligé désormais de conduire le récidiviste partout où il allait, Grumps revint à la maison et défit sa petite valise monogrammée. Puis il regagna son fauteuil relax pour relire *À l'est d'Éden* et regarder des rediffusions de *Mary*

Tyler Moore, dont il récitait parfois les dialogues spirituels avant les comédiens. Ils ne mangèrent que des plats surgelés – pizzas, burritos et repas-télé – jusqu'à ce que Mère revienne de Tucson quatre mois plus tard.

Là-bas, elle avait passé presque tout son temps à regarder à travers d'énormes télescopes et à éviter de noter des devoirs.

— J'étais à peine meilleure que les plus fainéants de mes étudiants, avoua-t-elle. J'en ai honte, mais je suppose qu'il n'y a pas d'âge pour se dégonfler.

Malgré cela, le lycée de Ballard se fit une joie de la reprendre. Et pendant un temps, Mère et les Bobo furent agréablement réunis, tous les trois se traitant mutuellement comme de nouveaux et très chers colocataires.

¹ Université du Mississippi.

Le bateau des miracles

FINALEMENT, Ruby elle-même revint, en septembre 2002, pour une semaine consacrée à des collectes de fonds. Elle n'avait pas beaucoup changé, mais elle se déplaçait et parlait comme quelqu'un qui avait fait et vu des choses que nous autres n'avions ni faites ni vues. Et elle se retrouva sur scène avant que nous ayons l'occasion de nous réhabituer à elle.

Grumps avait embobiné le yacht club pour qu'il accueille la première présentation de Ruby, lors d'une petite réunion d'avant-saison destinée aux régatiers locaux, mais même les propriétaires de bateaux à moteur avaient afflué pour voir la petite Johannssen qui avait tourné le dos aux Jeux olympiques pour aller aider de pauvres Africains. Conformément au raccourci mythologique, la fille connue pour ses talents de magicienne de la voile voguait maintenant sur le bateau des miracles. Elle somnola durant presque tout le trajet depuis l'aéroport. Et j'étais inquiet pour elle quand nous pénétrâmes sur le parking bondé, mais elle se contenta de jeter un coup d'œil au trop-plein de l'assistance et bâilla.

Si notre club n'était pas le plus huppé, il possédait son lot d'apparat, de sexisme et de lambris en vieux sapin, et il me paraissait de plus en plus sélect, ou peut-être commençais-je seulement à remarquer les bateaux de plus en plus gros et le clinquant de plus en plus visible. En revanche, je savais que le montant des cotisations provoquait des disputes mensuelles à la Masure. Grumps considérait notre adhésion comme un investissement commercial. Père répondait qu'ils feraient de toute façon appel à nous pour construire leurs bateaux. Quoi qu'il en soit, nous avions tous le sentiment d'être des étrangers maintenant, particulièrement Grumps qui ressemblait à une relique de l'époque du Seattle des bateaux en bois tandis qu'il serrait des mains ici et là. Les nouveaux membres fortunés lui étaient aussi inconnus que ces bières artisanales amères désormais servies à la pression. Il n'y avait même plus de Rainier. Ruby avait été notre dernier lien solide, lorsque tous les membres exultaient en voyant les initiales du club à côté du nom du vainqueur.

Son avion ayant atterri tardivement, elle n'avait pas eu le temps de se changer, mais sa longue robe noire avec ses motifs de cous de girafe entrecroisés semblait faire partie du spectacle. Munie d'un micro face à un auditoire qui murmurait, elle commença calmement, comme si elle avait adopté le ton professoral de notre mère, et elle expliqua soigneusement la mission et les activités quotidiennes des Navires de

l'espoir. Mais la Ruby théâtrale ne tarda pas à refaire surface quand elle se mit à débiter des histoires, en haussant la voix à mesure que son exposé adoptait le rythme d'un sermon.

Elle évoqua les problèmes endémiques de l'Afrique, comme les tumeurs bénignes et l'érosion dentaire, auxquels la médecine occidentale avait depuis longtemps remédié par des interventions de routine. Puis elle parla de tous les enfants aveugles auxquels ils avaient rendu la vue.

— C'est ce que je préfère dans ce travail, jouer avec ces enfants. Je m'assois dans une pièce avec eux après l'intervention, et je les aide à s'habituer au fait de ne plus être aveugles. Puis je sors un gros ballon violet et on s'amuse à taper dedans.

Elle fit défiler sur l'écran des photos d'elle avec les enfants.

Derrière moi, une femme grommela qu'elle avait cru que Ruby allait parler de voile.

Après avoir expliqué que les bateaux étaient subventionnés par des dons et que toutes les personnes présentes à bord travaillaient pour la gloire, sans être payées, Ruby conclut par une dernière histoire.

— J'ai vu plus de gens défigurés que vous pouvez l'imaginer. Et pour être honnête, c'était dur de les regarder au début, mais dès que vous établissez des liens avec deux ou trois d'entre eux, ça devient facile. Finalement, vous les regardez tous dans les yeux et vous ne voyez plus que la personne à l'intérieur. Et certaines, vous ne les oublierez jamais. Comme Kortolo.

Elle montra deux photos et s'interrompit pour boire un peu d'eau et étudier les mouvements de recul dans l'assistance, accompagnés de *Oh, mon Dieu*. La tumeur de la taille d'un melon sur la mâchoire de la femme était si grosse qu'elle lui écrasait la trachée et déformait l'ensemble de son visage. On ne voyait plus que son œil droit. Un couple se leva et quitta la salle à pas feutrés. Puis un autre.

— Kortolo était tellement défigurée, reprit Ruby tout bas, que son mari l'a chassée de la maison. Quand on a accosté au Togo, elle vivait dans les bois et n'en sortait que la nuit. C'est le désespoir et un prodigieux acte de foi, dit-elle en haussant la voix, qui l'ont poussée à faire la queue en pleine lumière pour voir si ces médecins blancs sur leur beau bateau pouvaient l'aider.

Ruby retrouva son calme.

— Ce jour-là, la file d'attente faisait peut-être cent mètres, remplie de gens estropiés et défigurés. Il ne faut pas oublier que la plupart des parents et des voisins de ces personnes considèrent ces maladies non pas comme des problèmes médicaux, mais comme des malédictions. Alors, le simple fait d'être là était une preuve de courage. Malgré cela, Kortolo se détachait au milieu de cette foule.

Sur l'écran, les diapositives à l'ancienne cédèrent la place à une

vidéo qui montrait des centaines d'Africains alignés le long d'une passerelle et de la côte herbeuse, sur trois ou quatre files, semblables à des fans attendant d'entrer dans une salle de concert. Les membres du yacht club ne produisirent qu'un léger brouhaha dans la salle, jusqu'à ce que la caméra se rapproche de l'agitation qui régnait à l'arrière de la queue, où des mains se tendaient pour faire passer une personne par-dessus les têtes vers l'avant de la file d'attente. L'objectif suivit cette progression jusqu'à ce que le corps s'immobilise et soit remis sur ses deux pieds.

Kortolo.

La caméra zooma sur son visage d'hippopotame, puis sur les cheveux roux de ma sœur, comme si la vidéo était passée brusquement du noir et blanc à la couleur. Ruby prit Kortolo par la main et la conduisit à bord du bateau.

Quelques spectateurs étouffèrent des hoquets de surprise et échangèrent des murmures. Un autre couple s'en alla. Ruby fit défiler une succession rapide de photos de Kortolo après diverses opérations. Soudain, elle avait un visage facile à regarder : balafre sur le côté gauche, certes, mais séduisant à part ça, avec sa mâchoire en titane toute neuve. Quand les lumières se rallumèrent, même certains hommes se tapotèrent les yeux. (Grumps avait enfoui son visage dans ses mains.)

— Durant les cinq mois où le bateau est resté au Togo, reprit Ruby, en vérifiant ses chiffres comme elle ne l'avait pas fait auparavant, on a retiré deux cent quatre-vingt-une tumeurs et sept cent quatre-vingt-quatorze patients aveugles ont retrouvé la vue. Je suis très honorée de faire partie de ce projet, et je vous demande de vous joindre à moi pour en faire partie vous aussi.

Notre mère et les autres Johannssen se levèrent, à l'exception de Père jusqu'à ce que Grumps se penche vers lui et l'incite à se mettre debout. D'autres personnes applaudissaient, mais une certaine effervescence feutrée se manifesta lorsque quelques navigateurs battirent en retraite vers le bar situé à côté du mur couvert de photos encadrées montrant d'anciens commodores coiffés de casquettes blanches et sanglés dans des vestes ornées d'épaulettes et d'insignes dorés. Ruby répondit à quelques questions polies, mais la majeure partie de l'assistance avait cessé de l'écouter lorsqu'un grand type grisonnant, assis au premier rang, dit :

— Nous vous remercions tous d'être venue ce soir, Ruby. C'est certainement un travail très gratifiant, en effet. Mais pourriez-vous consacrer une minute ou deux à évoquer l'époque où vous participez à des régates, et en quoi votre vie aurait pu être différente si vous aviez terminé ces qualifications pour les Jeux olympiques ?

Le sourcil gauche de Ruby tressaillit.

— Je ne pense jamais à ça. Je suis venue ici pour parler des Navires de l'espoir.

— Oui, j'ai bien compris, répondit l'homme, suffisamment fort pour faire taire les bavardages en fond sonore, mais la plupart d'entre nous, ici, sont des marins. Alors, nous pensions que vous nous parleriez un peu des courses, étant donné que vous excelliez dans ce domaine. Et certains espéraient peut-être que vous nous expliqueriez pourquoi vous avez fait ce que vous avez fait, il y a deux ans.

Ruby le dévisagea comme si elle traduisait son anglais dans un langage plus familier.

— Je ne regrette pas la décision prise ce jour-là, si c'est ce que vous voulez savoir, dit-elle devant un auditoire soudain captivé. Je suis contente de la façon dont les choses se sont déroulées pour moi depuis. Déjà à l'époque, je ne pensais jamais à la voile, sauf quand j'en faisais. Maintenant, je n'y pense plus du tout. Je pense à aider les gens qui en ont terriblement besoin. Et je suis heureuse de vous en parler.

Il n'y eut pas d'autres questions et les dons furent suffisamment maigres pour inciter Grumps à résilier notre adhésion le mois suivant.

Ruby fit cinq autres présentations – dans trois églises et deux écoles – durant la semaine qu'elle passa à la maison. Je lui servais de chauffeur, car elle n'avait toujours pas le permis de conduire, si bien que nous passâmes beaucoup de temps ensemble. Mais pour la toute première fois, je la sentais distante, comme si elle avait hâte d'être ailleurs et de parler d'autre chose. De simples conversations devenaient délicates, à croire qu'elle avait perdu cette capacité à feindre de s'intéresser à nos rêves et préoccupations terre à terre.

En public, cependant, ses discours étaient souvent électriques, ils ravivaient les spéculations et les rumeurs sur ce qu'avait de si particulier, au juste, la fille Johannssen. Mais à la maison, elle refusait de faire son numéro et elle était à peine présente. Quand d'anciens petits amis venaient frapper à la porte, elle ne leur accordait qu'une embrassade ou un simple bonjour.

Alors que Père était resté muet la majeure partie du séjour de Ruby, le dernier jour il l'informa – après avoir mordu si agressivement dans une pomme qu'elle craqua comme une bûche fendue d'un coup de hache – que ses exposés lui rappelaient les rassemblements évangéliques de chrétiens.

— Tu es devenue une belle petite arnaqueuse, je te l'accorde.

— Soyons honnête, Papa, répondit-elle en se levant du canapé. Tu ne m'as rien accordé depuis des années. Et puis, donner ce n'est pas vraiment ton truc, hein ?

Mère et moi les regardâmes d'un air hébété, l'un et l'autre, tandis que Ruby sortait de la pièce nonchalamment comme après un banal échange.

Deux jours plus tôt, elle avait conseillé à Grumps d'arrêter de boire pendant que son foie fonctionnait encore. Et elle avait écouté patiemment Mère lui faire part de sa fascination pour les équations de la dynamique des fluides, établies au XIX^e siècle et encore utilisées quotidiennement dans le monde moderne.

— Je comprends que ça t'intéresse, mais pourquoi est-ce que ça t'*excite* ? avait-elle demandé. Qu'est-ce que les maths ont apporté à la psychologie, à la philosophie ou même à la biologie ? Et la physique, en gros, ne parle que de la scène sur laquelle se déroule la tragédie humaine, non ?

Mère avait rougi comme si on l'avait giflée.

— Essayer de comprendre l'univers physique, avait-elle rétorqué entre ses dents serrées, a toujours été la plus grande des tragédies humaines.

Au cours de cette visite, j'eus l'occasion de me rappeler que Ruby ne savait toujours pas effectuer mentalement des opérations du niveau CM1 ni retrouver le chemin de la maison quand elle était en ville. Mais elle débloqua le cou de Grumps, récolta des milliers de dollars et nous offrit un nouveau "moment à la Ruby" inexplicable à ajouter à la liste.

Les deux Bobo regardaient une rediffusion de *Max la Menace*, dans leurs fauteuils relax qui se faisaient face quand Grumps monta le son au moment d'une de ses scènes préférées.

— Tu veux bien baisser ça, s'il te plaît ? demanda Ruby, affalée dans le canapé, les yeux fermés.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Grumps.

— Baisse le son, dis-je.

— Et puis quoi, encore ? s'emporta Père. Si tu as besoin de calme, va te coucher.

— Je ne veux pas bouger, dit-elle, expliquant par la suite qu'elle luttait contre une migraine de syndrome prémenstruel. Baisse juste le son.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Père.

— S'il te plaît ! demanda Ruby, suffisamment fort pour que tout le monde l'entende cette fois, juste avant que le téléviseur s'éteigne, en même temps que les lumières.

Mère sortit de son bureau en se dandinant, et en peignoir.

— Mon ordinateur, marmonna-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? (Elle regarda dehors.) Tout le monde a du courant.

Une seconde plus tard, les lumières se rallumèrent et Père tendit la main vers la télécommande, mais Grumps le devança et secoua la tête. Quand Mère fut retournée dans son bureau, j'éteignis les lumières du salon et nous restâmes assis dans le noir, sans parler, à écouter le bourdonnement du réfrigérateur, en nous demandant ce qui – nom

d'un chien – venait de se produire.

Sur le chemin de l'aéroport, Ruby interrompit une de mes histoires de réparation de bateau pour m'informer que je devais cesser d'observer et commencer à agir.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux dire ce genre de choses ? lui demandai-je.

— Tu devrais travailler davantage pour les gens qui en ont besoin, mais n'ont pas les moyens. Distribue un peu de ton savoir-faire, au lieu de simplement faire casquer ceux qui peuvent s'offrir tes services.

— Je crois que tu es en train de devenir comme Papa. Tu insultes les gens, et ensuite, tu prétends que c'est juste de la franchise.

Elle réfléchit et dit :

— Tu as raison.

— Je ne me complique pas la vie, dis-je, soudain déterminé à m'expliquer. Je répare ce que j'ai devant moi. Puis je passe à un autre objet cassé et j'essaie de le réparer lui aussi.

Elle ferma les yeux et me demanda de lui raconter une histoire sur notre enfance.

— Une chose qu'on a faite, Bernard, toi et moi, et que j'ai oubliée.

C'était facile. Ruby était toujours tellement dans l'instant présent que les lobes de son cerveau n'avaient jamais stocké grand-chose. Alors, je pris ma respiration et évoquai le premier souvenir qui me vint à l'esprit.

— Un jour, tu avais neuf ans, on est allés au lac tous les trois, à vélo. Bernard nous interdisait de porter des casques. Et il avait inventé une sorte de décathlon bizarre, avec des épreuves qui consistaient à lancer des pierres ou à taper dessus. Quand on en est arrivés aux ricochets, il avait tout remporté, évidemment. Un coucher de soleil couleur pêche bien mûre s'annonçait et colorait tout le ciel. À ce moment-là, pour ton dernier essai, tu as lancé un galet de la taille d'un jeton de poker et tu as réussi à faire tellement de ricochets qu'on a arrêté de compter après vingt-trois.

— Non, pas une de ces histoires, supplia-t-elle, en gardant les yeux fermés. Raconte-moi une histoire dans laquelle j'étais totalement normale.

Quelques heures plus tard, quand je revins à la Masure, Mère leva les yeux de son écran et me montra ce qu'elle venait de taper :

Introduction : nous prouvons l'existence d'une solution classique et immortelle aux équations de Navier-Stokes d'après l'hypothèse de l'Affirmation A ou D. Nos méthodes sont nouvelles et, avec une solution qui commence comme une limite de solutions immortelles de la viscosité P , ont été prouvées par l'auteur.

Je regardai ces mots, les diagrammes et les équations en priant pour

qu'une parcelle d'information prenne tout son sens, tandis que ma température corporelle ne cessait d'augmenter. Attirés par la récompense d'un million de dollars, les spécialistes de la dynamique des fluides avaient utilisé des ordinateurs et toutes les contorsions mathématiques imaginables pour essayer de résoudre ce problème. Et mon astronome immigrée suisse débraillée sur son toit allait tous leur damer le pion ? Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été nommée prof de l'année. Les anciens élèves ne venaient plus la voir chaque été. Quelles étaient ses chances de parvenir à extraire, seule, le chaos du chaos ?

Je relus l'introduction et lui dis que ça semblait très compliqué, mais également convaincant.

Plus tard ce soir-là, elle la montra à son copain physicien à l'université, qui mit quarante-trois minutes à déceler deux erreurs fatales. Grumps me raconta par la suite qu'elle ne parla à personne pendant trois jours, ce qui expliquait pourquoi elle ne répondit pas à mes appels d'Olympia.

Une vision claire

— C'EST ridicule, s'est lamenté Mick alors que son pied-de-biche venait de briser une autre planche pourrie, laissant apparaître davantage de vieilles nervures, de vis rouillées et de moisissure noire. Il n'y a rien à sauver dans cette épave.

En ce premier samedi du mois de mai – trois semaines avant la Swiftsure et juste cinquante jours avant la fin du monde – nous étions trois pour arracher les planches friables du yacht délabré de Grady Rollins, pendant que les résidents sirotaient du café en nous regardant travailler.

— En fait, ai-je répondu en tapotant la coque avec le dos de mon pied-de-biche, elles deviennent plus solides quand on descend sous le pont.

— Fantastique, mais pourquoi on ne fait pas tout ça sur le chantier ?

— Personne ne veut le treuiller s'il n'est pas assuré. Et personne ne voudra l'assurer tant que les réparations n'auront pas été faites. Alors ?

— Allons, Josh, a dit Noah, quelques instants plus tard. Je déteste accorder du crédit à Mick, pour quoi que ce soit, mais il a raison. Ce bateau est foutu, cramé, kaput.

— Probablement.

— Alors, où est la logique, dans tout ça ? a demandé Mick.

— Depuis quand est-ce que la logique joue un rôle dans la navigation de plaisance ?

— Combien tu lui factures pour ça, au fait ?

— Quelle importance ?

— Oh, je vois. Faut pas que je fatigue ma jolie petite tête à essayer de savoir combien tu seras payé.

— Rien.

— Quoi, rien ?

— Je ne me fais pas payer.

— Oh, formidable, Josh. Faire crédit, c'est ton nouveau modèle économique ?

— Non. Je ne lui facture rien.

— Tu disais que j'allais être payé !

— Tu le seras.

— Hé, attends un peu, a dit Noah. Tu ne te fais pas payer ? J'ai poussé un soupir.

— Ce type me plaît bien.

— Tu as flashé sur lui ? Tu aimes la coupe de son Wrangler ?

— J'aime sa façon de penser, OK ? Ses rêves ne sont pas limités par son portefeuille.

Noah a éclaté de rire.

— Pour moi, il ressemble à tous les autres rêveurs.

— On disait la même chose d'Einstein.

— Qui ça ?

— Einstein.

— Non, qui disait ça ?

— Je ferais payer Einstein aussi, a déclaré Mick.

— Vous serez payés tous les deux, alors au boulot.

— Que compte faire M. Le Grand Rêveur avec ce bateau, au fait ?

— Y vivre.

— J'ai cru l'entendre dire qu'il allait y mourir, a ajouté Noah qui, sur mes conseils, avait acheté un bateau à moteur sans moteur sur le quai C et s'était installé à Sunrise.

L'absence de moteur – un de moins à bricoler – le réjouissait. Mais le compte à rebours de son père jusqu'au jour du Jugement dernier lui pesait.

Le panneau LA FIN EST PROCHE s'était dressé de nouveau dès le lendemain, comme si mon équipée nocturne avec un chalumeau n'avait existé que dans ma tête. Maintenant, tous les comiques qui passaient à la télé en deuxième partie de soirée faisaient leurs choux gras de son père, et les mouvements de tête convulsifs de Noah s'étaient enrichis d'un tressaillement de l'épaule.

— Vous voulez bien venir voir un truc, les gars ? ai-je demandé.

Mon idée, au départ, c'était de les engager ce week-end pour qu'ils m'aident à installer la nouvelle quille sur le Joho, mais le vendredi, elle n'était toujours pas arrivée, ce qui avait provoqué un nouvel accès de fureur téléphonique de la part de mon père. Alors, je les avais traînés jusqu'au bateau de Grady à la place, et maintenant, ils me suivaient à bord.

— En fait, il devait être assez chouette dans le temps, a reconnu Noah.

— Ouais, quand il ne schlinguait pas encore, a ajouté Mick.

— Regardez ça, ai-je dit en ouvrant soigneusement le vieux magazine de voile de Grady à la double page centrale pour le poser à plat sur la petite table en teck. Voilà à quoi il ressemblait.

Mick a sifflé entre ses dents de devant.

— Même genre de bateau ?

— Non, tu es exactement dans le même bateau que celui que tu as devant les yeux.

Il a écarquillé les yeux et Noah a regardé autour de lui, avec un grand sourire.

J'ai montré l'extrémité du coin salon.

— Grady a envie d'installer un piano à cet endroit.

Ricanement de Noah.

— C'est bien ce que je disais, il est cinglé. Il fait quoi dans la vie, au fait ?

— Je ne sais trop. Il vend des trucs, il voyage beaucoup, surtout au Texas, je crois.

— Donc, tu bosses gratos sur un yacht pourri qui appartient à un rêveur que tu connais à peine, a dit Mick.

— Exact.

Soupir de Noah.

— Il te plairait à toi aussi. Tout le monde aime bien Grady Rollins.

— Félicitations, a dit Mick. Ce type est sympathique.

— Chaque fois qu'il vient ici, il se branche sur sa radio amateur. Il entre en contact avec des inconnus, à n'importe quelle heure. Et il est doué pour ça. On dirait qu'il a une vision claire de son rôle sur terre.

Mick a émis un grognement.

— Tu appelles ça une vision ?

— Ouais, a dit Noah. Et la tienne, Mick, c'est quoi au juste, à part une nana facile et une pinte de Pabst ?

— Tu dis ça comme si c'était mal.

J'ai ouvert mon portefeuille et tendu huit billets de vingt à Mick, puis j'ai entrepris de compter la même somme pour Noah.

Mais celui-ci s'est contenté de regarder les billets.

— Si t'es pas payé, alors moi non plus, surtout si on peut devenir des saints.

— J'emmerde les saints, a dit Mick en pliant et en empochant ses billets. Je ne bosse pas pour rien, moi. Et j'ai une vie qui m'attend.

Noah a ricané.

— Qu'est-ce que tu ferais aujourd'hui, sinon ?

— Je ne sais pas. La lessive, je regarderais les nuages, je compterais les insectes, je ferais de l'*air guitar*. (Mick nous a regardé l'un et l'autre, droit dans les yeux.) Ah, putain de merde. Maintenant, c'est moi le connard parce que je ne bosse pas gratos.

— Bien dit, a répondu Noah.

Mick a secoué la tête, il s'est mordillé la lèvre, puis il a reposé brutalement l'argent sur la table.

— J'aime encore mieux crever de faim, plutôt que de vous donner un faux sentiment de superlativité.

— De supériorité, a corrigé Noah, alors que nous redescendions sur le quai.

— Et si tu nous racontais un de tes rancards ? a demandé Mick en se penchant pour ramasser une scie sauteuse. Puisque tu ne nous payes pas, tu pourrais au moins nous distraire.

— La Numéro 32 me semblait un peu trop musclée. Vous voyez ce

que je veux dire ? Le genre championne de bobsleigh lettone, ou un truc dans le genre.

— Comment tu veux que je me représente ce que ça donne ? a protesté Mick.

— Sers-toi de ton peu d'imagination, a suggéré Noah. Continue, Josh.

— Au début, je n'y ai pas trop fait attention, mais au deuxième verre, j'ai remarqué qu'elle avait une voix rauque et une fossette au menton. Et elle avait aussi un prénom à voile et à vapeur : Kerry, avec un K. Je pensais qu'on allait naviguer, mais on n'avait pas encore quitté le port que déjà elle se montrait entreprenante. J'ai commencé à paniquer et à essayer de voir sa pomme d'Adam de plus près. Mais elle a fini par me prouver sa féminité et je me suis réveillé couvert de bleus.

Noah a approuvé d'un hochement de tête.

— Tout le monde a besoin d'au moins une hystéro cinglée dans sa vie, pour relativiser le reste.

— C'est pas toutes des hystéro cinglées ? a demandé Mick.

— Non, mais celles que tu attires, certainement, a clarifié Noah.

Nick a semblé dubitatif.

— J'aimerais bien que les vannes que tu me balances ne soient pas vraies.

— Désolé. Je t'en balance tellement qu'il y a forcément des vraies dans le tas.

— C'est des excuses ? m'a demandé Mick.

— Ma mère dit qu'il est difficile de ne pas devenir un peu fou si on couche avec une personne cinglée, leur ai-je dit. Elle a même une équation pour ça : le désir multiplié par la bipolarité égale le destin tragique divisé par les regrets.

Cette remarque a eu pour effet de tuer la conversation, jusqu'à ce que Mick lève la tête et demande :

— Alors, quel genre de femme tu cherches, au juste, Josh ?

— J'aimerais bien le savoir. Peut-être une femme qui embellit à mesure que tu la regardes. Ou qui n'a pas plus d'ego ou de manque de confiance en elle qu'un ours dans les bois.

— C'est ça, ton idéal ? a demandé Noah en ôtant ses lunettes de protection pour mieux me voir. Un ours femelle ?

— Et moi qui croyais avoir des goûts bizarres, a dit Mick.

Quelques heures plus tard, Noah a annoncé :

— Ça me fait mal de l'admettre, mais je trouve ce boulot vachement agréable. C'est comme si on faisait de l'aide humanitaire en Haïti. T'es pas d'accord, saint Micholas ?

Mick a répondu par un grognement et balancé sa cigarette dans l'eau, il a repris sa scie sauteuse et s'est dirigé vers la proue de plus en

plus à nu.

— Ma mère a un sans queue au sous-sol.

— Un quoi ? a demandé Noah.

— Un piano.

— Ah, tu veux dire un *piano droit* ?

— Elle a de l'arthrite, a poursuivi Mick, alors personne n'en joue jamais. Mais il est encore en état de marche, et peut-être qu'elle accepterait de s'en séparer.

— Il est bien ?

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ? C'est un piano gratuit, OK ? La fille Sinclair jouait *Frère Jacques* dessus quand elle sortait avec mon frère, il y a des années de ça. Et le son était impeccable.

— Grady veut un demi-queue. Ça m'étonnerait qu'il se contente d'un piano droit.

PLUS tard ce soir-là, je faisais cuire un hamburger sur le barbecue installé en porte-à-faux à l'arrière de mon bateau et savourais une demi-heure ininterrompue avec moi-même quand un homme vêtu d'un Levi's neuf et d'une chemise habillée, avec une coupe de cheveux de surfeur, s'est approché.

— D'aucuns pourraient dire que c'est la plus belle création de votre famille.

— Qui dit ça ? demandai-je.

— Je veux dire qu'il est lent comparé à d'autres Joho, mais plus nerveux et plus robuste, et plus beau à regarder, a ajouté le type en continuant à sourire comme un singe. Ça sent la cuisine.

J'ai fini par me lever.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je supposais que c'était le nouveau et séduisant résident de la marina dont j'avais entendu parler.

— J'ai juste envie de discuter un peu de votre frère. Je m'appelle Ed.

Là, il a sorti de sa poche de poitrine une carte de visite d'un blanc éclatant.

EDWARD C. BLACKMUN

AGENT SPÉCIAL

AGENCE DE PROTECTION DE LA FAUNE ET DE LA FLORE

— Les gens m'appellent Ed le Fed. (Nouveau sourire.) Vous avez eu des nouvelles de Bernard récemment ?

— Désolé, ai-je répondu quand j'eus retrouvé ma voix, mais je suis en train de me faire un hamburger.

— Oui, bien sûr ! Je peux attendre.

J'ai soulevé le couvercle du gril pour retourner la viande, puis je suis descendu dans la cabine pour rassembler le petit pain, la moutarde, les tranches de tomate et mes pensées.

— Pas de fromage ? m'a-t-il lancé quand je suis remonté sur le pont, toujours avec son sourire gingival.

— Je crois que vous perdez votre temps. Je n'ai pas vu Bernard depuis des années.

— Ah, bien joué. Mais je vous ai demandé si vous aviez eu de ses nouvelles.

— Si on recommençait depuis le début, et si vous me disiez pourquoi vous êtes ici, au lieu de faire comme si on était des copains de bar.

Ça l'a fait rire.

— Très bien ! Mais qui sait ? On pourrait devenir amis. En fait, je suis ici pour aider votre frère. On sait qu'il fait du trafic. On aurait pu l'arrêter depuis longtemps, mais on s'intéresse davantage à ses clients et aux crapules qui sont au-dessus d'eux. S'il nous file un petit coup de main, il pourra repartir libre et disparaître dans le soleil couchant de son choix.

Sentant l'odeur de viande brûlée, j'ai soulevé le couvercle du gril et fait glisser le steak haché noirci sur le pain.

— Parfait, a commenté le type. J'adore quand c'est un peu cramé, pas vous ? Alors, vous avez eu de ses nouvelles ?

— Il n'a jamais été très doué pour garder le contact.

J'ai empilé les tranches de tomate sur la viande en me demandant ce que ce type – et, par extension, le gouvernement fédéral – savait sur moi et ma famille.

— Vous êtes futé. Vous ne répondez pas à mes questions, mais vous ne mentez pas non plus. Et vous savez que je ne serais pas ici si je n'avais pas la certitude que vous avez eu de ses nouvelles. Quand vous le verrez, donnez-lui ma carte et conseillez-lui, comme le jeune frère raisonnable que vous êtes, de me contacter avant de faire *quoi que ce soit* d'autre.

Il m'a montré de nouveau ses gencives roses.

— Profitez bien de votre burger, Joshua.

Ondelette mère

LA Masure penchait plus que jamais. Les formidables Bobo étaient capables de concevoir des bateaux qui fendaient l'air et les flots dans des positions extrêmes sans prendre l'eau ni se briser (à quelques exceptions près), mais aucun des deux n'avait jamais éprouvé le moindre besoin de lever le petit doigt pour empêcher que leur seul et unique domicile dégringole au ralenti une colline de mûres jusque dans le Ship Canal. En ce 6 mai 2012, il n'était pas nécessaire d'être un inspecteur en bâtiments pour remarquer l'affaissement vers le sud. Il y avait des espaces d'au moins deux centimètres entre les plaques de Placoplâtre au niveau des poutres et des piliers. Passer du salon à la cuisine était comme gravir une colline.

Je me suis fauflé à l'intérieur, assez discrètement pour ne pas réveiller notre seconde fournée de labradors – Hubble et Magellan – ou les Bobo qui ronflaient. Cette mission nocturne avait deux objectifs simples : évaluer l'état de santé mentale de ma mère et éviter les insultes ou les exigences de mon père.

J'avais emprunté la voiture de Noah quelques heures après qu'Ed le Fed avait gâché mon dîner et que ma mère m'avait appelé pour m'annoncer qu'elle avait fait une découverte fondamentale. En feuilletant de vieux carnets remplis d'idées abandonnées, elle avait trouvé *un autre moyen d'accès*.

— À quoi ? lui avais-je demandé.

— Navier-Stokes !

Son rire trahissait une certaine confusion ou la folie, peut-être les deux. Après s'être raclé la gorge, elle avait murmuré dans le téléphone :

— Le problème n'est toujours pas résolu, Josh ! Je vais publier ma solution. Le moment venu, je veux dire. Pas encore, mais bientôt. Je pense que ça pourrait être la bonne. Oui, oui. Vraiment !

J'hésitais, je ne savais pas quoi répondre sans risquer de paraître sceptique. Je lui ai dit d'attendre, je passerais la voir plus tard dans la soirée.

Je l'ai trouvée assise à son bureau, les yeux exorbités, sans soutien-gorge, en pyjama écossais dépareillé. Deux murs étaient tapissés de tableaux blancs et de papier millimétré, d'équations complexes qui tournaient dans le sens des aiguilles d'une montre autour de la pièce, tels des graffiti mathématiques ou une partition musicale déchaînée, couverts de lettres et de chiffres penchés qui amplifiaient la sensation de mouvement étourdissant. Ses pupilles étaient à ce point dilatées

qu'elles ressemblaient à des boutons et ses paroles jaillissaient frénétiquement.

— Des ondelettes ! s'est-elle exclamée comme si ce simple mot suffisait à tout expliquer à n'importe qui. C'est ça mon moyen d'accès. Des mini-ondelettes. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je pensais que les équations de Navier-Stokes étaient une énigme insoluble conçue pour tourmenter ma mère. Et donc, j'ai répondu :

— Je ne fais pas la différence entre ondelettes et omelettes. Alors...

Elle m'a interrompu :

— Au centre de la théorie des ondelettes, il y a l'ondelette mère, qui engendre toutes les autres vaguelettes à travers la graduation et la translation. (Elle m'a montré l'équation au-dessus de son bureau : NVSK-EQ.) Ça, c'est ce qui me donne l'algorithme permettant de déterminer tous les coefficients des ondelettes ! Oh, Josh, l'inconscient est une chose fascinante. Dès qu'un esprit mathématique a une vision claire d'un problème, il continue à y travailler, même sans qu'on le sache.

Lorsque j'ai déposé un baiser sur son crâne, elle s'est renversée en arrière et m'a regardé par-dessus ses lunettes pour me dévisager, et son expression est passée en un éclair de l'espoir au désespoir.

— Einstein n'a jamais pris un seul jour de congé, a-t-elle déclaré brutalement. Même à la fin, il continuait à travailler sur tout ce qui l'intéressait. Et quand il est mort, son tableau noir était rempli d'équations inachevées.

Mon estomac s'est noué. Après notre dernière discussion, j'avais trouvé sur Internet un catalogue de la dinguerie qui établissait une distinction entre les vrais savants et les cinglés. Parmi les signes alarmants : une obsession pour les plus grands problèmes jamais résolus de l'humanité. Ou encore : des spéculations sans fin sur les ultimes théories inachevées d'Einstein. Dans cette lumière faiblarde, j'ai vu l'éclat de la folie véritable sur le visage de ma mère. J'ai vu Grady Rollins et son piano.

— J'ai lu certaines choses sur Einstein, moi aussi, ai-je dit avec douceur, et je m'étonne que tu n'aies jamais mentionné à quel point il pouvait parfois se comporter comme un vrai salopard.

J'ai détaillé quelques exemples de sa cruauté supposée envers sa première épouse, exigeant qu'elle mette de l'ordre dans son bureau, qu'elle se taise quand il le demandait, sans jamais espérer la moindre forme d'intimité en retour.

— Quand elle a fini par divorcer de ce sale grincheux, il a épousé sa cousine germaine et on raconte qu'il l'a souvent trompée et qu'il ne s'est pas beaucoup occupé de ses trois enfants, dont un est devenu fou. (J'ai repris ma respiration.) Tout ça semble contredire ce magnifique stéréotype que tu nous sors sans cesse.

Elle avait l'air de trouver ça drôle.

— Les gens sont-ils bons ou mauvais, Josh ? Einstein était un cadeau pour l'humanité. Et pas seulement parce qu'il a reformaté notre univers. Il a défendu les Juifs et les Noirs. Il a condamné le maccarthysme quand presque tout le monde tremblait. C'était un tel humaniste que J. Edgar Hoover a placé son téléphone sur écoute. Y a-t-il un meilleur titre de gloire ? Si Einstein était un sale type, il nous en faudrait beaucoup d'autres comme lui. En outre, je n'ai jamais dit que c'était un grand homme. J'ai dit qu'il était brillant. Maintenant, arrête de changer de sujet et dis-moi ce que tu penses.

J'avais envie de lui dire que son fils aîné allait vraisemblablement enfin revenir à la maison. Mais comment lui annoncer cette bonne nouvelle sans mentionner le fait qu'un agent fédéral voulait transformer Bernard en indic, et que nos téléphones, boîtes aux lettres et messageries étaient sans doute sous surveillance ? Je cherchais à gagner du temps, en faisant mine d'être fasciné par un tracé en forme d'électrocardiogramme de cette fameuse ondelette mère. Que pouvais-je dire à ma propre mère ? Je me souvenais de la manière dont elle s'était effondrée la dernière fois qu'elle croyait avoir résolu ce problème. Mais à cette heure tardive, je contemplais dans un état comateux ce chapelet d'équations, en songeant, mon Dieu, peut-être, peut-être simplement...

— En fait, ai-je répondu en regardant son visage qui exprimait toujours une attente radieuse, je suis désolé, mais je ne sais vraiment pas quoi penser de tout ça. Par contre, je peux te dire en toute franchise que ça a l'air à la fois beau et courageux.

L'escroc et les baleines

Au cours des années qui suivirent les départs de Bernard et de Ruby, je lus leurs cartes postales et leurs mails avec une attente palpitante, sachant qu'ils étaient l'un et l'autre susceptibles de dire ou de faire à tout moment une chose édifiante, insensée ou révélatrice. Tous les deux semblaient capables de changer le monde ou de le quitter subitement.

J'ai réfléchi à ce que tu disais comme quoi tu essayais simplement de réparer ce qui est devant toi sans trop compliquer les choses,

m'écrivit Ruby après avoir regagné son bateau, en 2002.

C'est très sain mais je peux pas vivre comme ça J'ai pas de rancune ni de regret mais j'ai l'impression qu'on c'est fait avoir Qu'est-ce que tu vas donner quand tu seras plus grand Est-ce qu'on nous a déjà posé cette question On a tout donné à notre famille pendant si longtemps je me donne aux plus de personnes possibles pendant que je suis sur cette terre en espérant que ça débouchera sur quelque chose de plus grand que le total des parties Je ne pense pas que je reviendrai à la maison. Je n'ai rien contre vous On doit faire des choix ou sinon on n'est pas grand-chose hein ? En tout cas c'est ma crainte, que tout cet espoir cette énergie et cette émotion soient juste une tornade en moi que je suis la seule à ressentir Mais ce bateau est rempli de gens qui pensent la même chose Certains travaillent sur ce navire depuis 25 ans Je sais pas si j'en redescendrai un jour Aujourd'hui j'espère que non On a si peu de temps. Ruby

C'était reparti. Ma petite sœur me faisant savoir que le temps nous était compté. Je reçus ensuite une longue lettre de Bernard dans laquelle il laissait entendre qu'il poursuivait sa route vers le sud, où les jours rallongeaient et où l'eau des toilettes tournait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Mais il écrivait également :

Je pense beaucoup à notre famille. Crois-le si tu veux, capitaine Connard me manque et je pense à lui plus souvent que je veux bien l'admettre, mais c'est ce que je viens de faire, je crois. Je juge les gens à son aune. Tu vois ce que je veux dire ? Je me demande ce qu'il penserait de ce bateau, de cet homme ou de cette transaction. Je vois la science de la mer et du ciel à travers les yeux de Mère, et la face cachée, mystérieuse et inexplicable, de chaque chose, à travers ceux de Ruby. Et j'essaie de voir tout ça avec ton regard non moralisateur également, mon frère. J'ai toujours admiré ta manière de tout accepter sans éprouver le besoin de provoquer ou de séduire. La vache, toute cette Hinano m'attendrit. Zut ! Un indice ! Je ferais mieux de la boucler. C'est bizarre, je ne me souviens pas que Slocum ou Moitessier aient été mélancoliques ou sentimentaux. Peut-être qu'ils ont coupé ces passages dans leurs livres. Ou peut-être qu'ils étaient taillés dans une pierre plus dure. Ou alors, c'étaient de sales baratineurs.

Je gagne ma vie de manière aléatoire en transportant des marchandises d'un endroit à un autre. Mais je peux t'assurer que c'est la vie qui me convient. La liberté que je ressentais au sommet des montagnes est multipliée par trois ici. Vue d'où je suis, la vie sur terre ressemble à un enfermement volontaire. Je retourne faire un saut parmi l'humanité quand le moment me semble bien choisi. Hier soir, je me suis douché, rasé et j'ai enfilé ma seule chemise propre. Les femmes d'ici m'appellent James Bond. Tu le crois, ça ? Au cas où tu te poserais la question, mon record tient toujours. Je n'ai pas encore payé pour baiser !

Les lettres suivantes de Ruby évoquaient son malaise grandissant face à sa réputation de guérisseuse sur le bateau. Elle avait arrêté de faire des massages, mais la nouvelle s'était répandue au Ghana que, une fois les interventions terminées, il fallait demander la rouquine. Elle aimait bien tenir les mains des gens et certains Africains soutenaient que la véritable guérison se produisait entre les mains de la rouquine.

Il continue à se passer des choses bizarres quand j'ai des migrènes Josh Et je n'ai aucune explication à part les coïncidences Comment savoir si je suis spéciale Comment une personne peut savoir ce que ça fait d'être n'importe qui d'autre Si les Dieux agissent à travers moi j'ai rien demandé Et je n'ai pas entendu SA voix Je ne prie toujours pas en tout cas pas volontairement et jamais à voix haute J'ai pas demandé ça Il y a ici un couple qui m'appelle Sainte Ruby Je leur ai avoué finalement que je croyais pas en Dieu C'est remonté directement à l'aumaunier qui est venu me parler Je lui ai répondu que je ne détestais pas la religion mais que ma mère était sans doute ma seule guide spirituelle et c'est une scientifique Formidable non Je me retrouve face au seul domaine de la vie où je connais presque rien Et l'aumaunier est bavard Il m'enquiquine Mais si je ne fais que suivre la musique est-ce que je ne suis pas une simulatrice ? J'ai rien demandé moi, pas vrai ?

Pendant ce temps, les cartes postales et les lettres de Bernard adressées au chantier s'accumulaient. L'une d'elles, datant du début 2003, s'achevait ainsi :

Le Pacifique, c'est chez moi maintenant. De ma couchette, j'entends les baleines à bosse converser. Je vis parmi elles désormais. Et mon odorat est si développé que je sens la terre à dix milles. Quand la pression atmosphérique baisse, mes sinus se vidant et je sais qu'un orage se prépare plusieurs heures avant qu'il arrive. Il y a parfois des moments effrayants, mais pas besoin d'être Leif Eriksson pour survivre ici. J'ai croisé une de ces péniches vert avocat qui étaient si populaires dans les années 1970. Celle-ci était pleine de camés affamés qui m'ont demandé avec le plus grand sérieux : "C'est par où la Californie, mec ?"

Ça me fait bizarre de dire ça, Josh, mais la Rubester revient souvent dans mes rêves. Certaines nuits, elle se contente de rire de moi, mais généralement, c'est une farceuse. Il y a quelques soirs, elle a suivi le bateau pendant que j'étais sous voile. Ou peut-être que c'était un albatros qui avait son visage. Quoi qu'il en soit, elle a essayé de jouer franc-jeu, mais en voyant ma réaction, elle s'est mise à rire. Je ne veux pas savoir ce qu'un psy en penserait. Et je ne le dirai pas à

voix haute, Josh, mais peut-être qu'elle est plus près de Dieu. Je sais que ce ne sont pas des spéculations très bien vues dans une maison agnostique, surtout venant de moi, mais c'est possible. Peut-être que la navigation nous rapproche tous ! Même si une chose proche de rien, ça reste rien, hein ? Mais dans cet esprit de révélations complètes, j'avoue que je suis de plus en plus convaincu que s'il existe des dieux, ce sont tous des baleines.

Croyants nus

LIVRÉE dans une caisse en bois, à l'arrière d'un camion à plateau, la quille noire ressemblait à un aileron d'orque doté d'une petite hélice soudée à son extrémité la plus fine. Dans la lumière vive de la mi-journée, à côté de ce vieux Joho 39 fatigué, le pari conceptuel de Père ressemblait à une actualisation grotesque incapable de produire l'effet désiré, comme des faux seins sur une vieille dame.

La Swiftsure ayant lieu dans dix-neuf jours seulement, j'ai soudoyé les gars avec des bouteilles de bière pour qu'ils m'aident à greffer la quille après le boulot. Nous avons martelé l'ancienne quille à coups de pieds-de-biche et de masses jusqu'à ce qu'elle lâche enfin la coque et tombe bruyamment dans les bras tremblants d'un chariot élévateur, pendant que le bateau se balançait au-dessus de nous tel un amputé de fraîche date.

Nous avons nettoyé et poncé soigneusement le fond du Joho avant de mesurer les emplacements exacts des boulons qui dépassaient du haut de la nouvelle quille. Après avoir comblé les anciens trous, nous en avons percé de nouveaux à l'aide d'un foret de quatre centimètres. Sur ce, Tommy a fait descendre délicatement le bateau vers les goujons, en vérifiant plusieurs fois l'alignement avant de le faire remonter. Après avoir percé deux nouveaux trous, j'ai ouvert la cartouche de 3M 5200 que j'avais gardée au chaud dans le bureau de Jack pendant des jours, et j'ai distribué les pistolets à colle pneumatiques semblables à des Uzi. Nous avons enduit le fond de la coque et les boulons de la quille de la colle pour bateau la plus forte au monde. Tandis que Tommy pilotait l'engin de levage, nous nous sommes mis à quatre pour guider le Joho et le faire descendre sur les vis filetées. Après cela, Mick et moi nous sommes faufiletés à l'intérieur du bateau et nous avons pataugé dans l'eau de cale afin de resserrer uniformément huit écrous de la taille d'un palet de hockey sur glace. Finalement, rassemblés autour du bateau, nous avons vidé quelques bières, émerveillés par l'étrangeté du résultat.

Mon instinct me disait qu'en trafiquant le modèle d'origine nous allions en détruire l'équilibre délicat. Mais dans des conditions idéales, le bateau modifié pouvait également dépasser de manière spectaculaire son ancienne incarnation. Cette nouvelle quille en forme de L, bien que pesant presque une demi-tonne de moins, s'enfonçait de près de cinquante centimètres de plus, et la majeure partie de la masse était accumulée dans le bulbe de plomb fixé sur sa partie basse. D'après les calculs de Père, le changement de quille et de gouvernail

réduirait le poids de presque dix pour cent sans nuire à la stabilité, une amélioration inhabituelle, mais raisonnable, du moment que vous en informiez les handicapés afin qu'ils puissent ajuster la classification du bateau. Père m'a assuré, une fois encore, qu'il s'occuperait de tout ça. "En attendant, a-t-il insisté, laissez une bâche autour du bateau jusqu'à la mise à l'eau."

La Numéro 33, ai-je raconté aux gars, m'avait convaincu de participer au Défilé des espèces.

— Elle s'était déguisée en mante religieuse, montée sur des échasses. On ne penserait pas qu'un insecte puisse être sexy, mais bon sang, elle a fait un tabac.

— Tu ne sors jamais avec des femmes normales ? a demandé Mick.

— Tu étais déguisé en quoi, toi ? a interrogé Noah.

— Elle m'avait trouvé une tenue de tortue de mer. J'avancais sur un chariot sous une carapace en plastique étouffante, avec des trous mal faits pour les yeux.

— Ça devait être l'enfer, a commenté Leo.

— Plus je la regardais, moins elle me plaisait.

En toute franchise, je n'étais pas non plus le rancard de ses rêves. Elle avait accepté ce rendez-vous parce que j'étais *géographiquement désirable*, sans tenir compte du fait que je vivais sur un bateau et que mes mains ne seraient plus jamais propres de mon vivant, pour reprendre sa formule ; tandis que de mon côté, j'ignorais le fait que vingt-sept de ses vingt-neuf dernières toiles étaient des autoportraits. Le seul commentaire qu'elle a fait sur notre unique et éblouissante sortie était qu'il s'agissait d'une *catastrophe vestimentaire*. J'avais tiré un trait sur elle avant même la fin du défilé, mais elle m'avait sans doute déjà largué quelques pâtés de maisons avant, vu la façon dont elle s'est ensuite empressée d'aller boire un verre avec un zèbre plein de muscles.

— Tu n'en as pas d'autres ? a demandé Noah.

— Une dernière. La Numéro 34 était une de ces filles en jean ultra moulant et talons hauts dont on a toujours peur qu'elles passent entre les planches de la jetée, se brisent la cheville et se noient. Elle n'avait aucune envie de naviguer. Tout lui donnait le mal des transports – conduire, prendre l'avion, bâiller. Tout. Elle n'allait jamais au cinéma sans prendre de la Dramamine. Alors, on a picolé, et il faisait chaud, mais ça n'explique pas totalement pourquoi elle s'est foutue en soutif et allongée sur une couchette, avec une bouteille de margarita toute prête posée sur sa poitrine, et elle a commencé à me parler de ses deux ex-maris et des trucs bizarres que ses derniers *rancards calamiteux* lui avaient dits et réclamés. Si je craquais pour elle, même brièvement, je savais que le prochain saurait tout sur moi.

J'ai revécu – sans la faire partager – notre dernière conversation.

— Les êtres humains ne sont pas faits pour la monogamie, m'avait-elle dit.

— Moi, si, avais-je répondu.

— Toi et moi, on n'est pas du genre à se marier. On est des inadaptés.

— Pas moi.

— Tu as eu combien de rancards durant ces six derniers mois ?

— Trente-quatre.

Son rire faisait penser à un phoque qui aboie.

— Je ne crois pas que ce soit une super idée, lui avais-je dit. Vu qu'on habite très loin l'un de l'autre, et que la seule chose que j'ai à te montrer, c'est ce bateau.

— Tu plaisantes ? J'adore ce bateau puant ! Si tu veux te débarrasser de moi, tu vas devoir me tirer par les cheveux.

Assis à côté d'elle, j'observais sa crinière brune. Elle était suffisamment épaisse.

Autre chose que je n'ai pas dite aux gars, non plus : il ne me restait plus qu'un seul rancard raté pour réfuter l'équation amoureuse de ma mère. Voilà pourquoi je me montrais si difficile pour choisir la prochaine que j'allais inviter. J'étudiais leurs photos avec l'espoir de lire dans leurs pensées, et je retournais dans ma tête, encore et encore, leurs profils et leurs platitudes, leurs centres d'intérêt et les points rédhibitoires. Mais plus je regardais les choses de près, plus je comprenais que le problème ne venait pas des calculs de ma mère. J'étais le maillon faible de son équation, la variable aléatoire. Mon incapacité à discerner ce que je voulais introduisait le chaos dans son équation par ailleurs sensée. Tout comme ma lâcheté. Quelle part de moi-même avais-je partagée depuis que Kirsten avait découvert qu'il était si facile de me remplacer ? La dernière fois que je l'avais vue, elle était enceinte et heureuse, elle tripotait des avocats au QFC.

— Hé, Noah, c'est ton père, là, à la radio ? a demandé Mick en prenant une autre bière.

— Oui, a-t-il répondu sèchement, alors que nous écoutions tous attentivement la vieille voix grinçante.

“Je ne suis pas une autorité. L'autorité, c'est la Bible. S'il y a des chiffres dans la Bible, ce n'est pas sans raison. Ils nous disent des choses. Ils nous informent.”

— Quelqu'un l'interviewe ? a interrogé Mick.

— Non, il est seul, a répondu Noah, tout bas, en secouant la tête. Il a un talk-show.

“Les animaux ont été conduits à bord de l'arche en l'an 4990 avant Jésus-Christ, psalmodiait le vieil homme. Un chiffre auquel je suis parvenu il y a des années en examinant une datation au carbone 14, les anneaux des arbres et d'autres données. Vous devez bien

comprendre que les sept jours passés à charger l'arche représentent en réalité sept mille ans. Ajoutez ce chiffre à 4991 avant Jésus-Christ et vous obtenez l'an 2011 de notre ère. J'ai ajouté une année, car il n'y a pas d'an un dans la Bible. Tout cela indique que *cette* année est celle du Ravisement."

Mick et Big Alex ont éclaté de rire.

— Je croyais qu'il ne passait pas sur les ondes ici, ai-je fait remarquer délicatement.

— Normalement, non ! a aboyé Noah.

— C'est peut-être juste un vieux bonhomme qui parle comme lui, a suggéré gaiement Alex.

— Non ! s'est exclamé Noah et son cou s'est raidi, tandis que sa tête était prise de mouvements convulsifs. Et je ne peux pas...

— Quoi donc ?

— Le supporter. Je ne peux... pas... le supporter...

— Du calme, ai-je dit. Je m'en charge.

Le propriétaire de bateau qui écoutait la radio à fond était perché sur une échelle en aluminium pour coller des listons en teck. Quand je lui ai demandé s'il pouvait changer de station, il a secoué sa barbe blanche comme une mouette.

— Ici, c'est un chantier laïque, ai-je improvisé. Les programmes religieux sont interdits.

— Pardon ?

— S'il vous plaît, permettez-moi d'arrêter cette radio ou bien changez de station.

— Quand j'aurai fini d'écouter, peut-être, a-t-il dit en collant de travers une autre longueur d'adhésif bleu sur sa coque grêlée. Mais peut-être que je vous enverrai vous faire foutre.

— Hé, c'est le père de mon ami, OK ?

— Qui ça ?

— Ce prédicateur cinglé que vous écoutez ! (J'ai montré Noah.) C'est son père.

— Et alors ? Aux dernières nouvelles, on était encore dans un pays libre.

— Ça a changé, ai-je répondu et j'ai tiré sur le cordon d'alimentation.

Tandis que je rebroussais chemin en fulminant, j'ai entendu deux autres radios basculer sur la fréquence de l'émission de Papi Fin du monde. J'ai continué à avancer et constaté que la radio que je venais de débrancher s'était rallumée, encore plus fort.

Noah avait la tête baissée comme s'il essayait de se dissuader de faire quelque chose.

— Laisse tomber, m'a-t-il dit. Je ne peux pas continuer à essayer de lui échapper. Et puis, c'est pas comme si c'était un monstre. Il n'a

jamais rien lu d'autre que la Bible du roi Jacques. Il en est à son cinquantième ou soixantième exemplaire. Si les gens le voyaient tenir sa Bible scotchée de partout, ils s'apercevraient qu'il est inoffensif. Et est-ce qu'on n'est pas censés veiller sur nos parents quand ils commencent à débloquer ?

— Jusqu'à un certain point.

— N'empêche, et si, comme je te l'ai déjà dit, il avait plus ou moins raison cette fois ?

— Genre, si tu laisses suffisamment de chances à un singe il finira par taper *Les Raisins de la colère* à la machine ?

— Non, plutôt genre, toutes les bonnes choses ont une fin.

— Pourtant, les pingouins reviennent, année après année, ai-je dit en voix off.

— Tu es un type bien, Josh, tu le sais ?

Dans le silence gêné qui a suivi, nous avons entendu son père expliquer calmement ce qui allait se produire dans très exactement quarante-sept jours :

“Les véritables croyants monteront au ciel subitement, en laissant tout derrière eux, même leurs vêtements. Au total, deux pour cent environ des gens s'élèveront dans les airs.”

Noah et moi sommes restés plantés là, à regarder vers le ciel, imaginant l'ascension des croyants nus, tandis que les rayons du soleil transperçaient les nuages et fondaient vers nos orbites à la vitesse de 1 080 millions de kilomètres/heure.

Ce soir-là, mon père m'a surpris en débarquant au chantier. Il avait dit qu'il viendrait peut-être, mais depuis une douzaine d'années que j'étais à Olympia, il n'avait effectué qu'à deux reprises ce trajet d'une heure en voiture, à chaque fois pour me forcer à revenir travailler avec lui et Grumps. Aussi ai-je été étonné de le voir arriver, descendre du camion et marcher vers moi en balançant son bras droit devant sa silhouette massive à la manière d'un patineur de vitesse. Quand il s'est approché, je l'ai entendu haleter et j'ai remarqué qu'il portait la vieille paire de lunettes de Mère. Elles paraissaient ridicules sur sa grosse tête, mais il les mettait pour conduire depuis qu'il avait perdu sa dernière paire de lunettes trois ans plus tôt.

— Tu en penses quoi ? ai-je demandé pendant qu'il faisait le tour du bateau d'un pas lourd, s'accroupissait tête penchée sur le côté, se dressait sur la pointe des pieds, alignant le gouvernail et la quille dans son champ de vision.

— Oui, oui, oui ! s'est-il écrié soudain, l'optimisme et le vin rouge jaillissant des pores de sa peau. Super boulot ! Super, super ! Il a fière allure, non ?

— Ça ressemble surtout à un pari risqué.

— C'est ça notre truc, Josh ! (Il était tellement excité qu'on aurait

dit qu'il avait attrapé des coups de soleil.) On prend des risques !

Il est retourné au camion, puis il est revenu avec le petit appareil photo de Mère et s'est mis à mitrailler.

— Tu prends des photos pour les handicapés ?

— Exact, a-t-il répondu, sans s'arrêter.

— Parce que si tu leur caches des choses, ai-je dit aussi nonchalamment que possible, ça pourrait détruire ta réputation. Tu le sais, hein ?

Pas facile de dire ça l'estomac vide, mais je continuai malgré tout.

— Tu pourrais te faire blackbouler.

Il est parti d'un éclat de rire chevalin.

— Oui, oui, je dirai à ces salopards tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais ma réputation ? Tu parles sérieusement ? J'essaie de sauver l'entreprise familiale ! À l'époque où on gagnait, on refusait des commandes, Josh. Aujourd'hui, c'est bien pire que ce que ton grand-père imagine. Tout ce qu'il nous faut, c'est un peu de battage.

Il a promené ses paumes le long de la ligne de flottaison à tribord comme s'il exécutait une sorte d'imposition des mains.

— Comment tu as fait pour le rendre aussi lisse ? (Il rayonnait de nouveau.) C'est toi et moi, Josh. C'est notre tour !

Les yeux exorbités, bouche bée, mon père avait une tête de fou, mais je m'autorisais encore à penser qu'avec son audace et mon sens pratique nous avions assemblé un bateau capable d'ajouter quelque chose à l'héritage des Johannssen, même si c'était très certainement un prélude au désastre. Mais au lieu de lui confier cette pensée, j'ai dit :

— Il se pourrait que Bernard revienne dans le courant de la semaine prochaine, à peu près.

Il a tourné la tête si vite qu'un cartilage a craqué dans son cou flasque.

— Hein ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu as entendu. Apparemment, il va passer par ici.

— Il a appelé ?

— J'ai reçu une carte postale confuse. De toute façon, c'était sûrement des conneries, ai-je ajouté en rétro pédalant. Et même s'il débarque, je doute fort qu'on puisse le convaincre de participer à la course avec nous. Alors, oublie ça.

Trop tard. L'image de Bernard, de ce bateau et d'un équipage composé de la famille au complet pour participer à la Swiftsure faisait battre ses tempes comme si l'avenir se tenait juste là, devant nous, et que nous n'étions pas seulement deux adultes faisant le tour d'un vieux voilier bizarre sur un chantier fermé, par un soir de printemps sans lune.

Le pirate et ses papillons

BERNARD revint à terre pour la première fois à la fin de l'année 2004, quand un orage de grêle l'expédia à Seattle à bord d'un sloop néo-zélandais de dix mètres dont je n'avais jamais entendu parler.

Les *acheteurs* qu'il m'avait chargé d'aller chercher, à l'entrée de la marina, ressemblaient à des méchants dans un film de James Bond : le premier, tout petit, avait un crâne luisant et un costume sombre, le second était un colosse vêtu d'un polo tricolore.

— Bien le bonjour ! lança le petit avec un léger accent britannique – qui aurait tout aussi bien pu passer pour espagnol – alors que nous étions au milieu de l'après-midi.

Il dit s'appeler Antonio et présenta son acolyte menaçant sous le nom d'Hector, deux prénoms aussi peu plausibles l'un que l'autre. *Antonio* parla du temps, des avions et de ce qu'il ne cessait de nommer *Americana* durant tout le trajet sur la jetée givrée, pendant que la sueur faisait des bulles sur le front lunaire de son comparse, malgré le froid.

Je m'attendais à retrouver Bernard dans le cockpit de son bateau, où il était assis tel un hologramme quand j'avais débarqué vingt minutes plus tôt. Sans prévenir, mon frère était enfin rentré à la maison ! “Retrouve-moi sur le quai visiteurs de Bell Harbor dans deux heures”, avait-il dit au téléphone, avant de raccrocher. Cela faisait cinq ans et trois jours qu'il était parti. Dix mois s'étaient écoulés depuis sa dernière carte postale. Mais il était là. Vivant !

Je l'avais aperçu à trois quais de distance, penché au-dessus d'une tasse de thé fumant. Lorsque je m'étais approché, il avait pris l'apparence d'une ancienne version de lui-même battue par les éléments ; sa peau offrait de multiples nuances de rouges et de marrons au-dessus de sa barbe et sur son front, sur lequel ne dégringolaient plus ses mèches. Son torse avait pris quelques tailles, ses yeux étaient d'un bleu plus clair, délavé par le soleil, et striés de rides, qu'il sourie ou pas. J'étais trop excité pour m'exprimer de manière raisonnable. Mes premières paroles avaient été :

— Alors, c'est quoi le plan ?

Son plissement de paupières et son haussement d'épaules en avaient dit bien plus que je ne venais de le faire.

— Finir ce thé. Et traîner avec mon frère.

— Ça te manquait de ne plus voter ? avais-je demandé de manière totalement inexplicable. Quel genre de moteur auxiliaire il y a sur ce truc-là ?

Il m'avait fait signe de monter à bord et avait esquivé la main tremblante que je lui tendais pour me serrer fort contre lui, sans renverser son thé.

Même à l'époque où nous partagions la même chambre, je n'avais jamais connu son monde intérieur, mais s'il était déjà difficile de le comprendre autrefois, c'était maintenant impossible. La seule chose qu'il accepta de me dire au sujet des *acheteurs*, c'était que je devais la fermer et rester sur mes gardes pendant qu'ils étaient en bas. "Moins tu en sais, mieux ça vaut", avait-il conclu avec un étrange rire rauque comme s'il avait perdu toute notion du volume adéquat après être resté seul si longtemps. Mais j'avais du mal à jauger quoi que ce soit. Rien que de le regarder en personne balancer son poids d'une jambe sur l'autre et bouger les mains me paraissait palpitant.

J'escortai le duo douteux jusqu'à son bateau. Nous montâmes à bord et descendîmes dans la cabine sombre. Bernard nous attendait dans l'ombre et la légère puanteur du linge sale, de l'urine et d'une odeur rance que je ne parvenais pas à identifier.

— Je n'ai jamais compris cette attirance pour les bateaux, dit Antonio avec un petit rire forcé, alors que nous nous installions autour de la table à battants et que Hector demeurait appuyé contre l'escalier de l'écoutille, seul endroit où il pouvait tenir debout, son crâne semblable à une pastèque masquant toute la lumière du jour. Une voiture, poursuivit gaiement le petit, ça je peux comprendre. Une Jaguar, par exemple, dit-il en prononçant ce nom d'un ton pompeux, en trois syllabes, offre efficacité et élégance. Un bateau, c'est la vilaine fille de quelqu'un d'autre. Je peux éventuellement l'emmener faire une virée – ha-ha-ha ! – mais je n'ai pas envie qu'elle m'appartienne !

Il traduisit son aparté en espagnol à l'attention de l'empoté pendant que Bernard allumait d'autres lumières, et mes yeux découvrirent alors avec stupéfaction ses petits plaisirs sentimentaux. Je lui avais envoyé des dizaines de photos, mais il avait punaisé la même photo de Ruby, au même endroit que moi sur mon bateau, à gauche de la table de navigation : ses cheveux étaient une flamme cerclée de visages noirs défigurés. Il avait également affiché la même photo de notre sœur en train de *léviter* entre nous sur la jetée. Je regardai les yeux mi-clos du géant glisser sur toutes les surfaces.

Bernard ne leur serra pas la main, il ne leur adressa même pas un bonjour. Il alluma une puissante lampe à piles, la fit glisser vers le centre de la table, puis sortit de sous la couchette en V un Tupperware plat, qu'il déposa à côté de la lampe.

— Faites-vous plaisir.

— On a tout le temps pour ça, mon brave. Nous sommes ici pour établir les bases d'un long et fructueux partenariat.

Bernard le gratifia d'un sourire factice lui aussi.

— Oh, désolé. Puis-je offrir un cocktail à l'un de ces messieurs ? (Il se tourna vers le colosse.) *¿ Te apetece un cóctel, caballero ?*

— Volontiers ! dit Antonio. Ce serait avec plaisir, hein, Hector ? Comme c'est agréable. Un Américain bilingue !

Une fois encore, le colosse sembla ne pas entendre, et encore moins comprendre.

Bernard versa du rhum arrangé dans quatre verres en plastique. Le petit homme leva le sien pour trinquer, mais Bernard ouvrait déjà le Tupperware. Celui-ci contenait des sachets en plastique hermétiques et je reconnus la puanteur amère des insectes morts – des papillons top model en l'occurrence, grands comme ma main, aux queues fourchues et aux ailes noires veloutées.

— Aaah, ronronna Antonio. Des grands porte-queue.

Il sortit de la poche intérieure de son costume une loupe plate de la taille d'une pièce d'un dollar en argent.

— Vous permettez ?

— Faites comme chez vous, répondit Bernard, sa peau tressaillant sous son œil droit.

Le petit homme entreprit d'examiner les ailes, une par une, puis les queues, chaque papillon réclamant trente secondes d'examen insupportables, comme s'il s'agissait d'une importante vente de diamants.

— On m'avait assuré que vous aviez de la marchandise de qualité supérieure, *amigo*, dit-il sans lever la tête.

— Choisissez un accent et gardez-le, s'il vous plaît, répliqua Bernard. Ils sont tous de première qualité.

Je songeai alors que l'unique sortie était bloquée par le géant muet.

— Un ou deux, peut-être, concéda Antonio. Je suppose que vous en avez d'autres, mon brave ?

— Regardez mieux que ça, Pedro.

— Regardez vous-même, capitaine. Ces six-là sont tous de qualité médiocre.

Il tendit sa loupe à Bernard, et comme celui-ci ne la prenait pas, il la posa sur la table et forma une pyramide avec ses doigts.

— Je suis désolé, mon brave, mais nous ne nous intéressons qu'à la qualité supérieure.

— Je suis désolé, moi aussi. Car je ne marchande pas.

— Vous en avez forcément d'autres, non ?

Bernard fit la moue, me jeta un regard et se tourna vers l'avant de la cabine pour sortir deux autres boîtes.

Le petit homme examina les lépidoptères plus rapidement cette fois.

— On nous a dit que vous auriez éventuellement un ou deux papillons de la Reine Alexandra ? N'est-ce pas, Hector ?

Le colosse ne cilla même pas.

Bernard rit, un peu trop fort encore une fois

— *Ornithoptera alexandrae* ? Moi ?

Je savais maintenant qu'il bluffait. Il m'avait écrit une lettre entière sur les *reines* de Papouasie Nouvelle-Guinée.

— Peut-être qu'on devrait tous boire un autre verre, suggéra-t-il.

Il remplit le sien, puis fit circuler la bouteille, pendant qu'Antonio chambrait Hector en espagnol, car il n'avait même pas touché à son premier verre.

Bernard sortit alors, de derrière lui, une boîte métallique plate, qu'il ouvrit pour laisser apparaître deux papillons vert noir et jaune, dotés d'ailes grandes comme des raquettes de ping-pong.

— Vous les avez capturés vivants, hein ? demanda le petit homme en se penchant en avant avec sa loupe.

— Évidemment.

— Et de quelle façon les avez-vous tués ?

— Celle qui convient.

— On voit les endroits où les couleurs ont coulé près du corps, non ?

— N'importe quoi.

— Vous savez certainement que pour éviter les taches, il faut les asphyxier lentement dans un bocal.

— Regardez encore, maintenant que le rhum vous a éclairci les idées, l'encouragea Bernard.

— Ah non, mon cher ami. Ce que je sais, c'est ce que je vois.

— Moi aussi, dit Bernard. (Puis il s'adressa à moi :) Tu sais comment les histoires circulent, hein ? Voyons si celle-ci sonne juste. Pendant mes tournées, on m'a mis en garde contre un duo insolite qui emploie la méthode forte avec les vendeurs. Sûrement d'autres gars qui n'ont rien à voir. Un autre nain chauve et bavard, avec un drôle d'accent, et un autre yéti qui ne parle pas. Mais c'est à cause des similitudes que je t'ai demandé de venir armé. (Il se tourna vers le muet.) Je vous conseille fortement de résister à l'envie de vous saisir de ce qui vous rentre dans les fesses, M. Frankenstein. Vous avez vu *Butch Cassidy et le Kid* ? Non ? Eh bien, Butch est un bavard joué par Paul Newman et qui me ressemble un peu, mais en moins beau. Et le Kid, c'est le type calme, joué par Redford qui, malheureusement pour mon récit, ne ressemble pas du tout à mon frère. Mais il dégaine très vite. Il y a juste un petit problème : il doit être en mouvement pour viser juste. Et ça, c'est une autre différence entre eux, car mon frère n'a pas besoin de bouger, lui. Il est tout aussi rapide et précis qu'il soit en train de courir ou assis, immobile comme une statue.

Leurs yeux effectuèrent des allers-retours entre nous deux, pendant que mon cœur cognait à tout rompre. Je parvins néanmoins à hausser

le sourcil gauche, pas de manière aussi théâtrale que Ruby, mais c'était quand même – de loin – mon geste le plus impressionnant.

— *Bang !* fit Bernard.

Antonio tressaillit, mais le colosse continua simplement de transpirer. Si les choses s'éternisaient, il allait finir par fondre.

Bernard éclata de rire, puis dit tout bas :

— Si vous désirez secrètement ces reines ou ces grands porte-queue, sachez que le prix vient d'augmenter.

— Allons, allons, dit Antonio, entre ses lèvres devenues sèches. Vous vous méprenez totalement à notre sujet ! Buvons un autre verre, mon brave.

— Descendez de mon bateau.

Le regard de Bernard fila vers le yéti, qui avait fait un pas en avant.

— S'il vous plaît ! implora le petit homme, paumes levées. La plupart de vos papillons sont beaux. Certains sont peut-être un peu grossiers, mais dans l'ensemble, ils sont très jolis.

— Je voulais vous laisser les porte-queue pour six et vous faire les reines à quatre, dit Bernard, calmement. Maintenant, c'est quinze pour l'ensemble.

— Allons. Nous ne...

— Descendez.

— Les affaires et l'agressivité font rarement bon ménage, mon brave.

— Si vous m'appellez encore une fois "mon brave", mon "brave" frère ouvre le feu.

— On se contentera de dix mille, dis-je.

Les yeux de Bernard firent la girouette entre eux et moi. J'avais un goût de métal dans la bouche. Je coinçai ma main gauche sous mon aisselle droite pour masquer son tremblement spontané. Moins d'une minute plus tard, mon frère répartissait les billets de cinquante en dix piles de vingt billets.

Les deux hommes ressortirent en file indienne avec les papillons, Antonio émettant quelques remarques aimables sur le temps changeant et la douleur lancinante dans son genou.

— La vieillesse est une bien étrange aventure, dit-il gaiement.

Après leur départ, Bernard me tendit une tasse contenant de l'eau. Je n'avais pas bougé ni ouvert la bouche. J'en bus la moitié, en sentant mon cœur qui continuait de palpiter, et versai le reste sur ma tête, laissant l'eau couler sur mon visage et à l'intérieur de ma chemise.

— Désolé, dit-il. C'était un peu plus tendu que prévu, mais j'ai connu pire.

Il montra une cicatrice dans son cou que je n'avais pas remarquée et leva sa chemise pour dévoiler une tache décolorée sous les côtes et

une couture en arc de cercle, fine comme un trait de crayon, sous le téton gauche.

— N'empêche, il avait raison, tu sais. Les porte-queue n'étaient pas de très bonne qualité, mais il les vendra quand même comme du premier choix, et il savait que je le savais. Et en effet, les reines n'ont pas été asphyxiées, mais celles-là, c'était vraiment du premier choix.

Mon frère poussa trois piles de billets de cinquante vers moi.

Je finis par retrouver ma voix et m'efforçai de ne pas regarder l'argent.

— Tu tues des papillons rares et ensuite tu les vends illégalement à des truands ? C'est ça ton truc ?

— Pas si vite, monsieur le juge. Pour commencer, les reines faisaient les morts sur la proue. Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Ne pas les prendre dans un filet, alors qu'ils valent mille dollars pièce ? Les porte-queue ? J'en ai attrapé la moitié, mais ils ne sont pas vraiment menacés, sinon ils n'auraient pas grouillé autour de moi comme ils l'ont fait dans les collines près de Manille, non ? C'est tout juste s'ils ne me rentraient pas dans la bouche !

— J'ai plutôt l'impression que certains te sont rentrés dans le cul.

— Et voilà ! Frère Josh est ressuscité ! OK, si ça t'aide à te sentir mieux, j'avoue que je n'aime pas faire du trafic de papillons. Mais ce sont des insectes, non ? Des insectes magnifiques, qui ne vivent qu'un mois ou deux s'ils ont de la chance. Dans ce scénario, leur beauté perdure sur les murs de riches salopards cinglés. Il y a des types, là, dehors, qui braconnent de superbes baleines intelligentes, et tu voudrais que je m'inquiète pour ces bestioles aux couleurs criardes ?

Il poussa les piles de billets un peu plus vers moi.

— Allez, Josh, tu sais que je te dois du fric. Et puis, tu as largement mérité ce bonus. Même si ce n'était pas aussi dangereux qu'on pourrait le croire. Ils savaient que d'autres personnes savaient qu'ils étaient ici. Deux ou trois niveaux au-dessus d'eux, il y a un gars nommé Yoshito. Personne n'a envie de l'énervé. Alors, tu vois, je ne suis qu'un pion audacieux dans un jeu beaucoup plus vaste. (Il gonfla la poitrine.) Ou bien un valeureux cavalier.

— Tu es une saloperie de pirate, voilà ce que tu es.

Il se remit à braire.

— Ah, mec, c'est fantastique de te revoir !

Je lui expliquai que les plaintes déposées contre lui étaient si anciennes qu'elles seraient annulées ou réduites à quasiment rien s'il se rendait.

— Tu n'as toujours pas pigé, dit-il. Ici, ce n'est plus chez moi, ce n'est même plus mon pays. Pas question de me livrer à une justice que je ne respecte pas. Et pour être honnête, je viens juste de commencer.

— Commencer quoi ?

Il m’observa pendant un moment qui me parut très long, puis il dit :
— S’il te plaît, refais-moi le coup du sourcil.

Au lieu de cela, je lui fis un résumé succinct et actualisé de la situation familiale : l’obsession grandissante de Mère pour les problèmes insolubles, les deux Bobo qui acceptaient de verser des compensations au-dessus de leurs moyens dans le procès du Falcon 35, et Ruby qui ne répondait plus aux lettres ni aux mails depuis qu’elle avait quitté les Navires de l’espoir pour livrer des vaccins dans des villages nigériens.

Après un long silence pendant lequel aucun de nous deux ne put prononcer un seul mot, il demanda :

— Comment tu t’y prendrais pour saborder de gros bateaux ?

— Tu veux dire “couler” ?

— Le terme “saborder” me paraît plus acceptable socialement.

J’avalai une bouffée d’air et essayai de fourrer les billets de cinquante dollars dans mes poches.

— La première chose à faire, c’est de déconnecter l’alarme de niveau d’eau de cale, dis-je.

Ce soir-là, après le dîner, Bernard surprit les Johannssen qui ne purent s’empêcher de le regarder bouche bée. Il lança à Grumps un fagot de havanes, et il serra même la main de Père, avant de prendre Mère dans ses bras pour la faire tourner. Puis il souleva Grumps également, en le berçant comme un enfant.

— Tu te ratatines, grand-père !

Quand il glissa la tête dans le bureau de Mère, il découvrit toutes les équations sur les murs et me regarda avec des yeux écarquillés comme si j’étais responsable de cette folie grandissante. Il ne nous fournit aucune des réponses que nous attendions. Il resta à la Masure une heure et trente-cinq minutes et m’annonça qu’il quitterait le port avant l’aube.

Le lendemain matin, la principale information de la matinée concernait un yacht de 1,8 million de dollars appartenant au propriétaire d’un centre commercial de Bellevue qui avait coulé à quai dans le port de Lake Union.

La presse dévoilerait par la suite qu’une enveloppe clouée sur la jetée contenait un message dactylographié qui proclamait :

C’est la fin du monde que vous connaissez.

Vous feriez bien de prévenir vos amis cupides.

Le meilleur moment

DÉSIREUX d'apporter les touches finales au Joho, j'ai payé Lorraine au tarif plein pour qu'elle lui refasse une carène lisse comme un cul de bébé et Noah pour qu'il équilibre le mât et le gréement avant que Tommy fasse descendre notre Frankenstein des mers dans la baie paisible pour la dernière mise à l'eau de la journée.

La voilière est arrivée à ce moment-là ; elle a descendu la rampe en se dandinant, chargée d'une housse de foc qui faisait deux fois sa taille, suivie de Mick qui portait la nouvelle grand-voile, encore plus volumineuse.

— Il n'y a pas de vent, lui ai-je annoncé.

— À vous de voir, a-t-elle répondu en faisant passer le foc par-dessus les filières à l'avant du bateau. Mais je préfère encore naviguer sans vent que de rentrer chez moi avec toute cette circulation.

Les deux Bobo sont arrivés cinq minutes plus tard, coiffés du même bob, plongés dans une conversation qui leur donnait à l'un et à l'autre un air maladif.

— Désolés si on a manqué la mise à l'eau ! beugla Père en descendant avec fracas la rampe, mais je savais en réalité qu'il ne voulait pas que mon grand-père voie *Freya III* – comme je l'avais rebaptisé – hors de l'eau.

Maintenant que Ruby n'était plus là pour le remettre d'aplomb avec ses drôles de petits massages, Grumps ressemblait à un arbre qui avait subi trop d'orages : ses hanches et ses épaules étaient de moins en moins alignées, ses pieds et ses genoux formaient des angles différents, une jambe était arquée, l'autre droite et raide. Sa moustache elle-même était de traviole.

Nous sommes sortis du port au moteur, avec les Bobo qui arpentaient les ponts comme s'ils n'avaient jamais vu ce modèle de bateau auparavant, tandis que je peinais à entretenir la conversation avec la voilière : depuis quand travaillait-elle chez North Sails ? Quels étaient ses autres projets ? Puis elle a sorti de sa poche une paire de gants de voile usés, a engagé les nouveaux coulissex dans le mât et m'a fait signe avec les pouces pour que je hisse la nouvelle grand-voile fripée gris anthracite et transparente. Nous avons hissé ensuite l'énorme foc, découpé dans le même matériau sophistiqué, jusqu'à ce que les deux voiles pendent côte à côte telles des ailes flambant neuves. Interrompue alternativement par l'un et l'autre des Bobo, elle décrivit les degrés de creux souhaités selon les types de vents, dont il n'y avait pas un souffle présentement.

— Elles sont superbes, a dit Grumps. Faut le reconnaître. On verra bien si elles sont à la hauteur de la pub et du prix, mais elles ont de l'allure, c'est certain.

— Oh, elles seront encore plus performantes qu'elles en ont l'air, monsieur Johannssen. Mais comme vous le savez bien, il faut aussi des gens qui connaissent leur métier. J'ai réalisé des voiles semblables pour des régatiers qui sont venus se plaindre parce qu'ils restaient en queue de peloton. Alors, je sors en mer avec eux, je me mets à l'avant du bateau, et j'ai envie de leur crier : "Comment vous pouvez accuser ces voiles ? C'est ce qu'il y a de mieux sur votre bateau !"

Un souffle d'air inattendu a gonflé temporairement les nôtres. La toile s'est tendue et le bateau a avancé – filé, plus exactement – comme une embarcation beaucoup plus légère. Les Bobo ont souri en restant étrangement muets, presque penauds, de crainte d'attirer la poisse en faisant des commentaires. Une autre bourrasque s'est levée et la voilière a ouvert des yeux comme des soucoupes quand le bateau a accéléré : une pupille a dévié vers le milieu du visage comme si elle souffrait d'un léger strabisme ou d'amblyopie, pour m'observer. Était-elle hispanique ? Asiatique ? Amérindienne ? Indienne ? Métisse ? Ou simplement bronzée à force de jauger toutes ces voiles ?

— C'est vraiment le meilleur moment, non ? a-t-elle dit. Quand le bateau démarre. C'est le calme plat, soudain il y a un peu de vent et vous comprenez que ça va arriver. Et le bruit quand la coque siffle sur l'eau, comme une baleine qui expire ou comme le soupir d'un dieu bienveillant. (Elle a ri.) Désolée, la voile me fait divaguer. Mais je me moque de foncer ou pas, que ce soit un bateau lent ou rapide, quand il commence à décoller pour la première fois, je trouve qu'il n'y a rien de mieux.

J'évitais de regarder les Bobo, car je savais qu'ils me faisaient leurs yeux de Bambi, et j'observais à la place ses doigts nus : l'absence de diamant a provoqué l'emballement de mon cœur. J'ai fait semblant d'être distrait par quelque forme de vie marine immergée que moi seul pouvais voir afin de cacher à quel point je la trouvais séduisante.

Quand nous nous sommes déplacés vers l'avant pour étudier les voiles de la proue, j'ai fini par remarquer la douzaine de Star qui viraient de bord en direction du parcours de la régata. Obnubilé par la mise à l'eau du Joho, j'avais oublié que c'était jour de course.

— Sacré spectacle, a-t-elle commenté en regagnant le cockpit.

— Quoi donc ?

— Tous ces vieux bateaux de course. Je suis un peu bizarre, je suppose, mais pour moi...

Elle s'est retournée pour me regarder au moment précis où je me penchais en avant pour assurer mon équilibre et nos têtes ont failli entrer en collision. De si près, elle n'avait plus rien d'un garçon

manqué avec ses yeux sombres en forme de graines de potiron et sa lèvre supérieure légèrement retroussée, comme si elle se préparait au choc.

— Pour moi, a-t-elle répété, sans reculer, tous ces bateaux regroupés comme ça... c'est ce que j'appelle la beauté.

J'ai battu en retraite et détourné le regard, de peur de gâcher cet instant à cause de ma voix ou de mon expression.

Mon grand-père a choisi ce moment pour sortir de sa poche de gilet une petite flasque argentée.

— Oh, bon sang, a dit Père.

Grumps a rempli le bouchon et s'est écrié :

— Poséidon, mon tout-puissant préféré, aie la bonté de bénir ce bateau – nous l'avons rebaptisé *Freya III* – et fais en sorte qu'il soit si rapide que les dauphins en deviennent jaloux.

Il a lancé la petite dose d'alcool par-dessus bord et tapoté ses poches jusqu'à ce qu'il trouve un cigare, en faisant un grand sourire à la voilière.

— Cette année, toute la famille va participer à la Swiftsure, à l'exception du frère de Josh, qui est toujours en mer.

Père m'a adressé un clin d'œil, pendant que Grumps remplissait de nouveau le bouchon de la flasque et le faisait passer alentour. Père et moi avons décliné, mais notre passagère l'a vidé d'un trait et s'est mise à rire : un son désinhibé et volumineux pour une petite femme si réservée, un miracle de proportions, en réalité : c'était comme entendre toute la musique qui peut sortir d'un minuscule moineau. Grumps m'a regardé en agitant ses sourcils broussailleux, tandis que le rire voyageait à la surface de l'eau.

— Vous pouvez me répéter votre nom ? a-t-il demandé.

— Je ne vous l'ai pas dit, mais je m'appelle Sue.

Il a médité cette réponse, allumé son cigare et soufflé la fumée.

— Mais votre nom complet ? Je parie qu'il a plus de rythme que simplement Sue.

Elle a gloussé.

— En fait, je m'appelle Sunita Banerjee.

— Je le savais ! Sunita !

Elle m'a regardé, comme si c'était à mon tour de parler. En attendant que mon cœur cesse de patiner, je lui ai tendu la barre sans rien dire et j'ai compté les secondes jusqu'à ce que Grumps lui explique qu'un bateau est vivant.

— Oh, oui ! s'est-elle exclamée, triomphalement. C'est certain !

Grumps m'a regardé de nouveau et après avoir bu une longue et lente gorgée de rhum, il a dit :

— Tu te rends compte que Ruby m'a appelé ?

Il exultait, tel un joueur dont la vie a été bouleversée par un lancer

de dés.

— Notre petite Ruby m'a appelé, à l'improviste, et c'est elle qui a tout mis en branle. Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? (Sa voix est montée dans les aigus.) La Rubester veut faire de la *voile* !

Énormes citrouilles

UN des rares coups de téléphone que j'ai reçus de ma sœur eut lieu à l'automne 2009.

— Amène-toi, Josh, m'exhortait-elle. Je veux te montrer un truc. Mais il faut que tu arrives avant quinze jours ou sinon ce sera trop tard.

Au départ, je m'attendais à ce que cela soit une aventure familiale spontanée, qui n'avait que trop tardé, dans les contrées sauvages de la Colombie-Britannique pour voir l'insaisissable Ruby, puis je découvris que les gardes-frontière canadiens refusaient de laisser entrer les Américains qui avaient été condamnés pour conduite en état d'ivresse. Ce qui excluait les deux Bobo, Grumps ayant été arrêté pour la première fois un an plus tôt, alors qu'il rentrait du chantier avec une canette de Rainier entre les cuisses. Et Mère s'était désistée à la dernière minute, à cause d'un *projet délicat* qu'elle ne pouvait ni interrompre ni expliquer, du moins pas suffisamment bien pour que je comprenne.

Depuis son unique et grandiose tournée de collecte de fonds, Ruby n'était revenue qu'une seule fois à la maison, en 2006, une visite aussi embarrassante que merveilleuse, avec des histoires insolites et invérifiables, comme celle de ce riche gangster nigérian, coiffé d'un chapeau en peau de léopard, qui avait demandé à la Croix-Rouge à qui il devait précisément s'adresser pour acheter ma sœur.

Voilà pourquoi, roulant seul vers ce qui semblait être le tout dernier lieu fantasmé de Ruby, début septembre, je craignais que mes carences apparaissent de manière encore plus flagrante sans les autres Johannssen pour détourner l'attention.

Elle m'avait donné le nom de sa ferme, mais ses indications étaient inutiles, essentiellement parce qu'elle ne conduisait toujours pas et n'avait aucun sens de l'orientation et je tournai pendant plus d'une heure autour de Pemberton, avant de dénicher une route étroite qui longeait la Ryan River et de grimper en serpentant sur un plateau luxuriant où se succédaient des fermes baptisées Twinbrook ou Mockingbird et, enfin, Do-Right Organic¹.

Le gravier céda bientôt la place à de la terre meuble, parsemée d'herbes et flanquée de buissons épais et de plantes grimpantes qui se dressaient pour profiter d'un ultime sursaut de chaleur saisonnière, alors que tous les dix mètres environ jaillissaient, ici et là, tels des pense-bêtes, des panneaux écrits à la main : FAITES CE QU'IL FAUT ! ... MANGEZ MALIN ! ... VIVEZ MIEUX ! ... AIMEZ PLUS LONGTEMPS !

Finalement, le chemin s'élargit pour déboucher dans un champ bosselé sur lequel cinq bâtiments fatigués étaient entourés de machines rouillées et de camions cabossés, et où des jeunes hommes et des jeunes femmes dépenaillés s'affairaient autour d'un étal de fruits et légumes, sous un patchwork de bâches qui claquaient au vent. J'entendis des caquètements et entrevis des poussins semblables à des boules de duvet blanc avant que la porte d'une cabane ne se referme. Tout cela sur une toile de fond composée de plantations bien ordonnées, qui semblaient être des framboisiers, et d'un potager de la taille d'une piscine olympique où poussaient des citrouilles si grosses et si orange qu'on les apercevait sans doute de l'espace. Deux hommes déposaient des courgettes, des tomates et des oignons dans des cageots, derrière l'étal de légumes où une femme avec des piercings artistiquement disposés et le mot ÉPIPHANIE tatoué dans le cou, comptait des billets colorés.

— On est fermés, mais qu'est-ce qu'y te faut, mon gars ? me demanda-t-elle, sans quitter des yeux les billets qu'elle faisait défiler en remuant les lèvres.

— Un peu de tout.

Elle leva la tête.

— De tout ?

— En fait, je cherche juste une dénommée Ruby Johannssen.

Elle m'observa, puis reprit sa comptabilité.

— Faut faire la queue, dit-elle.

— Elle est ici ?

— Elle ne consulte pas sans rendez-vous.

— Comment ça ?

— Faut s'inscrire, mon gars.

— Ruby est ma sœur.

— La mienne aussi, répliqua-t-elle en comptant des billets de cinq maintenant.

— Bizarre. On pourrait penser que je me souviendrais de vous avoir vue à la maison.

Elle m'observa de nouveau, puis éclata de rire, jusqu'à ce que les clodos arrêtent de mettre des fruits et des légumes dans des cageots pour me regarder bouche bée.

— Il prétend être le frère de Ruby, annonça-t-elle.

Un des types me tendit sa main sale.

— Content de te connaître.

D'autres m'entourèrent.

— Ruby est dans les parages ?

— Elle est partout, répondit une femme avec des nattes et des yeux si écartés qu'elle ne devait pas se laisser surprendre facilement.

Elle avança vers moi et me serra dans ses bras, pendant

qu'Épiphanie braillait :

— Ruby !

Un silence étrange s'installa, alors je dis :

— La journée a été longue, mais ces citrouilles ne sont-elles pas anormalement gigantesques ?

Ils trouvèrent cette remarque hilarante.

— Ta sœur, me dit Yeux Écartés, fait pousser les plus grosses citrouilles au monde.

— Et le reste aussi, ajouta le clodo.

Je hochai la tête, sceptique.

— Ce sont les siennes ?

— Les plus grosses.

— Elle a un engrais spécial, expliqua quelqu'un.

— Oui, confirma Épiphanie. Ça s'appelle Mozart.

— Mozart ?

— En boucle. Juste assez fort pour que les citrouilles entendent.

— Les Troisième et Cinquième symphonies, ajouta Yeux Écartés.

Entendant soudain une parodie de hurlement familière, je me retournai et vis ma sœur se précipiter entre deux rangées de framboisiers et agiter au-dessus de sa tête ses bras rougis par le soleil, donnant l'impression de nager dans le vide. Elle n'avait jamais appris à courir autrement que comme une enfant de cinq ans. Mes souvenirs deviennent un peu confus à partir de ce moment-là, mais je sais qu'elle me sauta dessus et m'entraîna en me tenant par la main. Son teint, sa poigne et ses épaules musclées, tout cela exsudait la vitalité, à croire que, à l'image de ses citrouilles, elle se développait bien au-delà de la normale, même si je remarquai également le doigt dans une attelle, les jointures enflées et la longue cicatrice à l'intérieur de son avant-bras gauche.

Elle me bombardait immédiatement d'histoires exagérées et peu fiables sur tous les gens magnifiques qui travaillaient ici.

— Où est-ce qu'ils vivent ?

— Ici, pour la plupart.

— Ils paient un loyer ?

— Ils donnent un coup de main.

— Évidemment, dis-je. Tu fournis l'hébergement.

— Ce n'est pas un country-club, si c'est ce que tu veux savoir. Certaines de ces personnes sont d'anciens détenus ou toxicos, mais tous adorent faire pousser des aliments sains.

— Où est Philippe ?

Elle plissa les yeux.

— Aucune idée. Il est parti il y a deux ou trois ans avec une fille qui venait d'une des Caroline. En fait, je ne sais plus très bien quelle fille ni quelle Caroline.

— Désolé.

— Y pas de raison. Il ne correspondait pas à ce que j'espérais, mais il m'a amenée ici. Et j'ai de nouveaux petits-amis et des petites-amies. (Elle rit.) J'adore quand tu ne sais pas ce que tu dois croire ou pas. Pour être honnête, ce sont certainement tous des imposteurs eux aussi. Je les attire, hein ? Un adorable cow-boy m'a vendu un tracteur le mois dernier, et il me l'a volé ensuite. Je ne peux pas le prouver, mais c'est la vérité.

— Il paraît que tu fais pousser les plus grosses citrouilles du système solaire.

— De la province uniquement. L'année dernière, on a gagné le premier prix pour les gourdes. Elles seront encore plus grosses cette année, mais je ne les laisserai pas participer au concours. Il faut éviter d'attirer l'attention.

— Bonne chance. Mais comment tu expliques ça... à toi-même ? Pourquoi c'est toujours toi, et toi seule, qui fais des choses qui attirent l'attention ?

Elle secoua la tête et soupira.

— Ce que j'aime ici, c'est que ça ne tourne pas autour de moi. Ce serait tellement plus simple si je croyais les mêmes choses que les autres. Peut-être qu'on pourrait avoir une conversation sur la mythologie, la réincarnation ou je ne sais quoi. Sans doute que je crois plus à l'intuition et à la chance que la plupart des gens. Mais personne ne veut entendre ça. Ils veulent tous qu'il y ait quelque chose *de plus*.

— L'intuition et la chance ne peuvent pas t'expliquer, toi.

— Non ? (Elle sourit.) La voile, c'est de l'entraînement, de l'intuition et de la chance, pas vrai ? Et ce n'est pas difficile de deviner quelles graines pousseront le mieux ou de localiser une inflammation chez quelqu'un et de palper jusqu'à ce que tu trouves comment la faire passer. D'ailleurs, tu marches de travers. Tu penches du côté gauche.

Une heure plus tard, elle m'allongea sur sa table de salle à manger, appuya dans le milieu de mon dos avec deux doigts de sa main blessée et exécuta un lent mouvement circulaire, puis elle fit de même derrière mes genoux. Et c'est la dernière chose dont je me souviens, avant qu'elle me réveille.

— Allez, dormeur, j'ai un truc à te montrer.

Elle me fit conduire un vieux pick-up Ford rouillé jusqu'à un coin boisé de l'immense propriété qui descendait vers la rivière, à ce point envahie par une végétation démesurée que l'on était enivrés rien qu'en la traversant en voiture.

Désireux d'obtenir des réponses aux éternelles questions, je commençai par :

— Pourquoi tu ne viens jamais nous voir, tu n'écris pas et tu ne téléphones même pas ?

Elle parut déroutée.

— Je ne réfléchis pas en ces termes de depuis quand on ne s'est pas vus ou pas parlé. Tu sais bien que je ne suis pas très douée avec le téléphone et les notions de temps. Pour moi, les jours ressemblent à des heures. Quelqu'un veut me voir ? Qu'il vienne ! Est-ce qu'on a vraiment besoin de regarder des redifs ensemble pour être une famille ?

— Tu ne me demandes même pas comment vont les autres.

— On n'en est pas encore là.

Je la bombardai alors de nouvelles : Mère était toujours rongée par des calculs mathématiques impénétrables, les Bobo faisaient face à un nouveau procès pour vice caché, Grumps s'était récemment évanoui, à deux reprises, suite à de mini infarctus, personne n'avait de nouvelles de Bernard depuis presque trois ans et je n'arrêtais pas de le voir mort dans mes rêves.

— On le saurait s'il était mort, marmonna-t-elle. C'est triste pour Grumps.

— Appelle-le ! Il t'adore.

— C'est réciproque. Mais quand j'appelle ou quand je rentre à la maison, je redeviens cette gamine qui sait toujours d'où vient le vent. Je n'ai pas envie de revivre tout ça encore et encore. Je me sens mieux quand j'oublie même que je suis ici. C'est ce que j'aime dans l'accompagnement de fin de vie.

Sonné, je demandai :

— C'est quoi, exactement ?

Elle me sourit.

— Tu aides les gens à affronter la mort, Josh.

— Oui, je sais ce que c'est. Mais *toi*, tu fais quoi ?

— Avec certains, je lis et je chante. D'autres, je les aide à repenser et à réévaluer leur vie. Ils m'ont permis de découvrir que je n'ai jamais été très à l'aise avec la mienne.

En descendant du pick-up, nous fûmes accueillis par des odeurs d'herbe et de poisson pourri, et ma portière produisit un frottement d'acier contre acier quand je l'ouvris et la refermai. L'air était si immobile et clair que je voyais des insectes fraîchement éclos voler au-dessus ma tête tels des pilotes cascadeurs. Puis je remarquai un étang pas plus grand qu'une table de billard qui grouillait d'activité. Quand nous nous approchâmes, je reconnus la couleur et la puanteur des saumons en train de frayer. Ruby posa son index sur sa bouche, me prit par le bras et m'entraîna à l'endroit où le promontoire surplombait un fossé assez étroit pour être enjambé et, plus bas, une rivière apathique. Je perçus un mouvement dans l'eau, puis les tortillements et les bonds occasionnels d'un poisson rouge et argenté, gros comme ma cuisse, qui luttait contre le courant pour gravir la

colline.

C'était peut-être à cause du mini-massage et de la sieste, mais je ne parvenais pas à trouver les mots qui correspondaient à ce que je voyais.

— C'est notre seul accès à la rivière, m'expliqua Ruby, alors j'ai décidé d'essayer de créer notre petit élevage de saumons. Pourquoi pas, hein ? Il n'y a plus de pesticides dans la rivière depuis plus de vingt ans et il existe déjà un étang naturel, ici au milieu. On a déversé quelques centaines de bébés – on appelle ça du fretin, hein ? – durant mon premier automne ici, il y a trois ans. Je ne savais pas alors que la rivière était presque asséchée au mois d'août, et je me disais que c'était encore une idée folle qui n'avait aucune chance de réussir. Mais il y a une quinzaine de jours, ils ont commencé à revenir, et on se sert des carcasses pour faire de l'engrais. On ne montre pas ça à tout le monde. C'est notre petit secret. Sinon, ça va être le cirque ; on va être contrôlés, sanctionnés ou je ne sais quoi. En revanche, il nous faut absolument un étang plus grand.

Elle regarda autour d'elle, chevaucha le fossé, un pied de chaque côté, et éclata de rire devant mon air hébété.

— Je savais que tu comprendrais, Josh ! Je savais que tu adorerais ça !

Je contemplai le bas de la pente, tandis que ce saumon de cinq kilos étincelant remontait en force ces quelques centimètres d'eau herbeuse, tout en détermination et en instinct, pour parachever son voyage dans le Pacifique en revenant dans ce minuscule ruisseau, avec une précision digne d'un GPS, et se rapprocher en quelques bonds ultimes de ses origines.

¹ Ruisseaux jumeaux, Oiseau moqueur, et que l'on pourrait traduire par "Bio et Bien".

Une leçon de construction navale

LORSQUE Grumps a remonté le quai A en tenant sous le bras un pack de six grandes canettes de Rainier, quinze jours avant la Swiftsure, il n'a pas attiré davantage l'attention que n'importe quel autre vieux bonhomme, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant le yacht à moitié démantibulé de Grady et lance de sa voix de fausset tapageuse :

— Nom d'un chien, Joshua, tu as vraiment un faible pour les entreprises désespérées.

Très vite, les résidents ont compris qui il était.

— Grand-père Johannssen ! a beuglé Rem de sa yole amarrée au quai B. On a tellement entendu parler de vous !

— Eh bien, il était grand temps. J'ai rarement droit aux honneurs que je mérite. (Il a souri à tout le monde sous sa moustache en balai-brosse.) Nous voilà avec une bonne vieille opération de bordage sur les bras, on dirait.

Quand je m'étais demandé à voix haute si son étuve était toujours dans les parages, je ne m'attendais pas à ce qu'il grimpe dans son pick-up rouillé pour venir jusqu'ici. Mais il était bel et bien là, et en le voyant, je m'interrogeais sur tous ces tracas concernant sa mortalité. Coiffé de son bob et vêtu de la polaire crasseuse qu'il n'avait pas quittée depuis dix ans, il ressemblait davantage à un jeune septuagénaire qu'à un vieillard qui dégringolait vers les quatre-vingt-dix ans.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend, nom de Dieu ? a-t-il demandé. Allons décharger le camion.

Mick et moi avons soulevé l'étroite boîte en sapin de quatre mètres de long qui dépassait du hayon et avec laquelle il avait fait tout le trajet sur la voie rapide. Noah a transporté la vieille citerne de kérosène, pendant que Lorraine entreposait dans un chariot le réchaud, la bonbonne de propane, le tuyau et le cric. Rem nous a suivis à l'aller et au retour en trimbalant des tréteaux, tout en spéculant ouvertement sur ce que cela allait lui rapporter.

— Au moins une bière, je dirais, non ?

Pendant que nous installions tout le matériel, les résidents nous ont bombardés de questions. Ce groupe habituellement indifférent semblait désireux de tout savoir sur le bordage tout à coup, comme s'il y avait là une chose cruciale à apprendre. Alors, Grumps a expliqué :

— On ramollit le bois pour pouvoir lui donner la forme souhaitée. Et si Poséidon le veut, il restera comme ça. Tout ce dont on a besoin, c'est ce qu'on a ici, un simple réchaud à gaz de camping et une citerne

pleine d'eau à faire bouillir pour obtenir de la vapeur. Et là, regardez, on a branché un tuyau entre la citerne et cette étuve, que j'ai équipée de goujons de deux centimètres pour maintenir les planches en hauteur. On a également installé un thermomètre dans la boîte pour savoir quand elle atteint les cent degrés et quand elle est prête.

Près de vingt personnes, parmi lesquelles Trent, Georgia, les nudistes et d'autres habitués, étaient là pour regarder quand la première planche est sortie de l'étuve. Protégés par nos gros gants, Noah, Mick et moi l'avons transportée jusqu'à la proue mise à nue à bâbord, et fixée sur la membrure solide du yacht.

— Allons-y ! s'est écrié Grumps, qui dirigeait l'opération en même temps qu'il la commentait, une Rainier dans la main, étant donné qu'il n'avait jamais tenu compte des restrictions de bière le samedi. Ne mégotez pas sur les vis, les gars !

Noah et moi avons prépercé les planches, puis nous avons enfoncé les vis à fond et la planche chaude et humide a trouvé parfaitement sa place.

Pendant que nous calfations les joints, Grumps a essuyé d'un revers de la main sa moustache mousseuse et répondu à toutes les demandes idiotes en matière de construction navale, comme s'il avait espéré qu'on lui pose précisément ces questions, agrémentant ses réponses de confidences et de digressions.

— Personnellement, je n'ai jamais fait des merveilles comme navigateur, a-t-il dit après avoir ouvert une autre Rainier. Je n'étais pas mauvais, attention, mais Junior est arrivé. Il avait tout juste onze ans qu'on voyait déjà la différence. Et puis, évidemment, il y a ma petite-fille. Après avoir vu faire la petite Ruby, je me suis aperçu que je n'avais qu'une très vague idée de ce que veut dire naviguer.

— Et Josh, alors ? a demandé Noah. Il touchait sa bille ?

— Bien sûr ! Mais c'était un simple mortel, comme moi. Vous savez ce qu'il y a de formidable dans un voilier ?

Oh, non, ai-je pensé en reculant. C'est reparti.

— Le truc le plus génial, c'est qu'il vous fait découvrir une chose que vous ne pouvez expliquer à personne, vous y compris, et ça, c'est une sacrée leçon d'humilité.

Même Lorraine la grincheuse souriait. Mick avait suffisamment bien poncé la poupe pour qu'elle puisse lui succéder en appliquant deux couches, retouchant même des parties à nu sans se plaindre une seule fois. J'ai vu que Grumps examinait sa technique à deux mains : avec la gauche, elle passait le rouleau et avec la droite, elle aplatissait les bulles au pinceau pour donner l'impression que tout était peint à la bombe. Quand il lui a demandé comment elle avait réussi à retrouver le gris mat de la coque à la nuance près, elle a tiré longuement sur sa Camel, fait tomber la longue cendre dans le pot et remué avec un

sourire.

Grady n'était pas censé revenir avant deux jours, mais cela ne l'a pas empêché de débarquer tranquillement un peu après sept heures, alors que le rassemblement spontané autour de son yacht avait encore grossi et qu'il ne nous restait qu'un passage dans l'étuve pour terminer de border la proue à bâbord. Il est resté planté là, avec un nouveau coquard éclatant sous l'œil gauche, tel un homme qui lutte pour reprendre contact avec le présent.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Je me suis avancé vers lui. Il n'avait toujours pas vu la proue de son bateau.

— Grady, je vous présente mon grand-père.

— C'est un grand honneur, monsieur.

— Ne vous emballez pas, monsieur Grady. Je crois que tout l'honneur est pour moi, de rencontrer quelqu'un que ces gens bien jugent digne de tout ce travail.

C'est à ce moment-là que Grady a commencé à regarder autour de lui et découvert les planches de cèdre neuves sur la proue. Il a titubé à reculons, comme s'il avait reçu un coup. Constatant une certaine agitation à l'arrière de son bateau, également, il s'est éloigné pour gagner du temps, et il a découvert Lorraine, debout dans un canot, un joint coincé entre les lèvres maintenant, en train de peindre à main levée SHANGRI-LA en lettres dorées sur la poupe.

— Ne regardez pas ! s'est-elle écriée. Je n'ai pas encore fait les ombrages !

Il a tourné la tête et inspecté le ciel, puis plaqué une main sur son visage.

— Mon affaire ne s'est pas faite, Josh, a-t-il dit tout bas, en revenant vers moi.

— Quelle affaire ?

— Ça ne veut pas dire que la prochaine ne se fera pas. C'est juste que, vous êtes les meilleurs, mais pour le moment, je ne peux vraiment pas...

— C'est notre tournée, Grady.

— Non, non, attendez. Quoi ?

Rem a éclaté de rire et Grady a essayé de l'imiter.

— Vous plaisantez, évidemment. Désolé, je manque de sommeil. Donnez-moi juste une facture, ou bien vos heures et le matériel, ce qu'il y a de plus simple pour vous. Je ne peux pas payer grand-chose avant la fin de la semaine prochaine, mais je suis réglo. Vous savez que je peux payer, a-t-il répété, comme pour se convaincre lui-même.

— Vous pourrez peut-être nous engager pour un autre travail, ai-je dit, mais cette étape, c'est cadeau. Gratuit.

Grady a voulu dire quelque chose, mais il nous a tourné le dos

brusquement, comme si quelqu'un venait de l'appeler.

— La dernière planche est cuite, a annoncé Grumps.

Alors nous l'avons fixée et calfatée pendant que Grady se balançait d'un pied sur l'autre, jusqu'à ce que mon grand-père le rejoigne d'un pas traînant et lui dise, juste assez fort pour que je l'entende :

— Les bateaux incarnent les rêves mieux que n'importe quoi d'autre, pas vrai ?

Quand tout a été nettoyé, Rem a sorti son Weber et les nudistes (habillés ce soir) ont apporté une douzaine de hamburgers congelés, et Georgia, l'ancienne bonne sœur a fourni des bouteilles de vin rouge et des paquets de Doritos, pendant que Grumps distribuait les cigares et faisait ses apartés répétitifs sur toutes ces choses qu'il avait du mal à croire : le fait d'avoir survécu à son épouse pendant vingt-cinq ans, que tout coûte aussi cher maintenant, et que l'on construise des bateaux aussi légers de nos jours.

— Je rétrécis, a-t-il déclaré après une autre bière. Tous les jours, je me réveille un peu plus petit, mais de mon point de vue, tout le monde devient plus grand. Comme Josh, là, c'est encore un gamin en pleine croissance, d'après ce que je vois.

Plus tard, je l'ai entendu confier à Lorraine qu'il se levait en pleine nuit pour pisser et que, parfois, rien ne sortait. Quand il a attaqué son troisième scotch, je l'ai ramené jusqu'à mon mouillage, je l'ai aidé à descendre dans un bateau de trente et un ans qu'il avait construit et l'ai allongé sur une couchette étroite qu'il avait dessinée.

— Dans le genre ghetto flottant, a-t-il dit en se couchant avec un jappement, j'aime beaucoup celui-ci. (Il a ri.) Bernard a besoin d'une femme comme Lorraine.

— Nous aussi.

— Non. Toi, tu as besoin de Sunita.

Et il a braillé son nom, comme un cri de guerre :

— Su-ni-ta !

— Ça suffit. Alors, pas de dentier à enlever ou de prothèse à suspendre ?

— Ta mère est une femme formidable, mais il est possible qu'elle perde la boule.

Et puis, de manière plus brutale encore, il a demandé :

— Qu'est-ce que vous avez fait à ce bateau, ton père et toi ? Il est tellement excité qu'il n'est plus bon à rien. Ça se voit sur son visage. C'est pas juste une histoire de voiles neuves, j'en mets ma main à couper. Pas moyen de lui faire faire quoi que ce soit. Le monde s'est arrêté jusqu'à cette foutue course. Il t'a mené par le bout du nez, hein ?

Il a roulé sur le côté et s'est mis à respirer bruyamment, sur un rythme régulier, sans me laisser le temps de répondre.

Des chats dans l'espace

TANDIS que la fête du bordage s'enfonçait dans l'obscurité, les résidents sont venus me confier, un par un, un peu honteusement, les projets auxquels ils voulaient que je les aide à réfléchir. Ce palan ou ce winch qu'ils voulaient installer à l'avant. L'achat d'un compresseur, d'un nouveau moteur ou de toilettes sèches. Mais la plupart, à cet instant, étaient simplement heureux d'être là.

— Vivant ! s'est écrié le nouveau camé du quai D.

— La vie ! a braillé Rem en retour.

— Manger ! a ajouté Noah, encore plus fort. Lire le journal aux toilettes le matin !

Alors que le ciel continuait à se dégager, j'ai fait remarquer que la station spatiale allait passer juste au-dessus de nous à 22 h 37.

— La quoi ?

— La station spatiale internationale, leur a expliqué Noah, de sa voix de présentateur télé. Notre ami Josh s'intéresse à ce genre de choses. C'est un vaisseau d'exploration, avec des astronautes... qui viennent d'où déjà ?

— De Russie, d'Angleterre et d'ici, principalement. Ils partent pour des missions de six mois.

— Et ils passent juste au-dessus de nous ? m'a demandé Rem, sceptique.

— Ils font le tour de la terre toutes les quatre-vingt-dix minutes. Alors, oui, des fois, comme ce soir, ils passent juste au-dessus de nous.

— Et comment tu sais ça ? a demandé Trent, qui se considérait de plus en plus comme l'avocat de la marina ainsi que le grand spécialiste du disc golf, de la planche à voile et des lois fédérales en matière de drogues.

— Par ma mère.

— Moi, ma mère, a dit Rem, elle m'apprend qui a un cancer de la prostate. Qui est dans le magazine *Parade* et combien coûte un kilo de steak haché de nos jours.

— Ils effectuent des recherches là-haut, ai-je ajouté.

— Pour moi, c'est du pipeau tout ça, a rétorqué Trent. Tu peux me dire quel genre de recherches ils font, hein ?

— Comment construire un vaisseau spatial capable de traverser la galaxie. Par exemple.

— Arrête.

— Ils apprennent un tas de choses qu'on ne peut pas comprendre ici, à cause de la pesanteur qui nous écrase.

— Comme quoi ? Vas-y, on t'écoute.
— Quels médocs pourraient être efficaces contre l'ostéoporose, ai-je hasardé. Ce genre de choses.

— Ils ont emmené des souris de laboratoire ? a demandé Grady en regardant le ciel.

— En fait, ils ont eu un problème avec les souris.

— Comment ça ? s'est exclamé Trent.

— Elles se sont échappées et elles ont fait des petits dans les conduits de ventilation.

— Sans déc ?

— Alors, ils ont envoyé des chats.

— N'importe quoi !

— C'est la vérité, a confirmé Noah. Ils ont envoyé trois chats assoiffés de sang. Ils en ont parlé sur NPR.

— Tu n'écoutes pas NPR, a dit Trent. Tu n'écoutes que ton père qui prédit la fin du monde.

— Deux écailles de tortue et un siamois, a précisé Noah, sans relever cette allégation, qui était fondée.

Depuis son installation à la marina, Noah écoutait son père sans interruption. Quand ce n'était pas sur sa radio de bord, il se baladait avec un casque sur les oreilles.

— Réfléchissez, ai-je dit. Ils sont en apesanteur, hein ? Par conséquent, le jeu du chat et de la souris se déroule au ralenti.

D'autres personnes se sont tournées vers nous pour écouter.

— C'est vrai, a dit Noah. Ils ont choisi les meilleurs chasseurs de souris du pays, comme ils choisissent les meilleurs astronautes. Avec des tests et tout ça.

— La pesanteur est *très* faible là-haut, ai-je ajouté. Dieu seul sait ce que ça donne avec la litière.

Ils étaient tous là maintenant, accroupis ou affalés sur un quai à moitié pourri, à contempler les étoiles en imaginant des merdes de chat volantes, quand une jeune femme familière est apparue, mais personne ne l'a reconnue jusqu'à ce que ses dents étincellent dans la lumière du quai.

— Marcy ! s'est exclamé Mick.

Soudain, tout le monde était fou de joie de la voir, mais nous ne cessions de scruter l'obscurité derrière elle pour essayer d'apercevoir Rex. Tandis que le chaos reprenait, je l'ai entraînée à l'écart pour lui demander ce qui s'était passé.

— Quand on est sortis du détroit, dit-elle, j'étais aux anges. Enfin ! Tu comprends ? Le Pacifique ! Les vagues faisaient moins de deux mètres, mais elles venaient droit sur nous. Et la nuit commençait à tomber. Rex m'avait expliqué que ce bateau pouvait affronter des creux de six ou sept mètres. "Je les attends de pied ferme", avait-il

répété pendant des semaines. Et puis, quand il a fait nuit et qu'une vague s'est écrasée sur la proue, il s'est mis à crier que notre bateau était *beaucoup* trop petit.

— Il avait le mal de mer ?

— Non, mais sa voix était bizarre. "J'ai un peu peur, moi aussi, je lui ai dit, mais on va s'en sortir." Il m'a répondu en criant : "Je n'ai pas peur ! Mais je ne suis pas idiot !" Et il m'a sonné les cloches parce que je l'avais entraîné dans cette histoire. Ce n'était pas parce que je devenais aveugle, disait-il, qu'il devait mourir, lui aussi.

— Tu deviens aveugle ?

Les larmes derrière les verres épais de ses lunettes faisaient paraître ses yeux encore plus gros. Elle a pris sa respiration et dit tout bas :

— Ça se termine rarement bien quand la dégénérescence maculaire vous prend jeune. Mais pour le moment, je vois encore. (Elle a levé le poing pour singer la victoire.) Alors, on est retournés à Port Angeles, on a laissé le bateau là-bas et on est revenus ici en stop.

— C'est quoi le plan maintenant ?

— On va faire un break tous les deux. Il va rentrer chez lui à Saint-Louis en voiture. Et moi, tout ce que je veux, c'est trouver quelqu'un qui repartira en mer avec moi sans flipper.

— Sur votre bateau, je crois que je flipperais aussi.

— Mais tu pourrais réparer tout ce qui casse, et tu ne me crierais pas après dès que ça devient un peu chaud.

Une profonde inspiration a soulevé sa poitrine, puis elle s'est avancée et m'a serré dans ses bras.

Parfois, vous sentez une occasion monter comme ces montgolfières artisanales faites avec des sacs-poubelle et des bougies.

— Josh ! s'est écrié Noah. C'est ça ?

Levant les yeux, sans lâcher Marcy, je l'ai repérée immédiatement, grâce à la taille et à la vitesse de déplacement du point lumineux, alors j'ai levé le pouce.

— La voici, mesdames et messieurs, a déclaré Noah. La station spatiale internationale.

— C'est un avion, a dit Trent.

— Non, c'est un satellite, a affirmé Georgia.

— La base militaire n'arrête pas d'envoyer des saloperies complètement dingues, a dit Rem. Si ça se trouve, c'est un de ces faux ovnis qu'ils balancent dans le ciel pour nous faire chier.

— Non, ai-je dit, alors que Marcy me lâchait pour étreindre Lorraine. C'est bien la station, aucun doute. On a l'impression qu'elle avance à la vitesse d'un avion, mais en fait, elle vole à trois cent cinquante kilomètres au-dessus de nous et elle fonce à vingt-sept mille kilomètres/heure.

— Il invente, a accusé Trent.

— Je le répète : ma mère est très branchée espace.
— La mienne est branchée télé-réalité, a dit Mick. *Les Pétasses au foyer*. Elle adore ces conneries.

J'ai lancé à Grady

— Appelez-les avec votre radio.

— Qui ça ?

J'ai montré le ciel.

— Il n'y a aucun obstacle entre nous. Appelez la station spatiale !

— Whisky Zéro Sucre Victor appelle la station spatiale, criait-il dans son micro quelques secondes plus tard. Whisky Zéro Sucre Victor essaie de joindre la station spatiale internationale. Vous me recevez ? À vous.

— C'est son accent qui les perturbe, a suggéré Noah. Ils croient qu'ils survolent l'Oklahoma.

Grady a fait une nouvelle tentative. Mais le point lumineux rapide avait disparu, et tout le monde était à court de commentaires et de théories du complot, tandis que Marcy et Lorraine s'éloignaient ensemble sur le quai. Noah et moi avons supporté encore quelques questions relatives à l'entretien des bateaux et des mensonges alcoolisés, jusqu'à ce que nous retrouvions seuls, à boire de l'eau et à regarder le ciel. Je ne l'avais pas vu aussi détendu depuis des semaines. Il m'a interrogé sur mes rancards.

— Je n'ai pas fait de rencontre en ligne depuis un moment, lui ai-je confié. Hier, j'ai essayé de faire ça à l'ancienne, en invitant une fille... *en personne*.

— Et comment ça s'est passé ?

— Mal.

J'ai avoué que j'étais tellement habitué maintenant au rituel du rancard en ligne, à échanger des mails du style question-réponse avant de passer aux coups de téléphone, puis aux cafés ou aux dîners, que je ne savais pas comment m'y prendre pour appeler Sunita Banerjee et l'inviter, tout simplement. Je ne savais même pas si elle avait un petit ami. A priori, elle n'était pas sur Facebook ni rien. Finalement, je m'étais rendu à Seattle pour visiter l'atelier North Sails, sous prétexte de récupérer le spinnaker que nous lui avions confié pour réparation, comme si j'ignorais que mon père était déjà venu le chercher.

Quand je l'ai enfin vue, elle n'était qu'un torse à côté d'une machine à coudre qui dépassait d'un trou dans le plancher en pin brillant et donnait l'impression que l'immense atelier pourrait également faire office de studio de danse. Tout d'abord, je ne l'ai pas reconnue, car elle ne portait pas de casquette et ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules.

Après avoir débité mon histoire bidon de spinnaker, je lui ai raconté que j'envisageais d'acheter un nouveau génois pour mon propre

bateau, ce qui n'était pas totalement mensonger, étant donné que tout navigateur qui se respecte envisage en permanence d'améliorer son foc.

— Peut-être que vous pourriez faire une sortie avec moi, un de ces jours, ai-je marmonné, et me donner des petits conseils sur les voiles que je devrais réparer ou remplacer, ce genre de choses.

Elle m'a observé, comme si elle faisait une lecture rapide de mon visage, sa pupille gauche s'égarant légèrement.

— C'est pour le travail ou pour le plaisir ? a-t-elle demandé. Car j'ai une fille en bas âge et aucune famille dans la région. (Elle a pris une inspiration.) Je veux dire par là que je ne sors pas en mer uniquement pour passer le temps, si c'est ce que vous cherchez. Alors, vous me demandez des conseils sur votre foc ou vous me proposez un rancard en bateau ?

— C'est professionnel, ai-je répondu, pris de panique. J'aimerais vraiment savoir ce que vous pensez.

— Possible, a-t-elle dit et elle a reporté son attention sur la voile en Dacron qu'elle était en train de réparer. Je pourrais peut-être combiner ça avec un autre déplacement là-bas, pour le boulot.

— Oui, bien sûr. Parfait.

— Mais pas ce mois-ci.

Elle avait pris un ton presque sévère.

— Pas de problème.

— On est débordés, a-t-elle ajouté en me regardant de nouveau. Et je n'ai pas trop le temps de travailler à l'extérieur. Pas avec une fille de quatre ans.

— C'est génial.

— Quoi donc ?

— Les enfants de quatre ans.

Elle a esquissé un sourire et s'est replongée dans son monde de toiles, de physique et de forces invisibles.

Noah se massait le front.

— Tu lui as dit que les *gamins de quatre ans* c'était *génial* ?

— Oui, je sais, je sais. Mais ma seule petite amie plus ou moins régulière m'a plaqué quand je lui ai dit que je n'étais pas dingue des gosses. Un mois lui a suffi pour trouver un gars qui les adorait. Alors, maintenant, je dis à tout le monde que j'aime tellement les enfants que j'envisage d'ouvrir ma propre garderie.

Sur cette note pathétique, nous avons descendu le quai vers nos couchettes respectives. Je me suis offert quelques heures de rêves angoissants avant de faire du café et d'essayer de réveiller Grumps, qui portait encore la même chemise élimée que lors de la fête du bordage.

— Je ne peux pas te perdre, ai-je dit, surpris d'entendre mes peurs

exprimées à voix haute après que trois coups de coude n'aient pas réussi à le réveiller.

— Et comment tu comptes faire, hein ? a-t-il répondu sans ouvrir les yeux. “Excusez-moi, quelqu’un n’aurait pas vu mon grand-père ? Je crois que j’ai égaré ce vieux schnoque.” Peut-être que je devrais porter un collier de chien, avec marqué dessus : JE M’APPELLE BOBO SR, J’AIME LES OIES, LA RAINIER ET LES BEAUX VOILIERS. SI VOUS ME TROUVEZ, APPELEZ JOSH.

— OK, c’est bon. Ferme-la.

Il a enfin ouvert les yeux et tenté de faire le point, puis les a fermés de nouveau.

— Si un jour j’arrive à un stade gênant où je ne peux plus parler ni me torcher, au moment où tout le monde veut jeter l’éponge, souviens-toi que je ne suis pas tout le monde. Ne crois pas que tu me rendes service en me balançant dans Lake Union avec une ancre de vingt kilos autour du cou. Pigé ? Je veux m’accrocher tant que mes vieilles mains douloureuses me le permettent. Et j’exige un enterrement islandais. J’ai déjà dit tout ça à ton père, mais il n’écoute pas. Quelque chose de simple. Tu m’enroules dans une couverture et tu me laisses tomber dans une crevasse. Sur le mont Rainier de préférence, mais Baker fera l’affaire. Comme ça, je serai conservé éternellement, avec la moustache et le reste. C’est un péché d’orgueil, je l’avoue.

— Oui, oui, d’accord. Promis. En attendant, qu’est-ce que tu exiges pour le petit déjeuner ?

— Très drôle.

Il s’est redressé en laissant échapper un petit cri et un grognement. Je lui ai tendu ses lunettes à triple foyer. Il les a posées à côté de lui pour se moucher, une narine après l’autre.

— Rien de tel que le matin pour t’indiquer exactement ton âge, a-t-il dit gaiement. La Swiftsure, Josh ! Et on a un dîner de famille le samedi d’avant, hein ? Ruby jure qu’elle sera là elle aussi. (Il a fait pivoter son tronc en gémissant et étiré ses épaules.) Tout ça me donne envie de yodler.

— Non, s’il te plaît, ai-je dit, mais c’était trop tard.

Presque normal

J'ÉTAIS arrivé en avance, m'attendant à découvrir des signes d'anticipation : de la viande en train de mariner, un plancher aspiré, une salle de bains nettoyée. Au lieu de cela, c'était comme s'ils avaient oublié ou ne croyaient pas qu'il allait se passer quelque chose d'inhabituel, car cela ressemblait à n'importe quel autre samedi après-midi à la Masure, les tables et les plans de travail étaient jonchés de journaux, de dessins de bateaux cornés et de tasses de café, et le parquet usé et rayé, de touffes de poils de chien noirs. C'est seulement quand les labradors se sont mis à aboyer que les Bobo ont décollé les yeux d'une rediffusion de *All in the Family*. Grumps a levé un doigt pour me faire signe d'attendre pendant qu'Archie traitait son gendre idéaliste d'andouille. Et tous les deux se sont esclaffés. Seuls préparatifs visibles : les cheveux fraîchement teints de Père. Je me suis emparé de la télécommande pour couper le son de la pub.

— Qu'est-ce qu'il fait ? a demandé Père, arrêtant de se couper les ongles de pied afin de remettre le son, juste à temps pour entendre la chute du spot Jack in the Box.

De son côté, Grumps semblait étonné de me voir, il tirait sur sa moustache, plongé dans sa deuxième Rainier, un exemplaire friable de *Rue de la sardine* ouvert sur les genoux. Aucun des deux n'avait pris de douche, enfilé une chemise propre, ouvert une fenêtre ni lavé une seule assiette.

— Vous vous souvenez que Ruby, et peut-être même Bernard, viennent dîner, hein ?

Grumps s'est redressé dans son fauteuil.

— Ouah ! Ce serait formidable, hein ?

— J'ai hâte, a ironisé Père. Mary Poppins et le lapin de Pâques vont se joindre à nous eux aussi ?

J'ai trouvé Mère devant son ordinateur, les yeux plissés, vêtue de son pyjama dépareillé. Elle a hoché la tête quand je lui ai rappelé le dîner, puis d'un geste de la main, elle m'a fait comprendre que ce n'était pas le moment de parler.

— Tu pourrais peut-être t'habiller, ai-je murmuré.

Sans rien ajouter, j'ai commencé à passer l'aspirateur ; c'était sans doute la première fois que quelqu'un branchait cet appareil depuis que j'étais parti. Pendant longtemps, Mère avait tout fait dans notre dos, mais depuis plus de dix ans maintenant, elle vivait dans son monde, si éloigné de celui-ci avec ses lunettes de toilettes, ses serviettes effilochées et les draps que nous avons usés dans les années 1990. La

maison était restée un musée dédié à la nostalgie familiale et aux appareils électroniques démodés. Par indifférence, méfiance ou souci d'économie, ils n'avaient jamais possédé de lecteur de DVD, ni même de CD, encore moins de smartphone, et ils continuaient à écouter la même demi-douzaine d'albums de jazz sur la chaîne hi-fi. Le vieux ordinateur Compaq de ma mère et sa connexion Internet étaient leur seul lien avec l'époque moderne.

Père a grimacé à cause du bruit que je faisais et il a poussé encore le volume de la télé, tandis que Grumps se penchait en avant pour se rapprocher du vieux Zenith. Décidant alors de m'attaquer à la salle de bains, j'ai débranché l'aspirateur et regardé la poussière tourbillonner autour d'eux dans les trapèzes que dessinait la lumière du soleil oblique. Je sortais le sac plein à craquer quand un couple très étrange, et pourtant familier, est apparu derrière les mûriers, bras dessus bras dessous.

Lui arborait une barbe dans le style Ancien Testament et elle un béret vert. Leurs mouvements sont devenus de plus en plus familiers quand elle lui a tendu son sac et s'est libérée de son bras pour courir vers moi en s'exclamant, telle une chanteuse d'opéra :

— Joooooooooshua !

J'ai lâché le sac de l'aspirateur et attendu d'être écrasé, pendant que son acolyte à l'allure de sans-abri s'avavançait à grands pas, précédé par sa tête et ses épaules.

— Petit frère.

Sa voix était encore plus grave. Ruby nous a enlacés tous les deux et, pendant quelques secondes, nous sommes restés accrochés l'un à l'autre, maladroitement.

Bernard m'avait appelé d'une cabine deux soirs plus tôt, et j'avais fait allusion à ce projet de dîner, mais le voir là, pour de vrai, était néanmoins sidérant.

— Ils ne croient pas que vous allez venir dîner pour de bon, ai-je dit.

Ruby et moi avons ensuite parlé en même temps, sans entendre ce que disait l'autre. Mes yeux avaient du mal à faire le point et ma respiration était bruyante, pendant que mon frère se frottait les mains comme un homme qui essaie de se réchauffer autour d'un feu.

— Alors, ils sont tous là ? a demandé Ruby.

— Où veux-tu qu'ils soient ?

J'ai résisté à l'envie de lui demander où étaient passés ses cheveux et pourquoi elle était si maigre.

— Préparez-vous, leur ai-je dit.

En poussant la porte d'entrée, j'ai vu la maison avec leurs yeux. Cela faisait six ans que Ruby n'était pas venue, huit pour Bernard. Les chiens sont devenus fous et les Bobo n'auraient pas paru plus affolés si

nous avons été des cambrioleurs masqués. Puis Mère est sortie de son bureau, habillée, avec une joyeuse traînée de rouge à lèvres.

Je me suis incliné à la manière d'un Monsieur Loyal.

— Permettez-moi de vous présenter Mary Poppins et le Lapin de Pâques.

— Hé, regardez-vous tous les trois avec vos bouches ouvertes, a dit Ruby en bondissant pour embrasser bruyamment Grumps, puis Mère et enfin Père, alors que Bernard restait ancré au sol.

— Oh, bon sang. (Père s'est penché vers lui, d'un air hésitant.) Pendant une seconde, j'ai cru que tu étais La Nouvelle Erreur de Ruby.

Cette remarque a apporté de l'oxygène et des rires à tout le monde, à l'exception de Bernard, silencieux et caché derrière sa barbe, qui semblait encore plus longue entre quatre murs, cascasant sur son sternum comme une écharpe en laine.

— Parle ! a ordonné Père. Montre-nous que c'est bien toi !

— On lofe, on se met au rappel, on borde ! a marmonné mon frère, que sa barbe transformait en ventriloque. Vitesse, vitesse, vitesse.

Par-dessus les rires, Ruby a dit :

— Je l'ai trouvé en marchant dans la 11^e Rue.

— Vous êtes venus à pied ? a demandé Père, toujours assis dans son fauteuil relax.

Bernard a hoché la tête.

— Fallait téléphoner !

— J'ai pas de téléphone.

— Où tu étais passé, nom d'un chien ?

Bernard a regardé chacun de nous, seuls ses yeux n'étaient pas cachés par cette barbe.

— J'ai visité le monde, dit-il doucement.

Nous avons attendu la suite, qui n'est pas venue. Alors, Ruby a demandé :

— Tu as vu des poissons volants ?

— Oui.

— Il y en a qui ont atterri sur ton bateau ?

— Oui.

— Tu les as mangés ? Vivants ?

— Un seul.

Sa barbe a tressauté. Peut-être souriait-il.

— Eh bien, eh bien..., a commencé Père.

Puis sa voix a faibli tandis qu'il cherchait ses mots, pendant que Mère, le regard aussi vitreux que celui de Grumps, se rapprochait de Bernard, prenait une de ses mains crevassées dans la sienne et l'obligeait à se baisser pour pouvoir déposer un baiser sur sa joue brûlée par le soleil. Enfin, Bernard a serré les mains des Bobo, puis il s'est laissé tomber par terre pour que les labradors puissent lui

grimper dessus et essayer de lui lécher le visage.

— Et Miss Ruby ici présente ? a lancé Grumps en se penchant vers elle dans son fauteuil. Comment tu as fait pour devenir aussi maigre, trésor ? Il y a des cheveux sous ce truc ?

Elle a ôté son béret et secoué sa crinière imaginaire, sa coupe à ras suivant les contours arrondis de son petit crâne.

— Les surprises ne s'arrêteront donc jamais ? a demandé Père. Pourquoi diable est-ce que...

— Moins de résistance au vent. Je suis très branchée aérodynamisme en ce moment. Et toi, pourquoi tu as teint les tiens en bleu ?

Père s'est tourné vers nous.

— De quoi elle parle ?

La queue de Hubble a heurté la Rainier que Grumps tenait dans sa main et l'a renversée sur le plancher.

— Tu en veux une ? ai-je demandé à Bernard en bondissant vers les serviettes en papier et le frigo.

— Je t'aime bien avec les cheveux courts, a dit Mère à Ruby. Ça fait ressortir ta beauté.

Ruby a battu des paupières en tendant son visage vers une rangée de caméras imaginaires, avant de disparaître dans la cuisine avec ses légumes frais.

La famille qui avait rempli cette maison de bavardages incessants pendant tant d'années était subitement muette. J'ai suivi le regard de Bernard jusqu'aux trois maquettes de demi-coques de Joho 26, 32 et 39 au-dessus de la cheminée qui ne servait jamais. Puis je l'ai accompagné à la porte de notre ancienne chambre, celle de Grumps maintenant, qui n'avait rien changé, comme s'il était juste de passage : il y avait encore les mêmes lits superposés et les mêmes affiches, et le manifeste de trois mots, rédigés à la main par Bernard quand il avait dix-neuf ans : L'EVEREST SANS OXYGÈNE !

— Tout semble plus petit. (Il s'est raclé la gorge.) Tellement plus petit.

En redescendant furtivement, nous avons jeté un coup d'œil dans la chambre de nos parents, où nous avions sans doute été conçus, et dans laquelle ils avaient dormi côte à côte, sur le même matelas aplati, tous les jours – à l'exception de l'année sabbatique de Mère dans l'Arizona – depuis 1975. C'était là que l'inclinaison de la Masure se voyait le plus nettement, comme un miroir déformant dans une fête foraine ou un dessin d'Escher ; la tête de lit penchait vers la fenêtre à simple vitrage et des mûriers pointaient leur nez sur le rebord. Le côté de Père était presque trente centimètres plus bas que celui de Mère, et on imaginait facilement celle-ci roulant sur lui et l'étouffant pendant qu'il ronflait, tandis que toute la maison, telle une valise mal fermée,

déversait le contenu de nos vies sur la colline.

— Tu as trouvé Yoshito ? m’a demandé Bernard.

— Hmm.

— Quand ? Où ?

Je lui ai montré le téléphone jetable.

— Appelle le numéro inscrit derrière quand tu seras prêt à le rencontrer.

— Je ne veux pas te mettre dans l’embarras encore une fois, a-t-il dit en empochant le portable.

— Trop tard.

Je lui ai tendu la carte de visite de l’agent fédéral et résumé notre conversation.

Bernard est demeuré impassible, comme s’il était habitué à gérer des situations bien plus graves.

— S’il savait réellement quelque chose, il n’aurait pas pris le risque de te parler.

— Mais s’ils écoutent mes appels, ai-je murmuré, ils savent peut-être que tu es ici.

— Ça m’étonnerait.

Nonchalamment, il a ressorti le téléphone, a jeté un coup d’œil au numéro et l’a composé.

— Qu’est-ce que tu fous ? (J’ai fermé la porte derrière nous.) Tu l’appelles maintenant ?

Il a haussé les épaules et dit un truc qui ressemblait à “*ko-knee-che-wa*” dans l’appareil, puis il a débité plusieurs phrases sèches en japonais, avant de se tourner vers moi.

— Tu as une bagnole ?

— Oui, mais...

Il a alors posé son index sur ses lèvres et achevé sa conversation par une autre rafale de charabia, avant de couper la communication.

— Dix heures ce soir, m’a-t-il dit. Et, oui, il est au courant pour les fédéraux, mais ça ne l’inquiète pas. Ah, au fait, je n’aurai pas besoin d’un nouveau bateau.

— C’est maintenant que...

Ruby est entrée en coup de vent.

— Hé ! Vous ne pouvez pas me laisser seule avec eux.

Nous nous sommes assis autour de la table, tels des acteurs rouillés qui retrouvent un scénario et un décor familiers, et le dîner a paru presque normal pendant une demi-heure exaltante, autour du même vieux plat de spaghettis et de la salade colorée de Ruby. Nous avons pour l’essentiel repris nos anciens rôles : Père dirigeait les débats, Mère remplissait les vides avec des informations et des faits pertinents, Ruby racontait des histoires, vraies et fausses, Bernard les contredisait une par une, uniquement avec les yeux, Grumps

demeurait inexorablement positif, l'alarme de sa montre sonnait toutes les dix minutes.

— Il ne l'entend pas, a murmuré Mère.

— Nous, si, ai-je dit.

Ruby m'a questionné au sujet du chantier, ce qui a conduit Grumps à rejouer l'opération de bordage et Mère à interroger Ruby sur sa ferme.

— Elle devient trop populaire. On reçoit une demi-douzaine de candidats par jour. Certains sont des amis et des parents des membres de mon équipe. D'autres en ont juste entendu parler. J'ai fini par me laisser convaincre d'organiser des visites payantes.

— Les autres fermes du coin organisent des visites ? a demandé Mère.

— Non, pas vraiment.

— Pourquoi la tienne, alors ?

— Pour les gourdes, essentiellement.

— Vraiment ?

— Qui paie pour voir des courges ? a demandé Père.

— Personne ne m'écoute jamais ! me suis-je écrié. Elle fait pousser les plus grosses citrouilles de l'univers !

— De la province, a rectifié Ruby.

— Combien tu fais payer ? a interrogé Père.

— Pour une visite, dix dollars canadiens.

— Ma sœur la capitaliste, a dit Bernard.

— Le mot exact est *philanthrope*, ai-je rectifié. L'argent est reversé à une fondation pour les sans-abri, hein ?

— Pour l'amour du ciel, a dit Père. Tu touches un salaire ?

— Je suis logée et nourrie, comme tout le monde.

— Mais c'est ta ferme ?

— C'est notre ferme.

— C'est à elle, ai-je dit. Et elle possède son propre élevage de saumons, mais vous l'avez certainement oublié, comme le reste.

Grumps ne cessait de demander si quelqu'un voulait du vin ou de la bière, et tout le monde répondait oui, sauf Ruby qui n'avait jamais bu un seul verre avec nous dans cette maison. J'ai observé le vieil homme pendant qu'il dévisageait tout le monde, avant de secouer la tête.

— J'ai perdu le contrôle du temps, a-t-il dit.

Les deux coups secs frappés à la porte ont déclenché la double alarme canine et nous ont fait sursauter, surtout Bernard, qui a jailli de son siège, en levant le coude gauche suffisamment haut pour laisser voir le holster sous son aisselle, et a disparu dans la salle de bains d'un bond.

Ruby a suivi les chiens jusqu'à la porte et ouvert à Mme Trowbridge, notre voisine fouineuse, de plus en plus ratatinée.

— Quelle surprise ! s'est exclamée cette dernière, alors qu'à l'évidence ce n'en était pas une. Il y a bien longtemps que je ne t'ai pas vue, Ruby !

Ses yeux ont balayé les visages et compté les assiettes, puis elle s'est confondue en excuses pour avoir interrompu notre dîner, et elle est repartie d'un air confus.

— Tu es toujours en cavale ? a demandé Père quand Bernard nous a rejoints, pendant que je débarrassais la table.

— Autant que je sache

Il s'est assis à sa place en gardant les jambes écartées, les hanches parallèles à la porte.

— Régions cette foutue histoire une bonne fois pour toutes ! a dit Père.

— Ils tireront un trait sur toutes ces conneries en moins de deux, a ajouté gaiement Grumps. Il y a prescription, non ? Tout le monde s'en fout maintenant !

— Ils laisseront tomber ces putains de poursuites !

Père a tapé du poing sur la table, deux fois. Les chiens ont aboyé, convaincus qu'il y avait quelqu'un d'autre à la porte.

— Et s'ils refusent ? a demandé Bernard. La prescription ne s'applique pas aux personnes qui prennent la fuite.

Père s'est penché vers lui.

— Tu ne peux pas passer ta vie à te cacher de toutes les Betsy Trowbridge de la terre. Si tu dois faire un peu de prison, tant pis ! Tu as prouvé que tu étais capable de faire quasiment n'importe quoi, nom d'un chien. Tu peux...

— Pour une fois, l'a coupé Bernard, essaie de *réfléchir* au lieu d'*imposer*.

Même les chiens ont pris un air contrit. Grumps en a profité pour passer de la bière au rhum.

— Tu ne peux pas concevoir, a poursuivi mon frère d'une voix qui gagnait en clarté et en puissance, qu'un individu qui éprouve le besoin d'escalader les plus hautes montagnes et de naviguer sur les plus grands océans ait peur de se retrouver dans une cage, ne serait-ce que quelque temps ?

Comme il avait peu parlé jusqu'à présent, cette sortie ressemblait au discours de Gettysburg. Mais ce n'était pas terminé.

— "Je suis citoyen du plus beau pays du monde. Un pays aux lois dures mais simples cependant, qui ne triche jamais, immense et sans frontières, où la vie s'écoule au présent. Dans ce pays sans limites, dans ce pays de vent, de lumière et de paix il n'y a de grand chef que la mer."

— Moitessier, ai-je dit dans le silence qui a suivi.

— Qui ça ? (Père a feint l'ignorance, puis il a souri, de mauvaise

grâce.) Bon sang, je déteste ce salopard romantique.

— Ce serait facile de te faire entrer au Canada, dit Ruby, tout bas.

— Oui ! s'est exclamé Père. Ruby te fera franchir la frontière et nous te retrouverons tous à Victoria vendredi !

— Allez, Bernard, a murmuré notre sœur. La Swiftsure ! Rien que notre famille à bord. Pas de Besty Trowbridge. Pas de flic. Dis-nous que tu es partant. Dis-le. Tu te sentiras tellement bien après !

Il y a eu un nouveau silence, encore plus long.

— Sans moi, a-t-il dit. Je ne peux pas.

Il y avait juste assez de souplesse dans sa voix pour que Ruby se lance dans une fantastique description de la Swiftsure de cette année, en balançant de fausses statistiques concernant les vieux bateaux comme le nôtre, dotés de voiles ultra-performantes, qui remportaient la course dans des conditions atmosphériques changeantes comme celles qui étaient attendues.

— Comment est-ce qu'on pourrait perdre avec Leif Ericksson en personne à bord ? s'est-elle exclamée en montrant Bernard. Je vous en supplie, dites-moi que je ne suis pas la seule à voir la ressemblance !

Elle est allée décrocher la photo de la statue de Ballard sur le mur et l'a approchée de la tête de notre frère. Il n'y avait aucune ressemblance.

— Enfin ! s'est-elle écriée. La preuve qui nous manquait pour établir que nous descendons en ligne directe du grand héros et navigateur islandais en personne !

Père a pianoté sur la table, le vin émoussait sa patience. Il s'est tourné vers Bernard.

— Comment tu gagnes ta vie ?

— De façon créative.

— J'en suis sûr, mais légalement ou illégalement ?

Bernard a vidé sa bière d'un trait.

— Crois-moi, tu n'as pas envie de savoir.

— Oh que si.

— Je vends des papillons. Et je coule des bateaux.

— Nom d'un chien.

— Je suis heureux qu'on soit tous là, a dit Grumps et il a fondu en larmes de nouveau. Même si ça ne dure pas.

— Avons-nous remercié comme il convient Odin et Thor pour ces retrouvailles ? a demandé Mère.

— N'oublie pas Poséidon ! a ajouté Ruby.

Se saisissant du petit verre de rhum de Grumps, elle a balancé le liquide ambré par-dessus son épaule, éclaboussant les labradors qui se sont levés pour s'ébrouer.

— Allez, Bernard ! l'a-t-elle encouragé. Raconte-nous encore des histoires de mer !

Après une courte pause, il a dit :

— J'ai déjà parlé plus longtemps ce soir que pendant tout le mois dernier.

— Je peux raconter tes histoires, alors ?

Elle a pris le hochement de tête de Bernard pour un oui.

— Alors, Bernard, s'est-elle demandé à elle-même, en regardant par-dessus son épaule gauche, est-ce que vous avez eu droit à la sérénade des dauphins ?

— Presque tous les jours, a-t-elle répondu en livrant sa meilleure imitation du marmonnement de Bernard, par-dessus son épaule droite. Ils venaient à l'heure du déjeuner, ils dansaient devant la proue du bateau et ensuite ils se dressaient sur leur aileron pour saluer.

— Vous avez vu des calamars géants ?

— Des tonnes, Oprah. Je peux vous appeler O ? Au large des côtes du Japon ; ils agitaient leurs tentacules comme des bambous dans le vent.

— Dites-nous, Bernard, avez-vous vu le Monstre du Loch Ness également ?

— Bien essayé, O. C'est une créature d'eau douce.

— Vous êtes parti des années. Pourquoi n'avez-vous pas fait le tour du monde ?

— Je me suis perdu dans le Pacifique, ma jolie.

— Avez-vous regardé dans l'œil d'une baleine ? a demandé Ruby à son frère.

— Plusieurs.

— Elles vous ont parlé ?

— Oui, mais je ne maîtrise pas encore très bien leur langue.

Mère lui a demandé s'il avait vu des aurores boréales, pendant que Grumps gravissait la colline pour aller chercher plus de rhum. Sans laisser à Bernard le temps de répondre, Père a dit :

— Je peux vous raconter ce que j'ai vu, moi ? J'ai vu mon père perdre son pantalon.

— Je n'ai plus de fesses pour le retenir ! a braillé Grumps.

— Il n'y aurait pas de quoi nourrir un grizzly, a commenté Mère.

Nous l'avons tous regardée, incrédules, dans l'attente d'une explication.

— Les ours s'attaquent d'abord aux fesses, a-t-elle dit.

— Un peu comme ce présentateur sportif ? a demandé Ruby. Comment il s'appelait déjà ?

— Albert ! s'est esclaffé Grumps au point d'en perdre l'équilibre. Marv Albert : le mordeur de derrières !

Quand nous avons retrouvé notre sérieux, Mère s'est sentie obligée de souligner que nous n'étions pas plus bizarres que la plupart des autres familles.

— Nous sommes plus extraordinaires, voilà tout, a-t-elle dit en se penchant au-dessus de la table. Et nous restons proches les uns des autres, même quand nous sommes séparés.

— Et on va tous participer à la Swiftsure ! s'est écrié Grumps, après que l'alarme de sa montre s'était mise à sonner encore une fois.

— Fais-moi voir ça.

Ruby lui a ôté sa montre et me l'a tendue. Puis elle lui a embrassé le dessus de la main, ce qui l'a ému aux larmes de nouveau et fait rire Bernard. J'ai coupé toutes les sonneries de la montre et l'ai rendue à Grumps.

Et soudain, le sentiment de familiarité s'est envolé, nous ressemblions davantage à des étrangers, nos transformations et nos différences apparaissant comme des vergetures dans la lumière déclinante, mais peut-être percevais-je ce qui allait se produire et non pas ce que j'avais devant les yeux. J'ai observé Bernard, à la recherche d'autres cicatrices, de tatouages ou de tout autre indice permettant de deviner ce qu'il avait fait, tout en m'inquiétant de ce que Ruby avait trop maigri.

En quête de normalité, j'ai allumé la chaîne hi-fi et mis *The Best of Dizzy Gillespie* pour les deux Bobo, pendant que nous, les jeunes, étions allongés par terre avec les chiens, à l'abri des oreilles indiscretes. Ruby nous a expliqué que son travail d'accompagnatrice de malades en fin de vie était devenu un peu déprimant et elle hésitait maintenant entre continuer ou s'occuper des prématurés à l'hôpital, une fois par semaine.

— Certains ne sont pas plus gros qu'une pomme de terre. Quand ils arrêtent de pleurer, ça ressemble à un compliment. Il faut vraiment que vous connaissiez ça tous les deux.

Impatient de changer de sujet, j'ai dit :

— Je connais un gars qui navigue à Olympia sur un Star depuis trois ans dans l'espoir de te voir. Il est amoureux de toi depuis que tu as participé à une course de Laser contre lui quand tu étais gamine.

— Clark Thompson ?

— Non.

— Lenny Hurst ? Brock Jensen ? Tom O'Brian ?

— Mario Seville.

Elle a plissé le nez.

— Ce nom me dit quelque chose.

Dans une heure, nous nous éparpillerions de nouveau, mais pour le moment, nous étions allongés par terre, tous les trois, au milieu des odeurs et des bruits familiers, et nous grattions les chiens pendant que les Bobo parlaient de la logistique de la Swiftsure et que Mère repartait vers son bureau, comme attirée par une force invisible.

Conformément aux instructions, Bernard et moi avons jeté des coups d'œil obsessionnels dans les rétroviseurs pour repérer d'éventuels phares suspects derrière nous avant de garer la voiture de Noah derrière un bar désert dans Aurora. Puis nous avons emprunté deux ruelles jusqu'à ce que nous repérions un escalier en colimaçon qui conduisait à un petit appartement d'une pièce au-dessus d'un garage rénové, où nous sommes tombés sur une émission de télé-réalité que diffusait, sans le son, l'écran gigantesque installé derrière la tête d'un Asiatique d'une cinquantaine d'années au sourire d'une blancheur éclatante.

Bernard et lui ont échangé des paroles incompréhensibles pendant plusieurs minutes déconcertantes, avant que mon frère sorte de son sac à dos un Tupperware qu'il a posé sur l'îlot central en granit de la cuisine.

— Le japonais votre frère très impressionnant, m'a dit Yoshito en détachant son regard des énormes papillons morts. Plupart des gens connaissent phrase ou deux... comment dire merci, comment avoir saké.

Il a repoussé d'un geste la proposition de Bernard d'ouvrir d'autres boîtes et lui a tendu des liasses de billets, que mon frère, en retour, n'a pas pris la peine de compter avant de les fourrer dans son sac. Après un nouvel échange flamboyant en japonais et une ultime salve de poignées de main souriantes, nous avons pris congé.

Cette entrevue avait été tellement moins stressante que je le craignais que j'ai failli m'évanouir de soulagement. Alors que je changeais négligemment de file en pensant au long trajet de retour qui attendait Ruby, j'ai vu tournoyer les lumières rouges et bleues juste derrière moi.

— Oh, merde !

J'ai freiné doucement et commencé à me rabattre.

— Tu ne roulais pas trop vite, m'a dit Bernard avec calme. Tu n'as rien fait de mal.

Avant que je ne m'immobilise sur le bas-côté dans un gémissement, la voiture de patrouille nous a dépassés en hurlant, lancée à la poursuite de quelqu'un d'autre.

Mon frère a éclaté de rire.

— C'est pas ton truc, hein ?

J'ai réintégré timidement la file des véhicules lents en l'écoutant analyser la rencontre avec Yoshito.

— On a gagné cinquante pour cent de plus que si on avait traité avec ses sous-fifres parce que je le drague depuis que je sais qu'il respecte les Blancs qui parlent couramment le japonais. Alors, remercions la Pierre de Rosette.

Il a déposé l'argent sur ses genoux

— Dix pour cent, ça te va ?
— Quinze, ai-je dit d'une voix éraillée.
— Tu défends tes intérêts, ça me plaît. Mais dix pour cent, c'est généreux.

— Pourquoi il n'a pas examiné tes papillons ?

J'étais encore en surchauffe, mais ma voix revenait.

— Il part du principe que je ne l'entuberai pas s'il ne m'entube pas. Un mauvais calcul potentiel de sa part, car je ne vendrai plus jamais de papillons. Figure-toi que je me suis trouvé un vrai boulot, Josh... Enfin, presque.

— Ah oui ? Le trafic de drogue ? L'espionnage ?

— Je peux juste te dire que ça se passe dans l'Océan austral et que ça commence le 24 juin.

— C'est le jour de la fin du monde. Le père prédicateur de mon pote dit que c'est à ce moment-là que tous les croyants monteront au ciel.

— Ça ne pouvait pas tomber mieux, alors.

Notre planète chancelante

IL n'y a pas encore de paris organisés sur la date exacte de la fin du monde, mais le père de Noah est loin d'être le seul à spéculer sur cet événement – il est simplement plus enthousiaste et désireux de se montrer précis.

Les Shakers prédisaient que le monde n'existerait plus après 1792. Le fermier américain William Miller avait opté pour différentes dates en 1843 et 1844. Les témoins de Jéhovah avaient choisi plusieurs années entre 1914 et 1944. D'autres cinglés et fanatiques ont utilisé la numérologie, les algorithmes et diverses méthodes pour déterminer les jours exacts. Plus récemment, des millions de pessimistes se sont ralliés à une mauvaise interprétation d'un calendrier maya selon lequel le temps nous était compté.

On trouve dans quasiment toutes les religions et les mythologies un chapitre consacré à ce sujet. Toute histoire a besoin d'une fin, de préférence sous forme d'un crescendo hollywoodien bourré d'action où tout s'achève par une ultime bataille entre les bons et les méchants. Les chrétiens continuent d'affirmer que le retour de Jésus sur terre provoquera l'Apocalypse, et quarante et un pour cent des Américains pensent que cela se produira avant 2040. Les hindous voient le début de la fin de la même manière, lorsque Vishnou descendra sur son cheval blanc. Une prophétie bouddhiste prévoit plusieurs stades de détérioration, jusqu'à ce que sept soleils apparaissent dans le ciel et que la terre soit ravagée par les flammes.

La mythologie islandaise ne possède qu'un seul mot menaçant pour désigner la fin des temps : Ragnarok. Il est présent dans presque tous les mythes scandinaves. Malheureusement, il n'existe pas de *date* précise. Alors, les Vikings se préparaient quotidiennement, ne sachant jamais quand allait survenir cette bataille qui embraserait les mers. Seul indice à leur disposition : Ragnarok serait précédé d'une succession d'événements insolites, à commencer par trois hivers successifs, sans étés au milieu, les hommes deviendraient fous, ils se massacreraient entre eux et se livreraient à des actes d'inceste avec leurs frères et sœurs. Puis, à la toute fin, la lune et le soleil quitteraient la scène, et toutes les terres s'enfonceraient dans l'océan. (Les inondations sont très populaires dans les histoires de fin du monde, tout comme les séismes, les tsunamis et les éruptions volcaniques, ce qui explique pourquoi les gens deviennent si croyants quand il se produit des catastrophes naturelles.)

Les scientifiques possèdent leurs propres théories. Les fans de La

Grande Déchirure affirment qu'un univers en expansion finira par tout démolir : les étoiles, les planètes et même les atomes. Les partisans de La Grande Glaciation imaginent que l'univers en expansion deviendra trop froid pour permettre toute forme de vie, où que ce soit. Le Big Crunch inverse ces équations et affirme qu'une collision gigantesque va produire un Big Bang II, la Suite. Mais tous ces scénarios se déroulent dans des millions d'années et aucun astronome n'oserait prédire en quel siècle aura lieu la fin du monde, et encore moins quel jour.

Des apocalypsologues moins scientifiques nous mettent en garde contre Niburu, la planète X renégate, qui serait sur le chemin de la Terre. Le fait que cette calamité ait été prédite par une femme qui affirmait recevoir des e-mails envoyés par des extraterrestres n'a pas découragé ses partisans, mais permettez-moi de vous assurer que si Niburu fonçait vers nous, ma mère l'aurait déjà vue, comme vous verriez un élan sur une piste de bowling. Dans le même ordre d'idées, Einstein aurait marmonné une phrase du style : "Si les abeilles disparaissent de la surface de la Terre, l'homme n'aura plus que quatre ans à vivre." Désolé, Albert, mais cela ne me semble pas très scientifique.

Alors, voici mon opinion sur la fin du monde : vu la façon dont la rotation de cette planète ralentit, peut-être que nous finirons par devenir une sphère fixe, comme notre lune, avec un côté toujours dans la lumière et l'autre toujours dans l'obscurité et le froid permanent.

Il se peut également que l'inclinaison de 23,5 degrés de notre axe augmente avec le temps. Et cela m'inquiète, car je sais exactement ce qu'on ressent quand on est inclinés à 23,5 degrés. C'est beaucoup trop ! Il est temps d'envoyer plus de gens sur le rail de fargue ou de réduire la voilure. Mars tournoie selon une inclinaison de 25 degrés, 27 pour Saturne et 30 pour Neptune. Ces planètes étaient peut-être plus hospitalières dans leur jeunesse, quand elles étaient moins inclinées.

Étant donné que la vie sur Terre est possible uniquement grâce à la force d'attraction d'une étoile située à 150 millions de kilomètres, et étant donné que notre inclinaison presque intenable, combinée à l'embonpoint de notre planète, nous fait ressembler à une toupie qui commence à vaciller, comment peut-on croire que cela durera toujours ?

C'est un miracle que nous soyons encore là.

Le pèlerinage

COMPTE tenu des prévisions de vent léger, il était réconfortant de voir des cornettes claquer dans l'air et une mer agitée, alors que nous voguions au moteur vers notre coin de l'univers.

Tandis que nous sortions de Victoria Harbour en compagnie de cent cinquante autres voiliers, Père jacassait sur la météo, le courant et les rôles des membres d'équipage, une variation sur son discours d'avant course que nous avions si souvent entendu et raillé. Mère et Bobo Sr seraient chargés des réglages du tangon de spi et de surveiller les instruments. Bernard s'occuperait des manœuvres d'avant avec mon aide. Père et moi, nous moulinierions les winches. Ruby, ou celui qui serait le plus près, s'occuperait de la grand-voile. Nous nous relaierions à la barre, sauf Mère et Grumps. Si ça soufflait fort, nous regretterions de ne pas être plus nombreux, mais au moins, ça se passerait entre Johannssen.

D'accord, je n'avais pu vu toute la famille dans la lumière vive du matin depuis des années, mais ils ressemblaient à une bande d'imposteurs. Ruby au regard d'aigle portait des lunettes ? Les bajoues de notre mère étaient tombées dans la nuit ? Le ventre de notre père avait doublé de volume ? Mais c'était Bernard, derrière cette barbe à la Zeus et ses lunettes noires à la Ray Charles, qui arborait le plus trompeur des déguisements. J'avais beau l'observer, je ne reconnaissais pas le visage de mon frère. (Il avait franchi la douane avec un passeport néo-zélandais affirmant qu'il était Charles E. Chapman, de Wellington.) Seul Grumps, avachi sous sa casquette anglaise, tel un vieux jockey, ressemblait plus ou moins à lui-même.

Où que se pose mon regard, des gens photographiaient et filmaient cette procession, avec d'innombrables appareils et téléphone apparemment pointés sur nous. Ce n'était pas un effet de mon imagination. Le lendemain matin, nous étions en une du *Victoria's Times Colonist*, avec Père à la barre et Ruby au centre de la photo, l'air inquiet. *Le skipper de Seattle Robert Johannssen Jr, sa fille Ruby et l'équipage*, indiquait la légende.

Avant que nous hissions une seule voile, Père s'est livré à son habituel rituel névrotique : il a placé la proue face au vent, puis il a ralenti, s'est arrêté et a brusquement inversé les gaz, espérant ainsi décrocher les algues ou les détritiques qui adhéraient encore à la quille. Si quelque chose était accroché au bateau, il le saurait immédiatement, mais il était aussi très doué pour imaginer une force de résistance.

— Vous sentez quelque chose ? nous a-t-il demandé.

Nous l'avons rassuré :

— Non. Tout va bien.

Il a malgré tout recommencé la manœuvre : bateau face au vent, puis marche arrière, à fond.

— Vous sentez quelque chose ?

Temporairement satisfait, il nous a autorisés à hisser les voiles et à couper la ligne de départ, au milieu du bouillonnement grandissant du vent, des vagues, des sillages de bateaux et de la bouillie du courant, orientant régulièrement *Freya III* directement face à la brise et laissant les voiles claquer pour définir avec précision d'où venait le vent par rapport à la ligne de départ.

— Cap ? a-t-il demandé.

— Deux-soixante-dix, ai-je répondu.

— Deux-soixante-cinq, a dit Mère quelques secondes plus tard.

— Décidez-vous !

Ça n'avait quasiment aucune importance. Nous jaugerions encore deux fois la direction du vent, au moins, mais notre capitaine trouvait du réconfort dans la répétition.

Il n'y avait que huit nœuds de vent d'après les instruments, mais il paraissait deux fois plus fort dans le pogo qui précédait le départ, avec toutes ces collisions évitées de justesse et ces duels d'adrénaline entre skippers stressés. Des mois de logistique, d'entretien et de rêves éveillés fusionnaient dans cet instant du départ, qui comptait peu dans une course de 122 milles, et qui pourtant, dans ce creuset, apparaissait comme le moment le plus critique de nos existences.

Autrefois, plus de trois cents bateaux et deux mille navigateurs se réunissaient pour la Swiftsure avant que les iPhone et les Xbox viennent distraire l'humanité. Il y a vingt ans, cette course s'apparentait à un rite de passage mythique, un pèlerinage religieux ou un phénomène migratoire pour lesquels des personnes de tous âges s'équipaient afin de voguer vers les abîmes.

À l'époque de nos retrouvailles, c'était encore la régates numéro un de la région, même si le nombre de bateaux avait été divisé par deux. Et la petite Victoria se trouvait envahie une fois de plus.

Bien qu'éloignée de Seattle et de Vancouver de seulement cent kilomètres, Victoria aime se déguiser en ville britannique surannée. Peut-être que les jardins impeccablement soignés et le thé de cinq heures sont dus au fait qu'elle porte le nom de la reine potelée du Royaume-Uni. Vicky la Rabat-Joie – qui s'habillait en noir plus souvent encore que Johnny Cash – n'a jamais mis les pieds au Canada, et encore moins dans la ville qui porte son nom. Mais cela ne décourageait pas les Canucks de fêter le Victoria Day chaque mois de mai, ce qui, disait Ruby, était presque aussi ridicule que le Columbus

Day aux États-Unis. Leur fête nationale tombait généralement le lundi suivant le week-end de la Swiftsure, vers la fin mai, si bien que les deux manifestations se chevauchaient inévitablement, et la beuverie internationale de la marina se répandait de l'autre côté de la rue, vers le Empress Hotel qui, abrité derrière son lierre grimpant, s'efforçait de conserver sa dignité en surfacturant une tasse de thé et des *crumpets* cinquante-neuf dollars.

Malgré cela, un tas de lieux accueillants débordaient de clients à la peau brûlée par le vent qui se vantaient d'avoir participé à cette course vingt-trois fois d'affilée et d'avoir vu tout ce qu'il était possible de voir. (Dans le Nord-Ouest, dès qu'il s'agissait de mesurer votre pénis de marin, le nombre de Swiftsure à votre actif était en bonne place, avec le nombre de milles parcourus.) Les ingénieurs, les médecins et les avocats avaient toujours été bien représentés, mais de nos jours, la population commençait à ressembler à l'amicale des anciens combattants au moment de l'*happy hour*. Ça boitait et ça gémissait dans les rangs, mais les cocktails remontaient temporairement les mécanismes et les mensonges s'entassaient en même temps que les bouteilles vides. *On est passés de trente à cinquante subitement, et les mâts se sont mis à plier comme des palmiers en plein ouragan. Alors, on avait le choix : faire demi-tour et fuir ou affaler d'urgence. Au lieu de ça, on a choisi une troisième option, et on n'a rien fait. L'étai a cassé d'abord, et on aurait cru entendre un coup de fusil.*

Chaque histoire était dépassée, sinon par des redites boursouflées, du moins par des gamins concepteurs de logiciels et autres morveux surdoués qui portaient des vestes Gill hors de prix et des lunettes de soleil à verres polarisants (même à l'intérieur), affichant cette jovialité de classe qui m'avait toujours donné le sentiment que ma famille avait choisi la mauvaise coterie. *Elle a l'air blonde, en effet, mais est-ce que le tapis est assorti aux rideaux ?* Tout le monde échangeait des récits de nonchalance héroïque, en utilisant ce jargon de marins agressif qui ne m'avait jamais ému. Le seul Johannssen qui s'était toujours senti à l'aise dans cet environnement était mon père, qui provoquait des attroupements et des murmures. Les gens voulaient échanger une poignée de main ou quelques mots avec lui, même s'ils le prenaient pour un cinglé.

Alors qu'il regagnait la marina en clopinant la veille de la course, Grumps avait demandé en braillant si Ruby allait réellement venir, cette possibilité étant encore trop irréelle pour gagner du terrain dans son esprit. Les bières accentuaient l'instabilité de sa démarche, à tel point que Bernard et moi étions obligés de l'assurer, de part et d'autre. Pendant ce temps, Père badinait avec des régatiers canadiens et américains qui nous avaient suivis jusqu'à la marina pour voir notre bateau, certains plaquant leur main sur leur bouche pour masquer leur

amusement en découvrant notre Joho décoloré et défraîchi au milieu des nouveaux voiliers qui pesaient deux fois moins lourd et coûtaient deux fois plus cher.

— J'entends des voix en bas ! s'est enthousiasmé Grumps. Elle est déjà là ?

— Tu vas vraiment faire la course avec ce vieux rafiot ? a demandé un homme âgé. Bobo, tu as vu les bolides qu'il y a en face ?

— Bah, on verra bien, a répondu Père pour s'amuser. Au train où vont les choses, peut-être même qu'on n'arrivera pas à la ligne de départ.

— Oh. Alors ta famille et toi, vous êtes juste là en touristes ?

— Exact. Peut-être qu'on ira au musée de cire, ou admirer les fleurs. C'est alors que l'écoutille s'est ouverte.

— Tu as gagné, Maman. Ils n'étaient pas soûls au point de ne pas trouver le bateau.

— Ruby ! s'est exclamé Grumps.

Son nom et sa légende de seconde main ont résonné parmi les ivrognes présents sur le quai, alors qu'elle jaillissait de la cabine et étreignait son grand-père en le balançant de droite à gauche.

Une fois nos rivaux partis en chancelant, nous nous sommes installés dans la cabine, avec Ruby et Mère qui gloussaient telles deux gamines qui ne peuvent pas se regarder sans être prises d'un fou rire, et Père qui – comme au bon vieux temps – reprochait à “quelqu'un” d'avoir oublié ses propres affaires de toilettes.

Après avoir dormi si légèrement que ça ressemblait davantage à de l'attente, j'ai commencé mes rondes à l'aube, gréant un rappel de bôme pour éviter tout empannage involontaire. Puis je me suis occupé des plus petites choses, des goupilles aux poulies en passant par les barber-haulers. Grimant sur la première barre de flèche, j'ai dévissé une ampoule grillée et continué jusqu'au sommet du mât pour remplacer les coupelles cassées de l'anémomètre. Là, je me suis attardé pour contempler le lever de soleil jaune et les bateaux pleins d'espoir tout en bas, jusqu'à ce que mes jambes commencent à s'engourdir dans mon harnais et que Père apparaisse sur le pont. Je suis alors resté suspendu encore un peu, car je savais que si nous nous retrouvions seuls, je ne pourrais pas m'empêcher d'évoquer le handicap que l'on nous avait attribué et que j'avais vu dans le registre d'avant course.

LE départ de la Swiftsure n'est pas donné par un coup de corne de brume ou de pistolet, mais par un coup de canon.

Il y avait trois départs séparés, le premier réservé aux bateaux les plus gros et les plus rapides. Puis, vingt minutes après, c'était à notre tour : quelques dizaines de voiliers entre dix et quinze mètres qui se

battaient sur la mer agitée pour prendre la meilleure position.

Si Père devait un jour rester coincé à un seul endroit à un moment donné, il choisirait sans doute celui-ci, maraudant d'avant en arrière à trente secondes du départ, intimidant tout le monde avec l'habileté de ses manœuvres et sa voix dominatrice, et les têtes qui se retournaient à chacun de ses aboiements.

À vingt secondes du départ, la flotte s'est concentrée, les skippers cherchaient à se faufiler entre deux embarcations, dans l'espoir de créer un espace et de trouver un accès au vent. Nous nous sommes élancés, dangereusement près du navire des garde-côtes qui servait à marquer l'extrémité gauche de la ligne de départ, et à un moment donné, notre proue a chevauché la poupe d'un Beneteau 50 qui se trouvait devant nous. Père a braillé :

— Je veux de l'espace !

Et le skipper nous a laissé plus de place que nécessaire, nous offrant ainsi l'accès au vent et la corde. Le canon a tonné au moment où nous franchissions la ligne.

Momentanément sourds, nous avons entrepris d'ajuster les voiles, comme cela s'imposait, tandis que Père commandait aux réglages.

— Donnez-moi un peu de hale-bas... Oui... Plus !... OK... Pas de bastaque pour l'instant ! Gardez les voiles gonflées, on traîne trop d'eau, donnez un peu de mou à la drisse de foc.

— Merci, Odin, pour ce départ ! s'est écrié Grumps en levant ses mains gantées à hauteur de sa tête, et Bernard a poussé un cri de Tarzan.

Un sourire jusqu'aux oreilles, Père examinait les voiles et l'eau, accroupi au niveau du liston pour pouvoir étudier le foc – en T-shirt malgré les sept degrés, son ventre tendant le coton, pas rasé, la gueule de bois et aux anges, sans chapeau ni lunettes de soleil ni crème solaire, comme toujours, ses cheveux dont je remarquais pour la première fois qu'ils étaient clairsemés, ses yeux brillants et ses mains légères sur le gouvernail, et sur les joues des rougeurs pleines d'espoir. Pour l'instant, nous le partagions tous, nous apprécions en silence l'allure remarquable à laquelle le vieux Joho fendait la tourmente, vers des eaux plus calmes.

Quarante minutes plus tard, nous avançons toujours aussi bien que n'importe qui dans notre catégorie et nous nous rapprochions des plus gros bateaux partis vingt minutes avant nous.

— Huit nœuds ! s'est écrié Grumps en consultant les instruments. Huit virgule trois nœuds au près !

Tout le monde, sauf Père et moi, a paru surpris. Mère était particulièrement perplexe.

— Ces voiliers ne peuvent pas faire du huit nœuds au près, si ? Quand le speedo a-t-il été calibré pour la dernière fois ?

— Laisse tomber, Marcelle, a dit Père.

À plat ventre sur la proue, Ruby observait l'interstice entre les voiles sans dire un mot, ce qui signifiait que tout était parfait : les foils étaient incurvés comme des ailes de rapace pour un maximum de vitesse. Même notre mère semblait excitée ; ses mèches argentées balayaient ses yeux inquisiteurs.

Le vent s'étant déplacé de dix degrés vers le sud, les voiliers ont commencé à tirer un bord vers les côtes canadiennes.

— Attendons d'être sûrs que c'est une adonnante avant d'y aller, a dit Père.

— Tout le monde est déjà parti, a fait observer Bernard peu de temps après.

— Les lemmings n'ont pas toujours raison, a répliqué Père.

— Tout juste Auguste ! a lancé gaiement Grumps.

— On devrait peut-être dépasser Race Rocks quand même, a ajouté Père.

— On en aura encore pour une heure ou deux de courants contraires là-bas, a souligné Bernard.

Père a attendu suffisamment longtemps pour donner l'impression que l'idée venait de lui, puis il a ordonné :

— Paré à virer de bord ?

— Tu vois *Wild Rumpus* ? ai-je demandé.

— Oui, dit-il. Je l'ai.

Ses yeux vifs bondissaient entre nos voiles, l'eau et les bateaux qui nous encerclaient.

— Tout le monde est prêt pour une belle manœuvre ? On envoie !

Nous avons exécuté une manœuvre impeccable. Ça ne signifie pas grand-chose, mais le foc a été relâché exactement au moment où il le souhaitait, puis il s'est mis au garde-à-vous de l'autre côté, en parfaite synchronisation avec la grand-voile, avant de se glisser peu à peu, mais agressivement, dans le winch de tribord, minimisant le ralentissement quand nous n'avancions pas à toute vitesse, tout cela durant un demi-tour à quatre-vingt-cinq degrés, dans l'œil du vent, le bateau prenant appui sur le bord opposé, avec son inclinaison fétiche de quinze degrés contre le vent opposé pour plus de maîtrise et de vitesse, pendant qu'il fonçait droit sur le cockpit flambant neuf de *Wild Rumpus*.

— À tribord ! a hurlé le capitaine affolé.

— Gardez le cap ! a beuglé Père, calculant les angles et les vitesses des deux bateaux jusqu'au croisement, et nous sommes passés à deux mètres derrière ce voilier de treize mètres, d'un demi-million de dollars, sans l'obliger à modifier sa trajectoire et nous imposer un tour de pénalité.

Les douze membres d'équipage, dont la moitié étaient penchés au-

dessus du bastingage, coiffés de casquettes *Wild Rumpus* identiques, sont restés bouche bée devant notre voilier terne, notre équipage réduit et nos tenues disparates – à moins qu'ils n'aient regardé leur char tout neuf aux lignes élancées se faire damner le pion, pour l'instant, par un vieux rafiote. Ou peut-être – car la nouvelle s'était répandue – profitaient-ils du spectacle rare de la légendaire Ruby Johannssen. En tout cas, ils nous regardaient fixement, ce qui a incité Bernard à faire des bruits de singe, bientôt suivis par les aboiements de phoque de Ruby.

— Ça suffit ! s'est écrié Père.

Nous avons chevauché les thermiques vers la côte en tirant des bords quand cela s'imposait.

— Qui est devant nous ? a demandé Père.

— Dans notre catégorie ? Personne, ai-je répondu. Tous ceux qui sont devant nous doivent du temps.

Il affichait un si large sourire que je voyais la couronne dorée d'une de ses molaires.

— On est dans le coup ! a-t-il dit et il l'a répété, plus fort : On est dans le coup !

— Et si Poséidon le veut, on va le rester, a renchéri Grumps.

— Quoi ? a crié Ruby de la proue.

— On est dans le coup, bordel ! a relayé Bernard.

— Hourra !

Mère a levé les yeux au ciel, sans parvenir à se débarrasser de son sourire.

Pendant encore une heure, nous n'avons rien fait d'autre que de naviguer ensemble, en affichant une cohésion qui s'était évanouie depuis longtemps sur terre. Dès que nous avons dépassé Race Rocks, Père a confié la barre à Ruby.

C'est alors que le vent est tombé.

Zéphyrs et chavirages

PAR la suite, Ruby affirmerait que le vent était tombé avant qu'elle prenne la barre, mais dans ce cas, c'était à peine perceptible. Quoi qu'il en soit, en l'espace de quelques minutes, le vent a faibli, puis il a disparu totalement. Sans vent, l'avantage de notre départ parfait a fondu comme neige au soleil et la flotte a commencé à se resserrer, les bateaux les plus légers se rapprochant de nous petit à petit, alors que les autres restaient encalminés près des côtes canadiennes, comme pris au piège dans un tableau en train de sécher.

Évidemment, cette soudaine accalmie n'a pas mis fin à la course. Tout le monde guettait des zéphyrs en grillant des neurones avec des théories sur le bon moment pour virer de bord – ou pas – et sur le choix des voiles, la plupart des navigateurs ayant opté maintenant pour des focs ultralégers qu'on appelait des *gennakers*. Quelques bateaux ont hissé des spinnakers, mais les rares bouffées d'air qui se sont matérialisées ont refusé et déventé les bords d'attaque. Très vite, ils ont été affalés et remplacés par des *drifters*. À la demande de Père, Grumps a allumé un cigare afin de déterminer la véritable direction du peu de vent qu'il y avait, et la fumée est montée à la verticale.

En dépit du calme plat, nous tirions des bords, au ralenti, comme s'il y avait du vent et que chaque manœuvre pouvait déterminer l'issue de la course, Bernard escortant délicatement le *drifter* d'un côté à l'autre, telle une relique sacrée. Ruby a rendu la barre à Père et nous nous sommes assis le long du bastingage, du côté où pendaient les voiles afin d'offrir une inclinaison favorable au bateau s'il se remettait à avancer. Nous croyions voir des bouffées et des traînées de vent dans toutes les directions. Puis la situation a empiré.

— Le courant va nous pousser en arrière, a fait remarquer mon frère. Il faudrait jeter l'ancre.

Grumps a jeté un coup d'œil aux instruments.

— Il y a quatre-vingt-dix mètres de fond sous le bateau.

— On devrait peut-être virer pour revenir vers le milieu, a dit Père.

— Où le courant est le plus fort ? a demandé Bernard.

— On n'en sait rien.

— Bien sûr que si, a rectifié Mère. Et il va encore augmenter au cours de la prochaine heure. Jusqu'à deux virgule trois nœuds.

Père l'a foudroyée du regard.

— Je ne me souviens pas que tu aies parlé du courant.

Elle a haussé les épaules.

— Le vent n'était pas censé descendre sous les cinq nœuds. C'est ça,

la surprise, pas le courant.

— Je déteste cette foutue course, s'est lamenté Père. Chaque année, ça se termine au petit bonheur la chance.

— Le vent se lève, a dit Grumps tout bas. Je viens de sentir quelque chose sur mon visage. Pas vous ?

— Non, a dit Père. Pourquoi est-ce que Ruby ne dit rien ?

— Elle fait la sieste à l'avant, ai-je dit.

— Je peux savoir ce qui l'a fatiguée ? Où sont les autres, Josh ?

À l'aide des jumelles, j'ai passé en revue chaque bateau en annonçant sa position et le temps qu'il nous devait, ou l'inverse.

— On recule, a déclaré Ruby en se réveillant.

Nous avons tous cherché des points de repère : elle avait raison. En fait, *tous* les bateaux reculaient. Simplement, nous allions dans le mauvais sens plus vite que les autres.

— Il faut jeter l'ancre *tout de suite*, a insisté Bernard.

— C'est une course ! a répondu Père. Qui d'autre jette l'ancre ?

— Ah, je vois. Les lemmings ont raison, maintenant.

— Il y a encore cent mètres de fond ! a braillé Bobo Jr. Même si ce n'était pas une idée stupide, on n'a pas de haussière assez longue.

Grumps est intervenu :

— Je dis ça comme ça, mais on recule à une vitesse de un virgule deux nœud.

— Laissez-moi attacher tout ce qu'on a comme cordages, a maugréé Bernard, et je l'atteindrai, ce putain de fond.

Nous avons observé la flotte qui continuait à se masser près des rochers : les bateaux aux voiles en berne ressemblaient à des cygnes épuisés.

— Nom de Dieu, a grommelé Père.

— Il faut se rapprocher de la côte pour jeter l'ancre, a insisté Bernard, tandis que plusieurs bateaux nous dépassaient au ralenti.

— Et comment tu comptes faire ? a rétorqué Père. On n'a pas le moindre souffle de vent pour aller où que ce soit.

Ruby est tranquillement revenue vers le cockpit et a bâillé :

— Affalez les voiles. Elles nous poussent en arrière.

Père a ouvert la bouche pour répondre, puis il s'est tourné vers Mère.

Celle-ci a plissé la bouche, hoché la tête et dit :

— Dans de telles conditions, tout est une question de force de résistance. Et il y en aura moins sans les voiles.

Après que Père a fermé les yeux et opiné, nous avons affalé les voiles en chœur et nous avons attendu, en observant les instruments, la mer d'huile, les points de repère au loin, les autres bateaux. Presque immédiatement, nous avons cessé de reculer par rapport à la flotte.

— Vitesse ? a demandé Père.

— Un demi-nœud au sol et toujours dans la mauvaise direction, a annoncé gaiement Grumps. Presque un nœud de moins qu'avant.

— Youpi ! s'est exclamé Ruby. On recule moins vite !

Le fait de n'avancer plus qu'à peine dans la mauvaise direction a semblé faire temporairement de nous le bateau le plus performant, car nous avons dépassé *Obsession*, *Ultimatum* et *Bedlam*. L'équipage du *Delirium* a été le premier à copier notre tactique. Moins d'un quart d'heure plus tard, la moitié des bateaux environnants avaient affalé leurs voiles. Mais il était alors trop tard, car lorsqu'une unique bouffée de vent s'est levée, nous avons été les seuls à hisser nos voiles à temps pour en profiter, ce qui a fait de nous les premiers à connaître le frisson de voguer plus vite que le courant contraire. Le vent s'est intensifié et a maintenu notre vitesse à presque trois nœuds durant l'heure suivante, ce qui nous autorisait tout juste à rêver que nous allions contourner la bouée avant la tombée de la nuit. Mais le vent nous a abandonnés de nouveau et d'autres super-légers se sont rapprochés de notre poupe, avant de nous dépasser furtivement.

— Comment ils avancent, eux ? a demandé Père. Qu'est-ce qu'ils font de plus que nous, bon sang ?

— Ils sont plus légers, c'est tout, a dit Grumps, d'un ton apaisant. Et ça ne va pas se jouer au petit bonheur la chance jusqu'à la fin. Le vent se lève.

— Vraiment ? demanda son fils. Et il va venir d'où ? Tu as l'impression que ces nuages viennent vers toi ? Tu vois du mouvement quelque part ?

Mère a toussoté.

— Le bulletin météo...

— Je sais ce que disait ce foutu bulletin météo. Et toi, Rube ? Tu n'aurais pas une brillante idée, ou bien tu as l'intention de retourner faire la sieste dans ton coin ?

— Et si tu la fermes un peu ? a suggéré Bernard. Peut-être que ça aidera.

— Formidable. Voilà que je reçois des leçons de savoir-vivre de la part d'un fugitif.

— Détendez-vous, a dit Grumps à l'attention de tout le monde.

— C'est les perdants qui se détendent ! a rétorqué Père et il s'est frotté le nez avec la paume, avant de plonger dans la cabine où nous l'avons entendu dévorer tout un rouleau de Ritz.

Nous avons dîné à tour de rôle en nous relayant toutes les heures à la barre, malgré l'absence totale de vent. *Freya III* faisait face à l'horizon couleur citrouille, avec ses voiles flasques, quand les histoires ont débuté.

Adouci par presque quinze jours à terre, Bernard nous a fait le récit formidablement détaillé de ses voyages dans le Pacifique sud et le

Sud-Est asiatique et nous a expliqué que ses nouveaux héros personnels consacraient leurs vies à empêcher le massacre des baleines.

— Autant que je vous confie, à vous tous, un secret honteux de la vie sur terre : les lois internationales qui protègent les baleines ne sont pas respectées. Le seul endroit dans lequel on a véritablement besoin de contrôle, il n'y en a absolument aucun. Il y a un tas de règles, mais personne pour les faire respecter.

J'observais Père qui déchiffrait en silence les voiles, la mer et les instruments, tout en s'empiffrant d'un bol de pâtes pour occuper sa bouche, pendant que Ruby nous emmenait faire une virée par procuration à bord d'une jeep qui cahotait sur les chemins de terre du Nigeria, en compagnie de gens qui distribuaient des boîtes de vaccins contre la polio et la tuberculose, lorsqu'ils s'aperçurent soudain qu'ils étaient complètement perdus.

— Concentrons-nous sur la navigation, a déclaré Père quand il a eu fini de manger.

— Désolé, a dit Bernard. Est-ce qu'il faut qu'on parle de toi ?

— Grand Dieu, non, mais peut-être qu'on pourrait se concentrer sur ce qu'on est venus faire ici. Vous pourrez raconter toutes vos histoires de guerre plus tard.

— On dérive, on ne navigue pas, a précisé Bernard. Rester hypervigilant par vent faible, c'est déjà ridicule. Quand il n'y a pas de vent, ça devient de la démence.

— Allons, papa, a dit Ruby d'un ton cajoleur. On réapprend à se connaître. Qu'est-ce que vous construisez, ces temps-ci, Grumps et toi ?

Père a jeté un regard à Bobo Sr et botté en touche.

— Un peu de ci, un peu de ça.

— Très peu de ci et de ça, a ajouté Grumps avant de disparaître dans la cabine.

— Soudain, voilà que tout le monde s'intéresse à l'entreprise familiale, a dit Père, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— Chapitre onze, a dit Mère.

Père a secoué la tête.

— Oh, Seigneur.

— Tu peux tout déballer devant le tribunal, mais tu ne veux pas en parler à tes enfants ? Eh bien, sachez qu'ils ont eu recours au Chapitre onze¹ la semaine dernière.

— C'est quoi, ça ? a demandé Ruby.

— Une façon polie de dire qu'on est en faillite, ai-je expliqué.

— Ça suffit ! a rugi Père et il s'est mis à lover des écoutes dans le cockpit.

— On a un nouveau procès sur les bras, a annoncé Grumps, d'un air

détaché en émergeant de la cabine avec une Rainier, parce qu'on a encore trop rogné sur les coûts pour un *autre* bateau que je ne voulais pas construire au départ.

— C'est faux ! a protesté Père.

— Non, c'est la vérité, a dit Mère.

— Je n'ai pas suffisamment la tête sous l'eau ? a demandé Père. Si c'est l'heure des confessions, pourquoi tu ne parles pas aux enfants de ta petite conversation avec le principal ?

Mère nous a regardés docilement, l'un après l'autre.

— On m'a encouragée à prendre ma retraite.

— Quoi ?

— J'ai eu une année difficile. Je me suis endormie plusieurs fois en cours. J'étais préoccupée.

Père a explosé :

— Mais elle a trouvé ! C'est ça le plus dingue. Elle connaît la réponse et elle ne veut pas la donner. Elle a résolu un problème à un million de dollars, mais elle refuse de réclamer son prix !

— Parce que ce n'est pas encore terminé, a dit Mère, piteusement. Mais presque. Du moins, j'espère.

— Vous savez tous que je ne suis pas assez intelligent pour comprendre ce que votre mère essaie de démontrer, a dit Père, tout en soumettant une autre corde à sa volonté. Mais je sais que si Marcelle pense avoir raison, c'est certainement le cas. Dis-leur qui a regardé tes calculs. Dis-leur !

— Quelques amis.

— Des amis ? Et le grand spécialiste des fluides à la fac ?

— Il travaille sur la dynamique des fluides, mais ce n'est pas le grand spécialiste de quoi que ce soit. Et ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas décelé d'erreurs que c'est juste.

— Qu'est-ce que ça te coûte de balancer tes résultats ? a demandé Ruby. Si tu t'es trompée, quelle importance ?

— Exactement ! a dit Père en levant les yeux vers nous, avant de reporter son attention sur le bout de corde effilochée entre ses mains. Le moment est venu de réclamer ta récompense !

Mère a secoué la tête.

— Ce n'est pas l'argent qui me motive.

— Eh bien, nous, si !

— Dixit le constructeur de bateaux en faillite, a marmonné Bernard.

— Dixit l'anarchiste qui a coulé le yacht de Doug Applegate, a rétorqué Père.

— Hein ? s'est exclamé Ruby.

— Nom d'un chien, Rube, les nouvelles ne parviennent pas jusque chez toi ? Applegate avait ancré une bombe puante de vingt mètres dans le port de Lake Union et elle a coulé le lendemain du jour où

Bernard a fait une brève apparition en ville il y a... c'était quand, fils ?... Il y a huit ans ?

Tout le monde a regardé mon frère, dans l'attente d'un démenti, qui n'est pas venu. Grumps a bu une gorgée de bière, pendant que Père poursuivait :

— Un enquêteur d'une compagnie d'assurance est passé au chantier deux mois plus tard pour me demander quand je t'avais vu pour la dernière fois. Alors, combien tu as touché pour ça ?

— Rien.

Bernard semblait assoupi, il avait presque l'air de s'ennuyer.

— J'ai sabordé cette saloperie gratos.

— Seigneur.

— Pour le plaisir.

— Il plaisante, a dit Grumps, tout bas. Allez, sois gentil, dis-nous que tu plaisantes.

— Comment tu as fait ? ai-je demandé.

— Je suis entré par une écoutille et j'ai ôté le fusible de la pompe à eau de cale. Ensuite, j'ai scié un tuyau de vidange en dessous, j'y ai attaché une ancre et je l'ai laissée tomber dans l'eau de cale, sous le passe-coque. C'était facile et j'ai été prudent. Je portais des gants.

— Bernard, a chuchoté Mère. Arrête. Ce n'est pas vrai.

— Personne ne devrait avoir le droit de posséder un jouet aussi gros, surtout pas un type qui flingue les projets de transport en commun pour que les gens soient obligés de se rendre dans *son* centre commercial en voiture et de se garer dans *ses* parkings payants. Son bateau était une obscénité.

La colère faisait briller le visage bouffi de Père.

— Tu as toujours été ingérable, mais je n'aurais jamais cru que tu étais idiot. Cette *obscénité* était assurée. Tu ne lui as pas fait perdre un seul dollar !

Bernard a haussé les épaules.

— J'ai envoyé un message.

— Quel message, au juste ? a demandé Ruby en rassemblant nos assiettes.

— Qu'il existe sur terre une force égalisatrice quand les gens deviennent trop égoïstes, a répondu Bernard comme s'il expliquait une des lois de Newton.

— C'est comme ça que tu te vois ? a lancé Ruby de la cambuse en bas. Une force égalisatrice ?

— Qui d'autre va s'en charger, sinon ?

Bernard a arraché la corde abîmée des mains de Père.

— Ouah. (Grumps a émis un grognement.) Les lois ne signifient rien pour toi ?

— J'obéis aux règles qui ont un sens à mes yeux.

Bernard a sorti de la poche de sa veste un rouleau de ruban adhésif d'électricien, qu'il a enroulé solidement autour de la corde, juste sous les brins effilochés.

— Qu'est-ce que tu en penses, Josh ? m'a demandé Mère. Ton métier, c'est de maintenir les bateaux à flot. Tu trouves normal que Bernard fasse couler des gros yachts ?

Pour éviter son regard, j'ai consulté les instruments – calme plat – avant de répondre :

— J'ai toujours admiré cette certitude qu'a Bernard de faire ce qui est bien, même quand ce n'est pas le cas.

Cela l'a fait rire. Il a décroché le couteau fixé à sa ceinture et scié la corde au niveau du ruban adhésif, et le bout endommagé est tombé.

— Eh bien, a-t-il dit, que nous cache donc cet énergumène incontrôlable de Josh ?

— À part quelques rancards honteux, pas grand-chose, je le crains, ai-je répondu agacé par son ton. Souviens-toi : je suis le fils sans ambition.

— Pas sûr, a dit Père, en scrutant de nouveau la mer et les voiles. Je pense que le fait de draguer par ordinateur en dit long sur toi.

Mère est intervenue pour le mettre en garde :

— Bobo...

— Quoi ? Visiblement, il y a un truc qui lui plaît dans le côté impersonnel de la chose. Je ne dis rien de plus. On risque moins d'éprouver des sentiments, pas vrai ? On ne peut pas casser les couilles à un ordinateur. On ne peut pas lui faire l'amour, non plus, mais je suppose que c'est très bien comme ça.

J'ai essayé de rire, mais j'avais la nausée.

— Tu ne sais même pas à quoi ressemblent les rencontres sur Internet.

— Je sais qu'on ne se frotte pas à la vraie vie. (On avait l'impression qu'il attendait depuis des années de pouvoir prononcer ces paroles.) Tu ne prends pas de risques, tu ne t'engueules avec personne, tu n'invites personne, tu n'essaies même pas de trouver un meilleur boulot.

— C'est un complot ? ai-je demandé, en espérant que quelqu'un vienne à mon secours.

Bernard a sorti un briquet et brûlé l'extrémité de la corde jusqu'à ce qu'elle forme une sorte de bouchon fondu.

Ruby est intervenue :

— Je dirais au contraire que Josh est le membre le plus ambitieux de notre famille.

Père a éclaté de rire.

— C'est lui, a-t-elle poursuivi, qui voit toujours ce qu'il y a de mieux chez chacun de nous, particulièrement chez *toi*.

Elle a mimé un pistolet avec son pouce et son index et l'a pointé sur notre père.

— Et c'est lui aussi qui croit qu'il peut réparer tout ce qui est cassé, même s'il sait que ça se cassera encore, probablement. C'est notre confident et notre complice, et je parie qu'il en fait autant pour un tas d'autres gens. Il essaie toujours, même quand c'est peine perdue, de se débrouiller pour que chaque chose, chaque personne, reste intacte. Voilà son ambition. Mais elle est tellement différente de la tienne, que tu ne la vois même pas.

Tout le monde me regardait, dans l'attente de ma réaction face à ce jugement le plus généreux que quiconque puisse porter sur ma vie. Et puis, ils se sont tous mis à jacasser en même temps, pour discuter de la taille de l'empreinte éventuelle que je laisserais sur terre. Je les observais, sans les écouter.

Pendant longtemps je m'étais considéré comme beaucoup plus petit que tous ces gens-là. Mais assis là, les voyant enfin tous réunis, il devenait évident qu'ils n'étaient ni géants ni immortels. Je me suis attardé encore une fois sur les clavicules saillantes de Ruby, le fin duvet sur ses oreilles, et j'ai compris enfin que cette envie de participer à une dernière Swiftsure n'était pas liée à l'état de santé déclinant de Grumps.

— Oh, Ruby, ai-je dit, interrompant toutes les conversations. De quand date le diagnostic ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ? a demandé Grumps. De quoi il parle ?

Les yeux de Ruby ont mis longtemps à trouver les miens.

— C'est grave ?

J'ai essayé d'en dire plus, mais je ne pouvais pas.

Les mains de Mère ont commencé à s'agiter tels des oiseaux en cage. Père s'est assis, relevé et assis de nouveau, comme si son coussin plat s'était transformé en pierre tranchante. Bernard a émis un juron inaudible en regardant droit devant lui. Grumps a dit :

— Je suis largué, complètement largué.

— Qu'est-ce qui est grave ? a répondu Ruby.

Si elle était en général convaincante dans ses enjolivements, Ruby avait toujours été une mauvaise comédienne.

— Ruby ? a demandé Mère. De quoi parle Josh ?

— Le vent, a dit Ruby en regardant par-dessus nos têtes. Une risée arrive par le quart tribord. On choque les voiles, en douceur, pendant que Bernard prépare le spinnaker, et ensuite, on envoie tout très vite et on lofe de vingt degrés quand elle sera là.

Nous nous sommes mis en action, délicatement, comme si l'art exquis de la navigation sans vent pouvait suspendre le temps et ses conséquences. Ruby a pris la barre et Bernard a glissé vers l'avant pour attacher la drisse et préparer le spi, pendant que Père et moi

ajustions tranquillement les voiles. Mère est demeurée assise, pétrifiée, elle fixait Ruby tandis que le bateau commençait par bonheur à avancer.

— J'ai fait le plus dur, a finalement déclaré ma sœur. (Ses doigts tremblaient légèrement sur la barre.) Si la chimio et les rayons ne le mettent pas K.-O., je devrai passer le restant de mes jours avec un seul nichon.

Elle a palpé son sein gauche.

— Alors oui, j'en ai un, mais regarde à qui il a affaire !

Elle a serré les poings et grondé en montrant les dents. Puis tout le monde l'a écoutée répondre aux questions de Mère comme s'ils préparaient un examen d'oncologie, jusqu'à ce que Père fasse irruption dans la conversation pour voir s'il ne pouvait pas faire pression sur quelques fainéants de médecins canadiens ou quelques gros pontes des compagnies d'assurance pour qu'ils guérissent sa petite fille.

Le temps que nous contournions la bouée, il était minuit passé, et le vent et les vagues s'intensifiaient derrière nous.

— Je suis désolée, Papa.

Combien d'années s'étaient écoulées ? Pourtant, nous savions tous de quoi elle parlait.

— Je l'ai fait en partie pour te faire du mal, et c'était cruel, étant donné tout ce que tu espérais en retirer.

Père a promené le faisceau de sa lampe sur la grand-voile, puis sur le foc, pour évaluer leur creux.

— Difficile de savoir si c'était une excuse ou une insulte, a-t-il dit.

Puis, après de longues secondes, il a demandé :

— Vous vous souvenez de notre excursion à Bend, les enfants ?

— Bien sûr, a dit Bernard. Nos seules vacances en famille ailleurs que sur un bateau.

— Pas moi, a avoué Ruby.

— Tu avais quatre ans, peut-être cinq. Toi et moi, on s'est réveillés tôt et on est allés faire un tour en voiture pendant que tous les autres dormaient. On a traversé la ville avec les vitres baissées, le soleil se déversait à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils passent cette chanson à la radio, et il n'y avait plus que moi et ma magnifique petite fille souriante, roulant en voiture, par cette journée toute neuve et parfaite. Tu sais que je ne me souviens jamais des chansons, mais celle-ci m'est restée en mémoire, car elle parlait de cette femme nommée Madam Joy qui faisait tourner toutes les têtes tellement elle était heureuse. J'y pense encore car c'est à cet instant-là, précisément, que j'ai pris conscience que tu allais grandir, que tu ferais tourner les têtes et que tu sortiras de nos vies. Alors, à quel point est-ce que c'est grave, Rube ?

Elle a ferlé la grand-voile.

— Ça commence à souffler. Naviguons plutôt.

J'ai entendu Mère et Grumps renifler, tandis que le vent et la houle continuaient à augmenter. Les tremblements, les sifflements et les claquements des drisses et des manilles détachées signifiaient que ça soufflait déjà plus fort que prévu. Les vagues soupiraient et renâclaient derrière nous de plus en plus bruyamment, nous pourchassant comme des taureaux. Grâce au savoir-faire de Ruby à la barre, le Joho chevauchait la houle sans trop de mal. Ruby lofait doucement en montant sur la vague puis abattait d'un rien lors de chaque redescente pour surfer de manière plus efficace. Les lumières des autres bateaux derrière nous ont commencé à faiblir et celles à l'avant se sont rapprochées.

— Onze nœuds ! a annoncé gaiement Grumps, tandis que nous dévalions une vague, des gerbes d'écume se déployant de part et d'autre du cockpit.

Père se tenait sur le bord au vent avec sa torche, pour surveiller et dompter le spinnaker turbulent. Bernard, lui, s'occupait du hale-bas qui, avec l'écoute que je tenais dans la main, permettait de contrôler la bôme et la grand-voile, alors que le vent forcissait encore.

— On choque ! s'est écrié Ruby et tous les trois, simultanément, nous avons laissé un peu de mou pour réduire la pression sur les voiles et réfréner le désir de *Freya III* de s'incliner sauvagement et de partir au lof.

Tandis que nous perfectionnions le rythme de cette tactique, elle braillait "On borde !", juste avant que le bateau se stabilise, et nous bordions les écoutes et le hale-bas et nous accélérions de nouveau en traçant un chemin sinueux à travers les vagues.

— Douze virgule cinq nœuds ! exultait Grumps.

Malgré le talent de Ruby à la barre, nous avançons clairement trop vite pour ce bateau dans ces conditions, surfant à contretemps et de manière assez violente, la proue s'enfonçant dans les rouleaux qui nous faisaient face. Nous sentions la houle forcer dans l'obscurité. Derrière nous, Mère annonçait la provenance des vagues, mais elle semblait à contretemps elle aussi, et ses informations nous parvenaient trop tard ou pas du tout. Des cheminées d'écume de plus en plus larges dépassaient le cockpit dans un sifflement.

— Il faut affaler le spi ! s'est écrié Bernard.

— Tout va bien ! a répondu Père au moment où la silhouette d'un voilier à ballast flambant neuf passait devant nous en glissant sur l'eau, avec une telle aisance, une telle stabilité, que le skipper sirotait son café dans une tasse.

Obéissant aux ordres de notre capitaine, nous avons continué à toute allure, dans l'espoir de remporter le trophée, après le calcul de tous les handicaps – dévalant la colline à bord de cette vieille El

Camino, pied au plancher, jusqu'à ce que le volant se mette à trembler.

— Douze virgule huit ! a braillé Grumps.

Quand l'extrémité de la bôme a frôlé la surface de l'eau une fois de plus, Ruby a crié "On choque !", puis presque aussitôt :

— J'ai plus de safran ! Tout le monde à l'arrière !

Nous nous sommes précipités tant bien que mal, et elle a pu abattre avant que le bateau ne parte au lof et ne bascule complètement sur lui-même.

— J'ai encore perdu le contrôle ! On est surtoilé !

— Treize virgule huit ! a lancé Grumps, sans aucun enthousiasme cette fois.

— J'affale le spi ! a braillé Bernard.

— Tout va bien ! a insisté Père, alors que nous venions de percuter la vague suivante encore plus bas et que l'eau passait au-dessus du cockpit. Je prends le relais !

Il a repris la barre et Ruby s'est chargée du hale-bas, pendant que j'essayais de régler le spi. Nous avons dépassé les quinze nœuds de manière si paisible que nous avons eu l'impression d'avoir repris le contrôle de la situation, comme lorsqu'un jet traverse le mur du son en tremblant. Peut-être l'angle des vagues s'était-il adouci, ou peut-être y avait-il eu quelque aberration pacifique qui nous permit d'accélérer encore. Je n'en sais rien. En tout cas, nous avons battu tous les records de vitesse de notre Joho 39 pendant une dizaine de minutes, comme si toute la pesanteur, le couple, la force et la volonté qui constituaient ma famille se trouvaient rassemblés dans les mathématiques et la physique qui propulsaient ce vieux rafiot avec fracas sur le fil du rasoir.

Grumps m'a regardé et s'est écrié :

— Qu'est-ce que tu as fait à ce truc, au juste ?

Soudain, un léger tortillement a agité la grand-voile, comme si après réflexion elle décidait de ne plus être de notre côté.

— On choque ! a crié Père en luttant contre la barre, mais nous avons continué à partir au lof, en pivotant sur la quille, pour finalement nous retrouver de travers dans un creux plus profond que tous les autres.

Et c'est à ce moment-là que la bôme, le spi et, pour finir, le haut du mât ont heurté la surface de l'eau.

— Tenez-vous à quelque chose ! a hurlé Bernard. Accrochez-vous !

Le passage en quelques secondes du record de vitesse à l'immobilité a suffi à nous faire valdinguer comme des mannequins de crash-test, tandis que l'eau glacée s'engouffrait dans le cockpit. Au milieu du chaos, j'ai tendu le bras, mais trop tard, pour empêcher Grumps d'être propulsé du côté sous le vent, tandis que tout le cran et l'orgueil des

Johannssen se trouvaient brutalement réduits à cette épave submergée.

J'ai jeté des regards affolés dans l'obscurité pour m'assurer que nous étions tous à bord. Ruby a été la plus dure à trouver. Elle avait été projetée vers l'avant, encore plus loin que Grumps, dont le corps la masquait. Je constatais peu à peu que ni l'un ni l'autre ne bougeait.

— Affalez le spi ! a crié Père à la barre, essayant de piloter un bateau couché sur le flanc qui ne pouvait plus répondre.

Une vague est montée par en dessous et nous a soulevés telle une offrande, ou un sacrifice, avant de nous laisser retomber dans un autre creux, pendant que Mère et moi nous hâtions de rejoindre le côté sous le vent.

Ruby s'était cogné la tête, mais rien de grave, nous a-t-elle dit, et Grumps craignait d'avoir reçu un coup dans les genoux. Impossible de savoir s'ils étaient grièvement blessés, ni même s'ils en avaient conscience. L'eau glacée sur nos jambes nous coupait le souffle. Quand la grosse vague suivante est arrivée, la quille avait commencé à jouer son rôle et à nous redresser, juste assez pour empêcher l'eau de s'engouffrer dans le bateau. Mais le vent qui appuyait contre les voiles continuait à nous maintenir presque au ras de l'eau.

— Descends le spi maintenant ! a hurlé Père.

— Il est coincé ! a répondu Bernard à l'avant.

— Lâche la drisse !

— C'est fait !

— Tire sur cette putain de voile !

— C'est ce que je fais !

Je me suis empressé d'aller l'aider, mais la drisse était coincée et le spinnaker continuait à se remplir d'eau et à claquer à la surface. Mon frère a poussé un grognement et escaladé le mât jusqu'à ce qu'il se trouve à l'aplomb du tangon du spi. De là, il a attrapé la drisse et l'a secouée d'avant en arrière au-dessus de sa tête pour essayer de la décoincer. Il s'est acharné dessus, tout en se disputant avec Père pour savoir s'il ne devrait pas tout simplement couper cette saloperie, et elle s'est enfin décoincée, et j'ai pu affaler une partie de la voile avant qu'une nouvelle bourrasque me fasse décoller du pont un court instant. Père avait entre-temps confié la barre à Ruby, il s'était coincé dans l'ouverture de la cabine et m'a demandé de lui passer la voile mouillée. De cette manière, si elle essayait de se gonfler de nouveau, elle serait obligée de l'arracher de là comme un bouchon. Mais nous n'avons pas eu besoin de tester cette loi physique, car le vent a faibli suffisamment pour qu'il puisse fourrer le spinnaker dans la cabine, et Ruby nous a ramenés lestement au sommet d'une vague, avec la seule grand-voile.

Nous ignorions combien de bateaux nous avaient dépassés pendant

que nous nous débattions dans l'obscurité. Le fait même de participer encore à une course nous semblait hors de propos et absurde. Pourtant, nous étions repartis au portant – cinq nœuds, sept, neuf – avec Père de retour à la barre, pendant que nous évaluions les dégâts.

Ruby était transie de froid et claquait des dents, mais ses paroles étaient cohérentes. Mère a inspecté son crâne avec une lampe électrique, sans trouver de blessure. En revanche, après avoir examiné les jambes de Grumps, elle a été affolée de voir la vitesse à laquelle son genou droit enflait. Elle a sauté dans la cabine qui tanguait et en est ressortie avec des serviettes, des couvertures et des vêtements secs. Je l'ai aidée à ôter le pantalon de Grumps et à appliquer la glace qui nous restait contre son genou, presque aussi gros que sa tête maintenant. Mère lui a tendu la bouteille de rhum, et après l'avoir enveloppé dans des couvertures, je lui ai enfilé un harnais pour l'accrocher à la ligne de vie.

Tout le monde, à l'exception de Père, s'est débarrassé de ses chaussures et de ses vêtements trempés, tandis que l'eau continuait à s'évacuer du cockpit.

— Est-ce qu'on ne devrait pas renvoyer le spi maintenant ? a demandé Père une fois que nous avons tous été rassemblés sur le pont.

— Nooooo ! a répondu en chœur l'équipage.

— Il nous faut une voile d'avant, a-t-il fait remarquer avec raison, et Bernard s'est dirigé vers l'avant pour hisser un petit foc.

— Eh bien, Josh, m'a dit Grumps après un long silence dans l'obscurité tumultueuse, raconte-moi un peu ce que tu as fait à ce bateau.

Mes explications terminées, je lui ai suggéré de demander à Père si les handicapés de la course étaient au courant de ces modifications.

— Ils en savent suffisamment, a marmonné celui-ci. Tu as vu notre classification.

— On devrait avoir huit points de moins, au minimum, ai-je dit. Tu ne leur as pas parlé du gouvernail ou de la quille, l'un ou l'autre.

En attendant la réponse, Grumps a secoué la tête avec tristesse.

— C'est pathétique. Toi, Junior, qui n'as jamais eu besoin de tricher pour remporter une course. (Puis il a gloussé.) Mais qui sait ? Peut-être que la classification était juste, après tout. Manifestement, ce bateau est un cheval fou au vent arrière, hein ? On l'a prouvé. Mais je dois avouer qu'au près, on aurait dit un chat ébouillanté ! Allez, va te sécher et te réchauffer, et laisse la barre à Ruby pour qu'on ait au moins une chance de finir fort.

— Avec plaisir, a répondu Père et il a cédé la place.

Cinq minutes plus tard, Ruby a demandé à Bernard de bien vouloir hisser le spinnaker de nouveau.

À l'aube, nous étions devant *Wild Rumpus* et *Delirium*, qui tous les

deux nous rendaient du temps. Alors, nous nous sommes autorisés à éprouver une certaine excitation, mais le vent est retombé, puis il a changé de direction et nous avons traversé péniblement le pire des courants contraires, obligés d'empanner à deux reprises avant de franchir au ralenti la ligne d'arrivée derrière nos deux concurrents. Néanmoins, l'espoir brillait encore dans les yeux de Père, jusqu'à ce que nous apercevions *Obsession* et *Bedlam* auxquels nous rendions du temps, qui baissaient leurs voiles droit devant nous, alors que nous rentrions à Victoria au moteur, en silence.

Je n'avais pas imaginé cette partie, les suites. Ruby, Bernard et moi avons plié, emballé et entreposé les voiles exactement comme on nous l'avait appris. Après quoi nous avons récuré le pont, pendant que Mère préparait six sandwiches, chacun adapté à nos goûts. Dans le tumulte qui régnait sur le quai de la course, elle a demandé de la glace, un fauteuil roulant et un taxi. Au milieu de l'agitation des autres bateaux qui arrivaient et s'arrimaient, Bernard et moi avons installé Grumps sur un banc. C'est à ce moment-là que mon frère a annoncé qu'il allait bientôt quitter Victoria.

— Pour aller où ? voulait savoir Mère.

— Je vous le dirai dès que je pourrai.

— Et ton bateau ? ai-je demandé.

— Je l'ai déjà vendu.

Père a secoué la tête.

— Tous ces mystères vont-ils cesser un jour ?

— J'espère, a dit Bernard, mais je ne sais pas quand.

Il a étreint Mère qui s'était mise à pleurer, ce qui a fait sangloter Grumps sur son banc, jusqu'à ce que Ruby vienne le consoler.

— Oh, par pitié, a supplié Père. On ne peut pas rester unis quelques minutes encore ?

Trop fatigués ou découragés pour réagir, nous avons attendu en silence l'arrivée du fauteuil roulant. Ou alors, si des paroles ont été prononcées, je les ai oubliées. Si j'avais su que nous étions rassemblés tous les six pour la dernière fois, je me serais souvenu de chaque dernière note. Mais il ne me reste que les accords principaux : Ruby faisant croire que l'on se reverrait très vite, Bernard se comportant comme s'il retournait livrer un noble combat, Mère ruminant sur l'alchimie volatile de notre famille, Grumps déjà nostalgique de ce moment qui venait de s'enfuir, Père qui faisait de chaque départ une affaire personnelle.

Bernard a été le premier à partir, en balançant son sac sur son épaule et en tendant la main. Père l'a attiré contre lui et dit :

— Merci d'avoir navigué avec nous.

Puis Mère et Grumps sont allés prendre le ferry rapide à destination de Seattle, Ruby a disparu à bord d'un autre ferry qui se rendait à

Vancouver. Finalement, Père et moi avons levé le camp aussi et sommes ressortis du port au moteur pour rentrer à la maison. Il a insisté pour que nous nous reposions et guettions les rondins tour à tour, mais il s'est endormi et j'ai tenu la barre durant les sept heures de traversée jusqu'à Seattle.

¹ Procédure légale américaine qui a pour but la restructuration d'une entreprise aux fins d'éviter une liquidation.

Le cœur manquant

CE devait être un spectacle déroutant, deux types en bleu de travail, assis sur des seaux renversés, derrière un piano demi-queue, sur une barge propulsée par un petit moteur Johnson qui traversait tranquillement Sunrise Marina. Et plus déconcertant encore de les voir accoster près d'un vieux yacht, incroyablement long, qui semblait hésiter entre la rénovation et la démolition. Seul un fin observateur aurait pu remarquer la grue de dix mètres de haut installée devant le *Shangri-La* et faire le rapprochement.

— Alors, qu'est-ce qui s'est réellement passé ? m'a demandé Noah, tandis que Mick faisait pivoter le bras de la grue au-dessus du canot.

— De quoi tu parles ?

— Vous avez tous l'air déboussolés après votre opération week-end en famille. Vous avez gagné ou quoi ?

— Oh que non.

Nous avons fait passer des sangles rembourrées, doublées de papier paraffiné tout neuf, sous la table d'harmonie du piano et entre les pieds, et nous avons accroché les quatre extrémités au crochet de la grue.

— Alors, pourquoi c'était aussi *épique* ? a voulu savoir Noah. C'est le seul mot que j'ai réussi à t'arracher. Je veux dire, c'était juste une course, non ?

— C'est difficile à expliquer.

— Essaie.

— OK. Tout d'abord, ma famille ne fait jamais rien avec modération. Et en tenant compte des handicaps – mais c'est encore une autre histoire – peut-être qu'on était en tête avant que ça commence à merder. Hélas, c'est au moment où on allait le plus vite qu'on a chaviré.

— Comment ça se fait ? Je croyais que vous étiez des... navigateurs accomplis.

— La physique, Noah. Une trop grande surface de voiles pour ce bateau, dans ces conditions. Tout ça, c'était de la démence. Les modifications, l'équipage réduit... tout.

Nous avons soulevé la bâche noire qui couvrait le toit du salon, que nous avons découpé au préalable. Puis j'ai grimpé à l'intérieur, pendant que Mick soulevait délicatement le piano de la barge.

— Mais ce n'est pas la navigation qui a été épique, ai-je crié par-dessus le vrombissement de la grue. C'est ce qui s'est dit.

— Genre ?

— Genre tout. Genre ma sœur a un cancer.

— Oh, merde.

Il m'a regardé d'en haut, des veines dessinaient des lignes de fracture sur son front.

— Tu parles de Ruby ?

— La seule et unique.

N'étant pas satisfait de l'alignement, Mick a reposé le piano et fait une nouvelle tentative en choisissant un angle plus bas.

— Hé ! ai-je crié à Noah, alors que le piano descendait lentement vers nos mains tendues. Combien de jours avant l'Enlèvement de l'Église ?

— Très drôle. (Il a poncé sa barbe naissante avec le dessus de son gant.) Vingt-six. J'ai toujours peur, quelque part, que la folie des grandeurs soit héréditaire.

J'ai hoché la tête.

— Que penserait ton père s'il savait que tu fais tout ça pour Grady ?

— Il ne comprendrait pas.

— Le mien non plus.

Nous avons attendu que Mick manœuvre délicatement la grue pour déposer le Baldwin demi-queue de 1943, avec ses quatre-vingt-huit touches, à bord de ce vieux yacht fatigué, comme s'il lui rendait son cœur disparu depuis longtemps.

La connaisse

MÈRE aimait nous rappeler qu'Einstein était un jeune homme de vingt-six ans un peu étrange, un moins que rien, employé au bureau des brevets, dont la petite amie était enceinte, quand il avait changé le monde. Et le panthéon des scientifiques n'avait pas adopté immédiatement ses théories sur la gravitation, l'énergie et la lumière ; des années s'étaient écoulées avant qu'elles fassent leur chemin et qu'il gravisse les échelons.

Par contraste, la réaction face à l'idée géniale de Mère a été presque instantanée.

Trois semaines après la Swiftsure, elle a posté sa solution au problème des équations de Navier-Stokes sur le site de l'université de Cornwell, où des scientifiques partageaient leurs théories et leurs découvertes.

Son envoi est passé inaperçu pendant trente-six heures, avant que le magazine *Nature* publie ses assertions en une de son édition en ligne.

Sans doute un des plus grands mystères mathématiques de tous les temps a été résolu par une professeure de physique de lycée, dans l'État de Washington, Marcelle Johannssen. Si ses calculs sont jugés exacts, cette ancienne "enseignante de l'année" pourrait prétendre au prix d'un million de dollars offert par le Clay Mathematics Institute. Ce problème concerne les équations de Navier-Stokes, formulées au XIX^e siècle et qui sont au cœur de nombreux calculs dans le domaine de la mécanique des fluides. Sa solution est actuellement examinée par le professeur de physique de Dartmouth, Wilson George, qui a déjà scruté à la loupe trois publications précédentes qui prétendaient, elles aussi, avoir résolu cette vieille énigme. À chaque fois, M. George a décelé des erreurs en quelques heures seulement. Il avoue avoir épluché les résultats de Mme Johannssen pendant beaucoup plus longtemps, et au moment où nous publions cet article, il n'a toujours pas trouvé de faille dans cette utilisation des mini vaguelettes pour étendre notre compréhension des équations. Néanmoins, M. George a tenu à préciser que pour être jugée digne de remporter le prix, la solution de Mme Johannssen devrait résister à deux années d'examen approfondi.

Ce seul paragraphe a suffi pour déclencher l'hystérie des blogueurs scientifiques, et le buzz des geeks a résonné suffisamment fort pour expédier les médias locaux en état d'hyperventilation à la Masure.

D'une voix tremblante, Mère m'a appelé pour avoir des conseils quand la première camionnette de la télévision est arrivée. Je lui ai suggéré de demeurer humble, comme toujours, et de dire un truc du style "Le temps dira si j'ai raison ou pas, mais j'ai consacré des années de réflexion à ce problème, et à ce stade, c'est ce que j'ai de mieux à

proposer.” J’aurais dû l’encourager à envoyer les journalistes au diable jusqu’à la confirmation.

Comme on pouvait s’y attendre, les interviews ont survolé rapidement l’aspect scientifique, préférant harceler ma mère pour savoir ce qu’elle ferait de cet argent. Ce qui l’intéressait, a-t-elle dit, c’était la solution, pas le prix. Néanmoins, elle accepterait ce million si on le lui offrait. Oui, mais qu’est-ce qu’elle achèterait ?

— J’ai dans ma famille une personne qui risque d’avoir de grosses factures de soins médicaux et j’aimerais bien avoir un plus gros télescope.

Malgré le stress et les insomnies, elle paraissait étonnamment en forme à la télé. De leur côté, Grumps et Père se montraient prudemment extatiques, tels des gagnants de la loterie qui attendent de voir le chèque géant.

Le prof de Darmouth, aux nom et prénom interchangeables, a téléphoné le lendemain matin pour avoir une brève conversation avec Mère. Celle-ci l’a remercié et a retiré sa publication sur le site de Cornwell, expliquant qu’une grave erreur avait été découverte et qu’elle avait besoin de déterminer s’il était possible de la réparer.

C’est alors que la tempête d’emmerdes s’est déclenchée. Qui aurait pu deviner qu’une populace en ligne anonyme et furieuse avait une telle hâte de lui décocher des coups de pied dans les côtes ?

Encore un charlatan... cette connasse croyait avoir résolu N-S !

D’autres commentaires, plus cordiaux, et condescendants, soulignaient son manque de formation universitaire :

Je ne veux pas paraître élitiste, mais aujourd’hui plus que jamais, les avancées les plus audacieuses dans le domaine des mathématiques sont le fait de personnes qui sont déjà au pinacle de leur profession. L’époque des employés du bureau des brevets suisses et des femmes au foyer de Seattle qui apportent des contributions majeures à notre compréhension de l’univers est clairement révolue.

Mère et moi avons lu tous les commentaires. Les Bobo aussi.

Leur réaction a consisté à prendre cinq jours de congé pour construire un observatoire clos en planches de cèdre, raccordé à l’électricité et chauffé, sur le toit de la maison. Puis Père lui a remis un bon d’achat gribouillé à la hâte, accompagné d’un chèque en blanc, et il l’a encouragée à acheter le télescope qui lui faisait plaisir.

Marina fugitive

MA marina idéale fonctionnerait comme une coopérative où chacun prêterait son bateau aux autres. Imaginez. Nous avons des Hobie et des Laser, des Star et des Viper, des J/Boats et des Beneteau, des C&C et des Hinckley, des yoles, des ketchs, des sloops et des trimarans. Tous utilisés par nous tous, en permanence. Des bricoleurs aident à les maintenir en état contre un droit d'amarrage gratuit, quelques bières et des pourboires. Ça fonctionne comme une multipropriété à temps partagé, mais vous n'êtes pas obligé d'aller à Hawaï ou au Mexique pour en profiter. Les bateaux sont juste là. En fonction de votre humeur, vous pouvez naviguer sur un Santa Cruz le lundi, une planche à voile le mardi et faire une sortie sur un vieux Thunderbird ou un vieux Joho le mercredi. Des tests simples donneraient le droit de piloter certains bateaux et des capitaines se relaieraient pour enseigner les subtilités de la navigation. Faites abstraction de la paranoïa des assurances et vous auriez la marina de mes rêves, à la place de ce modèle dominant et sans surprise : un bateau sous-utilisé et en manque d'affection individuelle.

Le premier signe indiquant que Sunrise Marina allait vivre un samedi totalement inhabituel est survenu quand le toit en tôle ondulée qui abritait deux cales du quai C s'est envolé. Le vent, qui n'était pas censé faire son apparition avant seize heures est arrivé peu avant midi ; les filins et les drisses frappaient si fort contre les mâts en aluminium creux qu'on aurait cru entendre des cloches de vache. Les conversations se sont transformées en concours de cris, alors que toute la marina, les êtres humains comme les objets inanimés, gémissait et tremblotait sous les assauts des bourrasques et des vagues qui faisaient grincer les charnières, tendaient les cordages et mettaient les nerfs à vif, jusqu'à ce que ce toit rouillé de sept mètres sur treize se détache à force de trembler, au-dessus des emplacements C-14 et C-16, et s'abatte sur un vieux Bayliner et un Tollycraft plus vieux encore, appartenant malheureusement à Noah.

Depuis trois semaines, il traînait sa peine sur le chantier tel un malade sous sédatifs, l'air hagard quand il écoutait les sermons ininterrompus de son père, comme il le faisait juste avant que le toit s'envole. Par chance, le lendemain était enfin le jour du Jugement dernier. Si nous survivions au week-end, lui et moi pourrions théoriquement reprendre nos existences d'humains sédentaires.

Mais Noah était rivé au compte à rebours. Pas d'imitations, pas d'allusions aux pingouins, pas de vacheries lancées aux gars. Il buvait

pour se débarrasser de ses tics et de ses tressaillements. Avec une tête de zombie et la gueule de bois, il effectuait son travail sur le chantier en écoutant la station de radio de son père au casque. “Tu sais, m’avait-il confié la veille, j’avais oublié combien j’aimais le son de sa voix.”

La tempête inattendue du samedi – ils avaient prévu vingt-cinq nœuds, pas quarante-cinq – n’aidait pas à relativiser. Noah est sorti sur la jetée après que le toit s’était éloigné de son bateau et avait disparu dans l’eau sombre du port. Il a levé les yeux vers le ciel tumultueux, puis est retourné à l’intérieur pour écouter son père.

— Nous approchons de la fin de ce drame spectaculaire, disait le vieux prédicateur à ses auditeurs. Bientôt va se produire un tremblement de terre qui, nous dit la Bible, sera plus puissant que tout ce que nous avons connu. Et ce séisme ouvrira les tombes de tous les croyants morts depuis treize mille ans.

Malgré l’orage, il faisait suffisamment chaud pour que Rem se promène en caleçon et en T-shirt, en pestant contre les propriétaires de la marina, tellement radins que ces foutus toits s’envolaient, comme si cela justifiait toutes les accusations calomnieuses portées contre eux.

Le deuxième signe indiquant que cette journée avait déraillé a été l’apparition d’une blonde platine maigre ressemblant à ma sœur, qui descendait le quai A d’une démarche assurée, une main sur la tête dans la tempête. Quatre semaines seulement s’étaient écoulées depuis la dernière fois que je l’avais vue, lors de la Swiftsure, et pourtant, elle avait de nouveau l’air d’une étrangère.

— Tu fais peine à voir ! a-t-elle dit en tapotant sa perruque et en poussant un soupir théâtral. Ce truc me rend dingue ! Ne prends pas cet air d’enterrement ! Je serai bientôt redevenue la fille chic que j’ai toujours été.

Je l’ai serrée dans mes bras ; elle était aussi maigre et légère qu’une gamine de dix ans décharnée.

— Ouille ! a-t-elle fait et elle m’a demandé de la reposer.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? Pourquoi est-ce que... pourquoi tu n’as pas... Bref, je suis surpris – et fou de joie – de te voir.

— C’est bien aujourd’hui la régate des Star, non ? Départ à quinze heures, si je ne me trompe pas. Apparemment, tu ne pensais pas que je viendrais, ou sinon tu ne me regarderais pas comme un fantôme. Pourquoi je n’ai pas téléphoné ? Est-ce que j’ai déjà téléphoné ?

— Regarde autour de toi, Rube, ai-je dit, paumes levées en pivotant sur moi-même. Les courses ont été annulées. Il y a un vent de quarante nœuds, avec des rafales à cinquante. Un toit vient d’être arraché.

— Depuis quand on annule des courses à cause du vent ? a-t-elle

répondu en singeant le ton fanfaronnant de notre père.

— Désolé. Mais là c'est différent.

— Hé, s'est-elle exclamée en regardant derrière moi, c'est le fameux Mario ?

En tournant la tête, j'ai découvert Mario en train d'attacher le Star d'Yvonne avec des câbles d'amarrage plus épais.

— Salut, Mario ! lui a lancé Ruby.

Il a tourné la tête pour foudroyer du regard celui qui brisait sa concentration. Puis ses yeux et sa bouche se sont ouverts en grand, et je jure que j'ai vu tout son corps chanceler, alors qu'il marchait difficilement vers nous à travers le vent. Je sentais qu'il avait envie de courir.

— Ruby ? a-t-il dit en arrivant devant nous.

Son expression était un mélange de bonheur et d'inquiétude. Puis il s'est incliné comme nous le faisons, Johnny et moi, après une course perdue, bien bas – on aurait pu croire qu'il se trouvait face à la reine.

— C'est vraiment toi ?

Elle a ôté sa perruque et frictionné sa boule à zéro.

— J'en ai peur. J'ai vendu toutes mes mèches récemment, alors disons que je suis entre deux coupes. Mais toi, ouah, tu es superbe ! Tu es plus costaud, tu fais plus adulte, tu es super. Je suis venue pour naviguer avec mon froussard de frangin, qui affirme que la course a été annulée à cause du vent.

Elle a penché la tête sur le côté au moment où une bourrasque balayait les quais, secouant bruyamment les drisses et faisant trembler les toits.

— Est-ce que par hasard tu pourrais m'emmener faire un tour en bateau, Mario ?

— Euh... j'ai juste le... tout ce que j'ai, c'est le Star, a-t-il bafouillé. Et il n'est pas vraiment à moi. Mais si tu veux...

— Hé, je plaisante. Je n'ai pas besoin de naviguer, a-t-elle dit, l'air impassible.

Soudain, elle semblait trop fatiguée pour tenir debout, et elle s'est tournée vers moi pour avouer :

— Je voulais surtout être sûre que Maman se remettait de ne pas avoir résolu ce problème.

— Et comment tu l'as trouvée ?

— Elle ne va pas bien.

Écrouilles et manilles claquaient dans tous les sens. Des bâches arrachées à des bateaux allaient s'entortiller autour d'autres bateaux. Des focs pas assez solidement ferlés se déployaient et projetaient des voiliers contre les quais. Une autre portion de toit s'est envolée près de Noah, élargissant le chemin qui le conduirait au paradis.

J'ai fait griller des quesadillas dans ma cambuse et démêlé les

enjolivements de la réalité en écoutant avec Mario ma sœur expliquer qu'elle se sentait en pleine forme. Elle mangeait du quinoa et des légumes crus, elle faisait du yoga et du tai chi. D'immenses vols d'oies des neiges avaient changé leur itinéraire de migration pour passer un week-end dans sa ferme, nous dit-elle.

— En me réveillant, j'ai regardé par la fenêtre, et on aurait cru qu'il était tombé trente centimètres de neige. Je suppose que l'oie de tête a trop bu ou s'est perdue, ou alors, elles ont décidé que notre ferme avait besoin d'engrais. Ça pue, c'est vrai, mais ça reste un cadeau du ciel, non ?

— La maladie est en rémission, ai-je demandé, ou c'est juste de l'optimisme ?

Elle a plissé les yeux.

— Je n'ai pas déjà évoqué ce sujet ? Tout a l'air parfait, sauf moi. Je *récupère*.

— Tu es trop maigre, Rube.

— La chimio n'ouvre pas l'appétit, Josh, mais j'ai une forme de championne.

Elle a boxé le vide devant le nez de Mario. Puis son énergie est retombée, et après avoir à peine grignoté, elle s'est endormie sur la couchette pendant le tohu-bohu qui a suivi. Mario est resté assis là, à la regarder dormir. Je ne savais pas comment lui demander de partir.

REM a été le premier à remarquer ce qui se passait et à foncer vers mon bateau.

— Josh ! Josh ! On bouge, Josh ! Puis, à la cantonade : La marina bouge !

J'ai compris immédiatement ce qu'il voulait dire, car j'avais senti des mouvements inhabituels, autres que ceux produits par le vent et le courant qui venait lécher la coque. Un coup d'œil en direction de la côte l'a confirmé. Nous étions en train de dériver.

En théorie, Sunrise Marina était boulonnée et attachée à la terre ferme, sécurisée par des cerceaux d'acier passés autour de piliers épais comme des poteaux téléphoniques. Mais si les attaches cédaient, si les piliers étaient trop courts ou pourris, si la marée et les vagues étaient suffisamment hautes, étions-nous bien arrimés ? Curieusement, la tempête a semblé faiblir au moment où la marina lâchait prise et commençait à flotter.

La plupart des résidents n'ont pas entendu nos cris de mise en garde avant que nous atteignions leurs bateaux. Les quais A, B et C étaient maintenant coupés du reste de la marina, tout comme l'alimentation en eau et en électricité. Soixante-douze bateaux, compterions-nous plus tard, onze cabanes et un quai partiellement couvert quittaient les hauts-fonds. Les quais flottants et les jetées plus petites se déformaient

douloureusement, mais ils se déplaçaient ensemble, tel un pâté de maisons ou un lotissement de mobile homes qui glisse soudain vers le nord. Pour un grand nombre de ces bateaux et leurs propriétaires, c'était la première sortie en mer depuis des années.

Nous avons continué à alerter les résidents manifestement tapis dans leurs cabines. Certains, à l'image de Noah, avaient bu pour affronter la tempête. J'ai chargé Georgia, l'ancienne bonne sœur, et Cara – qui avait emménagé à bord du Coronado 27 que j'avais sauvé de la casse – de veiller à ce que tout le monde enfile son gilet de sauvetage, et très vite nous avons ressemblé à un groupe d'adultes indisciplinés prêts pour une expédition au large.

Je m'époumonais pour demander à chacun de préparer son ancre. "Mais ne les larguez pas encore !" Cela n'empêcha pas Trent de comprendre de travers et de lancer la sienne, qu'il a traînée derrière nous, jusqu'à ce qu'elle arrache le taquet de sa jetée. J'avais prévu de les lancer toutes en même temps, avant que nous atteignions les estacades, mais quand nous avons dérivé vers l'est, dans les eaux plus profondes, j'ai songé que nous avions une chance de rejoindre la crique suivante, à l'abri de la trajectoire de la tempête.

C'est alors que j'ai entendu Ruby qui se réveillait et demandait à Mario :

— C'est quoi, cette marina complètement folle ?

Quand nous avons dépassé les rondins et contourné la péninsule boisée, j'ai demandé à Rem de vérifier encore une fois que tout le monde avait son gilet de sauvetage sur le dos et une lampe-torche à portée de main.

— Tous ceux du quai C ! Préparez-vous à larguer vos ancres !

Certains les ont jetées immédiatement.

— Pas maintenant ! ai-je crié.

D'autres ancres se sont envolées. Des petites, des grosses, des Danforth, des Bruce, des Delta, des ancres à soc de charrue...

J'ai renoncé.

— OK, allez-y !

Certains ont jeté par-dessus bord tout ce qui, à leurs yeux, pouvait nous arrêter. Des grappins, des gaffes, des casiers à crabes, des leurres de pêche.

— Une vingtaine de mètres de longueur ! Et attachez-les à des taquets solides.

Les vagues se sont calmées. Je ne sais comment les quais sont demeurés intacts. Les ancres semblaient tenir. Grady a consulté son GPS, plusieurs fois.

— On n'avance plus ! a-t-il déclaré.

Nous nous étions arrêtés à presque un mille au nord de notre adresse, et pourtant, nous donnions l'impression d'être chez nous,

comme s'il s'agissait d'une sorte de marina mobile dernier cri, accessible uniquement par bateau.

J'ai demandé à Rem de compter les présents. Aucun des dix-huit résidents habitant sur les trois quais ne manquait à l'appel, à l'exception d'un camé nommé Wendell, qui était parti laver son linge et avait découvert, à son retour, que son bateau et le quai avaient disparu.

J'ai appelé les garde-côtes et leur ai donné nos coordonnées en précisant que tous les résidents et visiteurs étaient sains et saufs, y compris Noah, qui n'avait même pas cessé d'écouter l'émission de son père pour sortir voir ce qui se passait.

En allant prendre des nouvelles de Ruby, j'ai été surpris de la découvrir dans les bras de Mario.

— Mario travaille dans la logistique des transports ! s'est-elle exclamée, comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi adorable.

Notre marina fugitive étant, semblait-il, solidement arrimée, la nuit la plus courte de l'année s'est pointée, alors que nous étions tous rassemblés à l'avant du *Shangri-la* de Grady, car c'était le plus grand bateau et c'était lui qui avait le plus de bière. Entassés à bord, nous emplissions l'atmosphère de nos bavardages stupéfaits, en nous relayant pour jouer des chansons enfantines sur le piano demi-queue.

Coiffée de sa perruque éblouissante, Ruby écoutait d'une oreille distraite Rem expliquer qu'il méritait toutes les louanges, car c'était lui qui, le premier, avait repéré la catastrophe imminente.

— On n'a certainement pas laissé Paul Revere¹ payer sa tournée après avoir alerté tout le monde, si ?

Je m'en voulais de ne pas être en adoration devant elle, même si Mario lui accordait toute son attention, en la suivant de près tel un garde du corps. Et je me souvenais que, plus jeune déjà, quand elle était en bonne santé, Ruby dépérissait dans les fêtes quand elle n'était pas l'attraction principale.

— Tu ne veux pas jouer un petit quelque chose ? lui ai-je demandé finalement, en montrant le piano.

Son sourcil gauche a flingué cette idée.

— Je suis crevée, a-t-elle avoué pendant que l'interprétation parfaite de *Yankee Doodle* par Georgia provoquait des applaudissements, polis.

Sur l'insistance de Mère, Ruby avait pris des leçons de piano, mais elle provoquait la colère de son professeur en refusant d'apprendre à déchiffrer les partitions. La seule fois où je l'avais entendue jouer, c'était dans une banque. Pourquoi avaient-ils un piano, je n'en ai aucune idée, mais elle s'était installée devant et s'était mise à jouer un morceau jazzy et gai, mais elle s'était arrêtée en plein milieu, expliquant que ce n'était pas un vrai morceau et que, de toute façon, elle l'avait massacré.

Quand Georgia a attaqué *Mary Had a Little Lamb*, j'ai croisé le regard de Ruby. Elle a secoué la tête, mais s'est rapprochée du piano. Et après une interprétation très lente de *Skip to My Lou*, elle a demandé si elle pouvait jouer.

Georgia lui a cédé sa place à contrecœur. Les doigts affreusement longs de Ruby se sont posés sur le piano de Grady, le temps qu'elle s'habitue au clavier et aux pédales.

— Qu'est-ce que tu vas nous jouer ? a demandé Georgia.

— Je ne connais aucune chanson, a dit Ruby, en relevant la tête. Je pianote au hasard pour essayer de trouver un truc qui me plaît.

Elle a plaqué plusieurs accords rapides et habiles, d'une seule main tout d'abord, puis des deux. Les bavardages ont cessé. Grady s'est rapproché. En s'appuyant sur ces riffs saccadés, elle s'est lancée dans un morceau rapide, bruyant et asymétrique, qu'elle a présenté par la suite comme une variation sur l'unique morceau qu'elle avait appris toute seule sur le piano du Navire de l'Espoir, puis elle est revenue aux accords initiaux. Les gens se sont mis à gigoter, Mario poussait des cris de joie comme s'il était au rodéo, et alors que le son enflait dans cet espace confiné, Ruby a enchaîné sur un thème accrocheur que nous avons tous reconnu, sans pouvoir l'identifier. Ruby attirait toute l'attention maintenant, elle fermait les yeux, souriait et se balançait de droite à gauche. Quand elle a repris le premier thème, Cara s'est lancée dans un scat. Parfaitement, l'alcool de la marina, qui avait hérité récemment de sa tante Ruth décédée de quoi payer ses droits de port, faisait du scat. Si vous l'aviez entendue à la radio, vous auriez pu trouver ça pas mal ; une voix correcte, légèrement traînante, avec un bon tempo et un joli répertoire de *bumgiddydeedes* et de *shoobydobobbies*. Étant donné qu'elle se lâchait dans le salon fantasmé et moisi de Grady, par une nuit merveilleusement spéciale, elle nous semblait à tous au niveau d'Ella. Mais le mieux, c'était de voir ma sœur sourire et se balancer, si violemment que sa perruque est tombée. Elle a continué à nous entraîner pour nous ramener vers ce même thème jazzy sur lequel s'empilaient les impros de Cara. Tout le monde s'était arrêté de faire quoi que ce soit pour écouter, pousser des exclamations et danser sur place. Résistant aux demandes de rappel, Ruby s'est remise à pianoter au hasard avec l'espoir de trouver un autre rythme, mais elle s'est plantée plusieurs fois, alors elle a ramassé sa perruque et s'est levée lentement, son treillis alourdi par la sueur, pour recevoir les applaudissements.

Je l'ai kidnappée pour l'emmener sur mon bateau et l'installer sur la couchette la plus confortable, dans mon meilleur sac de couchage. À peine allongée, elle a perdu connaissance. Quand Mario a commencé à m'expliquer, pour la seconde fois, qu'elle était la femme de sa vie, j'ai résisté à l'envie de lui répondre qu'il devrait d'abord sortir avec un

milliard de femmes pour en être sûr. Puis je l'ai laissé là pour qu'il la regarde dormir.

De retour à bord du *Shangri-la*, j'ai trouvé Rem en train de pêcher du quai B en sifflant faux. Georgia s'est penchée par-dessus le bastingage à l'arrière de son gros catamaran pour jeter à l'eau un casier à crabes que quelqu'un lui avait donné des années plus tôt. Elle utilisait du vieux cheddar comme appât, partant du principe qu'aucune créature vivante ne peut résister à un bon fromage. Une demi-heure avant minuit, Noah a fait enfin son apparition.

— Contente de te voir ! s'est exclamée Georgia. Oh, arrête de faire cette tête de chien battu. Tu ne peux pas trouver une pointe d'humour dans cette histoire débile de fin du monde ?

— Et si Dieu faisait dans l'ironie ? s'est interrogée Cara à voix haute, un peu enrouée d'avoir chanté. Si pour nous embêter il envoyait au ciel les non-croyants ?

— Tu t'es rasé ? a demandé Georgia à Noah. N'est-ce pas un peu présomptueux ? Tu veux être présentable pour ton ascension, hein ?

Noah s'est obligé à sourire.

— Je mise sur tous les tableaux, a-t-il répondu, puis il a remarqué le couple de nudistes qui se séchait après un bain de minuit. *Lorsque le soleil commence à disparaître à la fin de leur cinquième année, a-t-il récité, ressuscitant enfin la voix off de Morgan Freeman, et que les jours commencent à fraîchir, eux aussi sortiront de l'eau et ils marcheront comme ils le font depuis des siècles, depuis que le manchot empereur a décidé de demeurer, de vivre et d'aimer sur l'endroit le plus inhospitalier de la planète.*

Trent a été le seul à ne pas rire. Il en voulait encore à Noah de l'avoir traité de camé, en face, alors qu'il n'avait pas pris de meth depuis neuf putains de mois.

— Pourquoi tu cites sans cesse ce mélo ? a-t-il demandé. C'est quand même pas *Le Golf en folie* ni *Pulp Fiction* ou un classique dans le genre.

Noah a détourné la tête. Je m'apprêtais à prendre sa défense quand il a répondu :

— Parce que je n'arrive pas à oublier ces pingouins, Trent. Moins soixante degrés et ils se dandinent pendant cent kilomètres pour essayer de fonder une famille. OK ? Tu as déjà vu ça ? Quand les mères partent engraisser pour pouvoir nourrir leurs bébés qui vont naître, les pères attendent avec les œufs entre les pattes pendant cent vingt-cinq jours parfois, *sans faire un seul repas*. C'est l'amour, la famille, le sacrifice. Si tu trouves que ça fait mélo, j'ai de la peine pour toi. Et il y a cette scène...

Noah s'est interrompu, il a plissé les lèvres et inspiré à fond.

— Cette scène où une mère essaie de réveiller son petit mort. Elle

pousse des cris, elle le bouscule. Et à ce moment-là, tu es complètement à leur place. Et... Ah, merde alors. Ils sont résistants, ces putains de pingouins.

Trent s'est tourné vers moi, il a séché des larmes imaginaires et a articulé *Ces putains de pingouins* sans le son.

— Du calme, Noah. Je dis juste que c'est pas *N'oublie jamais ni La liste de Schindler*.

À partir de ce moment-là, la beuverie a été victime de l'effet boule de neige et les rangs se sont clairsemés, à mesure que les gens se retiraient dans les cabines de leurs bateaux sans rien dire. Ceux d'entre nous qui étaient encore là regardaient le ciel qui s'éclaircissait, c'est ainsi que j'ai remarqué le point lumineux qui passait au-dessus de nos têtes comme une étoile filante très lente.

— Grady ! C'est encore la station spatiale !

Je ne l'avais jamais vu se déplacer si rapidement ; il a traversé la timonerie en courant pour se jeter sur sa radio.

— Whisky Zéro Sucre Victor appelle Novembre Alpha Sierra Sierra. (Il s'est tourné vers moi.) J'ai trouvé leur code sur Internet. Whisky Zéro Sucre Victor, a-t-il répété dans le micro. Répondez Novembre Alpha Sierra Sierra.

— Whisky Zéro Sucre Victor, a répondu une voix étrange, on vous reçoit cinq sur cinq. Bienvenue à bord de la Station spatiale internationale.

Nous avons poussé des cris de joie.

— Novembre Alpha Sierra Sierra, hurlait presque Grady, l'humble peuple du Pacifique nord-ouest vous salue, vous et votre équipage !

Un éclat de rire a fait grésiller le haut-parleur.

— Et nous, équipage de la Station spatiale internationale, nous vous saluons également.

— Qu'est-ce que je dois dire ? a demandé Grady aux derniers ivrognes restants. Que la paix soit avec vous !

N'obtenant aucune réponse, il s'est écrié :

— *Namaste !*

Quand minuit est enfin arrivé, aucun événement notable ne s'est produit, si ce n'est que d'autres personnes sont parties se coucher en douce. Désormais, tout le monde, à part Noah et moi, avait capitulé devant le sommeil, s'était noyé ou était monté au ciel sans qu'on le sache.

— Mathématiquement parlant, à en croire mon père, les croyants devraient s'envoler maintenant, a dit Noah.

— Peut-être pas d'ici, ai-je répondu. Nous ne sommes qu'un petit échantillon. Et mathématiquement, à en croire ma *mère*, j'aurais dû trouver l'amour de ma vie maintenant.

PEU après l'aube, deux remorqueurs ont fait leur apparition pour tracter la marina jusqu'à son lieu d'origine. Pendant ce temps, Grady et moi avons organisé le rapatriement des bateaux aux moteurs hors service par des bateaux en état de marche vers des mouillages temporaires.

Lorsque j'ai enfin ramené Ruby à terre, elle m'a supplié de cesser de me faire du souci pour elle.

— Mes médecins sont formidables. J'ai déjà tellement d'amis qui s'occupent de moi et qui m'aident, c'est épuisant. Ça va aller, Josh, très bien même.

— Tu ne veux pas prendre un petit déjeuner ? ai-je demandé pour gagner du temps. Tu as un long trajet à faire. Pourquoi tu ne restes jamais plus longtemps ?

— Je suis là, non ? Qui t'a rendu une visite surprise ? Qui a joué un morceau de jazz plus ou moins correct hier soir, uniquement pour toi, hein ?

— Je t'aime, Rube.

Elle a ri.

— Tu crois que je ne le sais pas depuis le temps ?

— Je crois que tu n'en as aucune idée.

Elle m'a adressé un long sourire.

— Ressaisis-toi, soldat.

Et elle m'a planté là, avec sa démarche chaloupée, en balançant les bras dans le dos, tournant la tête pour s'assurer que je la regardais. Puis ma sœur chauve est montée à bord d'un petit break portant des plaques BELLE COLOMBIE-BRITANNIQUE – elle avait enfin passé et obtenu son permis, au bout de la troisième tentative – et elle a quitté la marina en empruntant un sens interdit. J'ai attendu qu'elle exécute un demi-tour laborieux et repasse devant moi en agitant le bras comme dans un défilé, au moment où Mario démarrait pour la suivre.

1 Héros de la Révolution américaine.

Rancard Numéro 35

CINQ jours après la tempête du jour du Jugement dernier, le chantier avait retrouvé sa folie saisonnière avec son nouveau lot de couples à la destinée manifeste, de navigateurs de haute mer naïfs, de capitaines délirants et d'acheteurs de bateaux fiévreux. Attendez octobre, leur disions-nous, les prix baisseront à chaque nouvelle chute de pluie. Mais non, ces gens avaient besoin d'un bateau *maintenant*.

Chose incroyable, Noah est redevenu celui qu'il était avant, après que son père s'était excusé publiquement pour s'être trompé de date *encore une fois*. Rétrospectivement, avait-il expliqué à des journalistes aux sourires narquois, il avait commis une erreur de calcul. Ce qu'il avait baptisé "le dernier jour" n'était en fait que le début d'un prélude de six mois, et la véritable ascension aurait lieu le 24 décembre. Ce qui a permis d'alimenter un nouveau cycle d'infos quotidiennes. Puis l'agitation est retombée et Noah a adressé la parole à son père pour la première fois depuis cinq ans. Je l'ai entendu lui dire, d'un ton réconfortant :

— Tu sais, il y a eu une sacrée tempête ici la nuit dernière. Totalelement inattendue.

Lorraine avait quitté le chantier pour partir avec Marcy sur son Catalina 27, au moins le temps d'une aventure en Alaska. Nous nous réjouissions tous que Rex ait disparu du paysage. Mais Lorraine ? Vous êtes *ensemble*, brûlaient d'envie de leur demander les garçons quand elles ont fait leurs adieux. Le même après-midi, nous avons mis à l'eau *Sophia*, le Pearson 36 de Blaine Stanton. Il paraissait plus exubérant que jamais avec son cœur reconstruit. Il n'avait pas suffisamment de mains à serrer pour tout le travail coûteux et irrationnel que nous avions accompli pour lui.

Puis Sunita, la voilière, m'a pris au dépourvu le lendemain soir en débarquant à Sunrise pour m'annoncer qu'elle installait des voiles sur un vieux Morgan 36 amarré au quai G, mais qu'elle serait ravie de jeter un coup d'œil à mon stock de voiles, si j'envisageais toujours d'acheter un nouveau foc. Elle m'avait appelé, a-t-elle dit.

— J'ai laissé tomber mon téléphone dans l'eau mercredi dernier, ai-je expliqué, conscient que cela ressemblait à un mensonge, et je ne l'ai pas encore remplacé.

Je ne pouvais pas la regarder en face très longtemps. Je n'avais pas craqué de toute la journée et je ne voulais pas que ça arrive devant elle.

— On verra plus tard pour les voiles, ai-je répondu, le regard

vagabond, le cœur battant. Je dois filer un coup de main à quelques résidents pour l'instant.

Elle a hoché la tête sous sa casquette North Sails. Finalement, elle a dit :

— Je repasserai quand j'aurai terminé.

J'ai haussé les épaules comme si cela m'était égal, mais elle n'aurait pas pu choisir une pire journée pour me rendre visite.

Quand elle est revenue, j'avais la tête en bas dans la cambuse de Cara, en train de percer des trous pour fixer une minuscule pompe à fuel destinée au chauffage que j'avais installé. Je l'ai entendue sur la jetée, qui parlait au téléphone, quand j'ai appelé Cara pour lui demander de m'apporter un tournevis oublié dans le cockpit.

Le temps que je termine ce travail, Sunita semblait avoir disparu, tandis que ma bande de résidents me suivait jusqu'à la yole de Rem, furieux à cause d'une nouvelle fuite derrière le moteur, qui ne cessait de déclencher son alarme de niveau d'eau en fond de cale. J'ai glissé la tête entre le moteur et le cockpit, jusqu'à ce que je puisse braquer une lampe sur la flaque sous le joint d'arbre. Après avoir tout essuyé plusieurs fois, j'ai réussi enfin à localiser la minuscule fuite qui perlait à côté de l'arbre.

Ayant refait surface, je me suis mouché et en regardant à l'arrière du bateau, et j'ai découvert Sunita de l'autre côté du quai, en pleine conversation avec Cara.

Redoutant une mauvaise nouvelle, Rem tournait en rond sur la jetée. Il n'avait pas les moyens de faire réparer ce foutu rafirot, m'a-t-il expliqué, et impossible de dormir avec l'alarme qui se déclenchait toutes les deux heures.

— Ce n'est pas le joint, lui ai-je expliqué. C'est juste une petite fissure près de l'arbre.

J'ai sorti de mon sac un tube de cet époxy spécial qui peut sécher dans l'eau. Ayant du mal à respirer, je me suis empressé de mélanger l'adhésif, avant d'essuyer et de badigeonner la fuite. J'ai dû utiliser chaque centimètre du bout de mes doigts pour faire pénétrer la substance visqueuse au bon endroit. Et je suis resté allongé là, avec la tête qui bourdonnait, à attendre. La fuite était colmatée – pour l'instant.

En ressortant, je me suis éraflé le crâne. J'ai tapoté le sang avec un mouchoir. Sunita était toujours là, en compagnie de plusieurs résidents qui traînaient là et murmuraient *Salut, Josh, hé, mec*.

J'ai répondu à chacune de leurs questions, car, ces temps-ci, seul le boulot me permettait de tenir le coup. Mais finalement, Sunita s'est avancée et a demandé :

— On peut se parler ?

Je l'ai suivie vers l'extrémité du quai, à l'écart des oreilles

indiscrètes, et j'ai dit :

— Je suis désolé, mais je ne sais vraiment pas quand j'en aurai terminé ici. Ça fait trop longtemps que je néglige tous ces gens. (Comme elle ne réagissait pas, j'ai perdu le contrôle de mes paroles.) Et si pour une raison insensée vous éprouvez le moindre intérêt pour moi, je n'ai pas la patience d'attendre que vous découvriez que je suis géographiquement indésirable, que je n'ai pas de voiture, que je ressemble à un chien errant la plupart du temps, qu'il m'arrive de boire du café dans des gobelets en plastique, que je risque de coucher avec votre sœur dans vos rêves et que j'ai quatre putains de planètes en Scorpion.

— Josh.

— Oui, désolé.

— J'adore les chiens errants et les Scorpions. (Elle a souri.) J'aime aussi les types qui réparent les problèmes des gens pendant leur temps libre et qui sont trop timides ou sur leurs gardes pour me regarder droit dans les yeux et m'inviter.

Comment était-il possible que je l'aie à peine remarquée la première fois où elle était venue au chantier ? Vivant sur cette planète depuis trente et un ans, j'avais vu des milliers de femmes et rencontré d'innombrables formes de beauté. Ne pas remarquer immédiatement Sunita, c'était comme ne pas voir qu'un colibri défie les lois du mouvement.

— Est-ce que vous voudriez, ai-je dit prudemment, je sais que ça peut sembler bizarre, mais est-ce que vous voudriez m'accompagner à l'enterrement de ma sœur la semaine prochaine ? Il s'agit d'une veillée funéraire, en fait, mais j'ai bien conscience que c'est très étrange pour un premier rendez-vous. Et si vous...

— Oh, non, murmura-t-elle.

— Oh, si.

Quelqu'un l'a appelée par son prénom, sans doute l'irascible podologue sur le bateau duquel elle travaillait

— Sunita ! s'est-il écrié de nouveau.

Elle a continué à l'ignorer et après un silence qui m'a paru très long, elle a répondu enfin :

— J'en serais honorée.

Sur ce, elle m'a étreint, ou plutôt, elle s'est glissée entre mes bras. Je tenais le coup jusqu'à cet instant.

L'immortalité de la navigation rapide

IL n'y avait pas de cendres.

L'homme transpirant qui dirigeait la Chapelle & Crématorium Squamish m'a confié que c'était rare, mais pas inédit – surtout chez les jeunes enfants. Parfois, m'a-t-il expliqué, le *procédé* est si efficace et la dépouille si petite qu'il ne reste rien, ou presque.

Ruby avait énormément maigri, mais elle était quand même bien plus grosse qu'un bébé, ai-je dit, ce à quoi il n'a su répondre qu'en battant des paupières de manière exagérée et en bredouillant que nous n'aurions rien à p-p-payer.

J'étais incapable de comprendre ce qui s'était passé et de l'expliquer à ma famille. Ruby n'avait-elle pas laissé de cendres car elle n'était pas constituée de carbone et d'oxygène comme nous tous ? Était-ce son ultime coup de bluff, du style croyez-le ou non ? L'avions-nous tous créée dans notre imagination collective ? Ou bien un de ses disciples de la ferme avait-il volé ses cendres, tout simplement ?

Bernard n'était plus là pour enquêter. Il avait fichu le camp si brutalement après la Swiftsure, en marmonnant qu'il partait unir ses forces *avec des gens dans le Sud*, que nous n'avions aucun moyen de l'informer qu'il n'avait désormais plus de sœur. Le reste de la famille n'avait pas grand-chose à dire au sujet du mystère des cendres, comme s'ils s'étaient attendus à quelque chose d'inexplicable de la part de Ruby, jusqu'à la fin.

— Au moins, ils n'ont pas essayé de nous refourguer les cendres de quelqu'un d'autre, a dit Mère, et elle nous a raconté l'histoire effrayante d'un médecin légiste qui avait fichu le camp avec le cerveau d'Einstein, l'avait découpé en deux cent quarante tranches fines qu'il avait conservées dans des bocaux pendant trente ans.

Bien que le médecin de Ruby n'ait jamais répondu à mes coups de téléphone, son infirmière caféinée m'avait confié que la vraie surprise dans le décès de ma sœur, c'était qu'elle ait survécu si longtemps. Initialement, ils avaient diagnostiqué un simple cancer du sein, mais en avril, une échographie avait révélé la présence de trois grosses tumeurs au foie “Nous les avons combattues de notre mieux avec de la chimio, des rayons et des cellules souches.” Les tumeurs étaient trop grosses et agressives pour qu'ils pratiquent une opération, m'a-t-elle expliqué, et Ruby n'était pas la meilleure candidate pour une transplantation. Elle m'a tendu une enveloppe que Ruby lui avait demandé de poster après sa mort. “Comme vous m'avez dit que vous veniez chercher les cendres et tout ça, j'ai préféré vous la remettre en

main propre.”

Chère famille,

Pardon de ne pas vous avoir dit la vérité au sujet de ma maladie mais je ne savais pas vraiment encore et puis on a toujours fait trop de tapage autour de moi Je ne voulais pas partir comme ça Je ne suis pas prête à voir cette vie s'arrêter mais pendant tout ce temps que j'ai eu est-ce qu'on peut espérer mieux ? Et même si j'ai été longtemps absente j'ai jamais abandonné un seul d'entre vous et je ne le ferai jamais Avec tout mon amour

Ruby

Sur le chemin du retour, les questions demeurées sans réponse s'accumulaient. Pourquoi n'était-elle pas *la meilleure candidate* pour une transplantation ? Aurait-elle eu droit à un traitement plus efficace aux États-Unis ? Et la plus triste : Pourquoi avait-elle tenu à mener ce combat sans sa famille ? Pourquoi n'avait-elle pas voulu que sa mère scientifique et son frère bricoleur essaient de l'aider ?

X

TANT de gens s'étaient massés à l'intérieur de la Salle des Fils de Norvège qu'il y faisait une chaleur à s'évanouir. Il y avait là des amis, des marins, des habitants du coin de tous âges et des fermiers canadiens, mais aussi des gens en costume, en bleu de travail, en robe ou en short découpé dans des jeans. Mario Seville était là lui aussi, tout en noir, reniflant comme un veuf qui attend qu'on vienne le consoler.

Père s'est levé pour prendre la parole, mais il n'a pu que pleurnicher en parlant de sa Ruby, et il s'est rassis. Aucun de nous ne l'avait jamais vu verser une larme. Puis Grumps a chanté une chanson islandaise dans laquelle il était question de destin et de coïncidence, avant de craquer à son tour. Mère a commencé par une évocation purement chronologique de la vie de Ruby, avant de s'éloigner de son texte.

— Elle était extraordinaire, oh oui. Chacun de nous espère connaître la gloire et donner un sens au chaos, n'est-ce pas ? Tremblements de terre, tsunamis, ouragans, feux de forêt, cancer du foie. Pourquoi Ruby ? Elle n'a jamais bu d'alcool. Dans des moments comme celui-ci, les gens perdent tout repère. Oui, Ruby était un miracle. Mais vous aussi, tous autant que vous êtes. De même que les vers de terre. Permettez-moi de vous offrir une suggestion et un tuyau : étudiez la nature pour mieux comprendre le cadeau de la vie. La chose la plus incroyable que vous puissiez rencontrer, c'est ce qui se passe à l'intérieur de chaque cellule de votre corps.

Elle a balayé l'assistance du regard et eu un mouvement de recul, comme ébranlée par l'intensité de tous ces visages. Après s'être reprise, elle a ajouté :

— Je me suis toujours sentie honorée et flattée d'être la mère de Ruby. Et je le serai toujours.

Enfin mon tour est venu. Je me suis efforcé, péniblement, d'expliquer ce que l'on ressentait en la voyant naviguer, puis j'ai partagé quelques anecdotes qui démontraient son humour loufoque, car tout le monde avait grandement besoin de rire.

— Ma sœur avait autre chose d'insolite : elle a toujours été plus vivace dans mon esprit que la plupart des gens que je voyais devant moi.

J'ai fermé les yeux et l'ai décrite, très vite et de manière très précise.

— Une fine marque de naissance rose dans le cou remonte en arc de cercle vers le côté droit de sa mâchoire. Elle a un rire suffisamment polyvalent pour s'adapter à toutes les circonstances, un pied gauche qui fait une pointure de plus que le pied droit et un nombril qui n'est ni rentré ni sorti, mais parfaitement plat (comme un pont de bateau), et un grain de beauté de la taille d'une gomme de crayon derrière l'oreille gauche. Ses doigts sont presque deux fois plus grands que la normale. Ses yeux sont d'un vert pâle qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Et si vous l'observez de près, vous verrez que la couleur de ses cheveux change en fonction de son humeur.

Je ne me souviens pas de beaucoup de choses à part ça, si ce n'est de ce colossal Canuck sale qui m'a soulevé de terre au moment où je m'éloignais du micro pour rejoindre Sunita.

EN l'espace d'un mois, notre flotte de Star arrêterait les régates à cause de la baisse du nombre de participants, et on ne reverrait plus jamais Mario Seville dans la baie. Les gars du chantier s'éparpilleraient eux aussi, sans cérémonie. Mick a trouvé un boulot près de son frère sur un chantier de Bay Area. Big Alex est parti réparer des camions, car il risquait moins de se retrouver coincé dans un compartiment moteur. Jack, que les gars avaient toujours soupçonné de gagner un *paquet de fric* en tant que superviseur, a pris brutalement sa retraite dans un lotissement de mobile homes, grâce à une pension d'invalidité. Noah est rentré chez lui à Boring, dans l'Oregon, pour s'occuper de son père qui s'était brisé trois vertèbres à cause d'une chute.

La même semaine, je suis parti moi aussi ; j'ai quitté Sunrise Marina au petit matin, direction Seattle au nord. Pendant une heure entière, j'ai eu la planète pour moi tout seul, j'ai laissé dans mon sillage de mystérieux messages sur la surface lisse du bras de mer ; le reflet du ciel et des arbres était plus net que la réalité. Puis, subitement, le miroir s'est effacé et le soleil brutal a illuminé le train-train d'une nouvelle journée, la I-5 bourdonnait en fond sonore.

Grumps a été fou de joie quand je lui ai demandé s'il voulait bien

partager sa chambre avec moi. Alors, j'ai réemménagé et j'ai dormi au-dessus de lui dans l'ancien lit de Bernard. Le matin, je préparais le petit déjeuner des Bobo, puis je les aidais à travailler sur un bateau confortable et original que Grumps avait dessiné pour un client fidèle. Et lors de mon deuxième week-end à la maison, au grand étonnement de mon père, j'ai relevé avec un cric les coins affaissés de la Masure et remplacé les parties de poutres et de poteaux pourries par du bois neuf et j'ai changé les solives. Maintenant, quand on laissait tomber une balle de tennis, elle ne roulait plus vers Olympia.

Alors que les procédures de mise en faillite se poursuivaient au ralenti, j'ai appris qu'une occasion inespérée et potentiellement originale se profilait. Un magnat de la technologie de quarante-six ans, à la retraite, avait abordé Père après l'enterrement de Ruby pour lui transmettre ses condoléances en même temps que son numéro de téléphone, en disant qu'il serait très honoré si les Bobo voulaient bien envisager de dessiner et de construire pour lui le plus rapide des monocoques de tout le Nord-Ouest, avant la prochaine Swiftsure.

Ainsi a débuté la diversion parfaite pour affronter le monde post-Ruby. Après le dîner, les dessins étaient étalés sur la table et immobilisés dans les coins par des bouteilles de bière et des verres de vin. Mère et moi, et même Sunita, formulions des commentaires et des idées par-dessus les épaules des Bobo.

Ils s'orientaient vers un bateau de vingt et un mètres – la longueur maximale de notre hangar, en diagonale – étroit et léger, en fibre de carbone, qui excellerait quand le vent était faible et capricieux, avec un mât de trente mètres et une quille à bulbe, profonde mais rétractable, ce qui permettait de réduire le tirant d'eau de quatre mètres à deux mètres cinquante, en fonction des besoins et des conditions.

Les dessins préliminaires et un prix estimé à 1,9 million de dollars ayant été acceptés avec enthousiasme, toutes les cellules grises de la famille se sont concentrées exclusivement sur ce projet, le *vitesse*, *vitesse* de Père nous servant de mantra, parallèlement à sa vision d'un sloop qui voguait sans peine à quinze nœuds en ne laissant presque aucun sillage. Il a étudié fiévreusement toutes les options, comme si ce travail était synonyme non seulement de solvabilité, mais aussi d'une immortalité inhérente à la construction du bateau le plus rapide dans ces eaux.

Grumps insistait sur la parfaite ergonomie de la navigation, nous mettant au défi de créer un bateau aussi confortable que rapide. Après avoir appliqué les équations de la dynamique des fluides à plusieurs formes de coques, Mère a préconisé une coque plus plate, dans le style dériveur, avec une poupe plus large. Sunita a suggéré des *ailes* plus grandes – oh, quel plaisir prenait Père à l'écouter parler des voiles –

avec une grand-voile plus large, plus puissante, qui chevaucherait d'un mètre le pataras. Mon rôle consistait à veiller à ce que les gréements, les winches, les poulies, l'électronique et la tuyauterie soient aussi maniables, légers et robustes que possible.

Au cours de cette période de frénésie créatrice, nous avons reçu des nouvelles de Bernard pour la première fois depuis la Swiftsure. Sa lettre s'accompagnait d'un article découpé dans le *Herald Sun* et consacré à un *patrouilleur* qui avait éperonné et mis hors service un baleinier dans l'Océan austral.

Chers membres de ma famille,

Je ne sais pas trop pourquoi je me sens obligé de vous annoncer ce que je manigance, alors que cela va à l'encontre de mon propre code de confidentialité. Après vous avoir quittés à Victoria, j'ai pris un avion pour Melbourne, où j'ai joint mes forces à des gens qui partagent ma façon de penser, pour fonder une nouvelle organisation afin de défendre les baleines dans l'Océan austral. (On discute encore pour choisir un nom.) Mais on a créé une société au Canada et on a quelques bienfaiteurs anonymes qui nous soutiennent financièrement. Comme vous pouvez le voir dans cet article, on a mené une action avec un équipage de onze hommes et femmes courageux, âgés de vingt à trente ans. Il y a des Américains, des Australiens, des Canadiens et un Néo-zélandais (moi !) à bord de ce gros chalutier, rapide et robuste.

On attaque les baleiniers qui violent les moratoires internationaux. Actuellement, les Japonais massacrent des centaines de baleines de Minke au nom de "la recherche scientifique". Vous ne pouvez pas imaginer le carnage. On a suivi leur bateau de nuit. Et quand on est arrivés suffisamment près, on leur a (je leur ai) demandé, avec un mégaphone, de cesser immédiatement cette pêche illégale et de quitter cette zone, faute de quoi, en application des lois de la Commission internationale sur la pêche à la baleine, on immobiliserait leur navire. Ils ont décampé. On les a suivis et, deux jours plus tard, on les a surpris en train de pêcher des baleines encore une fois. Il n'y a pas eu de second avertissement. On les a éperonnés en plein sur le côté, à dix nœuds. Personne n'a été blessé, mais leur navire a dû être remorqué. Lisez l'article, vous verrez.

Je dois devenir vieux et sentimental, car je me retrouve assis sur le pont à la nuit tombée, dans l'autre moitié du globe, à me demander ce que ma famille penserait de moi. C'est ça le danger de vous voir tous. Ce que je sais, c'est que je ne me suis jamais senti plus en paix avec ce que je fais. Pour ne prendre aucun risque, tout le monde ici me connaît sous le nom de Charles Chapman, de Wellington. (S'il te plaît, Josh, détruis cette lettre.) Alors, l'équipage m'appelle Chap ou capitaine Chapman. Eh oui. C'est moi qui suis aux commandes. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Nom d'un chien ! s'est exclamé Père. Juste au moment où on se dit que les choses ne pourraient pas être pires, il devient deux fois plus dingue ! Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Moi, ça me plaît, a dit Mère.

— Ça te plaît ? De savoir que Bernard est un mégalomane suicidaire ?

— Non, de savoir que ceux qui pêchent et braconnent les baleines illégalement sont obligés de se méfier de mon fils. (Elle coinça ses

cheveux derrière ses oreilles.) En fait, j'adore ça.

— Ne sois pas ridicule.

— Moi aussi, ça me plaît, a dit Grumps d'un air penaud.

— On est trois, ai-je dit en empruntant le briquet de Grumps et en emportant la lettre de Bernard vers la cheminée.

— Nom de Dieu, a dit Père.

Les mots de Bernard résonnaient encore dans ma tête quand je suis arrivé devant le bungalow vert de Sunita, au nord de Ballard. Trois jours plus tôt, elle m'avait demandé d'emménager avec elle, mais très vite, elle m'avait fait part de sa seule et unique réserve : Mia ne s'était toujours pas *habituée* à moi. C'était un euphémisme. Cette gamine de quatre ans potelée me terrifiait depuis le jour où j'avais posé la main sur sa tête et où elle m'avait jeté un regard noir en disant "Je veux pas avoir deux papas".

Mais le père de Mia étant en déplacement et l'unique baby-sitter fiable indisponible, Sunita m'avait demandé de la garder quelques heures.

— Ne la laisse pas regarder *Toy Story 3*, m'a-t-elle glissé en partant, ou sinon elle ne fera rien d'autre.

J'ai proposé à Mia de me montrer ses jouets et ses jeux, mais elle n'avait pas envie de s'amuser avec.

— Allez, ai-je dit en fouillant dans son placard. Les Lego, c'est génial.

— Les Lego, c'est nul.

— Tu as de superbes poupées, dis donc. Regarde ça !

— Je déteste les poupées.

Je lui ai montré quelques tours de cartes simples. Ils étaient trop compliqués. J'ai essayé alors de l'apprivoiser avec des glaces. Elle n'avait pas faim. Je me suis livré à quelques imitations très convaincantes : chiens, chèvres et bernaches du Canada. Toujours rien. J'ai passé en revue ses cassettes vidéo.

— Tu veux regarder *Toy Story 3* ?

— Non, ça me dit rien.

— Oh, allez ! J'adore ce film !

— Bon, d'accord, a-t-elle dit d'un ton grognon.

Nous avons rigolé bêtement, chacun à un bout du canapé, pendant 103 minutes.

— Tu veux qu'on le remette ? m'a-t-elle demandé à la fin.

— Et comment !

Quand elle s'est trémoussée pour se rapprocher de moi, j'ai balayé du regard mon nouveau foyer.

Rien ne dure toujours

LE médecin d'Einstein lui avait ordonné d'arrêter de naviguer à l'approche de la cinquantaine pour ne pas risquer de contrarier les parois enflammées de son cœur. Il avait accepté de suivre un régime sans sel, mais refusé de renoncer à sa passion. La voile faisait partie de lui, et il avait continué à naviguer presque jusqu'à la fin de sa vie, tout en cherchant une théorie *belle et simple* pour unifier les lois de l'univers. Parallèlement, il prônait la création d'une sorte de fédération mondiale qui permettrait de contrer les activités bellicistes qui accompagnent généralement le nationalisme. Alors, oui, comme l'a fait remarquer Mère récemment, Einstein voulait laisser un monde moins mystérieux, mais également en paix.

Faisons un bond en avant de soixante ans, jusqu'au début de l'année 2013. Grumps ignore lui aussi le conseil de son médecin qui lui recommande d'arrêter la voile. Toutefois, ses objectifs et ses ambitions sont plus modestes et se réduisent. Il espère laisser une entreprise solvable, une famille à l'abri du besoin et plein de pain rassis pour ses oies. Surtout, il aimerait pouvoir retenir les souvenirs qu'il sent filer entre ses doigts.

Il marche avec une canne depuis la Swiftsure, mais souvent on a l'impression qu'il aurait davantage besoin d'un déambulateur. S'il veut absolument naviguer, insiste son médecin, il devrait se contenter du bateau à moteur que lui a légué un client reconnaissant, ce qui ne m'empêche pas de l'emmener en mer parfois quand il n'y a pas trop de vent. Quand je lui confie la barre, il retrouve son agilité par moments, comme si l'instabilité d'un voilier ravivait ses articulations et son oreille interne. Il ne barre plus aussi bien qu'avant, mais j'ajuste les voiles en fonction de la direction où il veut aller.

Et nous parlons de Ruby.

Mes parents évitent de mentionner son nom. Mais quand Grumps se retrouve seul avec moi, il me demande de lui raconter des histoires de Ruby, comme si, sans cela, il craignait de l'oublier. La plupart, il semble les découvrir, qu'importe le nombre de fois où il les a déjà entendues.

— Pour mes onze ans, lui dis-je, alors que nous traversons Lake Union dans la lumière déclinante, vous nous avez laissés, nous les enfants, pour participer à une régates sur les Grands Lacs. Mère m'a expliqué que c'était juste partie remise, on fêterait mon anniversaire à votre retour. J'essayais de ne pas boudier, mais Ruby a compris et elle a convaincu Bernard de l'aider à gonfler deux cents ballons au moins

pendant que je dormais. Et en me réveillant le jour de mon anniversaire, j'ai découvert une pièce entièrement remplie de ballons, du sol au plafond, je pouvais à peine avancer.

Grumps sourit et hoche la tête.

— J'en ai une autre, dis-je, après que nous avons viré de bord pour revenir vers la marina. Tu t'en souviens peut-être. C'était un vendredi soir, on se dirigeait tous vers les écluses pour aller passer une semaine dans les îles, mais notre corne de brume était morte. Pas moyen, donc, d'alerter l'éclusier pour qu'il ouvre le Fremont. On était obligés de tourner en rond et Père avait beau brailler, il n'arrivait pas à attirer son attention. Il fulminait, pendant que nous, on cherchait la corne de brume de rechange. Soudain, Ruby a dit : "Faisons comme si c'était nous la corne de brume !" Mère et moi, on était partants. Alors, on a compté jusqu'à trois et, à l'unisson, on a poussé un long "Uhhhhh !", suivi d'un bref "Uh !" Ça ressemblait à une horrible chorale. Aucune réaction. On a recommencé, tous ensemble cette fois, plus longtemps et plus fort : "Tûûûûûûûûûûûû ! Tût !" Albert et Isaac, tout excités, se sont mis à aboyer. L'éclusier a répondu par un coup de corne et soudain, les voitures se sont arrêtées des deux côtés et le petit pont a commencé à se soulever.

— Oui, je m'en souviens, dit Grumps.

— C'est bon, tu en as assez ?

— Non, dit-il, mais je vois les larmes dans ses moustaches. Encore une.

— Bon, d'accord, mais ensuite, on baisse les voiles et on rentre.

— Marché conclu. La dernière.

— On est au début de l'automne et tous les trois, avec nos vélos, on se rend à Golden Gardens pour admirer le coucher de soleil. C'est une idée de Ruby, évidemment. Arrivés sur la plage, elle et moi on se met à sauter d'un rondin à l'autre, les plus écartés possible, sans poser le pied dans le sable. Bernard, lui, trouve ça idiot et il s'amuse à lancer des cailloux. Des petits tout d'abord, pour aller loin, et finalement, il se met à balancer des grosses pierres, en tournoyant sur lui-même et en poussant des grognements comme un lanceur de disque, très haut au-dessus de l'eau. Il cherche à faire le plus gros *plouf*. C'est alors que je commence à me lamenter parce que l'été est fini, les jours raccourcissent, notre cochon d'Inde, Rufus, vient de mourir et une de mes profs préférés, Mlle Winters, s'est tuée dans un accident de voiture. Là, Ruby me sort : "Oh, Josh, c'est comme une pièce de théâtre : il faut tout voir pendant que ça se passe sur scène, car ensuite, tout disparaît." Bernard lui-même s'est arrêté pour écouter la suite. Elle devait avoir dix ans à l'époque, peut-être onze. "Regarde autour de toi !" me dit-elle en pivotant comme une gymnaste, avec ses grandes mains écartées. "Les arbres, les oiseaux, les chiens, les

maisons, les gens. Rien ne dure toujours !” Et elle sourit. C’est ça que je trouve le plus émouvant. Elle est *enchantée*.

Remerciements

À NORMAN Franzen, mon gourou des maths et source d'inspiration, et à Suzanne Brahmia, mon amie dans le monde de la physique.

À David Elliott, Norm Smit, Genny Tulloch et Mike O'Brien pour leurs connaissances dans le domaine de la voile. À Lenny Mason, Jeff Shurtz et Neil Falkenberg pour leur sagesse en matière de construction navale.

À Chuck et Dee Robinson pour l'évasion littéraire. Et à mes premiers lecteurs éclairés, parmi lesquels Jess Walter, Grace Lynch, Cindy O'Brien, Tom Nelson, Delia et Rich Whitehead.

À mon agente et complice Kimberly Witherspoon, et à mon éditeur et ami Gary Fisketjon.

Et, comme toujours, à Denise. Sans sa foi et son humour, ces pages seraient vierges.

Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*
Henry Bromell, *Little America*
Matthew McBride, *Soleil Rouge*
Jean Hegland, *Dans la forêt*
Steve Weddle, *Le Bon Fils*
Thomas McGuane, *Le Long Silence*
David Vann, *Aquarium*
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*
Katherine Dunn, *Amour monstre*
Larry McMurtry, *La Marche du mort*
Christa Faust, *Money Shot*
Craig Johnson, *À vol d'oiseau*
Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*
James Crumley, *Fausse piste*
Jake Hinkson, *L'Homme posthume*
Ellen Urbani, *Landfall*
Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*
Ron Carlson, *Retour à Oakpine*
Pete Fromm, *Indian Creek*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication